



ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME QUATORZIÈME.

HISTOIRE

DE

MARGUERITE D'ANJOU,

REINE D'ANGLETERRE;

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.



A AMSTERDAM,

& se trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.





PRÉFACE.

CHAQUE genre de composition a ses caractères ; & la facilité autant que la beauté de l'exécution dépend presque toujours des premières idées qu'on a conçues de son sujet. Ce n'est point parce qu'Horace, Quintilien, Pline, ont établi cette maxime, qu'elle est devenue une règle nécessaire de l'art d'écrire. Ils l'ont puisée dans la nature ; & si l'on peut supposer qu'elle ait été ignorée jusqu'à leur tems, ceux qui s'étoient déjà distingués par quelque ouvrage de réputation, ne l'avoient pas moins pratiquée sans la connoître.

Il m'a paru, suivant cette observation, qu'une histoire particulière a plusieurs caractères qui lui sont propres, & qui la distinguent beaucoup de toutes les

narrations qui ſont compriſes ſous le nom général d'hiſtoire. Caractère de faits, caractère d'ordre, & caractère de ſtyle.

I. Je commence par les faits, dont tout le reſte dépend comme du fondement eſſentiel. Ma première remarque eſt que le but d'une hiſtoire particulière n'étant que de faire connoître les actions, les qualités, les inclinations & les mœurs d'un perſonnage de l'un ou de l'autre ſexe, tous les événemens publics, qui ſont la matière de l'hiſtoire générale, n'y doivent entrer qu'autant qu'ils ſe trouvent mêlés avec ceux qu'on entreprend de raconter. Qu'un autre fait ſe ſoit paſſé dans le même tems, quelque intéreſſant, quelque agréable qu'il puiſſe être, ce n'eſt point une raiſon pour en orner ſon récit, s'il ne s'y trouve lié naturellement par des circonſtances communes. J'inſiſte d'autant plus ſur cette loi, que, dans l'ouvrage que

je donne au public, j'avoue que la tentation de la violer ayant été le principal écueil dont j'aie eu ſans ceſſe à me défendre, il n'y a que la force du bon ſens, ſource de toutes les règles, qui ait été capable de me retenir dans de juſtes bornes. Quelle fécondité ne trouvois-je pas continuellement dans les révolutions du quinzième ſiécle, & de combien d'ornemens étrangers ne pouvois-je pas embellir ma narration! Je les ai ſacrifiés à la juſteſſe. A la vérité, mon ſujet étoit toujours aſſez riche pour m'empêcher de regretter ce que je laiſſois derrière moi; mais un hiſtorien, malgré toutes ſes proteſtations, cherche à plaire autant qu'à inſtruire, ou ſouhaite du moins de pouvoir réunir l'agrément & l'inſtruction. Un lecteur même pardonne aiſément des irrégularités qui l'amuſent. En un mot, il n'en coûte pas peu pour éviter des fautes agréables, quand elles peuvent être ſi facilement

excusées. Une autre conséquence à tirer de ma remarque, c'est que, dans les occasions même où il paroît indispensable de faire entrer quelqu'événement étranger, la loi du bon sens est de n'en prendre que ce qui a un rapport nécessaire au sujet : réponse que je prépare d'avance à ceux qui m'accuseront d'avoir touché trop légèrement plusieurs parties importantes des affaires de France.

J'observe en second lieu, que, dans une histoire particulière, tous les faits mêmes qui lui conviennent, ne demandent point d'être traités avec la même étendue. En supposant une abondance égale dans les mémoires sur lesquels on travaille, j'ai pensé qu'il y a une proportion à chercher entre les parties d'une histoire particulière, comme dans tout ce qui est susceptible de quelque régularité, & qu'elle doit être prise du caractère dominant & des principales actions du héros. Ainsi, quoiqu'il n'y ait

point de vérités qui méritent d'être négligées, il y en a néanmoins qui doivent être resserrées. Un exemple rendra cette réflexion plus sensible. L'historien d'un héros guerrier pourroit trouver dans ses mémoires un détail aussi exact & aussi long des soins qu'il auroit employés à bâtir une maison, ou à préparer une fête, que de ceux qu'il auroit apportés à prendre une ville, ou à gagner une bataille. S'étendra-t-il également sur l'un & sur l'autre sujet, par cette raison que les circonstances en ont la même certitude? Je suis trompé si ce ne seroit pas le même défaut que le poëte satyrique tourne en ridicule dans la description d'un palais, où les *festons* & les *astragales* occupoient autant d'espace que les principales beautés auxquelles l'auteur devoit presque uniquement s'attacher. Cette remarque, que je crois juste, est encore une défense que je me prépare contre ceux qui pourroient m'accuser

d'avoir paſſé trop rapidement ſur l'enfance de Marguerite d'Anjou, & ſur ſes occupations domeſtiques.

Enfin, un autre ſoin qui me paroît propre à l'hiſtoire particulière, eſt de ſatisfaire, autant qu'il eſt poſſible, la curioſité du lecteur ſur le ſort des principales perſonnes qu'on introduit ſur la ſcène; & de ne pas ſe croire quitte avec lui, lorſqu'on l'a conduit juſqu'à la mort du héros. Il eſt difficile, ſur-tout dans la vie des rois, que ceux qui les ſervent, & qui contribuent à leur grandeur ou à leur abaiſſement, n'intéreſſent pas quelquefois trop pour ne pas cauſer quelque regret au lecteur, qui ſe voit à la fin d'un ouvrage ſans aucune eſpérance d'apprendre ce qu'ils ſont devenus. Cela eſt encore plus vrai, lorſqu'ils ont fait, ou aſſez de bien, ou aſſez de mal au héros ſur lequel on doit ſuppoſer que roule le plus vif intérêt, pour faire déſirer de les voir punis ou récompenſés.

Cette raiſon m'a fait joindre à l'hiſtoire de Marguerite diverſes cataſtrophes qui ne feront pas la moins intéreſſante partie de cet ouvrage.

II. Quoique l'ordre des faits, dans une hiſtoire particulière, ſoit déterminé par le cours de la vie du héros, & qu'à parler proprement, il n'y a point d'autre méthode à ſuivre que celle des annales, je crois avoir éprouvé que, ſans faire la moindre violence à la vérité, & par le ſeul art de diſpoſer aſſez heureuſement les circonſtances pour leur faire emprunter plus de force & d'éclat les unes des autres, on peut augmenter extrêmement l'intérêt. Mon jugement n'eſt point une règle pour mes lecteurs; mais ſi cet ouvrage obtient quelque ſuccès, je ſuis sûr qu'il le devra au ſoin que j'ai eu d'accorder tous les droits de la vérité avec cette douce illuſion qui naît, ou de la ſurpriſe, ou de l'incertitude, ou de l'impatience, & qui fera mettre peu

de différence pour l'agrément, entre cette hiſtoire & les ouvrages d'imagination les plus amuſans.

III. A l'égard du ſtyle, s'il y avoit de la bienſéance à ſe citer ſoi-même, je ſerois tenté de renvoyer mes lecteurs à quelques réflexions que j'ai déjà publiées dans la préface d'un autre (1) ouvrage hiſtorique. J'y ai fait remarquer, avec plus d'étendue que je ne penſe à le faire ici, que s'il eſt vrai qu'il y ait un ſtyle propre à l'hiſtoire, cette maxime demande quantité de diſtinctions. Toutes les parties de l'hiſtoire n'ont point entre elles une reſſemblance aſſez conſtante, pour s'accommoder d'un ſtyle uniforme. Le récit d'une bataille, & celui d'une négociation, demandent autant de différence qu'il y en a dans la nature des deux objets. Il n'eſt pas beſoin de plus d'un exemple pour rendre cette obſer-

(1) Préface de l'hiſtoire de M. de Thou.

vation ſenſible. Ainſi l'art du ſtyle hiſtorique conſiſte proprement à ſavoir conformer l'expreſſion à chaque ſujet qu'on repréſente, & demande par conſéquent une variété continuelle.

Ce qui eſt propre à l'hiſtoire particulière, c'eſt qu'elle admet des détails qui paroîtroient quelquefois puériles dans l'hiſtoire générale ; & qu'à la nobleſſe de celle-ci, elle peut joindre l'agrément des mémoires les plus circonſtanciés. Rien n'y eſt petit ni mépriſable, lorſqu'il peut ſervir à la connoiſſance du caractère principal. Ce ſeroit abuſer néanmoins de cette règle, que de ſe croire autoriſé à s'étendre beaucoup ſur les ſentimens & ſur la peinture des paſſions. Cette ſorte d'ornement, dont l'unique but eſt d'émouvoir, eſt propre aux romans ; & c'eſt ainſi que chaque genre a ſes règles & ſes bornes.

Mais je ne veux point faire un traité

de cette préface. Il falloit faire connoître sur quel plan j'ai travaillé, & mettre le lecteur en état de me juger par mes propres principes. Si j'ai quelques autres observations à joindre ici, elles sont purement historiques.

En faisant attention que l'histoire n'est formée que des témoignages d'une infinité de personnes qui ont eu part aux événemens, ou qui ont eu occasion de les connoître, on ne sera pas surpris que la différence des inclinations & des intérêts rende quelquefois les relations d'un même fait fort opposées ; mais cette réflexion doit faire juger quel est l'embarras d'un écrivain qui entreprend, après l'espace de plusieurs siècles, de démêler la vérité au travers de toutes ces ténèbres. Quelque discernement & quelque soin qu'on y puisse apporter, il reste toujours mille sujets de doute, qui ne laissent point d'autre règle pour se déterminer, que le plus ou le moins

de vraisemblance ; & la vraisemblance même n'étant pas toujours assez claire pour faire une égale impression sur toutes sortes d'esprits, on se partage encore en écrivant d'après les premiers témoins, comme ils se sont partagés eux-mêmes à l'égard de mille circonstances sur lesquelles ils n'ont pu s'accorder. L'incertitude qui doit naître de cette confusion n'est pas fort à l'avantage de l'histoire, mais en qualité d'hommes, il faut nous consoler de tout ce qui est l'effet nécessaire du désordre de nos passions, ou de la foiblesse de nos lumières.

Ce n'est donc pas pour ma justification que je fais cette remarque, puisque rien n'oblige à s'excuser d'un mal inévitable ; & que pour ceux qui connoissent surtout la partialité des historiens anglois, il ne paroîtra jamais bien étonnant qu'ils se trouvent souvent en contradiction. Mais je proteste que dans tous les endroits où l'on s'appercevra que je me

ſuis écarté de quelque écrivain moderne, ce n'eſt qu'après avoir examiné le poids & la convenance des anciens témoignages ; de ſorte que, ſans condamner ceux qui ont pris parti pour une autre opinion que la mienne, je me flatte hardiment de pouvoir ſoutenir celle que j'ai ſuivie, par de bonnes preuves. J'ai balancé, à cette occaſion, ſi je ne devois pas joindre des notes à mon ouvrage ; mais c'étoit m'expoſer à le groſſir du double par des diſcuſſions auſſi longues que le texte. Rapin, qui n'a pu ſe diſpenſer, dans le règne de Henri VI, de faire entrer à chaque page l'éloge & les grandes actions de la Reine Marguerite, ſe plaint ſouvent de la difficulté qu'il trouve à concilier les hiſtoriens. N'eſt-il pas étrange qu'après cette plainte, il ſe borne continuellement à citer *Habington?* Comment concevoir qu'il ait pu ſe trouver dans l'embarras des conciliations dont il ſe plaint, lorſqu'il

lorſqu'il ſe rend l'eſclave d'un ſeul auteur, ſans expliquer par quelle raiſon il lui donne cette préférence ? Je ne l'accuſe point d'avoir négligé quantité de circonſtances importantes pour la gloire de Marguerite, parce que ce n'étoit pas l'hiſtoire particulière de ſa vie qu'il avoit entrepris d'écrire ; mais, avec un peu plus de lecture, il n'auroit pas fait demeurer cette princeſſe en France, lorſqu'elle étoit paſſée en Angleterre avec le comte de Warwick ; il n'auroit pas fixé la première liaiſon d'Edouard & d'Eliſabeth *Gray*, fille du chevalier Woodwille, & leur première entrevue, au château de Grafton ; il n'auroit pas remis le mariage du duc & de la ducheſſe de Clarence preſqu'un an après ſa célébration ; il n'auroit pas rapporté le complot du duc de Buckingham & de l'évêque d'Ely, au tems de la priſon de ce prélat dans le château de Breknock ; enfin il n'auroit pas changé le tems ni le

lieu où ſe ſont paſſés pluſieurs événemens dont on trouve le récit dans divers hiſtoriens qu'il ne paroît pas avoir conſultés. Mais j'ai remarqué une ſeconde cauſe de ſes erreurs. Ayant fort bien obſervé, avec le ſecours des *actes publics*, qu'il avoit toujours devant les yeux, que les hiſtoriens anglois ſe ſont quelquefois trompés ſur la poſition d'un fait, en le plaçant ou trop tôt ou trop tard d'une année, il en a conclu fauſſement, que tous les faits qu'ils ont rangés ſous le même tems, n'étoient pas moins tranſpoſés; & voulant les réduire à un autre ordre, il s'eſt jeté préciſément dans l'erreur qu'il a voulu corriger. Je me ſuis attaché, dans ces occaſions, à trouver le fil des évènemens par diverſes circonſtances qui ne pouvoient appartenir à d'autres tems que ceux auxquels j'ai cru devoir les rapporter.

J'ai ſenti que, pour répandre dans mon ouvrage toute la clarté qu'on y

pouvoit déſirer, il y auroit fallu joindre des explications ſur la naiſſance & les droits de la plupart des ſeigneurs qui tenoient alors les premiers rangs à la cour d'Angleterre. Mais c'étoit me mettre dans la néceſſité de faire preſque autant de généalogies que j'ai nommé de perſonnes illuſtres. Les deux maiſons de Lancaſtre & d'Yorck avoient produit pluſieurs autres branches, dont les aînés prenoient toujours différens noms. Les trois ducs de Sommerſet qu'on verra paroître ſucceſſivement, & dont le nom étoit *Beaufort*, deſcendoient de la maiſon royale par Jean de Gand, duc de Lancaſtre. Le duc d'Exceſter tiroit ſon origine de la même ſource. Le duc de Buckingham deſcendoit d'Edouard III par Thomas de Woodſtock, comte de Glóceſter. Les Nevills, les Courteneys, les Hollands, les Eſſex, les Percis, les Fits-Allens appartenoient à la maiſon de leurs rois par les femmes. Enfin, ſi l'on y joint dix ou

douze princes ou princeſſes, en Portugal en Caſtille & en Allemagne, il n'y avoit point de maiſon royale auſſi nombreuſe que celle des Plantagenet, tous deſcendus de Henri II, chef de tant de branches. Dans quel détail toutes ces explications m'auroient-elles jeté ? Aurois-je pu me diſpenſer après cela d'entrer dans les mêmes éclairciſſemens ſur la maiſon royale d'Ecoſſe ? Et dans quel engagement ne me ſerois-je pas mis, particuliérement pour celle d'Anjou ?

Je rapporte des faits. C'eſt le deſſein d'un ouvrage hiſtorique. Tous les ſecours néceſſaires pour les entendre ſe trouvent diſperſés dans une infinité d'autres ouvrages. C'eſt aux lecteurs à ne pas entreprendre de lire une hiſtoire ſans cette préparation. Bientôt, dans la crainte d'être obſcur, il faudroit y joindre auſſi des éclairciſſemens géographiques.

La ſeule remarque que je ferai ici à

l'honneur des trois Sommerſet, qui jouent un ſi grand rôle dans cette hiſtoire, c'eſt que le droit d'Henri, comte de Richemont, à la couronne, lui venoit d'une princeſſe de leur branche. Ainſi, c'eſt leur ſang, à proprement parler, qui recueillit le fruit de tant de peines glorieuſes qu'ils s'étoient données pour ſoutenir la maiſon de Lancaſtre ſur le trône. Henri n'étoit, par ſon père, qu'un gentilhomme de la province de Galles; mais Marguerite ſa mère étoit fille de Jean de Beaufort, duc de Sommerſet, petit-fils de Jean de Gand, duc de Lancaſtre. Le père de Marguerite étant mort ſans enfans mâles, Edmond ſon frère cadet avoit hérité de ſon titre; mais Edmond & toute ſa poſtérité ayant été conſumés, comme on va le voir, par le feu des guerres civiles, il ne reſta enfin, de toute la maiſon de Lancaſtre, que Marguerite, comteſſe de Richemont, & le comte ſon fils.

Nos historiens se sont si peu attachés aux affaires particulières de la maison d'Anjou, qu'à la réserve de quelques traits qui se trouvent répandus dans Monstrelet & dans Commines, j'ai tiré peu de lumières sur mon sujet, des ouvrages composés dans notre langue. Moréry & Limières ont fixé, après MM. de Sainte-Marthe, la naissance de Marguerite d'Anjou au 23 mars 1429. Cette date étoit échappée aux historiens anglois; mais c'est d'ailleurs à eux presque uniquement que j'ai l'obligation de tous les faits que j'ai recueillis dans cet ouvrage. Je n'ai pas même balancé à leur donner la préférence sur les nôtres, dans toutes les occasions où les trouvant peu d'accord avec eux, j'ai cru reconnoître qu'ils devoient être moins soupçonnés d'erreur. Ainsi, quoique tous les françois fassent célébrer le mariage de Marguerite à Tours, j'ai suivi sans difficulté les anglois, qui

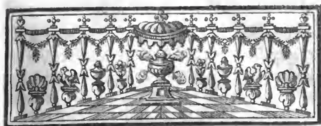
nomment Nancy, où le roi de Sicile son père faisoit alors sa résidence. Est-il vraisemblable qu'ils aient pu se tromper sur le lieu d'un évènement dont l'importance ne regardoit que leur nation? N'y avoient-ils pas leurs ambassadeurs? Et le détail qu'ils font de cette fête peut-il laisser le moindre doute? J'ai supposé de même, sur le témoignage de plusieurs historiens anglois, que la duchesse d'Yorck étoit morte de ses infirmités long-tems avant son mari, quoique *Biondi* & Rapin la fassent vivre jusqu'au règne d'Edouard IV leur fils. Je ne cite que ces deux exemples, d'un grand nombre, où je me suis déterminé par les mêmes raisons.

A l'égard de René, père de Marguerite, & des infortunes qu'il essuya pendant une fort longue vie, quelque agrément que cette épisode eût pu répandre dans ma narration, je n'ai pas jugé que ce fût une raison suffisante

pour m'engager dans un récit qui auroit peu de rapport avec l'hiſtoire de ſa fille. M. l'Abbé *le Gouvelle*, de l'académie d'Angers, a compoſé la vie de ce prince.



HISTOIRE



HISTOIRE
DE
MARGUERITE D'ANJOU.

LIVRE PREMIER.

LA discorde avoit introduit la haine & la division dans la maison royale de France. Charles VI, qui occupoit le trône, avoit déshérité, contre les loix fondamentales de l'état, le dauphin Charles son fils aîné, & s'étoit laissé persuader par les intrigues d'Isabelle de Bavière sa femme, & de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, d'appeller à la succession d'une partie du royaume Henri V, roi d'Angleterre, en lui donnant en mariage Catherine de France sa fille. Ce prince avoit déjà reçu le serment de fidélité de plusieurs villes; & la plus grande

partie des François ne balançoient plus à se reconnoître pour le successeur de leur roi. Mais la mort, qui le surprit à Vincennes, lui fit perdre, avec la vie, l'espérance de se voir maître un jour de la plus belle partie de l'Europe. Il laissa pour successeur à sa couronne & à ses prétentions, Henri VI son fils, enfant qui étoit à peine sorti du berceau, & qui se trouva ainsi chargé de deux sceptres, sans en connoître le prix. La France & l'Angleterre le reconnurent pour leur roi. Le duc de Bedfort fut nommé régent de l'un de ces deux royaumes, & le duc de Glocester de l'autre. Etant tous deux oncles du roi, ils se trouvoient comme appelés, par leur naissance, à prendre l'administration des affaires & le gouvernement du peuple en son nom. La fortune sembla rire à ce prince dans son enfance, pour l'affliger ensuite avec plus de rigueur dans la fleur de son âge. Il vint à Paris vers l'âge de huit ans. Il y fut couronné avec l'acclamation des François, dans l'église cathédrale de Notre-Dame. Mais ce qu'il devoit à l'emportement d'une passion violente, lui fut enlevé par la justice & par la valeur. En moins de quinze ans, il se vit dépouillé de tout ce qu'il avoit possédé en France : tant il y a peu de fond à faire sur la durée d'une injuste acquisition,

Environ quatorze ans après cette grande révolution, lorsque, de part & d'autre, on commençoit à revenir de la chaleur de tant d'événemens, Henri fit passer en France Guillaume *de la Poole*, comte de Suffolck ; le docteur Adam *Molins*, garde du sceau privé ; & le chevalier *Rose*, pour inviter Charles VII son oncle à la paix. Les ambassadeurs des deux princes s'assemblèrent à Tours, où ils commencèrent cette importante négociation, qui se termina par une trève de dix-huit mois, signée le 20 mai 1444, & prolongée ensuite avec une solide espérance pour les deux royaumes, de la voir aboutir à une heureuse paix. Il s'en fallut peu néanmoins que ces fondemens ne fussent renversés par un événement particulier, qui tiroit sa source de plus loin que la plupart de nos historiens ne l'ont raconté.

Un gentilhomme d'Anjou, nommé Guy de *Champchevrier*, qui se trouvoit prisonnier en Angleterre depuis la *journée des Harangs*, où il s'étoit rendu à la discrétion du célèbre chevalier *Fastolphe*, se procura les moyens de repasser la mer sans avoir payé le prix de sa liberté. Son maître (car les Anglois prenoient ce titre à l'égard de leurs prisonniers de guerre) fit retentir hautement ses plaintes ; &, se trouvant appuyé par le duc de Glocester, qui continuoit

de gouverner ſous l'autorité du roi, il obtint de ce prince un ordre à ſes ambaſſadeurs, de ſolliciter puiſſamment cette affaire à la cour de France. Elle fut traitée long-temps avec un air d'importance qui en fit craindre de fâcheuſes ſuites pour la tranquillité des deux états. Le comte *de Dunois*, Bertrand *de Beauveau*, le ſire *de Percigny*, & Guillaume *Couſinot*, furent nommés, du côté de la France, pour examiner le droit de Faſtolphe, avec le lord *Dudley*, Guillaume *Knigh*' & quelques autres Anglois qui furent chargés de la même commiſſion par le roi d'Angleterre. Sans pouvoir pénétrer ce qui retardoit la concluſion d'un différent ſi léger en apparence, on auguroit mal du délai de Charles VII, & des inſtances redoublées de Henri. L'intérêt ou la vengeance ne laiſſant point de repos à Faſtolphe, il employa le duc de Gloceſter pour engager le roi ſon maître à ſolliciter Charles plus ardemment que jamais, par une lettre de ſa main, dont l'original ſe conſerve encore. Elle eſt vive & preſſante. Toutes les demandes qu'Henri avoit déjà faites par ſes ambaſſadeurs, y étoient renouvelées ſans ménagement. Il exigeoit de Charles (ce qu'il prenoit le ciel à témoin qu'il n'auroit pas balancé à lui accorder dans le même cas) que Champchevrier fût arrêté en France, où l'on

ne pouvoit douter qu'il ne se fût retiré ; qu'il fût remis entre les mains des baillis du Cotentin ou de ceux d'Alençon & de Cherbourg ; & que, lorsqu'il auroit été ramené en Angleterre, Charles consentît qu'il y reçût le châtiment qu'il avoit mérité.

Tandis que le public attendoit le dénouement de cette intrigue, Charles, surpris lui-même de la lenteur des commissaires anglois & des siens, avoit donné ordre que Champchevrier fût arrêté, dans quelque lieu de ses états qu'il eût choisi son asyle. Loin de refuser aux Anglois la justice qu'il croyoit leur devoir, il s'impatientoit également, & de voir reculer de jour en jour le jugement des commissaires, & de ne pas apprendre qu'on eût découvert la retraite de Champchevrier. Enfin, lorsqu'il commençoit à craindre sérieusement que des difficultés si légères, & sur lesquelles il se rendoit témoignage de n'avoir rien à se reprocher, ne rallumassent le feu de la guerre, qui n'étoit encore que suspendu par les négociations de Tours, il reçut avis que Champchevrier étoit dans les chaînes. On l'avoit arrêté en Champagne, à son retour de Nancy, où l'on avoit découvert, à force de recherches & d'informations, qu'il s'étoit rendu directement après s'être sauvé d'Angleterre.

Charles donna ordre qu'il fût amené secrétement à Paris, autant pour satisfaire sa propre impatience en voyant l'auteur de tant de mouvemens & d'alarmes, que dans le dessein de donner une prompte satisfaction à son neveu. Il se le fit présenter dans son château de Vincennes, où il se rendit exprès pour dérober cette entrevue au public. Champchevrier apprit sans aucune marque de crainte & d'étonnement, qu'il alloit paroître devant le roi. Il reçut de même, avec autant de fermeté que de respect, les premiers reproches que lui fit ce prince de s'être déshonoré par une action indigne d'un chevalier. Et, lorsqu'il eut obtenu la permission de justifier sa conduite, il présenta au roi, pour toute réponse, un passeport signé de la main de Henri, par lequel il paroissoit clairement qu'il n'avoit fait qu'exécuter ses ordres.

La curiosité de Charles augmentant avec sa surprise, il fut encore plus étonné d'apprendre que le voyage de Champchevrier étoit un service important qu'il rendoit au roi d'Angleterre; & que, s'il avoit quelque chose à se reprocher en qualité de François, c'étoit d'avoir entrepris de se rendre utile à un prince étranger sans la participation de son maître. Cependant, après s'être excusé par la précaution qu'il avoit eue

de ne s'engager à rien qui fût contraire aux intérêts de la France, il ajouta que, depuis le ſuccès de ſa commiſſion, il ſe croyoit dégagé du ſecret qu'il avoit juré au roi d'Angleterre auſſi long-temps qu'elle ſeroit incertaine, d'autant plus que l'avantage de ce qu'il venoit d'achever heureuſement, devoit être preſque égal entre les deux couronnes.

Il avoit eu le bonheur de gagner la confiance de Henri, depuis qu'il étoit priſonnier en Angleterre; & ce prince l'avoit chargé d'une négociation délicate à la cour de René d'Anjou, roi de Sicile, qui faiſoit ſa réſidence ordinaire à Nancy. Malgré les engagemens que le duc de Gloceſter avoit pris, depuis plus de trois ans, avec le comte d'Armagnac, Henri, gagné par les charmes de la princeſſe Marguerite, fille de René, renonçoit à tous les avantages qu'il pouvoit tirer de l'alliance du comte, pour rechercher celle de la maiſon d'Anjou. Mais, comme il étoit néceſſaire, non-ſeulement de déguiſer cette entrepriſe au duc de Gloceſter, qui étoit intéreſſé à ſoutenir ſon ouvrage, mais de garder des ménagemens avec toute l'Angleterre, qui verroit, ſans doute, échapper à regret le comté d'Armagnac, Henri n'avoit pas jugé à propos de s'ouvrir ſur ſon deſſein avant qu'il en eût aſſuré le ſuccès. Champchevrier

lui avoit paru propre à cette entreprise. Il l'avoit engagé à le servir par l'espoir des plus hautes récompenses; &, pour écarter les observations & la défiance du duc de Glocester, il l'avoit fait consentir à se charger, pendant quelque temps, du blâme d'avoir manqué de foi au chevalier Fastolphe, assez sûr de réparer son honneur lorsqu'il seroit temps de faire connoître à quel intérêt il avoit fait ce sacrifice. Ainsi, toutes les plaintes du roi d'Angleterre n'avoient été qu'un jeu concerté, pour donner le change à son ministre & à ses sujets.

Charles, frappé de ce récit, porta tout d'un coup ses vues assez loin pour pénétrer les avantages que la France avoit à recueillir de tout ce qu'il venoit d'entendre. Il savoit, d'un côté, le fond qu'il pouvoit faire sur l'attachement de la maison d'Anjou; &, de l'autre, il étoit persuadé que ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux, étoit de voir manquer les projets du duc de Glocester, dans le mariage de Henri & de la fille du comte d'Armagnac. Peut-être tira-t-il sur le champ, d'un événement si favorable, toutes les conséquences auxquelles il pouvoit le conduire; mais sa surprise étoit que René, avec qui il entretenoit une liaison fort étroite, eût reçu les propositions du roi d'Angleterre sans les lui communiquer. Il se

fervit du droit qu'il avoit fur fon fujet pour exiger de Champchevrier plus d'ouverture ; & fon étonnement augmenta beaucoup, lorfqu'il apprit le détail de fa négociation.

Avec les titres de roi de Sicile, de Naples & de Jérufalem, René n'en étoit ni plus puiffant ni plus riche. Il ne poffédoit pas un pouce de terre dans ces trois royaumes, & il fe voyoit réduit, pour foutenir fa dignité, à recourir continuellement à la générofité de fes amis. Marguerite fa fille étoit donc un miférable parti pour un grand roi ; mais la nature l'avoit fi heureufement dédommagée des rigueurs de la fortune, que fon efprit & fa beauté fembloient la rendre digne du premier trône de l'univers. Champchevrier n'eut pas plutôt rendu compte à fon père de la vive paffion dont le roi d'Angleterre brûloit pour elle, que René crut pouvoir tirer plus d'un avantage de la foibleffe de ce prince. Le facrifice qu'il le voyoit prêt à faire de la fille & des états du comte d'Armagnac, fans s'embarraffer même de ce qu'il avoit à craindre pour la Guyenne du reffentiment d'un voifin fi redoutable, lui fit penfer qu'il ne feroit pas plus difficile de l'engager à fe défaire, en fa faveur, de quelques autres provinces de France qui convenoient merveilleufement à la maifon d'Anjou. Tels étoient le duché même

d'Anjou & le comté du Maine, dont l'Angleterre étoit encore en possession. Il sentit néanmoins tout ce qu'il y avoit de dur dans cette proposition. Non-seulement ces deux provinces étoient la meilleure barrière du duché de Normandie, mais elles servoient de communication entre ce duché & la Guyenne. A quelles clameurs ne falloit-il pas s'attendre de la part du duc de Glocester & des Anglois ? C'étoit pour se donner le temps de pressentir là-dessus le roi d'Angleterre, que René avoit différé de s'ouvrir au roi Charles : & Champchevrier, qui regardoit les intérêts de ce prince comme liés avec ceux de la France, lui avoit fait espérer que la passion de Henri ne seroit point refroidie par un si foible obstacle.

Partez, lui dit Charles, & n'épargnez rien pour remplir de si douces espérances. En le congédiant aussi-tôt, il lui recommanda de cacher au roi son neveu qu'il l'eût fait arrêter, & qu'il eût appris de lui-même tout le secret de sa négociation. Champchevrier se retira libre, & se garda bien de faire un long séjour à Paris. Cependant, il ne manqua pas d'y voir le marquis de Suffolck & le docteur Molins, ambassadeurs de Henri, qui étoient peut-être les seuls Anglois que ce prince eût mis dans la confidence de son amour. Ce motif avoit eu plus de

part à leur ambaſſade, que les négociations de la paix; & c'étoit du marquis, depuis qu'il étoit en France, que le roi avoit reçu un portrait de la princeſſe Marguerite, qui avoit achevé d'embraſer ſon cœur.

Mais il étoit arrivé au marquis de Suffolck ce que mille exemples avoient dû lui faire craindre, & ce qu'un homme de ſon mérite auroit évité à toutes ſortes de prix, s'il eût ouvert les yeux ſur le péril au lieu de s'y livrer ſans précaution. Ce portrait fatal l'avoit enflammé autant que ſon maître. Il l'avoit fait tirer avec beaucoup de ſoin par un des meilleurs peintres de France, qu'il avoit envoyé ſecrettement à Nancy. L'ayant reçu avec l'admiration qu'on ne pouvoit refuſer à la beauté de Marguerite, il s'étoit accoutumé à le voir avec tant de plaiſir, qu'à peine avoit-il eu la force de ſe l'arracher à lui-même pour le faire paſſer entre les mains de Henri. Il ne s'y étoit déterminé qu'après en avoir fait tirer par le même peintre une copie, qu'il conſervoit précieuſement; & ſans faire réflexion à ce qu'il devoit eſpérer ou craindre d'un ſentiment qu'il nourriſſoit avec tant d'indulgence, il s'y abandonnoit déjà, comme s'il y eût attaché toute ſa fortune & tout ſon bonheur.

Le récit de Champchevrier ſervit néanmoins

à refroidir cette imprudente chaleur. Le mariage de la princesse paroissoit si avancé par le consentement du roi son père ; & de quelques conditions qu'il le fît dépendre, il y avoit si peu d'apparence qu'Henri les rejetât dans l'ardeur de sa passion , que Suffolck se trouva presque délivré de la sienne en perdant l'espérance. Il exhorta Champchevrier à repasser promptement la mer, pour répondre à l'impatience du roi; & se renfermant dans d'autres soins, il se crut tout-à-fait guéri d'une passion qu'il commençoit à condamner. Cette tranquillité dura aussi long-temps que sa cause, c'est-à-dire, que malgré tous les emportemens où l'excès d'une passion déréglée le précipita dans la suite, on peut juger, à l'honneur d'un si grand homme, que sa raison eût pris l'ascendant sur son cœur, s'il ne fût arrivé aucun changement qui eût altéré ses principes.

A peine Champchevrier parut-il à Windsor, que l'accueil qu'il y reçut du roi, & la facilité qu'il eut à lui faire approuver les excuses de sa fuite, firent soupçonner au duc de Glocester qu'il n'avoit point quitté l'Angleterre sans la participation de ce prince. Ces soupçons augmentèrent par le soin qu'Henri prit lui-même d'appaiser le chevalier Falstolphe, en lui payant une somme considérable pour la rançon de son

priſonnier. Mais il ne put reſter aucun doute au duc, lorſqu'ayant été informé par les émiſſaires qu'il entretenoit en France, qu'on avoit vu Champchevrier à la cour de Lorraine, il compara les idées que cette myſtérieuſe aventure lui fit naître, avec le refroidiſſement que le roi marquoit depuis quelque temps pour l'alliance du comte d'Armagnac. Dans le reſſentiment qu'il eut de voir ſes projets renverſés, & ſa faveur expoſée au haſard ſous un homme dont l'élévation ne ſeroit pas ſon ouvrage, il réſolut de ne rien épargner pour ruiner ſourdement les nouvelles vues du roi & la négociation de Champchevrier. Sans être lié fort étroitement avec le marquis de Suffolck, il lui croyoit pour lui la conſidération qu'on a pour un miniſtre dans lequel on reconnoît l'oncle de ſon maître; & ſa pénétration n'allant point juſqu'à ſe défier que le roi l'eût mis dans la confidence de ſon ſecret, il lui dépêcha ſur le champ un courier, par lequel il lui donnoit avis de ce qui s'étoit tramé par un François, au préjudice de l'Angleterre. Il le chargeoit, au nom de la nation, de mettre tout en uſage pour détourner une alliance pernicieuſe, tandis qu'il s'efforçoit d'inſpirer au roi des idées plus dignes de lui & plus avantageuſes à ſa couronne.

Ce qui jeta Suffolck dans un extrême em-

barras, c'est que dans le même temps qu'il recevoit cette commission d'un ministre aussi redouté que le duc, un autre courier dépêché par le roi lui apportoit l'ordre de se rendre à Nancy, non-seulement pour y confirmer au roi René toutes les propositions qu'il avoit déjà reçues de Champchevrier, mais pour régler avec lui les conditions qu'il paroissoit exiger en acc[illegible]a fille, avec une espèce de plein pouvoi[illegible]a cession du Maine & de l'Anjou n'étoit point exceptée. Deux lettres si pressantes, & des ordres si directement opposés, auroient suffi pour faire naître quelque division dans le cœur d'un Anglois, qui sait toujours mettre de la distinction entre le respect qu'il porte à son roi, & le zèle dont il est redevable à sa patrie. Mais avec la qualité de sujet, & celle de membre de l'état, Suffolck sentit qu'il n'avoit pas tout à fait perdu celle d'amant. L'amour forma bientôt dans son cœur un troisième parti, qui tiroit sa force de celui du duc, puisque c'étoit de ce côté-là qu'il voyoit renaître ses espérances; mais sans l'y faire entrer néanmoins tout à fait, parce qu'il avoit, de l'autre côté, à respecter presque également & la volonté de son maître, & la fortune d'une princesse qu'il auroit souhaité de voir régner sur l'univers. Dans le partage de mille sentimens

qu'il lui étoit impossible de concilier, il prit le parti de se mettre en chemin pour Nancy, sans être assez d'accord avec lui-même, pour se croire certain de ses résolutions. Ce voyage pouvoit satisfaire également le roi & son ministre, qui ne se croyant point instruits des desseins l'un de l'autre, seroient portés à l'expliquer suivant leurs intentions ; & il se flattoit que ses réflexions lui feroient voir plus clairement en chemin quel guide il devoit choisir entre l'intérêt, la gloire ou l'amour.

Cependant, il étoit si peu déterminé en arrivant à Nancy, que n'osant paroître ouvertement dans une cour, où il ne savoit encore quel compte il devoit rendre de son voyage, il aima mieux s'y présenter sans titre & sans éclat, que de se mettre dans la nécessité d'expliquer les intentions de son maître ou les siennes, en se faisant annoncer pour un ministre de la cour d'Angleterre. Celle de Lorraine étoit alors assez brillante par la multitude d'étrangers, que le mérite des deux princesses filles du roi ne cessoit point d'y attirer. L'aînée, qui se nommoit Yolande, avoit épousé *Ferry*, fils d'Antoine de Vaudemont; & ce mariage avoit enfin terminé les démêlés sanglans qui avoient duré plusieurs années pour l'héritage de la Lorraine. Marguerite, quoique sans espérances du côté de la for-

tune, excitoit l'admiration & les désirs de tout ce qu'il y avoit de jeune noblesse en Europe. Les François joignant à leur galanterie naturelle, les sentimens de reconnoissance que toute la nation devoit au roi René pour les services qu'il avoit rendus à Charles contre les Anglois, se regardoient à Nancy comme à la cour de leur maître, & s'efforçoient à l'envi d'y entretenir la magnificence & la joie. Suffolck pouvoit persuader aisément au public, que la curiosité seule l'avoit amené dans une ville qui étoit en réputation pour les plaisirs, & se ménager l'occasion de voir en particulier le roi ou la princesse, suivant les résolutions qu'il formeroit sur les circonstances.

L'amour, qui avoit repris plus de forces qu'il ne se l'imaginoit dans son cœur, lui fit chercher impatiemment la vue de Marguerite. Il la trouva si supérieure à son portrait, que l'incertitude où il avoit été jusqu'alors ne tint pas un moment contre le renouvelement de sa passion. Dès cet instant, les intérêts du roi cédèrent à ceux du duc de Glocester, & ce qui lui parut le plus juste fut ce qu'il jugea le plus favorable à ses propres sentimens. Il n'avoit vu René & la princesse que pour leur rendre les premiers devoirs, dont un homme de son rang ne pouvoit se dispenser en arrivant dans leur

cour.

cour. Sa première audience n'avoit duré qu'un moment, & n'étant arrivé que la veille à Nancy, il s'étoit peu informé s'il y avoit quelque autre Anglois que lui dans la ville. Cependant, comme il sortoit du palais, il apperçut le duc d'Yorck, qui ne marqua pas moins de surprise que lui en le voyant. Quoiqu'ils fussent amis, ils s'abordèrent avec un empressement, dont les motifs étoient fort opposés; & la curiosité qu'ils eurent de savoir l'un de l'autre par quel hasard ils venoient de se rencontrer, étant presque égale, le duc abandonna le dessein qui le conduisoit à la cour, pour retourner sur ses pas avec le marquis de Suffolck.

La vivacité du duc, & les lumières qu'il croyoit avoir reçues sur les intentions du marquis, leur épargna d'abord à tous deux les premiers embarras d'une longue explication. Le duc n'ignoroit point la commission dont l'autre avoit été chargé par le ministre d'Angleterre; mais ce n'étoit point à Nancy qu'il le croyoit occupé à l'exécuter; & s'imaginant néanmoins que par quelque raison qu'il y eût été conduit, ce n'étoit qu'à ce but qu'elle pouvoit se rapporter, il s'ouvrit à lui tout d'un coup sur ses propres desseins.

Après lui avoir exagéré le tort qu'Henri vouloit faire à l'Angleterre par son mariage avec la

princesse Marguerite, il lui apprit que le duc de Glocester, qui avoit ménagé à ce prince une alliance beaucoup plus avantageuse, étoit non-seulement résolu, comme Suffolck ne l'ignoroit pas, de tout employer pour fermer l'entrée de l'Angleterre à la maison d'Anjou; mais que dans la vue de guérir promptement le roi de ce caprice, il avoit pensé à faire d'autres propositions à René pour sa fille. C'étoit de l'offrir lui-même pour cette princesse, avec des avantages si considérables, qu'un roi aussi pauvre que René se laissât gagner par la grandeur des espérances. Richard, duc d'Yorck, descendoit de la maison royale d'Angleterre; & quoiqu'il fût marié, sa femme étoit dans une maladie de langueur qui avoit fait fixer le terme de sa vie par les médecins. Sa naissance l'égalant ainsi à ce qu'il y avoit de plus illustre dans l'Europe, le duc de Glocester avoit compté qu'en lui faisant un établissement digne de René & de sa fille, il leur feroit préférer aisément sa main à celle du roi, lorsqu'il leur feroit envisager l'opposition de toute l'Angleterre, qui n'épargneroit rien pour combattre l'inclination de ce prince. Et par un raisonnement sur lequel il auroit fait encore plus de fond s'il eût connu les dispositions de René, il s'étoit persuadé qu'un moyen infaillible pour le faire entrer dans ses vues, étoit de

lui offrir l'Anjou & le Maine, non-feulement comme un apanage qui pafferoit aux enfans de Richard, mais comme un bien propre qui lui feroit accordé du confentement de toute la nation, avec la condition agréable pour René, que ces deux provinces iroient à lui ou à fes autres defcendans, après Richard & fes fucceffeurs. Il y avoit fi peu d'apparence que le roi de Sicile pût réfifter à des offres fi éblouiffantes, que le duc d'Yorck n'avoit pas balancé à fe charger lui-même d'une négociation dont le fuccès ne lui paroiffoit pas incertain. Il étoit parti de Londres dans le même temps que le duc de Glocefter dépêchoit fon courier à Suffolck, pour l'engager à feconder par d'autres voies un deffein qu'il n'étoit pas encore néceffaire de lui communiquer ; mais puifqu'il le trouvoit fi heureufement à Nancy, & qu'il ne prétendoit point donner un air de myftère à une démarche dont il n'avoit que de l'honneur à recueillir, il ne craignoit point de lui en faire l'ouverture, & de s'engager même, par la confidération de l'amitié, autant que par celle du bien de l'état & des ordres du miniftre, à fe joindre à lui pour l'aider dans fon entreprife.

Ce plan étoit fort habilement conçu, & le duc de Glocefter ne comptoit pas trop fur fon pouvoir lorfqu'il fe flattoit de le faire approu-

ver à toute ſa nation. Mais il ne lui étoit pas tombé dans l'eſprit que le roi ſon neveu faiſoit les mêmes offres à René, avec cette différence avantageuſe pour la maiſon d'Anjou, qu'en plaçant une fille ſur le trône, elle entroit en poſſeſſion, ſur le champ, des deux provinces qui étoient comme le prix de ce mariage.

Suffolck ſentit l'inégalité de ces conditions, & comprit en même temps qu'étant chargé des offres du roi, c'étoit de lui que dépendoit le dénouement de cette intrigue. Il ſe garda bien de faire connoître qu'il fût amené à Nancy par d'autres vues que celles qu'on lui attribuoit: mais piqué ſecrettement de ſe voir un rival auquel il s'attendoit ſi peu, il lui tardoit d'être délivré de la préſence du duc pour délibérer ſur un ſi cruel incident. Enſuite, faiſant réflexion qu'il l'avoit rencontré à la porte du palais, où il n'alloit vraiſemblablement que pour ſe préſenter au roi, & que s'il le quittoit un moment, il ne falloit pas douter qu'il ne reprît le même chemin pour hâter l'ouverture de ſes propoſitions, il chercha quelque moyen de la lui faire différer, du moins d'un jour ou deux. En affectant de répondre à ſa confiance par des proteſtations de zèle & d'amitié, il lui fit enviſager des difficultés, qu'il lui reprocha de n'avoir pas prévues. Avant que de s'ouvrir à René,

lui dit-il, il falloit s'assurer si ce prince n'avoit pas déjà pris des engagemens avec Henri; car dans cette supposition, c'étoit du côté de l'Angleterre qu'il falloit commencer à faire naître des obstacles à son mariage, puisqu'on ne pouvoit pas se promettre que René & sa fille manquassent témérairement de parole à un grand roi pour écouter les propositions de son sujet. Suffolck fit entendre que c'étoit dans la vue d'éclaircir adroitement ce doute, qu'il avoit fait le voyage de Nancy, & que pour répondre aux ordres qu'il avoit reçus du duc de Glocester, il avoit cru que c'étoit par cet éclaircissement qu'il devoit commencer. Quelques réflexions qu'il ajouta, sur le ridicule que Richard n'éviteroit jamais, s'il étoit vrai que ses propositions ne vinssent qu'après l'acceptation de celles du roi, & sur le danger auquel il s'exposoit de se faire un ennemi irréconciliable de son maître avant que d'avoir pris les moindres mesures pour se mettre à couvert de sa haine, achevèrent de donner toute la force qu'il désiroit à ses persuasions.

Au lieu de retourner au palais, le duc d'Yorck ne pensa qu'à se tenir caché quelques jours à Nancy, pour se donner le temps d'approfondir de si justes sujets de crainte. Suffolck, pressé par les siennes, prit dans cet intervalle une ré-

ſolution qui feroit un honneur extrême à la droiture & à la nobleſſe de ſon caractère, ſi la connoiſſance que j'ai donnée de ſes ſentimens permett'.t d'attribuer ſa conduite à l'un ou l'autre de ces deux principes. Mais quand il en reſteroit quelque doute, après ce que j'ai rapporté juſqu'ici de la diſpoſition de ſon cœur, la ſuite des événemens n'eſt que trop propre à développer ſes motifs, & je ne ferai point tourner à ſa gloire ce qui ne peut paſſer que pour un caprice de l'amour.

Auſſi long-temps qu'il n'avoit eu à redouter que les projets de Henri, l'eſpérance même qui avoit commencé à revivre dans ſon cœur depuis la commiſſion qu'il avoit reçue du duc de Gloceſter, ne l'avoit pas porté plus loin qu'à les combattre. Il ne penſoit encore qu'à ruiner le bonheur d'autrui, ſans avoir fait la moindre attention à ce qu'il pouvoit ſe propoſer pour le ſien. Mais après avoir entendu le duc d'Yorck, l'amour dont il venoit de s'enivrer dans la première audience qu'il avoit eue de la princeſſe, lui fit ſentir qu'il avoit à déſirer des biens qu'il ne pouvoit ſe flatter d'obtenir. Le rang de Marguerite, & la concurrence d'un rival dont la naiſſance étoit ſi ſupérieure à la ſienne, lui parurent tout d'un coup deux obſtacles inſurmontables, qui lui firent trouver de la folie dans ſes

propres défirs. La confufion qu'il en reffentit auroit produit autant d'effet pour fa guérifon que les lumières naturelles de fa prudence, fi la nature ne l'eût formé de ce malheureux caractère qui ravale fans ceffe l'homme du meilleur efprit au-deffous de fes idées & de fes principes, par la violence de fes fentimens. Il s'étoit livré à toute la tendreffe de fon cœur, & l'expérience qu'il avoit de lui-même lui fit défefpérer de fe guérir jamais d'une plaie fi profonde.

Ce fut dans les combats qu'il eut à foutenir entre un penchant qu'il croyoit invincible, & la crainte d'un ridicule bien plus certain que celui dont il avoit menacé le duc d'Yorck, qu'il forma le deffein de tirer du moins tout le parti qu'il pourroit de fa fituation, en fe faifant un mérite auprès de la princeffe du pouvoir qu'il avoit de contribuer à fon bonheur ou à fa fortune. Il réfolut de profiter de la retraite du duc pour s'ouvrir fecrettement quelque accès auprès d'elle, & de lui apprendre entre quelles offres elles pouvoient déterminer fon choix; affez fûr que par les démarches qu'il étoit le maître de hâter ou de fufpendre auprès de fon père, il feroit pencher l'efprit de ce prince du côté pour lequel il la verroit déclarée. En lui faifant ce facrifice, il ne penfoit pas moins à s'en pré-

valoir pour lui faire l'aveu de ses propres sentimens; & quelque effet que cette hardiesse pût produire, il comptoit assez qu'en faveur d'un dévouement si parfait, elle seroit soufferte avec indulgence ou promptement pardonnée. Il étoit l'homme du monde qui s'exprimoit avec le plus de facilité & de grace. Sa figure d'ailleurs l'avoit fait comparer, par les poëtes de son temps, à tout ce que l'imagination offre de plus aimable; & quoique sa naissance ne l'eût point destiné à s'asseoir sur un trône, il étoit d'une de ces anciennes & illustres maisons qui font l'honneur & le soutien des têtes couronnées.

Avec tous ces avantages, & la distinction du caractère qu'il portoit en France, il se procura facilement l'occasion d'entretenir en particulier la princesse. Un discours vif & pressant, qu'il avoit médité à loisir, & dans lequel il avoit fait entrer, en peu de mots, tout ce qui étoit capable de faire impression sur un caractère déjà déclaré pour l'ambition & pour la tendresse, eut une partie de l'effet qu'il avoit osé s'en promettre. Si l'honneur régnoit trop impérieusement dans le cœur de Marguerite pour y laisser entrer quelque foiblesse, l'idée que sa propre sensibilité lui fit prendre de la passion d'un homme qui portoit si loin le zèle de la servir, lui inspira pour lui une confiance

& une affection, qui étoient, après l'amour, ce qu'il pouvoit espérer de plus flatteur pour ses sentimens. Comme elle avoit l'esprit fort avancé pour son âge, & que sans avoir jamais connu particulièrement le marquis de Suffolck, elle avoit entendu parler du sien avec distinction, elle crut devoir bannir toute sorte de dissimulation & de réserve avec un homme à qui elle avoit cette double raison de se fier. Ainsi, recevant ses ouvertures comme si elle eût été liée avec lui par une longue familiarité, elle ne fit point difficulté de lui avouer que dans le choix qu'il paroissoit lui offrir, elle ne voyoit rien qui pût être mis en balance avec le trône. Et pour ce qui regardoit les sentimens particuliers de Suffolck, traitant cet article avec la dignité qui convenoit déjà à ses espérances, elle lui promit, que s'il ne dépendoit pas d'elle d'y répondre par un retour de la même nature, elle ne lui laisseroit rien à désirer du côté de l'amitié & de la reconnoissance. C'étoit flatter d'autant plus Suffolck, qu'outre la tendresse dont il étoit rempli, il n'y avoit rien qui eût tant de charmes pour lui que cette généreuse franchise.

Ainsi, dès les premiers momens, cette importante liaison, qui devoit produire dans d'autres temps des effets si mémorables, se trouva ci-

mentée avec toute la force qu'elle pouvoit recevoir de la tendresse & de l'ambition dans deux grands cœurs. Suffolck faisant déjà son unique objet de satisfaire les désirs de Marguerite, la pria de s'en reposer sur lui, & d'affecter même d'ignorer ce qu'il alloit entreprendre. Il ne lui fut pas difficile de se procurer une audience du roi, avec autant de secret qu'il avoit obtenu celle de la princesse ; & il ne le fut guères davantage, avec la réponse dont il étoit chargé pour ce prince, de tirer de sa bouche un consentement dont la maison d'Anjou recueilloit le principal fruit. La seule condition qu'il lui demanda pour lui-même, fut de différer quelque temps la déclaration de ce traité. Il falloit se délivrer adroitement du duc d'Yorck, dont il ne vouloit pas se faire un ennemi, & ménager non-seulement le ministre d'Angleterre, mais toute la nation, qu'on s'efforçoit déjà si ardemment de révolter contre le mariage du roi. Ce ne fut point à se défaire des importunités du duc, que Suffolck trouva beaucoup de difficulté. A peine lui eut-il fait connoître ce qu'il feignit d'avoir découvert à force d'argent & de soins, que la crainte du ridicule, dont il étoit demeuré une profonde impression dans l'esprit de ce fier Anglois, le porta à quitter

Nancy pour retourner en Angleterre. Mais le peu d'empreffement que Suffolck eut à communiquer fes démarches au duc de Glocefter, fit naître à celui-ci des foupçons dont rien ne fut capable d'effacer les traces.

Tandis que René fe réjouiffoit d'une alliance dont l'avantage fe répandoit fi heureufement fur toute fa maifon, Henri fe croyoit au comble du bonheur, en apprenant que fes défirs amoureux alloient être fatisfaits. Quoique le duc fon oncle eût pris foin de l'élever dans une efpèce de foumiffion qui approchoit de la timidité, & que le fecret même avec lequel il avoit négocié fon mariage fût une marque fenfible de fa dépendance, la joie qu'il eut d'avoir réuffi lui fit rompre toutes fortes de mefures. Il envoya ordre à Suffolck, qui étoit revenu à Paris après lui avoir marqué le fuccès de fa commiffion, de retourner à la cour du roi René avec le titre d'ambaffadeur extraordinaire, pour faire ouvertement la demande de la princeffe. D'un autre côté, il écrivit au roi de France fon oncle, pour lui communiquer fon mariage, & pour lui apprendre avec toute l'ardeur d'un jeune amant, qu'il en faifoit fon bonheur. Charles n'avoit point ignoré long-temps ce qui fe paffoit à Nancy. René étoit lié trop étroitement avec lui pour n'avoir pas pris enfin fes

conseils, & c'étoit de son aveu que la cession de l'Anjou & du Maine avoit été réglée pour la première condition du mariage. Il répondit à Henri dans les termes les plus propres à confirmer ses sentimens. Sa lettre, qui devint bientôt publique en Angleterre, & la nouvelle de l'ambassade de Suffolck à Nancy, furent comme deux étincelles qui portèrent le feu dans toutes les parties de cette isle. Quand on n'y auroit pas regardé l'alliance du comte d'Armagnac comme un extrême avantage, par l'acquisition de ses états, il étoit à craindre que le mécontentement qu'il ressentiroit de voir rejeter sa fille après tant de négociations & de promesses, ne l'irritât contre l'Angleterre jusqu'à le faire penser à la vengeance, & le voisinage de la Guyenne lui en offroit une occasion toujours présente. D'ailleurs, les Anglois apprirent aussitôt à quelles conditions Henri satisfaisoit son cœur. C'étoit perdre doublement, que de céder deux provinces en refusant d'en accepter une. Il est certain que si le duc de Glocester avoit eu les vues ambitieuses que plusieurs historiens lui ont attribuées, il auroit pu tirer de grands avantages de ce mouvement pour causer de l'embarras à son neveu. Les conjonctures étoient bien moins favorables au successeur de Henri, lorsqu'il en profita si heureusement pour le renverser du trône.

Mais le duc voyant les chofes fi avancées, perdit l'efpérance de les faire changer ; & fon exemple fit revenir toute l'Angleterre de la chaleur avec laquelle on s'étoit emporté contre le mariage du roi. Le traité fut exécuté dans toutes fes circonftances. Suffolck reçut ordre de remettre au roi René l'Anjou & le Maine fous la garantie de la France, qui prit part auffi à cette fameufe tranfaction. Les noces de la princeffe furent célébrées à Nancy, avec toute la magnificence qui convenoit à cette fête. Charles l'honora de fa préfence, avec un brillant cortège de fa principale nobleffe. Il y eut des joûtes, des tournois, & tout ce que la galanterie de ce fiècle put inventer pour relever l'éclat d'un fi grand jour. René s'étoit diftingué, pendant toute fa vie, dans ces exercices ; &, fon goût devant fervir de règle dans une cérémonie dont fa fille étoit l'objet, on s'étoit efforcé de raffembler tous les divertiffemens qu'on avoit crus capables de lui plaire.

Ils furent fuivis de près par un événement qui les fit changer en deuil & en trifteffe. Dans le temps que la nouvelle reine d'Angleterre fe préparoit à paffer la mer, Marguerite d'Ecoffe, époufe du Dauphin, mourut à Châlons, d'une maladie précipitée, qui l'emporta dans la fleur de fon âge. Le mérite extraordinaire de cette

princeſſe la fit regretter des plus inſenſibles; ceux qui avoient été particulièrement attachés à ſa perſonne, & qui avoient connu de plus près ſes rares qualités, ſe livrèrent ſans modération à la douleur. On avoit admiré auprès d'elle une jeune Angloiſe qu'elle avoit toujours traitée avec des diſtinctions particulières, & qui, ſans être connue du reſte de ſa cour, s'étoit attirée autant de conſidération par ſa beauté & ſon mérite, qu'elle en avoit dû à la faveur de la reine. Elle ſe faiſoit nommer mademoiſelle *Sanders*. La mort de ſa bienfaitrice fit ſur elle une ſi forte impreſſion, que l'excès de ſa triſteſſe excita la pitié de tout le monde; &, dans le doute où l'on étoit s'il lui reſtoit quelque autre aſyle, il y eut peu d'honnêtes gens à la cour de France, qui ne ſe fiſſent honneur de lui offrir de la conſolation & du ſecours. Cependant, au moment qu'on s'y attendoit le moins, elle diſparut, ſans avoir averti perſonne de ſa réſolution. Si elle eût été ſenſible à quelqu'autre choſe qu'à la douleur, il eût été flatteur pour elle d'apprendre les regrets qu'elle cauſoit par ſa fuite.

Elle n'étoit pas partie ſans deſſein. La reine Marguerite paſſant en France pour ſe rendre en Angleterre, elle étoit allée ſe jeter à ſes pieds, ſans autre recommandation que l'honneur

qu'elle avoit eu d'appartenir à la Dauphine, & d'avoir mérité quelque part à son estime. Marguerite étoit arrivée à Abbeville, où elle devoit passer la nuit. On lui annonça une étrangère qui demandoit instamment la grace de l'entretenir sans témoins. La description qu'on lui fit de sa tristesse & de ses charmes la disposa sans peine à l'écouter.

Cet entretien ne fut entendu de personne; mais il parut surprenant à tout le monde que la reine, après avoir passé plus de deux heures avec cette étrangère, donnât ordre aussi-tôt qu'elle fût reçue parmi les dames les plus qualifiées de sa suite, & qu'elle y fût traitée avec autant de respect que de soin. Pendant toute la route, Marguerite ne se relâcha point de cette attention. Le Marquis de Suffolck, qui avoit été nommé pour l'accompagner, & qui continuoit d'être auprès d'elle dans la plus haute faveur, tenta plusieurs fois de pénétrer le secret de cette aventure, sans obtenir que sa curiosité fût satisfaite. Cependant la reine arriva heureusement sur les côtes d'Angleterre, où elle fut reçue avec autant d'applaudissement, que si son mariage eût été désiré du ministre & de toute la nation. Des compagnies détachées de tous les corps du royaume vinrent au-devant d'elle jusqu'à la mer, & le duc de Glocester même

s'empreſſa de réparer, par mille témoignagnes de ſoumiſſion & de joie, les difficultés qu'il avoit fait naître à ſon élévation. Elle fut couronnée à Weſtminſter, le 30 de mai 1445.

On avoit remarqué, dès le premier jour du débarquement, que mademoiſelle Sanders s'étoit dérobée avec ſoin aux regards du duc de Gloceſter, lorſqu'il étoit venu au-devant de la reine; &, par les entretiens ſecrets qu'elle avoit conſtamment avec cette princeſſe, on jugeoit que c'étoit avec ſa participation ou par ſes ordres qu'elle avoit tenu cette conduite. Elle uſa de la même précaution pendant toutes les rejouiſſances du couronnement, c'eſt-à-dire, dans un temps où la reine étoit obligée de ſouffrir à tous momens les viſites du miniſtre & de toute la cour. Mais, à peine fut-on revenu de cette première chaleur, que, paroiſſant plus librement à Honnyton, où le roi s'étoit retiré pour s'abandonner ſans contrainte à ſa tendreſſe, elle commença l'entrepriſe qui lui avoit fait naître l'envie de repaſſer en Angleterre, & qui avoit inſpiré à Marguerite la penſée de ſe l'attacher.

Mademoiſelle Sanders étoit milady *Nevill*, une des plus aimables & des plus malheureuſes femmes d'Angleterre. Elle paſſoit pour morte dans l'opinion de ſa famille & de tous ceux dont

elle

elle avoit été connue en Angleterre ; mais particuliérement dans l'esprit du duc de Glocester, qui, après l'avoir aimée passionnément, croyoit lui avoir ôté la vie d'un coup de poignard, dans un transport de jalousie. Ayant évité la mort par une faveur extraordinaire du ciel, elle étoit passée secrétement en France, où elle avoit eu le bonheur de se faire aimer de la Dauphine, & de vivre tranquillement auprès d'elle, sous un nom qui avoit déguisé au public sa naissance & ses malheurs. Sans ressource, après la mort de cette princesse, & portée, par une funeste expérience, à craindre les nouvelles aventures auxquelles sa beauté l'exposoit, elle avoit pris le parti de s'adresser à la reine Marguerite, pour se rouvrir l'entrée de son pays sous une protection si puissante. Elle lui avoit raconté ses infortunes. Le duc de Glocester l'avoit persécutée dans un temps où la jeunesse du roi laissoit l'autorité souveraine entre ses mains. Elle se flattoit que la puissance du ministre étant diminuée depuis que ce prince avoit pris les rênes du gouvernement, il lui seroit permis de reparoître dans sa famille, & de se rendre à mille personnes chères qui croyoient l'avoir perdue.

Marguerite avoit été attendrie de son infortune ; mais elle étoit passée de ce sentiment à des

vues plus conformes à ſa propre ſituation ; & le détail des amours du duc de Gloceſter lui avoit fait naître des idées qu'elle trouvoit trop favorables au deſſein qu'elle portoit en Angleterre, pour ne pas tirer parti de la confidence de milady Nevill. Ce qu'il y avoit d'étrange, étoit qu'elle les eût cachées juſqu'alors au Marquis de Suffolck. Mais, dans les ſentimens qu'elle croyoit devoir à ſes ſervices, elle ſe faiſoit un plaiſir de travailler à ſa fortune ſans lui en donner la moindre connoiſſance, pour lui faire goûter mieux la douceur qu'il trouveroit à jouir de ſes bienfaits, lorſqu'il les recevroit ſans les avoir prévus ; ou du moins elle attendoit, pour l'en inſtruire, des momens où elle comptoit de le faire ſervir lui-même à ſes entrepriſes. En un mot, Marguerite, auſſi animée à la ruine du Duc de Gloceſter par le déſir de gouverner, que par le reſſentiment qu'elle conſervoit des oppoſitions qu'il avoit apportées à ſon mariage, s'étoit propoſée, en partant de Nancy, de le perdre dans l'eſprit du roi, & de mettre à ſa place le Marquis de Suffolck.

Un eſprit plus borné auroit tremblé des difficultés de cette entrepriſe. Le duc gouvernoit depuis un grand nombre d'années. La ſageſſe & la douceur de ſon adminiſtration

l'avoient rendu cher à toute l'Angleterre. Le roi lui-même s'étoit fait une habitude de le respecter, & n'y reconnoissoit pas moins le tuteur de son enfance & son plus proche parent, qu'un ministre fidèle & éclairé, qui avoit été jusqu'alors le soutien de sa couronne. Quelles pouvoient être les prétentions d'une jeune reine, arrivée nouvellement dans le pays, sans amis par conséquent, sans liaisons, & presque sans aucune connoissance de la langue qu'elle n'avoit apprise qu'imparfaitement à Nancy ? Sûre, à la vérité, du cœur de son mari, mais d'un mari foible, qui regardoit déjà les occupations de son rang comme un fardeau, & qui paroissoit moins disposé à partager le soin des affaires avec sa femme, qu'à vivre avec elle dans l'oisiveté & dans les plaisirs ? Ces réflexions, qui n'échappèrent point à Marguerite, furent si peu capables de la refroidir, que ce fut des obstacles même qu'elle tira toute sa force pour se déterminer à les vaincre.

A peine se vit-elle libre avec le roi dans son château d'Honnyton, où elle avoit été charmée qu'il eût pensé à se retirer, qu'elle lui fit ouvrir les yeux sur sa propre grandeur, dont il ne lui étoit point encore arrivé de se représenter l'image. Il joignoit à l'Angleterre la Normandie & la Guyenne, avec quelques autres provinces,

qui, depuis les pertes mêmes que les Anglois avoient faites en France, lui composoient encore un des plus vastes états de l'Europe. Pourquoi paroissoit-il disposé à vivre sans gloire, ou pourquoi, du moins, n'en vouloit-il avoir l'obligation qu'à son ministre ? Etoit-il si rare, en Angleterre, de voir un sujet accrédité par la faveur du peuple, abuser de son pouvoir jusqu'à prétendre imposer des loix à son maître ? Et comment le successeur d'Henri IV & d'Henri V pouvoit-il s'endormir dans le repos, tandis qu'il avoit autour de lui les descendans de Lionnel, qui ne s'accoutumeroient jamais à penser que la couronne qu'ils voyoient sur sa tête n'étoit point une usurpation ? Ces premiers traits, lancés comme au hasard, excitèrent bientôt dans le cœur de Henri, des craintes & des défiances ; mais, pour en suivre le mouvement, il falloit un courage qu'il n'avoit pas. Sa réponse fut toujours, qu'il ne pouvoit ôter à son oncle une autorité dont il n'avoit jamais fait qu'un bon usage, & qui étoit comme la récompense de ses services. A l'égard de la gloire à laquelle on vouloit qu'il fût sensible, il protesta qu'il ne respiroit que les occasions d'en acquérir.

La reine n'avoit pas espéré de triompher tout d'un coup des obstacles. Après avoir jeté

ces femences de foupçons dans l'efprit de fon mari, elle s'attacha à lui faire fentir combien il étoit indécent pour un grand roi de fe voir regarder par fon peuple comme le jouet de fon miniftre; &, s'appercevant qu'il paroiffoit fenfible à ce reproche, elle ne penfa plus qu'à le convaincre, par des expériences réelles, que fes fujets n'avoient pas d'autre opinion de lui. Le hafard la fervit heureufement, en faifant naître quelques occafions où le duc de Glocefter fit difficulté de ratifier différentes faveurs que le roi avoit accordées fans fa participation. L'hiftorien de la vie de ce prince met en doute fi ce ne fut pas la reine elle-même qui ménagea ces incidens, pour l'animer contre fon miniftre. Mais elle en fit du moins fi habilement ufage, que ce fut comme le premier coup qui lui réuffit contre le duc. Le roi, confus, dit l'hiftorien, de trouver cette réfiftance à fon autorité, ne laiffa point d'employer quelques foibles raifonnemens pour juftifier la conduite de fon oncle, & porta même l'embarras jufqu'à confeffer que, pouvant avoir été trompé, il étoit trop heureux d'avoir un miniftre fur qui il pouvoit fe repofer de la réparation de fes fautes. C'étoit à ce point que la reine l'attendoit. En prenant droit de fon aveu, elle lui demanda s'il étoit bien glorieux pour un mo-

narque, de tomber dans des fautes qui avoient besoin d'être réparées : &, si la foiblesse humaine ne permettoit pas de se garantir perpétuellement de l'erreur, elle lui fit comprendre que, dans ces hautes stations de la vie, où le peuple s'imagine que la grandeur du rang est toujours accompagnée de celle du mérite, les fautes même doivent être assez déguisées pour prendre un meilleur nom. D'où il étoit aisé de lui faire conclure que l'intention du duc de Glocester, en faisant éclater si témérairement les siennes, ne pouvoit être qu'un dessein formé de l'avilir aux yeux du public. Mais, ce qui fit peut-être encore plus d'impression sur ce prince, Marguerite, après avoir confessé qu'il y avoit des fautes inévitables dans l'administration d'un grand royaume, ajouta, que s'il falloit qu'elles fussent connues de quelqu'un, c'étoit de ceux qui n'étoient pas moins intéressés à les couvrir qu'à les réparer ; &, citant l'exemple de quantité de rois qui s'étoient déterminés, par cette raison, à partager les soins du gouvernement avec leurs épouses, elle força son mari de confesser qu'il n'y avoit que l'union de l'amour & du mariage qui intéressât deux cœurs l'un pour l'autre, jusqu'à leur faire mettre leur repos & leurs inquiétudes, leurs vices & leurs vertus, & par conséquent leur honte & leur gloire, en

commun. Henri parut ſi frappé de cette réflexion, qu'il auroit conſenti ſur le champ à l'éloignement de ſon miniſtre, ſi la reine n'eût jugé elle-même que ce changement devoit ſe faire avec plus de meſures. Outre le projet d'élever Suffolck ſur ſes ruines, qui demandoit encore de l'habileté & des ſoins, elle vouloit conduire ſon deſſein avec tant d'adreſſe, que toute l'Angleterre applaudît au nouveau gouvernement, & que la diſgrace du miniſtre parût juſte & néceſſaire.

Cependant elle commençoit à ſe lier, ſans affectation, avec tous les ſeigneurs qui avoient reçu de lui quelque mécontentement, ou qu'elle croyoit portés, par d'autres raiſons, à ſouhaiter ſa ruine. Edmond, duc de Sommerſet, avoit été deſtiné, dès le premier moment, à jouer un rôle diſtingué dans cette intrigue, par les rapports qu'il avoit eu avec milady Nevill. Son mérite & ſa naiſſance lui attiroient, à la cour, une conſidération dont il n'avoit jamais profité pour ſe rendre néceſſaire à l'état; &, avec toutes les qualités qui font les plus grands hommes dans les exercices de la guerre & de la paix, il ne prenoit part aux affaires que dans les occaſions où ſon rang l'y engageoit malgré lui. Ceux qui ne connoiſſoient pas les ſecrets de ſon cœur, attribuoient ſa conduite aux prin-

cipes d'une haute philoſophie, qui lui faiſoit borner ſon ambition aux avantages qu'il avoit reçus de la nature & de la fortune; & cette idée s'accordoit fort bien avec le penchant qu'il marquoit pour les lettres. Mais la ſource de ſon indifférence venoit de plus loin. Edmond cherchoit à ſe guérir d'une malheureuſe paſſion qui avoit fait le tourment de ſa vie, & qui lui inſpiroit encore un dégoût continuel pour le monde, où ſa naiſſance l'attachoit. C'eſt ici qu'il eſt néceſſaire de développer les aventures de milady Nevill, qui eurent tant de part à la fortune des deux principaux perſonnages de la cour de Henri, c'eſt-à-dire, à la chûte de l'un, & à la faveur extraordinaire de l'autre.

Anne, fille de Richard Nevill, comte de Saliſbury, & ſœur de ce grand comte de Warwick, qui avoit obtenu ce titre en épouſant la fille unique & l'héritière de Henri de *Beauchamp*, duc de Warwick, étoit née avec toutes les perfections de ſon ſexe. Elle avoit été mariée, dès l'âge de quinze ans, avec un gentilhomme de ſa maiſon, nommé *Weſtmoreland*, qui lui avoit rendu les plus belles années de ſa vie inſupportables par l'excès de ſa jalouſie. Le comte de Saliſbury ſon père, s'appercevant de l'altération de ſa ſanté, & du trouble continuel de ſon eſprit, fut le premier à la plaindre, & à

chercher les moyens de la délivrer de cet esclavage. Il se trouva heureusement qu'on avoit négligé quelques précautions du côté de l'église pour les dispenser de la parenté. Ce prétexte parut suffisant à ceux qui plaignoient le malheur d'Anne. Son mariage fut déclaré nul; & le mari, qui avoit fait son supplice, en fut puni par son propre désespoir, qui le conduisit en peu de temps au tombeau.

En quittant le nom de ce tyran, elle prit celui de milady Nevill. L'état douteux dont elle sortoit, lui donnant presque autant de liberté que la qualité de veuve, elle parut à la cour avec tout l'éclat de la jeunesse & de la beauté. Le duc de Glocester étoit galant. Il ne la vit point sans prendre pour elle les sentimens qu'elle inspiroit à tout le monde. Ayant perdu, dans le même temps, sa femme, il pensa, tout d'un coup, à s'engager dans un nouveau mariage; & si la bienséance le força de suspendre son dessein jusqu'à l'expiration du temps marqué par l'usage, il n'en communiqua pas moins au comte de Salisbury l'inclination qu'il avoit pour sa fille. Elle fut approuvée de leurs amis communs. Cette espèce d'engagement ne laissa point d'être cachée au public; & le duc même, en commençant à voir milady Nevill avec l'espérance de l'épouser, lui dissimula, de concert avec son

père, un dessein dont l'exécution paroissoit encore éloignée.

Elle étoit, par conséquent, maîtresse de son cœur; &, si elle eut à craindre quelque reproche, ce ne fut pas pour avoir rejeté l'amour & les soins du ministre. Mais usant, peut-être avec un peu trop d'imprudence, du droit qu'elle avoit de suivre ses inclinations, elle laissa prendre trop d'ascendant sur son estime au duc de Sommerset, qui ne pouvoit aspirer à la qualité de son époux. Il étoit marié depuis plusieurs années. De quelque espérance qu'il se flatât en prenant de l'amour pour elle, l'intérêt de sa fortune devoit servir à la défendre autant que celui de son honneur. Elle ne consulta néanmoins que son penchant. Le duc ne se livra pas avec moins d'emportement qu'elle à une passion dont ils firent tous deux leur bonheur. La seule loi qu'ils s'imposèrent, fut de cacher leur tendresse à tout l'univers; & leur félicité sembloit redoubler par le charme du mystère.

Cette liaison se soutint heureusement jusqu'au temps dont le duc de Glocester étoit convenu avec le comte de Salisbury. A peine fut-il délivré de son deuil, qu'impatient d'une si longue contrainte, il parla de mariage à milady Nevill. Elle écouta ses propositions, mais ce ne fut que pour les communiquer à son amant. Ils

délibérèrent ensemble sur un incident capable de les alarmer. Après bien des incertitudes & des agitations, ils furent obligés de reconnoître qu'une fille du comte de Salisbury n'étant pas faite pour vieillir sans établissement, il falloit accepter les offres du ministre, qui n'étoit plus d'ailleurs dans un âge redoutable pour un amant, & qui pouvoit servir, au contraire, de voile à leur familiarité & à leur tendresse. Cette résolution pouvoit les rendre heureux tous trois, si des regrets imprudens & de folles délicatesses n'en eussent fait différer trop long-temps l'exécution. Le duc de Glocester, qui avoit souffert sans défiance que la fille du comte de Salisbury le traitât froidement & cherchât à l'éviter avant qu'il lui eût fait l'ouverture de ses prétentions, & qu'elle les eût approuvées, ne put lui voir la même affectation à le fuir, sans s'appercevoir qu'il avoit peu de part à sa tendresse. A peine la trouvoit-il une fois chez elle dans les visites qu'il lui rendoit plusieurs fois le jour. On ne lui rendoit pas un meilleur compte de ce qu'elle étoit devenue. Occupée de ses rendez-vous & du soin de les déguiser, elle n'étoit jamais où elle feignoit d'aller passer la journée; & ses propres domestiques ignoroient le plus souvent de quel côté il falloit la chercher. Les soupçons qui s'élevèrent dans l'esprit du duc

devinrent bientôt des convictions, lorsqu'il eut appris, par des informations secrettes, que ses gens les plus affectionnés la perdoient quelquefois de vue pendant des heures entières, & qu'ils la croyoient eux-mêmes engagée dans quelque commerce pour lequel ils ne lui connoissoient point de confidens. Dans le ressentiment qu'il en eut, il la fit suivre avec tant d'obstination, & les ordres dont il chargea ses émissaires furent si sanglans, que le duc de Sommerset ne dut sa conservation qu'aux soins extraordinaires qu'il prenoit, de son côté, pour assurer le secret de son intrigue.

Enfin, l'amour triompha de toutes les inquiétudes du ministre. Malgré tant de sujets d'alarmes, il résolut de satisfaire son cœur, dans l'espérance que les liens du mariage lui assureroient la possession de celui qu'on lui disputoit, ou que son autorité du moins le retiendroit dans les bornes qu'il seroit en droit de lui imposer. Il pressa la célébration de son mariage. Le jour en étoit fixé. Ce fut la veille d'un jour si lugubre pour les deux amans, que le duc de Sommerset proposa à sa maîtresse de lui accorder une entrevue, qui devoit être comme l'ouverture d'une nouvelle situation. Ils se rendirent par la Tamise dans un village peu éloigné de Londres. Quoique ce soin de

s'éloigner de la ville fût une précaution, ils crurent peut-être que dans les circonstances ils n'en avoient point d'autres à observer. Le duc de Glocester fut averti que Milady Nevill s'étoit dérobée de sa maison. Il fit marcher sur ses traces. Sommerset ne fut point reconnu dans son déguisement; mais les espions du ministre lui ayant rapporté qu'elle étoit seule avec un homme, & qu'ils avoient découvert à des marques certaines que ce ne pouvoit être qu'un amant, il en conçut assez de rage pour les vouloir immoler tous deux de sa propre main. Il se fit escorter par des gens fidèles, & sa fureur se soutint jusqu'au lieu où il comptoit de la trouver. Mais la nuit s'approchant déjà, il apprit de quelques paysans qui l'avoient vue sans la connoître, qu'elle avoit repris la route de Londres, sur un de ces petits bateaux qui viennent régulièrement des environs de la ville à certaines heures du jour. Elle s'y étoit mêlée avec plusieurs passagers dont elle étoit sûre de n'être pas connue, tandis que Sommerset qui avoit pris son chemin par terre, étoit allé donner ordre aux gens qui les servoient dans leur intrigue, de se tenir prêts à la recevoir à quelque distance du rivage. L'occasion étoit si importante pour le duc de Glocester, que son désespoir redoublant de l'avoir manquée, il fit

une diligence extraordinaire pour retourner à Londres, dans l'eſpérance d'y être auſſi-tôt que le bateau, & de ſurprendre du moins les deux amans lorſqu'ils en ſortiroient. Il y fut en effet plutôt que Milady Nevill, & s'étant approché du bateau avec ſes gens, ce fut aſſez pour lui d'apprendre du premier batelier de quel lieu il étoit parti, pour ne pas douter que la proie qu'il cherchoit ne fût entre ſes mains. Mais l'obſcurité étoit ſi profonde, qu'il déſeſpéra de pouvoir la diſtinguer. Ce fut le tranſport où ce nouvel obſtacle le jeta, qui, joint à l'utilité qu'il pouvoit tirer des ténèbres pour ſe venger ſans être reconnu, lui fit naître un deſſein plus cruel encore que celui qui l'avoit fait partir. Il réſolut de poignarder les deux objets de ſa haine, dans le bateau même où il les ſuppoſoit tous deux ; & de peur que ſa main ne ſe trompât dans l'obſcurité, autant que pour enſevelir la connoiſſance d'une action ſi barbare, il prit le parti d'envelopper dans le même ſort quatre ou cinq paſſagers qui ſe diſpoſoient déjà à ſortir du bateau. L'ordre en fut auſſi-tôt donné à ſes gens. Il entra lui-même dans le bateau, & le premier objet qu'il crut diſtinguer étant une femme, qui lui parut miſe aſſez proprement pour lui perſuader que c'étoit Milady Nevill, il lui enfonça ſon poignard dans le

ſein, avec quelques reproches dont le ſens ne pouvoit être incertain pour elle. Le ciel, qui ſe préparoit à la ſauver par plus d'un miracle, permit qu'il ne lui échappât point un ſeul mot de ce qu'elle avoit entendu. La voix du duc qu'elle reconnut en même-temps; le déſordre affreux que ſes gens causèrent en ſe précipitant ſur les bateliers & ſur le reſte des paſſagers alarmés; enfin, un pouvoir ſupérieur à la fortune, qui la deſtinoit à quelque choſe de plus heureux que tout ce que le duc s'imaginoit lui arracher par la mort, lui inſpirèrent la penſée de ſe précipiter dans la Tamiſe, ou plutôt la forcèrent de s'y jeter ſans réflexion. Elle fut entraînée par les flots, tandis que les gens du duc achevoient leur cruelle exécution.

Il avoit trouvé ſi peu de réſiſtance contre une attaque ſi imprévue, qu'à l'exception de quelques cris qui furent étouffés auſſi-tôt dans le ſang de ces malheureux paſſagers, il ſe crut ſûr que rien n'avoit été capable de le trahir. Cependant, il eut la précaution de faire couler à fond le bateau, dans lequel il n'auroit pas été facile d'effacer les traces ſanglantes de ſa fureur. Avec la même prudence, il fit charger les cadavres de pierres, pour les précipiter plus ſûrement au fond de la rivière. C'eſt de ſa confeſſion même, que les hiſtoriens ont

recueilli le détail de toutes ces circonſtances, lorſqu'il fut forcé à cet aveu par des accuſations auxquelles il n'eut rien à répliquer. La juſtice qu'ils lui rendent eſt que ſon caractère ne le portoit point à la violence, & que dans les occaſions où il avoit la liberté de ſuivre le penchant de ſon cœur, il prenoit plaiſir à ſe faire aimer par ſes bienfaits. Mais regarderoit-on l'amour & la jalouſie comme des paſſions dangereuſes, ſi elles n'étoient capables de changer les meilleures inclinations, & de les porter quelquefois aux plus cruels excès?

C'étoit par ménagement pour le public, que le duc de Glocefter avoit apporté tant de ſoins à déguiſer ſon crime; car dans le dégré de puiſſance dont il jouiſſoit alors, il n'avoit rien à redouter de ſes ennemis, ni de la rigueur des loix. Auſſi ne ſe fit-il pas preſſer long-tems par le comte de Salisbury, pour lui apprendre le ſort de ſa fille; & ſon témoignage ſuffiſant au comte pour ne pas douter qu'elle ne ſe fût déshonorée par une honteuſe foibleſſe, ils convinrent enſemble que cette cataſtrophe demeureroit ſecrette, & qu'on attribueroit ſa mort à quelque accident naturel. Le duc de Sommerſet l'ignora lui-même, & n'ayant pu rien apprendre de ſes gens qui avoient paſſé inutilement une partie de la nuit dans une rue voiſine

voiſine de la rivière, il ſe vit contraint, après mille recherches infructueuſes, de dévorer le mortel chagrin qui le conſuma pendant plusieurs années.

Cependant, milady Nevill avoit roulé au haſard dans la rivière ; car c'étoit moins l'eſpérance de ſe ſauver par cette voie, que ſa crainte à la vue d'un péril encore plus preſſant, qui lui avoit fait prendre une réſolution ſi téméraire. La coëffure & les habits des femmes étoient alors d'une forme ſi bizarre en Angleterre, que les deux côtés de la tête étant comme armés de deux voiles, & la robe enflée par un large vertugadin, elle fut ſoutenue heureuſement ſur la ſurface de l'eau juſqu'au-delà du pont de Londres, où la diſpoſition naturelle du lieu a formé de tout temps un port commode. Elle ſuivoit le courant de la rivière, dans le temps que le capitaine d'un vaiſſeau Normand le traverſoit dans ſa chaloupe, pour aller paſſer la nuit à bord. A la lumière d'une lanterne dont il s'éclairoit, il apperçut une femme, qui ne pouvoit éviter de périr ſans ſon ſecours : il n'eut pas de peine à la ſauver d'un ſi grand péril, & l'ayant portée dans ſon vaiſſeau, il reconnut bientôt à mille marques qu'il n'avoit pas rendu ce ſervice à une perſonne ordinaire. Elle revint à elle à force de ſoins,

& retrouvant assez de présence d'esprit pour ne laisser rien échapper qui pût faire connoître sa naissance & son aventure, elle ne s'apperçut pas plutôt qu'elle avoit l'obligation de son salut à un capitaine François, qu'elle résolut de s'en faire une ressource dans son malheur. Une extrémité si terrible étoit un remède assez puissant contre l'amour. Oubliant le duc de Sommerset, & ne pensant qu'à mettre sa vie en sûreté, elle engagea le capitaine à la tenir cachée jusqu'à son départ, pour la conduire en France avec lui. Leur voyage se fit heureusement. Marguerite Stuard arrivoit à Paris dans le même-temps, pour aller épouser le dauphin. La rencontre de cette princesse fut une nouvelle faveur du ciel pour milady Nevill. Sans lui faire l'aveu de sa foiblesse pour le duc de Sommerset, elle lui fit un récit si touchant de son infortune, qu'elle obtint avec sa compassion & son amitié, la liberté de vivre auprès d'elle sous un déguisement qui trompa toute la cour de France.

La reine Marguerite n'avoit pas douté, en recevant cette confidence à Abbeville, qu'une si odieuse action du ministre d'Angleterre ne servît quelque jour au dessein qu'elle avoit déjà formé de le détruire; sans compter l'espérance qu'une maison aussi puissante que celle des

Nevill n'auroit pas besoin d'autre motif pour s'attacher à elle, & pour entrer ardemment dans ses intérêts. Elle avoit voulu se donner le temps d'observer la disposition des esprits, & de ménager celui du roi, avant que de s'ouvrir au comte de Salisbury. Mais la mort de la duchesse de Sommerset, qui arriva dans cet intervalle, lui fit croire que les délais étoient inutiles à l'égard du duc. Il lui parut impossible qu'il n'eût pas conservé un souvenir assez tendre de milady Nevill, pour ne pas regarder comme le plus grand bonheur de sa vie de la retrouver dans un temps où il pouvoit se livrer à toute l'inclination qu'il avoit eue pour elle; & peut-être fut-elle sollicitée par milady même, qui ne s'étoit pas retrouvée proche d'un homme qu'elle avoit tant aimé, sans avoir senti renaître toute l'ardeur de sa passion.

Il ne falloit pas beaucoup de mesures pour apprendre au duc une nouvelle qui devoit le combler de joie. Marguerite s'étant réservée à elle-même cette satisfaction, le fit avertir de se rendre secrettement auprès d'elle; & sans lui faire acheter ses éclaircissemens trop cher, elle lui raconta naturellement ce qu'il avoit à espérer de sa bonté, s'il étoit capable de prendre quelque attachement pour ses intérêts. Elle eut bien moins de peine à tirer de lui

toutes les promesses dont elle faisoit dépendre son bonheur, qu'à le persuader de la vérité de ce qu'il avoit entendu. Il étoit encore passionné pour la mémoire de milady Nevill, qu'il croyoit morte. Qu'étoit-ce de la trouver non-seulement vivante, mais si proche de lui, qu'on lui promettoit de la faire paroître au même moment? Après avoir juré à la reine un dévouement aveugle, & contre le ministre une affreuse haine, qui ne s'éteindroit jamais que par la plus cruelle vengeance, il la conjura de ne pas différer un moment à lui rendre le seul objet pour lequel il vouloit vivre. Elle y consentit, mais ce fut à des conditions fort dures, auxquelles il ne balança pas néanmoins à se soumettre. La première fut, qu'après l'avoir vue une seule fois, pour s'assurer de la vérité de son aventure & de la persévérance de ses sentimens, il renonceroit à la voir jusqu'à la chûte du duc de Glocester. Elle vouloit soutenir par cette contrainte l'ardeur dont elle le voyoit enflammé. La seconde condition qu'elle lui imposa, fut qu'il feindroit d'être mal avec elle-même, aussi long-temps qu'elle le jugeroit nécessaire pour le succès de leurs vues communes. Enfin, qu'après avoir engagé tous ses amis dans le projet d'abaisser la puissance du ministre, il se chargeroit de porter

au parlement les plaintes de la nation contre l'abus que le duc de Glocester faisoit de l'autorité du roi.

La dernière de ces loix auroit paru la plus révoltante à un homme du caractère de Sommerset, s'il eût été capable de trouver quelque chose de difficile après s'être soumis à la première. D'ailleurs, le désir de la vengeance le possédoit déjà autant que tous les feux de l'amour. Quoiqu'il eût fait profession jusqu'alors de quelque attachement pour le ministre, il s'engagea à sa ruine par les plus redoutables sermens; & les promesses de grandeur dont la reine crut lui faire un autre motif, lui parurent indignes des deux puissans intérêts qui échauffoient son cœur. Il vit milady Nevill avec des transports qui ne peuvent être représentés. Elle les partagea, & ce spectacle charma la reine. Mais plus sensible à l'ambition qu'à la tendresse, elle les interrompit bientôt pour proposer à Sommerset, sur qui elle faisoit désormais autant de fond que sur le marquis de Suffolck, de pressentir les dispositions du comte de Salisbury pour sa fille. Autant qu'elle prévoyoit d'avantages à s'attacher ce seigneur & le comte de Warwich son fils, autant craignoit-elle d'y trouver de difficulté, par l'étroite liaison qu'ils avoient conservée

avec le duc de Glocester. L'intérêt d'une fille dont on leur avoit représenté la conduite avec les plus noires couleurs, avoit été sacrifié par le comte à la fortune de son fils, il avoit approuvé son cruel châtiment : & la reine se formoit une idée terrible d'un père qui avoit oublié si facilement les droits de la nature.

Cependant, Sommerset entreprit de lui faire cette conquête, & se flatta d'autant plus d'y réussir, qu'ayant déjà formé dans son cœur la résolution d'épouser sa fille, il comptoit que l'aveu qu'il pensoit à lui faire de son commerce avec elle, & du dessein où il étoit de le réparer par un mariage éclatant, lui serviroit de prétexte pour revenir aux sentimens paternels. Mais à force de précautions, la reine manqua le seul moyen qui pouvoit assurer son dessein. La crainte de se commettre imprudemment en faisant au comte l'ouverture de toutes ses vues avant que de connoître ses sentimens pour sa fille, lui fit recommander soigneusement au duc de Sommerset de lui cacher tout ce qui avoit rapport à ses projets de gouvernement ; & pour séduire un ambitieux qui n'avoit sacrifié sa fille au ministre que dans l'espérance d'élever sa fortune, il falloit commencer au contraire par flatter son ambition, pour lui faire reprendre les sentimens qu'il devoit à sa fille.

Sommerſet ne laiſſa point d'employer toute ſon adreſſe à cette entrepriſe. Il vit le comte. Il lui apprit que le bruit qui s'étoit répandu de la mort de milady Nevill étoit un bruit faux, qui ſe trouvoit heureuſement détruit par des nouvelles certaines de ſa vie & de ſa ſanté; & profitant de la ſurpriſe où ce diſcours le jettoit, il continua de lui raconter la part qu'il avoit eue à l'infortune de ſa fille; par des excès de tendreſſe auxquels il confeſſa qu'elle n'avoit point été inſenſible. Sans lui apprendre qu'elle fût revenue en Angleterre, & ſans lui déclarer même qu'il fût informé de la barbarie du duc de Gloceſter, il juſtifia ſa fuite par la répugnance qu'elle avoit eue pour un mariage qui bleſſoit ſes inclinations; & ſa conduite, par la ſainteté de l'aſyle qu'elle s'étoit procuré en France, ſous la protection & dans le palais même de la dauphine. Enfin, remerciant le ciel de ſe trouver libre par la mort récente de ſa femme, il ne fit pas difficulté de demander au comte la permiſſion d'épouſer milady Nevill; & il joignit à cette prière tout ce qui pouvoit le perſuader du prix qu'il attachoit à ſon alliance.

Sa penſée étoit, qu'après avoir réveillé les ſentimens de la nature dans le cœur du comte, & l'avoir diſpoſé par ſa propoſition à rendre

fes bonnes graces à sa fille, il lui feroit aisé de l'irriter contre le ministre, en lui apprenant à quel excès il s'étoit porté contre une femme, sur laquelle il n'avoit encore aucun droit. Mais un caractère aussi inflexible que le comte, n'étoit pas capable de revenir aisément de ses préventions. C'est l'opinion la plus favorable qu'on puisse prendre de sa réponse. Loin de paroître attendri de ce qu'il venoit d'entendre, ou d'être satisfait des offres du duc, il laissa échapper un torrent d'injures contre sa fille; & protestant qu'il prenoit aussi peu d'intérêt à sa vie qu'à sa fortune, il jura que s'il souhaitoit de la revoir, c'étoit pour la punir d'une main plus sûre que celle du duc de Glocester.

C'en étoit trop pour Sommerset, qui connoissoit l'opiniâtreté de ce farouche vieillard. Il le quitta sans s'ouvrir davantage, en le priant de faire attention seulement que dans les idées où il étoit, son propre honneur l'obligeoit au silence. La reine fut extrêmement sensible aux refus que le duc de Sommerset avoit essuyés. Elle désespéra de réussir mieux qu'un homme à qui l'amour avoit servi d'aiguillon, & qui souffroit beaucoup plus qu'elle de n'avoir rien obtenu. Mais en faisant cette réflexion, il lui échappa encore que c'étoit par d'autres voies que le comte de Salisbury devoit être tenté.

Elle le reconnut trop tard, & dans un temps où ce seigneur se repentit peut-être lui-même de ne pouvoir réparer le tort qu'ils avoient eu l'un & l'autre.

Il lui restoit à gagner le duc d'Yorck, dont la naissance & les qualités brillantes devoient être d'un grand poids dans le parti qu'il embrasseroit. Elle n'ignoroit point les vues qu'il avoit eues sur elle; mais il étoit à présumer que la prudence les avoit étouffées, comme la politique les avoit fait naître; & ce n'étoit pas sur un fondement si foible, qu'elle se flattoit d'acquérir quelque ascendant sur son esprit. Suffolck, à qui elle proposa d'employer son habileté pour lui faire un si illustre partisan, lui représenta avec beaucoup de sagesse, que si elle avoit quelque chose à désirer, c'étoit de pouvoir entretenir le duc dans le repos auquel il paroissoit se borner; & d'éviter également de lui donner trop de part à sa confiance, ou de s'en faire un ennemi. La haine d'un prince qui ne connoissoit que trop ses avantages, & qui auroit joint aux droits de la maison d'Yorck quelque juste sujet de ressentiment qui auroit pu réveiller ses prétentions & son courage, étoit non-seulement ce qu'il y avoit de plus redoutable pour la tranquillité de son règne, mais un obstacle presque infaillible au grand

deſſein qu'elle brûloit d'exécuter. Il ne falloit pas mettre le roi dans la néceſſité de revenir à ſon oncle pour l'oppoſer aux entrepriſes d'un rival, contre lequel il ne ſuppoſeroit jamais qu'elle eût aſſez de reſſources & de fermeté pour le défendre. D'un autre côté, s'il paroiſſoit qu'elle ne pouvoit choiſir un meilleur appui contre le miniſtre, elle devoit comprendre que c'étoit changer ſeulement d'eſclavage, & que le duc lui feroit payer bien cher le ſecours qu'il lui auroit accordé; pourvu même qu'il ne ſe prévalût point des avantages qu'il ne manqueroit pas d'en tirer, pour oublier bientôt qu'il avoit un maître, & pour ſe ſouvenir qu'il avoit d'autres fruits à prétendre de ſes ſervices. Elle ſe rendit à la force de ce conſeil, & le parti de la ſimple politeſſe auquel elle ſe réduiſit avec le duc, lui auroit réuſſi conſtamment, ſi d'autres intrigues n'avoient porté dans la ſuite cet eſprit inquiet à des réſolutions violentes.

Cependant, tout ſembloit ſe réunir pour avancer naturellement l'ouvrage auquel on apportoit tant d'efforts & de ſoins. Le roi, pénétré des derniers conſeils de Marguerite, ne voyoit plus ſon miniſtre qu'avec des marques de froideur & d'embarras, qui ne purent échapper long-temps aux yeux du public. Il affectoit de condamner tout ce qui avoit paſſé par

ſes mains, & paroiſſant réſolu de prendre lui-même la conduite de ſes affaires, il entreprenoit fort ſouvent ce qu'il n'auroit point été capable d'exécuter, ſi la reine ne s'étoit toujours préſentée à propos pour le délivrer de la meilleure partie du fardeau. C'étoit dans ces occaſions qu'elle ne manquoit point de lui faire remarquer combien il eſt à déſirer pour un roi, de partager ſes ſoins avec une perſonne aſſez à lui pour le ſoulager ſans lui dérober ſa gloire. Il ſortoit de ſon cabinet avec autant de complaiſance dans ſon ouvrage, que s'il eût rétabli l'ordre & la paix dans le monde entier. On n'auroit oſé vanter devant lui le travail du miniſtre, parce qu'il auroit paru choqué d'une comparaiſon ſi offenſante. Ainſi la faveur du duc de Gloceſter baiſſoit de jour en jour, & l'autorité de la reine augmentoit à proportion qu'elle ſe rendoit néceſſaire à la vanité de ſon mari. Elle ſe perſuada enfin que l'empire qu'elle avoit gagné ſur lui par ce foible, ne lui laiſſoit plus rien à redouter; & c'étoit à ce point qu'il lui tardoit de ſe voir, pour tirer tout le fruit qu'elle avoit eſpéré de ſon adreſſe.

Sommerſet, chargé d'un mémoire où elle avoit recueilli tous les reproches qu'on avoit faits au duc depuis ſon adminiſtration, ſe préſenta un jour à la porte du cabinet du roi,

dans le temps qu'elle y étoit à travailler avec ce prince, & que le duc venoit d'y être appelé ſous quelque prétexte. Quoiqu'il ſe fût fait annoncer pour une affaire de la dernière importance, & que l'air dont il ſe préſenta au roi répondît à ce début, il affecta une ſurpriſe extrême en appercevant le miniſtre ; & feignant auſſi-tôt de ſe retirer, il s'excuſa ſur l'eſpérance qu'il avoit eue de trouver le roi ſeul. La reine lui donna ordre de demeurer, en lui repréſentant qu'il y devoit mettre peu de différence, puiſqu'il ne trouvoit avec lui, qu'elle & ſon miniſtre. Ayant reçu le même ordre de la bouche du roi, il parut s'exciter à la hardieſſe, comme s'il eût été preſſé, par un grand intérêt, de révéler promptement ce que d'autres raiſons l'obligeoient à cacher dans une conjoncture qu'il n'avoit pas prévue ; & ſans faire attention plus long-temps au miniſtre, il offrit ſon mémoire au roi, en lui diſant qu'un ſujet de ſa ſorte n'étoit point capable d'une fauſſe crainte, lorſqu'il étoit queſtion du ſervice de l'état & de la gloire de ſon maître. Il ajouta que ſon mémoire contenant des accuſations de la dernière importance contre le duc de Gloceſter, il n'étoit pas fâché qu'il ſe trouvât préſent, pour y reconnoître ſes crimes, ou pour s'en juſtifier.

L'embarras de Henri auroit peut-être fait manquer le ſuccès de cette ſcène, ſi Marguerite, affectant de s'alarmer pour la ſûreté de ſon mari & pour celle du royaume, n'eût ſaiſi elle-même le mémoire, & n'eût impoſé ſilence au duc, qui prenoit déjà le ciel à témoin de ſon innocence. Liſons, reprit la reine. Le mémoire contenoit un grand nombre d'articles, dont le plus important & celui qui ſervoit de prétexte à l'empreſſement du duc de Sommerſet, regardoit la Guyenne. Il s'y étoit fait un ſoulèvement contre le gouvernement Anglois par les intrigues du comte d'Armagnac, qui cherchoit à ſe venger du mépris que l'Angleterre avoit fait de ſa fille. La part que le duc de Gloceſter avoit eue au projet de cette alliance, le faiſoit ſoupçonner d'être entré dans le reſſentiment du comte; & depuis la diminution de ſa faveur, ſes ennemis l'accuſoient ouvertement de penſer à ſe faire un état indépendant dans cette province. Mais comme il ne paroît par aucun témoignage que cette accuſation ait jamais été prouvée, il y a beaucoup d'apparence qu'on ne commençoit par cet article que pour donner plus de conſidération à ceux qui le ſuivoient, comme on s'étoit promis que les preuves dont on étoit en état d'appuyer les autres, pourroient communiquer plus de vraiſemblance au premier.

Entre plusieurs chefs qui regardoient l'infraction des loix du royaume, & l'abus de l'autorité du roi dans le cours d'une longue administration, on avoit peint des plus horribles couleurs le meurtre d'Anne Nevill; & quoiqu'on feignît d'en ignorer les principales circonstances, on insistoit sur le fond de cette cruelle aventure, comme sur une barbarie sans exemple. Le duc de Glocester fut d'abord frappé de cette imputation; mais se rassurant aussi-tôt par l'aveu qu'on faisoit d'en ignorer les circonstances, il protesta, comme il avoit fait à chaque article, qu'on faisoit un tort cruel à son innocence. La reine continua de lire, sans mêler la moindre réflexion à sa lecture; tandis que le roi troublé de ce qu'il entendoit, osoit à peine lever les yeux sur l'accusé. Enfin, après cette odieuse énumération, Marguerite paroissant peser les faits & le désaveu du duc, se tourna vers son mari. Comme il feroit dur, lui dit-elle, de condamner le duc de Glocester sans lui accorder la liberté de se défendre, il seroit aussi trop imprudent de négliger des accusations si graves. On ne peut soupçonner le duc de Sommerset de les faire au hazard : ainsi le devoir de votre majesté est d'en attendre les preuves. Ce discours étant concerté, Sommerset ne balança point à répondre qu'il étoit prêt à les produire.

Il offrit le choix de celles par lesquelles il plairoit au roi de commencer. Hé bien, reprit la reine, en avez-vous d'assez fortes pour vérifier ce meurtre affreux dont vous accusez le duc? C'étoit donner de fausses espérances de protection au ministre, qui se souvenant de l'aveu qu'on avoit fait d'ignorer les principales circonstances de cette accusation, se figura que la reine ne demandoit la preuve de cet article, que pour lui donner plus de facilité à se défendre. Il s'en applaudit d'autant plus, que s'il y avoit d'autres chefs sur lesquels il ne fût pas moins coupable, c'étoit de tous ses crimes celui qu'il croyoit le plus à couvert. Cependant, le duc ayant demandé la permission de sortir un moment, revint presque aussi-tôt, accompagné de milady Nevill, qui s'étoit mise en longs habits de deuil.

Quoiqu'à l'âge où elle étoit, un intervalle de quelques années eût mis beaucoup de changement dans sa taille & dans sa figure, le duc de Glocester avoit encore son image trop présente pour ne pas la reconnoître aisément. Un spectre sorti du fond de l'abîme pour l'y entraîner après lui, n'auroit pas jeté plus de frayeur dans son ame, ni répandu plus de consternation sur son visage. Il se leva avec différentes marques de son agitation. Cependant, milady Nevill se jetant aux pieds du roi, lui fit un discours tou-

chant, dans lequel la cruauté du duc, le secours du ciel qui avoit pris soin de la sauver du poignard & des flots de la Tamise, sa fuite en France, & tout le reste de ses aventures, fut exposé. Si elle avoit tardé si long-temps à faire entendre ses cris pour demander justice au ciel & à la terre, c'est que dans le dégré de puissance où étoit le duc, elle avoit encore appréhendé de trouver son juge dans un ennemi si cruel. Elle avoit attendu que sa majesté eût pris les rênes de l'état, & comptant sur la protection d'un prince si équitable, elle étoit venue de France, aussi-tôt qu'elle s'étoit flattée de pouvoir rentrer en Angleterre sans retomber dans le sort qu'elle avoit eu le bonheur d'éviter.

Il est certain que foible & timide comme Henri l'étoit naturellement, il falloit une scène de cette nature pour le faire sortir de son irrésolution. Tout ce qui ne se seroit point passé devant ses yeux, n'auroit pas fait assez d'impression sur son esprit; & dans le moment même qu'il étoit excité par un spectacle si présent, à peine osoit-il ouvrir la bouche pour adresser quelque reproche ou pour faire quelque interrogation à son oncle. La reine y suppléoit par des questions pressantes, qui forcèrent le duc à l'aveu particulier de son crime. Mais soit qu'elle crût avoir fait assez

en

en tirant de lui cette confeſſion, ſoit qu'elle ſe défiât de la preuve des autres chefs, elle interrompit ſon entrepriſe pour repréſenter au roi qu'une affaire ſi importante devoit être examinée dans une autre forme, & demandoit la prompte convocation d'un parlement. Le duc de Glocester eut la liberté de ſe retirer. Ceux qui ont été ſurpris qu'elle ne l'eût point fait arrêter ſur le champ, ont prétendu que n'en voulant point à ſa vie, elle avoit ſouhaité qu'il profitât de cet intervalle pour quitter ſecrettement l'Angleterre; & ſi le duc étoit coupable de tous les excès qu'on lui reprochoit dans le mémoire, il eſt aſſez ſurprenant qu'il n'ait point penſé à ſe mettre à couvert par la fuite. Mais comme les autres chefs d'accuſation ſont demeurés incertains par le ſilence des hiſtoriens, on peut s'imaginer que ne ſe reconnoiſſant point d'autre crime que celui qu'il avoit confeſſé, il eſpéroit le faire paſſer pour un tranſport de jalouſie, dont la juſtification pouvoit dépendre des preuves qu'il auroit apportées de l'infidélité de milady Nevill; & qu'il aima mieux faire tête à cette accuſation, au riſque de périr en ſe défendant, que de faire croire par ſa fuite qu'il paſſoit condamnation ſur toutes les autres.

Quoi qu'il en ſoit, le roi en ayant remis la

discussion & le jugement à l'assemblée de son parlement, qui fut convoqué à Edmundbury, fit avertir le duc de s'y rendre pour répondre à ses accusateurs. Cette manière extraordinaire de procéder venoit peut-être encore de la reine, qui vouloit lui laisser le tems d'ouvrir les yeux sur la nécessité où elle le croyoit de fuir; mais l'expliquant sans doute autrement, ou ne s'imaginant pas du moins qu'après être sorti libre du cabinet du roi, il dût appréhender d'être sitôt arrêté, il s'obstina à demeurer tranquille dans sa maison. Cette sécurité fit naître d'autres alarmes à la reine & au duc de Sommerset. Ils commencèrent à se défier de l'ascendant qu'une longue habitude lui avoit donné sur l'esprit du roi. La foiblesse de ce prince leur fit craindre quelque retour de bonté, qui étoit capable de leur faire perdre tout le fruit de leurs peines. Ils lui représentèrent, qu'après l'aveu que le duc de Glocester avoit fait d'un crime odieux, il ne convenoit pas qu'il parût au parlement avec l'air d'un accusé dont l'innocence étoit douteuse. La résolution de l'arrêter fut prise sur leurs instances, & l'exécution confiée au vicomte de *Beaumont*, lord-connétable d'Angleterre. Le duc reconnut trop tard qu'il avoit manqué de prudence, & il ne put s'empêcher, en remettant son épée au vicomte,

de lui dire avec un profond soupir, que ses ennemis avoient prévalu sur la bonté du roi son neveu.

Le marquis de Suffolck n'avoit pas eu moins de part que le duc de Sommerset à cette intrigue, quoique la reine eût souhaité qu'il ne parût pas s'y mêler. Dans le dessein où elle étoit de le faire succéder au ministre pour gouverner l'état sous ses ordres, elle ne vouloit pas qu'on pût le soupçonner d'avoir contribué à sa ruine; & c'étoit un ménagement qu'elle croyoit devoir au peuple, à qui elle savoit que le duc étoit assez cher pour en être vivement regretté. Cependant, comme Suffolck passoit pour le confident de cette princesse, & qu'il avoit été employé non-seulement pour la négociation de son mariage, mais encore pour la cession des deux provinces, qu'il avoit été chargé de remettre lui-même au roi de Sicile; il n'y eut personne qui ne fît retomber sur lui la disgrace du duc de Glocester, & qui ne le regardât d'avance comme le successeur que la reine destinoit à cet infortuné ministre. Le duc de Sommerset, à qui l'amour avoit fait mépriser les interprétations du public, fut assez heureux pour être excusé dans l'esprit de la multitude, par son caractère, qui le rendant extrêmement jaloux de la gloire & des intérêts de la nation,

pouvoit l'avoir porté trop aisément à s'alarmer du projet ambitieux qu'on attribuoit au ministre; & sa facilité même à se laisser gagner par cette crainte, passa pour l'effet des artifices de Suffolck, & ne servit qu'à le rendre plus odieux. Ces bruits, que Sommerset ne put ignorer, l'excitèrent peut-être à pousser la vengeance de milady Nevill beaucoup plus loin qu'il n'eût osé, s'il eût eu le jugement & la haine du public à redouter.

Le duc de Glocester avoit été conduit à la tour, & n'espérant plus de faveur après une démarche si éclatante, il s'occupoit à préparer sa défense. On ne l'avoit point resserré avec tant de rigueur, qu'on lui eût interdit la vue de ses parens & de ses amis. Il tomba dans l'esprit à Sommerset, que pour rétablir milady Nevill dans l'estime de son père, il devoit non-seulement faire entendre au ministre que ce seroit rendre sa cause plus mauvaise que de noircir la réputation de cette dame dans ses défenses, mais lui faire même envisager quelque adoucissement de la part de ses accusateurs, s'il vouloit réparer par un désaveu formel les impressions qu'il avoit communiquées au comte de Salisbury. Ce dessein étoit excusable dans un homme qui pensoit à faire sa femme de milady Nevill. Il se ménagea secrettement le

moyen de voir le duc de Glocester dans sa prison, & rejettant le mauvais office qu'il lui avoit rendu, sur la nécessité du service de l'état qui lui en avoit fait un devoir, il lui découvrit sans aucune marque de haine, que c'étoit avec lui que milady Nevill avoit eu des liaisons de tendresse dans le tems qu'il avoit pensé lui-même à l'épouser. A cette déclaration, il joignit l'aveu des sentimens qu'il conservoit encore pour elle; & l'assurant qu'il n'y avoit point d'obstacle qu'une si vive passion ne le rendît capable de surmonter, il lui fit entendre que dans l'extrémité où il le voyoit réduit, il connoissoit encore des ressources qui pouvoient le garantir de sa ruine, si au lieu de noircir milady Nevill par des récriminations outrageantes, il vouloit réparer le tort qu'il lui avoit déjà fait dans sa famille, & promettre de ne lui en faire aucun dans le public. Songez, lui dit-il, que la perte de sa réputation seroit une vengeance fort inutile pour vous, puisqu'elle ne peut rien changer au crime dont elle vous accuse; & qu'en gardant pour elle un ménagement dont il est impossible qu'elle ne soit pas touchée, vous rendez votre défense beaucoup plus aisée, par l'avantage que vous obtenez sur les plus redoutables de vos ennemis.

La haine & la vengeance sont quelquefois

ſi aveugles, qu'elles ſe trompent juſques dans les moyens qu'elles emploient pour ſe ſatisfaire. Loin de ſe laiſſer perſuader par ce raiſonnement, le duc de Gloceſter le regarda comme une imprudence extrêmement favorable pour lui, dans un homme qu'il ne pouvoit prendre effectivement que pour un ennemi déclaré. L'infidélité de milady Nevill ſe trouvoit vérifiée par ſa bouche, & c'étoit à quoi il avoit appréhendé de ne pouvoir parvenir pour juſtifier l'excès de ſes anciennes fureurs. Il découvroit même dans ſon accuſateur un rival intéreſſé à ſa perte, & qu'il lui étoit aiſé par conſéquent de rendre ſuſpect à ſes juges. Enfin, la joie de ſe voir fournir des armes pour ſe défendre, par ceux qui avoient conſpiré ſa ruine; l'eſpoir de s'en ſervir heureuſement contre eux-mêmes; l'indignation de ſe voir encore inſulté par des offres qui lui parurent une nouvelle trahiſon; que dirai-je? la haine qu'il devoit à ſon délateur, & peut-être un reſte de fureur jalouſe, ne lui laiſsèrent pas aſſez de liberté d'eſprit pour déguiſer ſes projets de vengeance, & pour modérer l'excès de ſon reſſentiment. Il reçut la propoſition de Sommerſet comme un outrage, & le traitant lui-même avec la dernière fierté, il lui promit de ne rien ménager pour ſa défenſe, comme

on n'avoit rien épargné pour le perdre par d'indignes accusations. Sommerset se fit répéter plusieurs fois cette menace; & le voyant obstiné à n'en rien relâcher, il se jeta sur lui, le terrassa, & le fit étrangler en sa présence par quelques personnes apostées pour le soutenir. Ensuite, l'ayant fait mettre fort soigneusement dans son lit, il se retira aussi secrettement qu'il étoit entré, par le soin d'un officier de la tour qui l'avoit introduit avec ses gens.

Une exécution si violente avoit sans doute été prévue, & l'on ne se figurera point que le duc de Sommerset, qui avoit vécu jusqu'alors dans l'éloignement des affaires, & dont le crédit étoit si récent, eût osé s'abandonner si témérairement à la vengeance de milady Nevill, sur un prince du sang qui étoit oncle du roi, & jusqu'alors l'héritier présomptif de la couronne, s'il ne s'étoit cru bien assuré de l'approbation de la reine, & s'il n'eût peut-être agi par ses ordres. Les accusations intentées contre le duc de Glocester jetoient cette princesse dans une vive inquiétude. Il étoit incertain comment elles seroient reçues au parlement, & si elles paroîtroient appuyées par d'assez fortes preuves. En supposant que la foiblesse des témoignages & la faveur du peuple fissent triompher le duc, n'étoit-il pas à craindre que

ſon autorité ne reprît de nouvelles forces par l'impuiſſance des efforts qu'on auroit faits pour l'abattre? Et ne pouvoit-il pas ſe rendre d'autant plus redoutable, qu'il auroit tout à la fois à confirmer ſon pouvoir & à venger ſes injures? C'étoit finir la querelle d'un ſeul coup; & la violence même qu'on employoit pour s'en défaire, devenoit un ſujet d'épouvante pour ſes partiſans. Auſſi la cour garda-t-elle un profond ſilence ſur cette tragique aventure. On laiſſa au peuple la liberté de plaindre un miniſtre qu'il aimoit, & la reine ne parut faire aucune attention aux emportemens de la douleur publique. Elle permit que le corps du duc fût expoſé pendant pluſieurs jours, pour faire foi qu'il n'avoit aucune bleſſure, & que s'il n'étoit pas mort par un accident naturel, il falloit qu'il ſe fût ou empoiſonné ou étouffé lui-même, comme on avoit pris ſoin d'en répandre le bruit. En effet, la douleur du peuple prit le change pendant quelque tems, & cette indifférence apparente de la cour réuſſit mieux à le calmer, que n'auroit fait tout autre artifice.

Mais on ne s'étoit pas porté à des extrémités ſi violentes, pour n'en tirer aucun fruit. La reine prit ouvertement l'adminiſtration des affaires; & pour remplir les vues qu'elle avoit ſur le marquis de Suffolck, elle commença par le

faire créer duc. Trop d'impatience à le combler ainſi de faveurs, fut encore une faute qu'elle eut à ſe reprocher. Les ſoupçons du peuple ſe réveillèrent, en voyant traiter avec cette diſtinction celui qu'on regardoit depuis long-tems comme l'ennemi particulier du miniſtre. On ne douta point que ce ne fût le prix de ſa mort; & la haine contre Suffolck, qui étoit déjà extrême depuis la ceſſion de l'Anjou & du Maine, redoubla juſqu'au point de lui attirer dans les rues de Londres pluſieurs inſultes, qu'il prit le parti de diſſimuler.

Le duc de Sommerſet, par tant de complaiſance & de zèle pour les volontés de la reine, ne s'étoit propoſé juſqu'alors que de ſe rendre heureux avec milady Nevill; & cette paſſion qui l'occupoit uniquement, lui avoit fait fermer les yeux ſur tous les dangers auxquels il s'étoit expoſé. Mais voyant avec quelle ardeur le reſſentiment du peuple s'étoit ranimé, & ne doutant point que tôt ou tard on ne découvrît que la mort du duc étoit ſon ouvrage, il crut que ſa ſûreté l'obligeoit de s'éloigner pour quelques tems de l'Angleterre. Il ne demanda à la reine, pour récompenſe de ſes ſervices, que la permiſſion d'aller épouſer milady Nevill en Normandie. Avec les inclinations philoſophiques auxquelles il n'avoit pas encore

renoncé, son dessein étoit d'y mener une vie tranquille dans le sein de l'amour & de l'oisiveté. Mais la reine qui le connoissoit mieux qu'il ne se connoissoit lui-même, & qui lui avoit découvert un fond d'esprit & de hardiesse dont elle avoit d'autres avantages à recueillir, ne consentit point au désir qu'il marquoit d'abandonner les affaires. Elle lui proposa de se charger de la régence de France, qui avoit été confiée depuis quelque tems au duc d'Yorck. C'étoit une entreprise dangereuse, mais qui le paroissoit encore moins à cette princesse, que l'aveugle confiance avec laquelle on avoit abandonné au duc d'Yorck un poste de cette importance. Quoiqu'elle n'eût osé s'y opposer, dans un tems où elle avoit encore à craindre de s'en faire un ennemi, elle se souvenoit de l'avis de Suffolck, qui lui avoit fait appréhender également d'accorder trop de puissance au chef d'une maison redoutable à celle de Lancastre. D'ailleurs, le moyen le plus certain d'assurer son autorité, étoit d'avoir en France un régent qui fût dévoué à ses ordres; & les droits qu'elle avoit acquis sur le duc de Sommerset, étoient des garants perpétuels de sa fidélité.

Mais rien ne l'attacha tant à cette résolution, que les derniers conseils du cardinal de *Winchester*, prince de la maison royale de Lancastre.

Ce prélat, le plus riche & le plus voluptueux de ſon ſiècle, avoit balancé pendant toute ſa vie le pouvoir du duc de Glocester ſon neveu. Ses richeſſes, & la dignité de grand-chancelier dont il étoit revêtu, lui avoient fait dans l'état un parti ſi conſidérable, qu'ayant été chargé pluſieurs fois des plus odieuſes accuſations par le miniſtre, il s'étoit toujours relevé avec aſſez de bonheur & d'éclat pour faire trembler ſon accuſateur, en l'expoſant à ſon tour aux mêmes craintes & aux mêmes dangers. Leur haine étoit venue d'une paſſion déréglée qu'ils avoient eue l'un & l'autre pour Eléonor *Cobham*, fille de qualité, auſſi dangereuſe par ſa beauté que par ſes artifices. Après les avoir long-temps trompé tous deux, elle s'étoit livrée abſolument au cardinal, lorſqu'elle avoit vu le duc de Glocester épouſer *Jacqueline* de Brabant. Mais les difficultés que le duc trouva dans ſon mariage, l'ayant obligé de ſe ſoumettre à la ſentence du pape, qui le déclaroit nul, elle forma des eſpérances plus ambitieuſes, & les ménagea ſi adroitement, qu'elle mit enfin le duc de Glocester dans la néceſſité de l'épouſer. La tendreſſe du cardinal ſe changea en haine après cette trahiſon, & ſes projets de vengeance ſe tournèrent également contre la ducheſſe & contre ſon neveu. Il fut ſervi ſi fidèle-

ment par ſes eſpions, qu'ayant appris que la ducheſſe, par une curioſité aſſez ordinaire aux femmes, avoit de fréquentes conférences avec un prêtre qui paſſoit pour Nécromancien, & avec une femme qui avoit la réputation d'être ſorcière, il engagea pluſieurs perſonnes à former contre elle une accuſation de haute trahiſon. On lui imputa d'avoir compoſé avec ces deux confidens une image de cire, qui repréſentoit le roi, dans l'eſpérance qu'en la faiſant fondre par dégrés, les forces du roi diminueroient inſenſiblement, & qu'il perdroit enfin la vie auſſi-tôt que l'image feroit entièrement fondue. Le deſſein qu'on attribuoit à la ducheſſe étoit de faire tomber la couronne ſur la tête de ſon mari; & comme on ne pouvoit ſuppoſer qu'elle eût formé ce projet ſans ſa participation, on eſpéroit d'envelopper le duc dans le crime & dans le châtiment. La ducheſſe avoua qu'elle avoit prié le prêtre & la femme de lui compoſer un philtre, propre à fixer l'inconſtance de ſon mari. Mais quoique cet aveu n'eût rien de commun avec l'attentat dont elle étoit accuſée, le cardinal avoit pris des meſures ſi infaillibles, que le prêtre fut condamné à être pendu, la femme à être brûlée, & la ducheſſe à faire amende honorable dans l'égliſe de ſaint Paul, & à être renfermée

dans une prison perpétuelle. Une mortification si sanglante pour le premier prince du sang, qui avoit été le protecteur du royaume, & qui en étoit encore le premier ministre, avoit fait monter sa haine au comble contre celui dont il n'ignoroit pas que l'outrage étoit venu; mais il le voyoit si puissant, qu'il avoit été contraint de supprimer jusqu'à ses plaintes, pour ne lui pas donner occasion de s'attaquer directement à lui-même. Le cardinal, qui ne pouvoit douter, de son côté, qu'un ennemi irrité par de si cruelles offenses, ne cherchât l'occasion de le perdre, se mit à couvert de toutes sortes d'atteintes par une précaution fort singulière : il obtint des lettres du grand sceau, par lesquelles le roi lui accordoit une abolition générale de tous ses crimes, depuis la création du monde jusqu'au jour dont cet acte d'amnistie portoit la date.

Dans ces dispositions, qui ne se relâchèrent jamais entre l'oncle & le neveu, la mort du duc de Glocester avoit été la plus agréable nouvelle qui pût arriver au cardinal. Elle avoit été tout-à-fait imprévue pour lui, parce que la reine, redoutant son crédit, avoit moins pensé à lui communiquer ses projets & à l'employer contre son neveu, qu'à l'éloigner lui-même de toutes les occasions de pénétrer ses vues, & de prendre

de la jaloufie de fon autorité. Plus efclave que jamais de fes plaifirs, à l'âge où il étoit, il s'étoit retiré depuis quelque temps dans fa maifon de campagne, par une efpèce de laffitude du mal qu'il avoit fait au duc, & des inquiétudes que lui avoit caufées celui de qui il en pouvoit recevoir. Il y menoit une vie délicieufe, lorfqu'il y apprit fa difgrace & fa mort. L'habitude de nuire, & quelques bruits dont il avoit démêlé fort habilement la vérité, lui avoient fait pénétrer toute la part que la reine avoit à cette cataftrophe. Il lui écrivit pour la féliciter du fuccès de fon entreprife. Ses termes étoient vagues fur ce qui avoit rapport à elle; mais ne diffimulant point la joie qu'il reffentoit de la mort du duc, il en parloit comme d'un fervice qu'on lui avoit rendu. A peine cependant jouit-il de cette fatisfaction plus d'un mois. Une maladie mortelle l'ayant réduit en peu de jours à l'extrémité, ce fut dans ces derniers momens qu'il écrivit une autre lettre à la reine, par laquelle il lui marquoit tout ce que fon expérience lui avoit fait connoître de plus utile pour l'intérêt de la maifon de Lancaftre. Il traitoit de faute inexcufable la facilité du roi, ou plutôt celle du dernier miniftre, à confier la régence de France au duc d'Yorck. On y étoit tombé plufieurs fois avec le même aveuglement depuis la mort du duc de

Bedfort. Et comme s'il eût prévu les divisions funestes qui menaçoient l'Angleterre, il n'attribuoit tous les maux que le royaume avoit à craindre, qu'à l'imprudence de son neveu, qui avoit nourri, par des égards continuels, la puissance & l'orgueil d'un rival si dangereux. Ce conseil, le meilleur peut-être qu'il eût jamais donné pour la sûreté de sa maison & pour le repos de sa patrie, fut la dernière action de sa vie. Il expira, si l'on en croit quelques historiens, en reprochant au ciel de n'avoir pas mis plus de différence, pour la durée, entre la vie des personnes aussi heureuses que lui, & celle du dernier des misérables.

La reine ayant donc trouvé dans sa lettre la confirmation du sentiment de Suffolck, se détermina tout d'un coup à charger le duc de Sommerset de la régence, & le pressa même de partir promptement pour aller prendre possession de cet emploi. Les François commençoient à se lasser de la trève; & prenant occasion de l'escalade de Fougères, qui avoit été emportée pendant la nuit par *Surienne*, gouverneur de la basse Normandie pour l'Angleterre, ils armoient avec une chaleur qui faisoit craindre de voir bientôt la guerre ouvertement rallumée. Ils ne pouvoient choisir un temps plus favorable. L'Angleterre avoit peu de troupes en Normandie,

& toutes les places étant auſſi mal pourvues d'hommes que de munitions, le roi Charles eſpéroit qu'un peu d'ardeur & de diligence le mettroit bientôt en poſſeſſion de cette belle province. Les hiſtoriens qui ont favoriſé la maiſon de Lancaſtre, attribuent ce déſordre aux intrigues du duc d'Yorck, qui, dans le deſſein qu'il méditoit déjà de faire valoir ſes droits ſur la couronne, vouloit s'aſſurer le ſecours de Charles, par le ſacrifice de tout ce que les Anglois poſſédoient en France : d'autres, auſſi favorables à ce prince qu'ils paroiſſoient oppoſés à la reine, ont prétendu que les Anglois ne doivent accuſer qu'elle de toutes les pertes qu'ils eſſuyèrent bientôt ſucceſſivement, & que ſe voyant encore ſans enfans, elle étoit d'intelligence avec les ennemis de la nation. Ils ajoutent, qu'ayant deux buts différens, l'un, de rendre ſervice à la France, & l'autre, de ruiner le duc d'Yorck dans l'eſprit des Anglois, elle avoit trouvé fort adroitement le moyen de les réunir tous deux, en laiſſant aux François le temps d'avancer le progrès de leurs armes, & en ôtant au duc toutes ſortes de moyens de leur réſiſter, pour faire tomber ſur lui la haine des pertes publiques. Quoi qu'il en ſoit, la conquête de la Normandie ne coûta qu'une campagne au roi Charles, & le duc de Sommerſet n'arriva

dans

dans cette province, que pour être témoin des avantages continuels de la France.

Il emporta un chagrin, auquel il auroit été beaucoup plus sensible, s'il en eût pénétré la cause avant son départ. Milady Nevill, dont il croyoit posséder le cœur à tant de titres, refusa de l'épouser & de le suivre, sous un prétexte auquel il sembloit qu'il n'eût point de justes plaintes à opposer, mais qui n'étoit que le voile d'un changement fort extraordinaire. La raison qu'elle lui apporta, & qu'elle fit goûter à la reine, fut qu'étant plus mal que jamais avec son père depuis la mort du duc de Glocester, elle vouloit prendre le temps de l'appaiser par ses respects, & de le faire consentir à son mariage. Cette excuse satisfit d'autant plus aisément la reine, qu'elle regardoit la réconciliation du comte de Salisbury avec sa fille, comme un moyen presque sûr de faire entrer le père & le fils dans ses intérêts. De tous les seigneurs de la cour qui avoient été attachés au ministre, ils étoient presque les seuls qu'elle regrettât de n'avoir pu gagner par ses caresses & par ses bienfaits. Mais il se passoit d'autres mouvemens dans le cœur de milady Nevill. Par une inconstance qui fait honneur à la bonté de son caractère, le duc lui étoit devenu odieux depuis qu'il l'avoit vengée. Elle ne retrouvoit plus le héros

qu'elle avoit aimé, dans un homme qui avoit aſſaſſiné ſon ennemi de ſang-froid, & qui avoit abuſé de l'avantage de ſa ſituation pour étrangler de ſes propres mains un malheureux qu'il avoit trouvé ſans défenſe. Ce ſentiment, que le duc avoit fait naître lui-même par l'air de joie & de complaiſance avec lequel il lui avoit raconté cette funeſte exécution, avoit éteint l'amour dans ſon cœur, juſqu'à lui donner du dégoût pour celui dont elle avoit fait long-temps ſon idole.

Cependant, elle déguiſa ſi bien ſes diſpoſitions, qu'il n'emporta que le regret de voir ſon bonheur différé. Mais comme elle étoit faite pour la tendreſſe, il lui fut difficile de demeurer long-temps libre après s'être guérie de ſa première paſſion. Le duc d'Yorck arriva de Normandie. Quelque reſſentiment qu'il conſervât de l'affront qu'il venoit de recevoir, il parut à la cour avec une profonde diſſimulation, ſous laquelle il cachoit ſi adroitement ſes deſſeins de vengeance, qu'il trompa juſqu'aux yeux de la reine. Les plaiſirs parurent l'occuper uniquement; & pour donner plus de vraiſemblance à ce rôle, il affecta de s'attacher à milady Nevill, dont la beauté faiſoit l'admiration de toute l'Angleterre. Une paſſion dont il n'avoit penſé qu'à ſe faire un amuſement, devint pour l'un &

pour l'autre la plus importante affaire de leur vie.

La reine, à qui cette nouvelle liaison n'échappa point, auroit pensé sans doute aux avantages qu'elle en pouvoit tirer, si elle n'eût été distraite par d'autres soins qui demandoient toutes les forces de son attention. Mais le fond qu'elle faisoit sur l'attachement de milady Nevill, l'ayant persuadée trop aisément qu'elle pouvoit se reposer de ses intérêts sur elle, rien ne l'occupoit si fortement que les embarras du duc de Suffolck, contre lequel toute la nation paroissoit soulevée. Comme le respect arrêtoit encore les plaintes qui pouvoient aller jusqu'à elle, on les tournoit vers celui qui gouvernoit avec une autorité absolue sous ses ordres. La perte de la Normandie presqu'entière, après tant de sang versé pour la conquérir, avoit enfin excité ouvertement l'humeur impatiente des Anglois. Tout retentissoit d'accusations & de menaces. On disoit publiquement « que le duc » avoit trahi l'état, & que le Maine, cette clef » de la Normandie, avoit été livré aux Fran» çois, pour faire réussir un mariage qui n'étoit » avantageux qu'à lui. On l'accusoit d'avoir ôté » la vie au duc de Glocester, de peur que ce » prince clairvoyant ne découvrît ses trahisons. » On se plaignoit qu'il y avoit peu de gens ha-

» biles dans le conseil, & qu'il y en avoit encore moins de vertueux; qu'on avoit affecté au contraire de le remplir de conseillers vicieux, sans principes d'honneur & de religion, dont tout le mérite étoit un aveugle dévouement pour le ministère; & qu'il en étoit de même de tous ceux qui se trouvoient revêtus des charges publiques. Enfin, sans porter encore la hardiesse jusqu'à nommer la reine, on se plaignoit d'un gouvernement qui s'exerçoit avec une hauteur insupportable, & qui réduisoit à l'esclavage une nation libre, accoutumée à vivre dans la seule dépendance des loix ». Ce fut dans cette disposition générale du peuple, que le parlement s'assembla au commencement de l'année 1450. La reine avoit porté le roi à le convoquer, pour en tirer des secours qui la missent en état d'apporter quelqu'ordre aux affaires de France; sans quoi elle se voyoit forcée de les abandonner entièrement, & d'exposer par conséquent son ministre à de nouveaux outrages. Mais elle ne fut pas long-temps à s'appercevoir que le mécontentement du peuple avoit passé jusqu'aux membres du parlement. Tous les efforts qu'elle fit pour les gagner lui réussirent si mal, que la chambre basse porta aux seigneurs un bill d'accusation contre le duc de Suffolck, où, sans compter les

plaintes vagues dont j'ai rendu compte, on réduisoit tous ses crimes à dix articles, dont le moindre sembloit menacer sa tête. Le péril parut si pressant, que pour donner quelqu'ombre de satisfaction aux communes, la reine prit le parti de l'envoyer à la tour.

Il en coûta beaucoup à sa fierté, pour se réduire à cette espèce d'humiliation. Aucun de ses historiens n'a compté l'amour entre les causes de sa douleur. L'ambition & le désir de gouverner avec un pouvoir absolu, paroissent avoir été les passions dominantes de cette grande reine; & ses ennemis mêmes ne lui reprochent point, dans cette occasion, de foiblesse qui ait pu souiller sa gloire. Cependant, en réduisant ses sentimens pour Suffolck, à la reconnoissance & à l'estime, il falloit qu'elle en fût vivement pénétrée, pour s'abandonner à toutes les inquiétudes qu'elle eut de son sort. Elle ne put supporter son absence pendant deux jours: elle prit le parti de le visiter secrétement dans sa prison; & le regret qu'elle eut de le voir dans cet abaissement fut si vif, qu'elle lui promit, à toutes sortes de risques, de le rétablir dès le lendemain dans son poste. Le roi, qui étoit accoutumé à ne rien voir que par ses yeux, se laissa persuader que le rappel du duc étoit nécessaire, avec autant de facilité, qu'il avoit consenti à le

faire arrêter. On le vit reparoître à la cour avec un nouvel éclat. En vain la nouvelle de sa délivrance excita-t-elle un soulèvement dans la province de Kent; les chefs de ce tumulte furent arrêtés & punis avec une rigueur qui déconcerta leurs partisans. Il se crut si certain de sa fortune, après cette espèce de triomphe, que le parlement s'étant rassemblé aussi-tôt à Leicester, il eut la hardiesse d'y accompagner le roi & la reine, avec la qualité de leur premier ministre. Mais cette bravade fut une imprudence qui lui coûta cher. La chambre des communes s'en trouva si choquée, que, pour en marquer son ressentiment, elle alla en corps présenter une adresse au roi, par laquelle elle demandoit que ceux qui avoient servi d'instrument pour livrer la Normandie aux François, fussent déclarés traîtres à la patrie, & punis avec toute la rigueur des loix.

Si quelque chose peut faire juger que la reine avoit conçu pour le duc de Suffolck des sentimens plus tendres que ceux de la reconnoissance & de l'estime, ce fut la mortelle alarme dont elle ne put se défendre à cette nouvelle. Elle en donna des marques si vives, qu'elles eurent le pouvoir de suspendre l'animosité des communes, par une espèce de respect que sa douleur parut leur inspirer. Cependant, comme elle

connoiſſoit trop bien le caractère de la nation qu'elle avoit à gouverner, pour ſe fier à ces apparences de repentir, après avoir gardé le duc pendant quelques jours dans ſon propre appartement, elle concerta avec lui que la violence ne pouvant jamais leur faire eſpérer une adminiſtration tranquille, il falloit eſſayer de calmer les eſprits, en cédant pour quelque temps à l'orage, & tenter même d'appaiſer toutes les plaintes par quelque ſervice ſignalé qui pût faire renaître la confiance du public. Elle lui propoſa de paſſer en France, & de s'y employer à rétablir les mêmes affaires qu'elle avoit peut-être miſes elle-même en déſordre par d'autres vues; c'eſt-à-dire, de prendre le commandement d'un corps de troupes qui étoient prêtes de paſſer en Normandie, & de faire tous ſes efforts pour remettre l'Angleterre en poſſeſſion de cette province. Lui ayant fait goûter ce parti, elle répandit le bruit de ſon départ, dans le deſſein de preſſentir les diſpoſitions de ceux qui avoient paru le plus animés à ſa perte. Mais la plupart étoient d'anciens amis du duc de Gloceſter, qui, après avoir nourri long-temps le déſir de le venger, étoient trop charmés d'en avoir trouvé l'occaſion, pour laiſſer refroidir ſi-tôt leur reſſentiment. Au premier avis qu'ils eurent de ſon éloignement, ils ſe crurent libres des conſidéra-

tions qui les avoient arrêtés ; & renouvelant leurs sollicitations auprès du roi, ils parurent résolus, si elles n'étoient point écoutées, de ne point attendre son consentement pour flétrir le duc par une sentence honteuse & cruelle. La reine fut contrainte, dans cette extrémité, d'en venir au dernier remède, qui étoit d'engager le roi à les prévenir, en condamnant lui-même Suffolck à un exil limité, & en ôtant leurs emplois à quelques-uns de ses partisans. Elle crut avoir fait prendre le change aux communes, & tous ses soins se tournèrent à faciliter son évasion.

Le malheur d'Adam Molins, qui avoit eu part à toutes les entreprises qu'on reprochoit au ministre, & qui en avoit été récompensé par la dignité d'évêque de Chichester & de garde du sceau privé, fut un avertissement qui porta la reine à redoubler ses précautions. Ce prélat ayant été poignardé dans les rues de Londres, elle jugea que le duc n'éviteroit pas le même sort, s'il étoit reconnu. Deux François qui étoient à sa cour, furent chargés par ses ordres, avec la promesse d'une grosse récompense, de le conduire pendant la nuit jusqu'à Ipswich, où il étoit attendu par un vaisseau dont le capitaine étoit aussi françois. Il y arriva heureusement, & son embarquement se fit avec le même bonheur.

Mais ſoit qu'il eût été trahi par ſes propres guides, ſoit que la fortune eût marqué ce moment pour ſa perte, le bâtiment ſur lequel il ſe croyoit déjà ſûr de gagner la France, fut arrêté au paſſage par un vaiſſeau de guerre. Le capitaine, qui ſe nommoit *Nicols*, ne s'étoit poſté ſans doute à la hauteur de Douvres que pour cette exécution; car ayant viſité lui-même le vaiſſeau françois, il finit toutes ſes recherches lorſqu'il eut reconnu le duc. Il le fit paſſer dans ſon propre vaiſſeau, ſans lui avoir expliqué ſes deſſeins, & ſans les lui avoir fait preſſentir par des injures ou des reproches. Là, donnant ordre à ſes gens de le ſaiſir, il lui fit couper la tête avant qu'il eût le temps d'ouvrir la bouche. Enſuite, comme s'il n'eût rien attaché de fort important à un coup ſi téméraire, il fit jeter négligemment la tête & le corps ſur les ſables de Douvres, & il prit ſa route vers un autre port.

Ces triſtes reſtes d'un miniſtre des plus abſolus qui eût gouverné depuis long-temps l'Angleterre, furent bientôt portés à Londres, & expoſés aux yeux du peuple, dont la haine ſe raſſaſia de ce ſpectacle. Mais, quelle fut la ſurpriſe & la douleur de la reine, en apprenant que ſon favori, qu'elle croyoit déjà tranquille en France, lui avoit été enlevé par une ſi cruelle trahiſon du ſort, & que ſon cadavre

étoit en bute à Londres aux outrages & aux imprécations d'une populace furieuse ? Elle trouva néanmoins des ressources dans sa fermeté pour ne pas marquer trop d'abattement. Il ne lui restoit personne auprès d'elle à qui elle eût plus de confiance qu'à milady Nevill. Elle ne put retenir, en sa présence, des larmes qu'elle crut verser dans le sein de sa meilleure amie ; &, pour l'attacher de plus en plus à sa personne, elle lui apprit que, par le même vaisseau, qui avoit dû conduire en France le malheureux Suffolck, elle faisoit rappeler le duc de Sommerset, c'est-à-dire, le seul homme d'Angleterre de qui elle pouvoit espérer désormais de l'attachement & du zèle. Dès le premier moment qu'elle s'étoit vue forcée d'éloigner le duc de Suffolck, elle avoit pensé à lui donner ce successeur ; &, dans son infortune, dit-elle à milady Nevill, c'étoit une consolation pour elle de pouvoir partager son autorité avec ses meilleurs amis.

Marguerite étant résolue, en effet, de confier l'administration au duc de Sommerset, telle que Suffolck l'avoit exercée, c'est-à-dire, sous ses yeux & par ses ordres, croyoit serrer ses nœuds d'avance avec un homme qui lui alloit être si nécessaire, en comblant de caresses & de marques d'affection une femme pour laquelle

il continuoit d'être si passionné, que toute son impatience étoit d'être à Londres, pour obtenir d'elle-même la liberté de l'épouser. Cependant, dès le jour qui suivit cet entretien, milady Nevill quitta la cour, sans avoir donné le moindre avis de son départ à la reine; &, ne s'étant fait accompagner que d'un petit nombre de domestiques, on ignora sa route & les motifs d'une résolution si étrange, jusqu'à l'arrivée du duc de Sommerset. Comme elle ne s'étoit déterminée à partir que sur la nouvelle de son retour, & pour éviter des persécutions qui lui auroient été importunes dans les nouvelles dispositions de cœur où elle étoit, elle avoit laissé une lettre pour lui, dans laquelle elle ne lui cachoit, ni le changement de son affection, ni la cause de cette inconstance: mais elle se gardoit bien de lui apprendre que c'étoit le duc d'Yorck qu'elle lui avoit donné pour rival; &, qu'en quittant la cour, elle pensoit à trouver quelque moyen pour le rejoindre.

Ce Prince étoit en Irlande, où la reine, par une suite des maximes de Suffolck & des derniers avis du cardinal de Winchester, l'avoit envoyé, sous prétexte de remettre l'ordre dans une partie de ce royaume, qui étoit déchirée par des factions & des révoltes; mais, au fond,

pour l'éloigner de la cour & du centre des affaires. Peut-être entroit-il même des vues plus profondes dans cette commiſſion. A juger du moins des intentions de la reine par le petit nombre de troupes qu'elle lui avoit accordées, & par la multitude des ſéditieux qu'il avoit à réduire, on pouvoit s'imaginer qu'elle ne cherchoit point à ménager une vie qui lui étoit incommode. Mais ſa politique fut trompée par la conduite du duc. Soutenu des conſeils de *Mourray*, duc de Norfolck, & de ceux du comte de Salisbury, qui s'étoit attaché ouvertement à lui depuis la mort du duc de Gloceſter, il découvrit le piège où il ſe trouvoit engagé. Ce ne fut point par la violence qu'il entreprit de ſoumettre les rebelles ; il les gagna par ſa douceur & ſes bienfaits : de ſorte qu'au lieu de trouver, en Irlande, un péril dont on avoit eſpéré qu'il ne ſortiroit pas, il s'y fit des amis & des partiſans qui devinrent ſon plus ferme appui.

On ne ſauroit douter qu'avec l'élévation naturelle de ſes ſentimens, tant de chagrins & de mortifications qu'il avoit eſſuyés depuis l'arrivée de la reine en Angleterre, ne lui euſſent déjà fait naître les deſſeins qu'il fit bientôt éclater. Mais il y fut confirmé par les nouveaux ſujets de haine qu'il reçut du miniſtre. Le duc

de Sommerfet étant arrivé à Londres peu de jours après le départ de milady Nevill, apprit de fa propre main, non-feulement qu'elle avoit changé de fentimens pour lui, mais que l'altération de fon cœur avoit été jufqu'à lui faire quitter la cour pour le fuir. Dans les premières agitations de fa douleur, il fe plaignit amérement à la reine, de ce qu'elle lui avoit confervé fa maîtreffe avec fi peu de foin. Mais cette princeffe avoit fes plaintes à lui faire auffi. Son cher Suffolck étoit mort, & l'on ne pouvoit douter que l'intérêt du duc de Glocefter n'eût été le plus puiffant motif qui avoit animé le parlement contre fa vie. A qui donc Suffolck avoit-il été facrifié, fi ce n'étoit au duc de Sommerfet même, qui fe trouvoit tranquille par l'erreur du public, & qui recueilloit tout le fruit d'une fi cruelle méprife ? Des cris fi juftes étouffèrent ceux du duc ; & la feule conclufion que la reine & lui tirèrent de leurs douleurs communes, fut de s'unir pour les venger.

Sommerfet fe trouvant revêtu, dès le premier moment, de la même autorité que la reine avoit abandonnée à Suffolck, ne fut pas long-temps à découvrir les traces de milady Nevill. Il fut qu'après avoir paffé quelques jours dans une campagne du duc d'Yorck, elle avoit

pris la route de Dublin ; & les discours publics l'ayant déjà informé des soins que le duc lui avoit rendus, il ne douta point que ce voyage ne fût une partie concertée pour l'établissement d'un nouvel amour. On étoit dans un siècle où les fameux exemples de Jacqueline de Brabant, & d'une princesse de France reine douairière d'Angleterre, avoient mis la galanterie fort en honneur. L'esprit & la beauté étoient le seul mérite qu'on cherchoit dans les femmes ; & c'en étoit encore un plus grand pour elles, de s'être distinguées par des aventures éclatantes, qui servoient comme de lustre à la perfection de leur caractère. Ainsi, loin d'être refroidi par l'inconstance & par les courses de milady Nevill, le duc de Sommerset n'en conçut que plus d'ardeur pour la ramener à lui, avec une haine proportionnée contre son rival.

Il étoit vrai que, pendant ce temps-là, elle s'étoit rendue à Dublin, sous prétexte d'y voir le comte de Warwick & le chevalier Thomas Nevill ses deux frères, que l'amitié y avoit conduits auprès du duc d'Yorck, & de les employer pour sa réconciliation avec son père. Le duc la reçut avec tous les honneurs qu'il auroit rendus à la reine. Il ne dissimula point la passion qu'il avoit pour elle ; &, se trouvant encore sans engagement depuis la mort de sa femme,

il publia hautement que ſon deſſein étoit de l'épouſer. Les deux Nevill ſe trouvèrent fort honorés de cette propoſition. Ils ſe chargèrent volontiers d'obtenir le conſentement de leur père, & de rétablir leur ſœur dans ſon amitié. Mais le vieux comte n'eut pas plutôt appris les intentions du duc d'Yorck, que, faiſant lui-même le voyage d'Irlande, il ſe crut obligé, par délicateſſe d'honneur, de lui révéler la confidence qu'il avoit reçue autrefois du duc de Sommerſet; & de lui apprendre enfin, dans un détail fort odieux, que ſa fille avoit moins de vertus que de charmes. Etant arrivé à Dublin ſans avoir déclaré quelles étoient ſes diſpoſitions pour elle, la crainte de l'offenſer en paroiſſant à ſes yeux ſans être aſſurée du pardon qu'elle lui avoit fait demander par ſes frères, lui fit prendre le parti de vivre dans la retraite pendant le ſéjour qu'il fit en Irlande. Cette louable précaution l'entraîna dans un nouveau précipice. Le duc d'Yorck, guéri du déſir de l'épouſer par les confidences du comte, mais d'autant plus amoureux, qu'il ſe voyoit fermer la voie du mariage, continua de la voir dans la ſolitude où elle s'étoit retirée. L'amour fit pour lui ce qu'il avoit fait pour le duc de Sommerſet; elle devint ſa maîtreſſe, en perdant l'eſpérance d'être ſa femme.

C'étoient d'étranges idées d'honneur dans le comte de Salisbury, que d'avoir cru sa gloire intéressée à donner avis du désordre de sa fille au duc d'Yorck, & de souffrir ensuite qu'elle vécût avec lui dans un commerce dont la honte retomboit sur lui-même ! A moins qu'on ne veuille penser qu'il l'ignora constamment, ou que dans l'espérance qu'il avoit déjà formée de placer le duc d'Yorck sur le trône de ses ancêtres, il s'abandonnoit au préjugé commun, qui fait regarder l'amour dans les rois comme une foiblesse glorieuse, qui n'imprime point de tache à son objet. Ce qui est certain, par le témoignage de tous les historiens, c'est que sur quelques nouvelles mortifications que le duc d'Yorck reçut de la cour par la jalousie du duc de Sommerset, le comte de Salisbury fut le premier qui réveilla assez fortement la vengeance & l'ambition dans l'esprit de ce prince, pour lui faire entreprendre de renverser Henri du trône. Ses deux fils, le duc de Norfolck, Edouard *Brook*, lord Cobham, & Thomas *Courtenay*, comte de Devonshire, tous gens d'un caractère aussi distingué par le courage & l'esprit que par la naissance, furent, après lui, les principaux chefs d'une si haute entreprise.

Les droits du duc étoient clairs. Henri IV, grand-père du roi Henri VI, ayant détrôné Richard

Richard II son cousin-germain, qui mourut ensuite sans enfans, s'étoit emparé de la couronne au préjudice des descendans de Lionel, duc de Clarence, qui formoient alors la branche aînée de la maison royale d'Angleterre. Le duc d'Yorck représentoit Lionel, dont il étoit l'arrière-petit fils & l'héritier, par Anne, femme de Richard, comte de Cambridge. Tout ce que la fortune ou la violence avoit fait en faveur de la maison de Lancastre, ne pouvoit changer l'ordre de la nature ; & c'étoit en vain, disoient les partisans du duc d'Yorck, qu'elle réclamoit l'autorité du parlement pour combattre des prétentions qui devoient être indépendantes du caprice des hommes. Il en faut bien moins pour servir de fondement à l'ambition ; & quand les droits sont à ce point de vraisemblance & de clarté, c'est la force qui achève de les justifier.

Cependant, les conseillers du duc, joignant la prudence à la résolution, ne furent point d'avis de lever le masque sans avoir fondé les dispositions du peuple. Ils proposèrent de faire passer en Angleterre quelque aventurier, qui eût assez de hardiesse pour se parer du nom de *Mortimer*, comte de la Marche, autre prince de la maison d'Yorck, qui avoit perdu la tête à Londres sur un échafaud ; mais qu'on espéroit de faire revivre dans les provinces à l'appui de

quelques fables, par lesquelles on tâcheroit de persuader que sa mort avoit été supposée. Un gentilhomme Irlandois, nommé Jean *Cade*, offrit au duc de se charger de ce rôle. Il se rendit dans la province de Kent, où trouvant bientôt un grand nombre de mécontens qui prêtèrent l'oreille à ses discours, il arbora la *rose blanche*, ce signe fatal de la maison d'Yorck depuis sa première querelle avec la maison de Lancastre, qui avoit pris la *rose rouge* pour le sien.

Cade se mit en campagne à la tête d'un corps de mutins, & s'avançant vers Londres il eut la témérité d'écrire une longue lettre au roi pour le presser de rétablir la liberté publique, par le châtiment d'un grand nombre de mauvais conseillers. Il lui représentoit que l'administration des affaires appartenant sous lui aux princes de son sang, il étoit de son devoir de les rassembler autour de sa personne, & de leur marquer une confiance qui serviroit à faire régner la justice & la tranquillité dans tous les ordres de l'état. A ces conditions il offroit d'abandonner les armes, & d'être le plus ardent à donner l'exemple du respect & de la soumission.

La reine & le duc de Sommerset pénétrèrent aussi-tôt jusqu'au fond de l'artifice. Ils n'ignoroient ni les assemblées qui s'étoient faites en Irlande chez le duc d'Yorck, ni le caractère &

les dispositions de tous ceux qui lui étoient attachés. Ils savoient encore mieux, que Mortimer avoit perdu la vie, & que l'imposteur qui se revêtoit de son nom étoit passé d'Irlande en Angleterre. Le langage de sa lettre n'étoit pas même assez déguisé pour y faire méconnoître les intentions du duc. Aussi leur réponse ne consista-t-elle qu'à faire marcher le lord Stafford contre les Rebelles, avec un corps de troupes choisies. Mais Cade n'avoit point risqué son entreprise, sans une partie des qualités propres à la soutenir. Il battit Stafford, après un combat fort opiniâtre, le tua lui-même, & tailla en pièces un grand nombre de ses gens.

Cette victoire enfla sa vanité jusqu'à lui faire oublier les bornes de sa commission. Le dessein du duc d'Yorck n'avoit été que de pressentir la facilité du peuple à se soulever au nom de sa maison, & cet essai auroit suffi pour l'engager à quitter sur le champ l'Irlande. Mais Cade pensant peut-être à recueillir pour lui-même les fruits de sa victoire, s'approcha de Londres, où il répandit l'épouvante. La reine & son ministre trouvèrent si peu de disposition dans leurs troupes à combattre contre leurs amis & leurs compatriotes, qu'appréhendant eux-mêmes d'être forcés à *Greenwich*, où étoit la cour, ils engagèrent le roi à se retirer dans le château de

Kennelworth, qui eſt au centre de l'Angleterre. Cade ſe préſenta aux portes de Londres. La diviſion qui ſe mit entre les habitans, dont une partie penchoit à le recevoir, lui en facilita l'entrée. Il coupa de ſon ſabre les cables qui ſoutenoient le pont-levis, & s'étant introduit dans la ville à la tête de ſes troupes, il commença par faire trancher la tête au lord Say, grand-tréſorier du royaume. Mais après avoir défendu la violence à ſes gens, il ſe laiſſa gagner lui-même à l'envie de s'enrichir par le pillage. Cette foibleſſe, qui fit reconnoître de la baſſeſſe dans ſes motifs, & la néceſſité de ſe défendre contre des brigands qui ne mettoient plus de diſtinction entre leurs partiſans & leurs ennemis, réunirent enfin les habitans pour la conſervation de leur vie & de leurs biens. Ils forcèrent cette poignée de rebelles à ſe retirer dans le fauxbourg de Southwark, par lequel ils étoient entrés. Le capitaine Mathagon, célèbre dans nos propres hiſtoires par mille actions généreuſes où le ſort des armes avoit épargné ſa vie pendant les guerres de France, la perdit indignement par la main d'un de ces miſérables. Et, reſſerrés comme ils étoient dans Southwark, on ne les auroit pas chaſſés facilement, ſi le roi, pour finir une guerre ſi honteuſe, n'eût fait publier un acte d'amniſtie, dont l'effet fut

ſurprenant. Dans l'eſpace d'une nuit, Cade ſe vit abandonné de tous ſes gens, & contraint de s'enfuir ſeul pour chercher une retraite dans les bois de la province d'Eſſex. Mais ſur une nouvelle proclamation, qui mettoit ſa tête à prix pour mille marcs, il fut tué par un gentilhomme de Kent, & ſon cadavre fut déshonoré par le ſupplice des traîtres.

Quoique cette révolte eût ſurpaſſé l'attente du duc d'Yorck, il n'eſt pas ſurprenant qu'il en eût recueilli ſi peu de fruit. Ses eſpérances s'étoient bornées, comme je l'ai fait remarquer, à produire quelques mouvemens dans la province de Kent, pour juger de la diſpoſition du peuple; & loin de compter ſur la chaleur avec laquelle on s'étoit armé pour l'ombre d'un prince de ſa maiſon, il s'efforçoit, d'un autre côté, d'avancer ſes deſſeins par des meſures qui auroient été ſuperflues, s'il eût profité de l'heureuſe témérité de Jean Cade. Les amis qu'il avoit à Londres ſuſcitèrent, par ſes ordres, des accuſations ſi vives contre le duc de Sommerſet, que la reine, forcée encore une fois de céder à l'emportement du peuple, ne vit point d'autre reſſource pour le ſauver, que de l'envoyer à la tour. Ses alarmes étoient d'autant plus juſtes, que n'ignorant plus les liaiſons de milady Nevill avec le duc d'Yorck, elle s'ima-

ginoit que toutes les circonſtances de la mort du duc de Gloceſter avoient été révélées. Sommerſet lui-même ſoupçonnoit l'inconſtante Nevill de cette perfidie, & le reſſentiment de ſe voir trahi par celle qu'il avoit voulu ſervir en ſouillant ſes mains par une action indigne de ſon courage, ſurpaſſoit encore la douleur qu'il avoit eue de ſe voir abandonné. Mais il l'accuſoit injuſtement. Les reproches dont on le chargea ne tombant que ſur la perte de la Normandie, qu'on attribuoit à ſa mauvaiſe conduite, il fut aiſé à la reine de le juſtifier, en rejettant ſes fautes ſur d'autres cauſes qui n'avoient pu être ſurmontées par la valeur & la prudence; & l'exemple de la Guyenne qui venoit d'être enlevée de même aux Anglois, rendit cette apologie plus vraiſemblable.

Etant bientôt rétabli dans toute ſa faveur, il réſolut de faire payer cher au duc d'Yorck le péril dont il ſe voyoit délivré. Que d'injures il avoit à venger! Son regret étoit que la mort de Cade lui eût ôté l'eſpérance de tirer de lui le ſecret de la conſpiration, qu'il auroit compté de lui arracher par les ſupplices. Mais n'en étant pas moins perſuadé que le duc méditoit quelque entrepriſe pernicieuſe à l'Angleterre, & qu'on l'y verroit peut-être arriver bientôt avec une armée d'Irlandois, il envoya ordre aux shérifs

de Galles, de Shrop & de Chester, de se tenir prêts pour s'opposer à sa descente.

En effet, le duc d'Yorck se présenta sur la côte de Galles, mais avec ses seuls domestiques ; & trouvant la milice du pays sous les armes, disposée en apparence à le repousser, il alla descendre dans un autre endroit de la même côte, qui n'étoit pas si bien gardé. Cette tentative n'étoit que pour se donner occasion de lever la voix, & de faire entendre ses plaintes. La maison de la Marche ayant toujours eu beaucoup de crédit dans le pays de Galles, il y fit valoir l'insulte qu'il venoit de recevoir des troupes du roi sur la côte, pour en prendre droit de lever une armée. Elle fut assez nombreuse en peu de temps, pour lui donner la hardiesse d'écrire au roi que tout le royaume étoit mal satisfait de voir les traîtres impunis, & qu'il lui conseilloit de prévenir les suites fâcheuses d'un mécontentement si général ; que le moyen le plus prompt étoit d'ordonner que le procès fût fait aux coupables, & particulièrement au duc de Sommerset, qui ayant été accusé par les communes, avoit été rétabli dans la plus haute faveur sans avoir passé par aucun examen ; enfin, que s'il vouloit accorder cette satisfaction au peuple, il lui offroit son assistance pour l'exécution d'un si bon dessein.

La reine & Sommerſet, qui ſe trouvoient preſque ſans troupes, & qui vouloient ſe donner le temps de lever une armée conſidérable, firent, au nom du roi, une réponſe fort modérée. On ne prétendoit pas, lui dirent-ils, que les traîtres demeuraſſent ſans punition ; mais une affaire de cette importance demandoit de grandes délibérations. A l'égard du duc de Sommerſet en particulier, on ne le diſpenſoit pas de répondre aux accuſations qui ſeroient intentées contre lui, & la faveur où il avoit été rétabli n'étoit venue qu'après ſa juſtification. L'adreſſe de la reine eut tout le ſuccès qu'elle avoit eſpéré. Ses troupes ſe trouvèrent raſſemblées avec tant de diligence, que le duc, ayant perdu quelque temps à délibérer ſur une modération qui lui paroiſſoit équivoque, apprit, en ſe mettant en marche, que l'armée royale s'avançoit vers lui pour le combattre. Quoiqu'il ne manquât ni de courage, ni d'expérience, il ne crut pas devoir s'expoſer à livrer bataille au roi ſans avoir groſſi ſon parti par des raiſons plus ſpécieuſes. Son but étoit de mettre le peuple dans ſes intérêts ; &, regardant la ville de Londres comme le principal objet qui devoit l'arrêter, il changea tout d'un coup de route, pour ſe rendre, par des marches précipitées, aux portes de cette capitale.

Mais il eut le chagrin de se les voir fermer. Les habitans ne trouvant point de sûreté à se déclarer pour lui, pendant que le roi le suivoit de près à la tête d'une armée, il se vit obligé d'aller passer la Tamise à Kingston, pour se retrancher sur la bruyère de Burnheath, à douze milles de Londres. Le roi, qui le poursuivoit, passa la rivière sur le pont de Londres, & s'en alla poser son camp à quatre milles du sien.

Les deux armées étant si proches que rien ne pouvoit les empêcher de combattre, deux évêques, députés par le roi, allèrent demander au duc quel étoit son dessein en prenant les armes contre son maître. Après avoir perdu l'espérance de faire déclarer Londres en sa faveur, ce prince crut devoir garder des ménagemens avec la cour. Il répondit qu'il n'avoit jamais pensé à secouer le joug de l'obéissance; mais qu'il souhaitoit éloigner de la cour les mauvais conseillers du roi, dont le duc de Sommerset étoit le principal; & que, si l'on vouloit faire rentrer ce seigneur à la Tour, & le soumettre à la justice du parlement, il étoit prêt à congédier ses troupes. Il ne comptoit pas que cette proposition pût être acceptée, puisque le roi & la reine ne se conduisoient que par les conseils de celui qui avoit le principal intérêt à la faire rejeter; & son espérance étoit de faire

retomber la haine du peuple sur la cour, en faisant voir qu'elle ne craignoit point d'exposer le royaume aux désordres de la guerre civile, pour soutenir un homme qu'on accusoit d'avoir causé la ruine de la nation. Mais il fut la dupe de sa politique.

Sommerset étoit agité par tant de ressentiment, qu'il n'est pas surprenant que la haine lui fit employer toutes sortes de voies pour le satisfaire. Il savoit que le duc avoit milady Nevill dans son camp ; & que, pour donner une couleur à cette licence, il la faisoit accompagner de plusieurs autres dames, qui paroissoient curieuses de voir les exercices militaires. Si l'on eût pris le parti de se battre, il auroit risqué mille fois sa vie pour se saisir d'elle ; mais il espéra de parvenir au même but par une voie plus certaine & plus douce. Il conseilla au roi de prendre le duc d'Yorck au mot, en feignant d'avoir toute la condescendance qu'il désiroit pour ses propositions ; & de l'attirer ainsi dans son camp, sous prétexte d'examiner avec lui les désordres dont il demandoit la réparation, mais, en effet, pour s'assurer aussi-tôt de sa personne. Il consentit d'être arrêté lui-même aux yeux des deux prélats qui attendoient la réponse du roi pour la porter au duc, & qui furent chargés de lui apprendre avec quelle promp-

titude on s'étoit conformé à tous ses désirs. Le duc d'Yorck fut surpris de cette facilité. Il auroit souhaité de pouvoir révoquer son engagement: mais, comme c'étoit se déclarer ouvertement, il aima mieux risquer quelque chose, que de s'exposer à perdre la faveur du peuple, sur laquelle il fondoit toutes ses espérances. Ainsi, ne balançant point à congédier ses troupes, il se rendit à la cour, sans avoir pris même aucune précaution pour sa sûreté.

Lorsqu'il fut dans la présence du roi, il accusa le duc de Sommerset avec beaucoup de chaleur. Il prétendit, sans ménagement, que c'étoit un traître, qui avoit sacrifié les intérêts du royaume à son avarice & à son ambition. A ces mots, Sommerset, qui étoit caché derrière la tapisserie, sortit brusquement de sa retraite, & l'accusa lui-même d'avoir entrepris de détrôner le roi. Il n'y eut que la présence de leur maître, qui put empêcher deux ennemis si échauffés d'en venir sur le champ aux extrémités les plus sanglantes. Le duc d'Yorck voyant devant lui, & dans la chambre du roi, un homme qu'il croyoit dans les chaînes, comprit qu'il avoit été joué, & qu'il s'étoit jeté dans un danger dont il sortiroit difficilement. Cependant, loin de se déconcerter, il se plaignit, avec une modération affectée, qu'on lui avoit manqué de parole;

&, jetant un regard d'indignation fur le duc de Sommerfet, il l'accufa d'être l'auteur de cette fupercherie. Le roi, comme fatigué de cette fcène, qui lui caufoit effectivement affez d'embarras pour lui paroître difficile à fupporter, congédia auffi-tôt le duc d'Yorck; mais l'ordre étoit donné de l'arrêter au moment qu'il fortiroit de la chambre.

Tandis qu'on le conduifoit à la Tour, Sommerfet, qui n'avoit obtenu que la moitié de fes défirs, fe rendit promptement à Burnheath, où il étoit sûr que milady Nevill attendoit le retour du duc. Elle avoit preffenti le malheur qui ne la menaçoit pas moins que fon amant. Ses prières, fes larmes, tout avoit été employé pour refroidir une générofité funefte, qui les alloit jeter tous deux fi imprudemment au milieu du danger. Cependant, Sommerfet ne fe propofoit rien moins que de lui faire infulte; & fi le plaifir de la revoir ne pouvoit l'emporter fur le fond d'amertume dont il avoit le cœur pénétré, ce n'étoit que par des reproches & des plaintes qu'il vouloit lui faire honte de fon inconftance & de fa trahifon. Il fe flattoit même encore de la toucher, & qu'un refte de penchant, réveillé par fa préfence, pourroit la ramener à lui.

Il la fit prier de recevoir fa vifite. Quelque

frayeur qu'elle eût ressentie en apprenant son approche au moment qu'elle avoit appris le sort du duc d'Yorck, une demande faite avec tant de ménagement & comme à titre de faveur, diminua beaucoup son inquiétude. Elle parut en posture de suppliante, devant un homme dont elle auroit encore pu régler la destinée, si elle avoit su profiter de ses avantages, & déguiser plus heureusement sa situation. Le duc oublioit tous ses tourmens & toutes ses plaintes à cette chère vue; il alloit se jeter lui-même à ses pieds, & lui demander grace au lieu de la maltraiter par des injures, lorsqu'il crut s'appercevoir qu'elle étoit grosse. Elle l'étoit effectivement. Le doute avec lequel il lui fit cette question, lui donnoit encore le moyen de le tromper par un mensonge. Mais, dans le trouble où elle étoit, la vérité s'étant présentée la première sur sa langue, elle lui confessa toute sa foiblesse pour le duc d'Yorck. Un mortel sentiment de jalousie, qui s'empara du furieux Sommerset, lui fit saisir son poignard; &, plus prompt à s'en servir qu'à considérer la barbarie de son action, il l'enfonça deux fois dans le sein de cette infortunée; comme s'il eût trouvé l'objet de sa haine dans les fruits odieux de l'amour d'un rival. Il ne s'arrêta pas un moment après cette horrible exécution; & peut-être s'en alla-t-il sur le champ s'abandonner à ses remords,

Ils furent interrompus néanmoins par la néceffité de donner de nouveaux confeils à la reine, fur la conduite qu'elle devoit tenir à l'égard du duc d'Yorck. S'il avoit ofé fuivre fa paffion, il n'auroit jamais laiffé fortir fon ennemi du piège où il l'avoit engagé. Mais la fituation des affaires, la difpofition du peuple, & fur-tout le dernier attentat dont il venoit de fe charger, lui donnant de juftes fujets de crainte, il n'ofa porter la reine à des extrémités violentes. Deux autres raifons contribuèrent à fauver le duc d'Yorck. Le bruit fe répandit à la cour, que le jeune comte de la Marche fon fils, accompagné de tous les amis de fa maifon, s'avançoit avec un gros corps de troupes pour le dégager. L'armée que le duc venoit de congédier pouvant fe joindre à lui dans peu de jours, une jufte alarme obligea la cour à prendre des réfolutions plus modérées. D'un autre côté, la Guyenne, déjà laffe d'avoir les François pour maîtres, avoit envoyé des députés au roi pour lui offrir de retourner fous fon obéiffance. Le fang du duc d'Yorck ne pouvant fe répandre fans entraîner le royaume dans une guerre civile, c'étoit perdre l'occafion de remettre l'Angleterre en poffeffion de cette province, & rendre par conféquent le miniftre plus odieux que jamais à la nation. Des confidérations fi

puissantes forcèrent la reine & Sommerset à rendre la liberté au duc, quoique leur intérêt, celui du roi & de toute la maison de Lancastre, demandassent, peut-être, qu'il leur fût sacrifié.

Cependant, toutes les précautions qui peuvent être imaginées pour s'assurer de la soumission & de la foi d'un ennemi, furent prises de concert entre la reine & son ministre. Ils exigèrent du duc qu'il prêteroit un nouveau serment au roi, par lequel, non-seulement il s'engageroit à lui être fidèle jusqu'à la mort, & à ne jamais prendre les armes contre lui, mais il se reconnoîtroit digne du supplice à la moindre infraction de sa parole, sans forme de procès & sans aucune prétention à l'indulgence de Sa Majesté. Ils le forcèrent de consentir que son fils Edouard, comte de la Marche, prît sa place à la Tour, pour y servir comme de garant, pendant six mois, de la conduite & des intentions de son père. A l'égard de milady Nevill, dont il auroit été difficile de lui faire goûter le sacrifice, il se trouvoit heureusement qu'elle n'étoit pas morte des deux coups de poignard qu'elle avoit reçus de la main de Sommerset; & qu'ayant eu le temps d'apprendre, pendant le cours de cette négociation, à quel prix on mettoit la liberté de son amant, elle sentit que son intérêt pourroit devenir un obstacle de la

part du duc de Sommerfet. Dans cette penfée, elle écrivit au duc d'Yorck pour lui apprendre ce qu'on lui cachoit encore avec foin : mais, adouciffant cette nouvelle par l'affurance qu'elle lui donnoit du prompt rétabliffement de fa fanté, elle lui repréfentoit l'action de Sommerfet comme un tranfport de jaloufie qui étoit pardonnable à l'amour, & dont elle favoit déjà qu'il avoit été puni par fes regrets. Ce foin généreux, dans une femme fi cruellement offenfée, fit l'admiration du public, & produifit, du-moins en apparence, un fi bon effet entre les deux rivaux, que le troifième article de la capitulation du duc d'Yorck fut l'entier oubli de cette aventure.

Mais il y avoit peu de fonds à faire fur des conditions que la néceffité faifoit accepter, & qui étoient exigées par la force. La guerre de Guyenne, qui occupa quelque temps les Anglois, ayant fini par la perte entière de cette province qui avoit été pendant trois cens ans fous leur domination, il ne leur refta plus rien en France qui fût capable de partager leurs forces & leur attention. Quelques mouvemens qu'ils eurent à craindre du côté de l'Ecoffe, ne les empêchèrent point de retomber dans l'ufage qui a, de tout temps, été propre à ces fiers infulaires, de fe déchirer par des guerres

intestines, lorsqu'ils sont parvenus à ne rien voir qui les menace ou qui les intéresse au-dehors. Ainsi, avec les ressentimens mal éteints que j'ai présentés, avec des mouvemens d'ambition qui étoient excités continuellement par la foiblesse d'un roi sans courage & sans esprit, & par la justice d'une prétention fondée sur les droits de la nature, le duc d'Yorck fut encore sollicité à troubler le repos de sa patrie, par l'inclination qui porte naturellement les Anglois à la haine du repos, & qui lui fit violer enfin toutes ses promesses.

Ce fut dans ce temps-là, c'est-à-dire, le 23 d'octobre 1453, que la reine mit au monde un prince qui reçut le nom d'*Edouard*. Elle étoit mariée depuis neuf ans, sans aucune marque de fécondité; & la santé du roi, qui diminuoit sensiblement par des maladies dangereuses, ne lui faisoit plus attendre une faveur que le ciel ne lui avoit point accordée dans les premières années de son mariage. Aussi la malignité publique, qui avoit épargné la vertu de cette princesse pendant le ministère du duc de Suffolck, n'eût-elle pas la même retenue sous le duc de Sommerset. On n'avoit pas ignoré néanmoins qu'elle aimoit Suffolck, & l'on étoit encore plus certain que Sommerset étoit possédé d'un autre amour. Mais l'étroite liaison où elle

vivoit avec lui, & l'ascendant particulier qu'elle lui avoit laissé prendre sur son esprit, firent croire, après la fuite de milady Nevill, qu'il avoit pu devenir sensible aux charmes d'une reine, qui n'avoit de soumission que pour ses conseils, & qui vivoit avec lui dans une intime familiarité. Mais la suite des événemens va dévoiler plusieurs circonstances qui feront mieux juger de la vérité de leurs sentimens.

La maladie du roi devint si considérable, qu'elle paroissoit avoir altéré jusqu'à sa raison. Ce fut d'abord la reine & son favori qui en tirèrent avantage pour la confirmation & l'accroissement de leur autorité. Ils étoient depuis long-temps en possession de tous les secrets de l'état; craints parce qu'ils en gouvernoient les forces, respectés par habitude; & la naissance d'un prince faisoit espérer que la reine en seroit plus attachée aux intérêts de la nation.

Cependant le duc d'Yorck, qui s'étoit retiré dans sa terre de Wigmore, où il sembloit se borner à une vie simple & tranquille dans la possession de sa maîtresse & dans la compagnie de quelques amis, prit bientôt occasion des conjonctures pour renouveler des desseins qu'il n'avoit jamais abandonnés sincérement. Ce n'étoit pas la foiblesse du roi qui animoit ses espérances; car, dans sa meilleure

ſanté, il ne l'avoit jamais cru capable de s'oppoſer à ſes prétentions. Sans être haï du peuple, Henri en étoit extrêmement mépriſé. On le regardoit, ſuivant l'expreſſion de ſes hiſtoriens, comme un roi en peinture, qui ne faiſoit que prêter ſon nom à la reine & à ſes miniſtres. Mais le ſeul nom de roi auroit été capable de maintenir tous les ordres de l'état dans la ſoumiſſion, ſi ceux qui tenoient les rênes du gouvernement n'euſſent point abuſé de leur pouvoir.

Sans entreprendre ſitôt d'agir directement par lui-même, le duc d'Yorck prépara de loin ſon entrepriſe pour attaquer ſes ennemis par ce foible. De ſa terre, où les plaiſirs paroiſſoient l'occuper uniquement, il employoit ſes émiſſaires à Londres & dans les principales villes du royaume, pour faire revivre les anciennes plaintes & les plus odieuſes accuſations contre le miniſtère. Ses amis le ſecondoient avec ardeur. Il s'étoit attaché tout ce qu'il y avoit de gens de mérite en Angleterre. Les deux Nevill, qui faiſoient profeſſion d'être ouvertement dans ſes intérêts, jouiſſoient d'une réputation qui ne pouvoit être acquiſe à meilleur titre. On regardoit le père comme le modèle de l'honneur & de la prudence; & cent qualités brillantes qui avoient diſtingué le fils dans la

guerre & dans la paix, en faisoient un héros cher à toute la nation.

Il étoit impossible que les bruits injurieux qu'on s'efforçoit de répandre, demeurassent long-temps cachés à la reine, & qu'elle n'en reconnût pas aisément la source. Mais le duc continuoit de vivre avec une apparence de tranquillité, qui le mettoit à couvert de toutes sortes de reproches. Sa politique agissant ainsi de tous côtés par la bouche & par les yeux de ses amis, il avoit, sans sortir de sa maison, l'avantage d'être comme présent à tout ce qui se passoit hors de chez lui, & de ne laisser rien échapper de ce qui pouvoit servir à ses vues. Il s'en trouva si bien, que la première ouverture qu'il eut pour les faire éclater, vint d'un de ces services éloignés, qu'il n'apprit lui-même que par des succès qui surpassèrent son attente & qui jettèrent tous les projets de la reine & de Sommerset dans la dernière confusion. Le parlement avoit été convoqué à Reading; mais le danger continuel où l'on croyoit la vie du roi, fit indiquer l'assemblée à Westminster. Un conseiller d'état vendu secrétement au duc d'Yorck, fit faire réflexion à la reine, que, dans les circonstances de la maladie du roi, elle avoit tout à craindre pour Sommerset & pour elle-même de la mauvaise disposition du parlement. Il lui représenta, avec une

fauſſe affectation de zèle, que, malgré toutes les promeſſes du duc d'Yorck, & ſa fidélité apparente à les obſerver, il ne falloit pas douter qu'au fond du cœur, il ne fût réſolu de les rompre, auſſi-tôt qu'il en verroit naître l'occaſion; &, pour lui ôter celles qui alloient s'offrir par les mouvemens inévitables du Parlement, il propoſa, comme un avis preſque infaillible, de l'appeler lui-même au conſeil, avec quelques-uns de ſes meilleurs amis, autant pour ſe mettre en état d'éclairer leurs démarches, que pour faire croire au public qu'on penſoit ſérieuſement à corriger les déſordres qui avoient été reprochés à l'adminiſtration. La reine, & Sommerſet même, ayant goûté cet avis, le peuple fut agréablement ſurpris de voir paroître le duc à la cour; & cette marque de confiance pour l'homme du monde qu'on croyoit le plus intéreſſé au bon ordre des affaires, parut d'un augure extrêmement favorable pour la réformation de l'état.

Mais, à peine le duc eut-il paru deux fois au conſeil, que, s'y rendant le maître abſolu par l'adreſſe de ſes amis & par la ſienne, il fit arrêter le duc de Sommerſet dans la chambre même de la reine, & le fit conduire ſur le champ à la Tour. Enſuite, paroiſſant lui-même au parlement pour y rendre compte d'une

action si hardie, il en soutint la nécessité avec tant de force, qu'ayant entraîné toute l'assemblée dans ses intérêts, il se fit déclarer *protecteur du royaume*, & *défenseur des libertés de l'église & de l'état*, pendant l'enfance du jeune Edouard, & jusqu'au temps où ce prince seroit en état de se charger du gouvernement. Un coup si imprévu jeta la reine dans une consternation qui lui fit délibérer, si le plus sûr parti pour elle n'étoit pas de se retirer en France avec le prince son fils. Mais, revenant aussi-tôt de cet abattement, elle ne prit conseil que de sa fermeté naturelle, & elle résolut de tout entreprendre pour soutenir ses droits & pour sauver son ministre.

Cependant l'assemblée de Westminster, dévouée à toutes les volontés du nouveau protecteur, réveilla les anciennes accusations qui avoient fait arrêter le duc de Sommerset à son retour de Normandie, & les grossit par tant de nouvelles plaintes, qu'il n'auroit pas conservé long-temps sa tête, si son procès eût été pressé avec autant de chaleur qu'il fut entrepris. Mais le duc d'Yorck se laissa entraîner à son tour dans la même faute que ses ennemis avoient à se reprocher. Milady Nevill, aussi noble dans ses sentimens, qu'elle paroissoit déréglée dans sa conduite, ne put voir dans ce danger un homme

qu'elle avoit aimé avec tant de paſſion, ſans prendre un vif intérêt à ſon ſort. Quelques hiſtoriens prétendent même qu'elle y fut excitée par la reine, qui lui demanda cette marque de reconnoiſſance pour ſes anciennes faveurs. Avec l'empire qu'elle avoit ſur le duc d'Yorck, elle lui perſuada aiſément qu'il étoit indigne de lui d'abuſer de ſes avantages, pour accabler un malheureux que la fortune avoit aſſez puni par ſon humiliation. Que lui reſtoit-il à craindre, lorſqu'il le tenoit dans les fers, & que l'autorité dont il étoit revêtu par le parlement, lui garantiſſoit le reſpect & l'obéiſſance de toute la nation ? Il ſe rendit moins à la force de ces raiſons, qu'au foible qu'il avoit pour une femme uniquement aimée ; &, s'il eut quelque choſe à combattre, ce fut un ſentiment de jalouſie pour l'intérêt qu'elle prenoit encore à ſon rival. Cependant, par une affectation de grandeur d'ame, il étouffa cette inquiétude juſqu'à vouloir qu'elle prît la peine elle-même de lui porter cette nouvelle dans ſa priſon.

Je n'examine point ſi c'eſt un ſujet de reproche pour la reine, d'avoir oublié ſitôt ce qu'elle devoit à milady Nevill. C'eſt le propre de l'ambition d'éteindre tous les ſentimens naturels, & de changer quelquefois la reconnoiſſance pour les bienfaits, en honte de les avoir

H iv

reçus. A peine fut-elle assurée que la vie de Sommerset étoit à couvert, qu'elle renonça aux projets violens qu'elle avoit formés pour le délivrer; & que prenant pour exemple la conduite même de ses ennemis, qui avoient employé heureusement l'artifice, elle espéra de les supplanter par la même voie. Elle feignit de se rendre à la disposition du parlement, qui l'éloignoit des affaires. Elle parut se renfermer dans le soin de la santé du roi, dont on n'espéroit plus néanmoins le rétablissement, & dans l'éducation de son fils, qui étoit le seul fruit de son mariage; deux objets capables d'occuper uniquement une épouse & une mère. Pendant ce temps-là, elle redoubloit les attentions & les caresses dont elle avouoit d'être redevable à milady Nevill; & soit pour ménager sa propre gloire, en l'obligeant à cacher les sollicitations qu'elle lui avoit faites pour son favori, soit pour la faire servir, crédule & sincère comme elle la connoissoit, à d'autres desseins qu'elle se gardoit bien de lui communiquer, elle la prioit de cacher au duc d'Yorck le vif intérêt qu'elle avoit pris à la conservation de Sommerset. On se persuada en Angleterre que, lasse des soins du gouvernement, elle avoit pris de bonne foi le parti de renoncer aux affaires; & le duc même commençoit

à s'en former cette opinion. Mais après avoir foutenu ce rôle auffi long-temps qu'elle en eut befoin pour arranger fes projets, elle éclata tout d'un coup par deux entreprifes qui lui réuffirent également.

L'une fut de faire enlever fecrettement milady Nevill, par les intrigues de *Burchier*, archevêque de Cantorbéry, qu'elle avoit employé auprès du vieux comte de Salisbury, pour lui repréfenter fi vivement le tort qu'il faifoit à fa confcience & à fon honneur en fermant les yeux fur les mœurs de fa fille, qu'il obtint fon confentement pour la renfermer dans un couvent. Quoique cette violence fût exécutée avec tant de bonheur & de fecret, que le duc d'Yorck ne put découvrir le chemin qu'on avoit fait prendre à fa maîtreffe; comme le deffein de la reine étoit de le mettre mal avec le comte de Salisbury, elle ne manqua point de le faire avertir fecrettement que cet outrage lui venoit du comte, & que pour fe mettre hors d'état d'être ébranlé par la crainte ou par l'amitié, il avoit voulu ignorer lui-même dans quel couvent fa fille étoit renfermée.

Mais avant que le duc pût revenir de la furprife & de la douleur qu'il reffentit de cette perte, il fut averti de fe rendre à un confeil extraordinaire que le roi fe trouvoit en état

de tenir lui-même, & dans lequel il avoit à découvrir des résolutions importantes pour le bien du royaume. Le duc, à qui l'on avoit caché soigneusement que ce prince se trouvoit un peu mieux de sa longue maladie, se figura au contraire que croyant toucher à l'extrémité de sa vie, il pensoit peut-être pour la dernière fois à déclarer son affection pour ses peuples & ses intentions pour le bien public. Quelle fut sa surprise, après avoir apperçu sur son visage les marques d'une santé qui paroissoit se rétablir, de lui entendre dire à l'assemblée du conseil, que l'autorité que le parlement avoit conférée au duc n'étant fondée que sur l'impuissance où il s'étoit trouvé, par son indisposition, de gouverner lui-même ses états, elle cessoit dans ce moment, par le bonheur qu'il avoit de recouvrer les forces de corps & d'esprit qui lui étoient nécessaires pour exercer les fonctions de la royauté!

Le duc sentit tout d'un coup que ce n'étoit qu'un artifice, pour mettre le gouvernement de l'état entre les mains de la reine. Mais ses mesures n'étant point assez prêtes pour disputer à son maître le droit de reprendre son autorité, il fut forcé d'approuver une si étrange révolution par son silence. Le premier effet de ce changement fut l'élargissement de Sommerset,

qui fut rappelé aussi-tôt comme en triomphe. Le duc de Buckingham, le comte de Wilts, & deux chevaliers, s'étant offerts, suivant l'ancien usage du pays, pour être ses cautions, leur offre fut acceptée ; & comme le duc n'avoit été arrêté que sur un ordre du conseil, on supposoit qu'il pouvoit être élargi par la même autorité. Mais les deux cas se ressembloient peu : car suivant les loix d'Angleterre, l'accusation des communes ôtoit au roi le pouvoir de le relâcher avant qu'il fût absous juridiquement. Cependant, la reine affecta de commencer par un coup d'éclat, pour faire comprendre à ses ennemis que ses mesures étoient trop infaillibles pour les craindre.

Elle garda néanmoins quelques ménagemens avec le duc d'Yorck, & le ressentiment qu'elle lui vit de la perte de sa maîtresse lui faisant toujours compter qu'il romproit avec les Nevill, elle le trouva si peu redoutable sans leurs secours, qu'elle employa quelques seigneurs sages & bien intentionnés pour lui proposer un accommodement avec Sommerset. Etant intéressés tous deux à gagner le peuple, en marquant que l'ambition n'étoit pas leur motif, ils consentirent à prendre des arbitres ; & l'on convint que celui qui refuseroit de se soumettre à leur jugement, payeroit à l'autre vingt mille

marcs. Mais deux nouveaux incidens, dont l'un servit à colorer le mortel ressentiment qu'on eut de l'autre, achevèrent de porter leur haine au comble, & de les entraîner dans les fatales résolutions qui causèrent successivement leur ruine.

De quelque nature que fussent les sentimens de la reine pour le duc de Sommerset, il ne paroît pas qu'il pensât beaucoup à les mériter par la sincérité des siens, puisqu'il nourrissoit au fond du cœur un autre amour, que l'ambition même & la variété de ses agitations ne pouvoient éteindre. Il s'étoit flatté dans sa prison que c'étoit un reste d'inclination pour lui, qui avoit fait prendre avec tant de chaleur l'intérêt de sa vie à milady Nevill; & lorsqu'il apprit de la reine dans quel couvent l'archevêque de Cantorbéry l'avoit fait renfermer, il espéra qu'en la délivrant secrettement d'un esclavage qu'il ne supposoit pas volontaire, il la disposeroit à lui rendre un cœur dont il ne se croyoit pas banni tout à fait. S'il n'étoit plus question d'en faire sa femme, il vouloit en faire du moins sa maîtresse. Ce titre n'étoit pas plus nouveau pour elle, avec lui, qu'avec le duc d'Yorck. Ainsi, sous prétexte de visiter la frontière d'Ecosse, il prit la route du couvent de *Saxhead* qui étoit situé dans le Northumber-

land, & ſe dérobant avec quelques domeſtiques fidèles, il alla ſe préſenter à la porte du couvent.

Il lui étoit échappé une précaution, qui faillit de faire manquer ſon entrepriſe. Les ordres de l'archevêque, en confiant milady Nevill à l'abbeſſe, avoient été ſi rigoureux, qu'il ne lui avoit permis de la faire voir à perſonne ; de ſorte que Sommerſet, qui ne vouloit pas ſe ſervir de ſon nom, eſſuya un refus auquel il n'eut rien à répliquer. Cependant, après s'être retiré ſans preſſer l'abbeſſe, il ſe hâta de faire un ordre, ſigné de ſa main, avec lequel il retourna au couvent, comme s'il y fût venu de la part du miniſtre ; & ſe l'étant fait ouvrir par cet artifice, il combla milady Nevill d'étonnement & de joie, en lui apprenant le deſſein qui l'amenoit. Le déſir de la liberté eut plus de pouvoir que l'amour, pour la faire conſentir à ſes propoſitions. Elle partit avec lui ſur un ſecond ordre, qu'il préſenta à l'abbeſſe en revenant de la frontière. Il la fit conduire dans une terre qu'il avoit proche de ſaint Albans, & plus flatté de ce triomphe que de tous ceux qu'il avoit remportés ſur la fortune de ſon rival, il reprit le chemin de Londres, après avoir paſſé quelques jours avec elle.

Cet enlèvement auroit pu demeurer caché,

s'il eût gardé plus de modération dans sa joie ; mais les voyages continuels qu'il fit à saint Albans, l'indiscrétion de quelques personnes qu'il mit dans sa confidence, & peut-être celle de milady Nevill, qui n'étoit pas liée assez fortement par l'amour pour mettre beaucoup de différence entre cette solitude & le couvent d'où elle étoit sortie, firent passer aux oreilles du duc d'Yorck quelques bruits qu'il s'efforça d'approfondir. A mesure que ses soupçons se fortifioient, il prit des airs plus chagrins & plus durs avec son rival. L'accommodement proposé fut rompu brusquement, & lorsqu'on le fit souvenir des vingt mille marcs qu'il s'étoit engagé à payer, il rejeta cette proposition avec des termes méprisans.

Il avoit ôté le gouvernement de Calais à Sommerset pendant qu'il le tenoit à la tour, & s'en étoit pourvu lui-même par une patente expédiée au nom du roi. Celui-ci, piqué à son tour de la hauteur avec laquelle il se voyoit traité, représenta au roi qu'il avoit été privé de son gouvernement sur une simple accusation qui n'avoit pas été jugée ; & qu'il n'étoit pas juste que son ennemi demeurât revêtu de ses dépouilles, tandis qu'il refusoit de terminer leur différend par les voies qu'ils avoient choisies de concert. Sur des plaintes si justes, le

roi ôta le gouvernement de Calais au duc d'Yorck. Cependant, ſous prétexte d'obſerver une neutralité parfaite entre les deux concurrens, il ſe déclara lui-même gouverneur de cette place; & par le conſeil de Sommerſet même, qui vouloit humilier ſon ennemi ſans le pouſſer à l'extrémité, il fit inſérer dans l'acte qui déchargeoit le duc de ſon gouvernement, qu'il en avoit lui-même prié le roi. Mais ces deux adouciſſemens ne ſatisfirent point un cœur bleſſé d'une plaie plus profonde. Il ſe plaignit de la diſpoſition du roi comme d'un affront ſanglant, & ſur ce prétexte il quitta ſubitement la cour.

C'étoit encore dans le pays de Galles qu'il avoit réſolu de chercher une retraite; mais en prenant ce chemin, il tenta d'eſcalader le château du duc de Sommerſet, à la tête de trente amis qui s'étoient attachés à ſa fortune. Il n'auroit ainſi tourné le dos qu'avec ſa proie, ſi la vigilance de ſon rival eût été capable de ſe laiſſer ſurprendre. Mais Sommerſet n'ayant pas douté un moment de quelle ſource venoient ſes chagrins, s'étoit toujours défié de quelque inſulte dans les voyages qu'il faiſoit à ſa terre, & y entretenoit une eſpèce de garniſon. La réſiſtance fut auſſi vigoureuſe que l'attaque. Le duc eut la douleur d'y perdre quelques

amis, dont le bras pouvoit être mieux employé; & n'échappa lui-même à la pourſuite de ceux qu'il avoit cru ſurprendre, que par la vîteſſe de ſon cheval. Accablé de tant de diſgraces, il reçut une conſolation qu'il n'eſpéroit plus, par la rencontre du comte de Salisbury, qui, ſans ſe rebuter de la froideur avec laquelle il l'avoit traité depuis qu'il avoit perdu milady Nevill, venoit lui offrir avec ſes deux fils les ſervices d'une conſtante amitié.

Ces braves amis relevèrent ſon courage, en lui promettant de tout riſquer pour ſa vengeance. Ils lui firent comprendre qu'auſſi long-temps que la reine & le duc de Sommerſet demeureroient maîtres de la perſonne du roi, ils auroient ſur lui un avantage qui ne pouvoit leur être ôté que par la force. La concluſion qu'ils en tirèrent enſemble, fut de prendre les armes. Ils n'avoient pas beſoin d'un autre prétexte que la démarche où la cour s'étoit engagée, en tirant le duc de Sommerſet de la tour ſans avoir pris ſoin de donner la moindre ſatisfaction au peuple. Cette plainte, qu'ils répandirent avec éclat, cauſa tant de mouvement dans le pays de Galles, que dans l'eſpace de trois ſemaines ils ſe virent à la tête d'une armée nombreuſe.

Sommerſet n'ayant pas apporté moins de diligence

diligence à rassembler les troupes du roi, on s'avança des deux côtés avec toute l'ardeur qui annonce les grands événemens. Il ne paroît pas incertain que le duc d'Yorck n'eût pensé d'abord à délivrer milady Nevill, puisqu'il fit prendre à son armée la route de Saint-Albans. Celle du roi le joignit près de cette ville, dans un terrein si uni, que rien ne sembloit capable de retarder le combat. Cependant, par le conseil du comte de Salisbury, le duc fit offrir au roi de congédier encore une fois son armée, si le ministre étoit livré à la justice du parlement. Leur but étoit de faire connoître au peuple, que c'étoit le seul intérêt du public qui leur mettoit les armes à la main. Mais quand la cour n'auroit pas vu que c'étoit un vain prétexte, & qu'il falloit tôt ou tard que cette querelle fût décidée par les armes, elle n'étoit pas disposée à recevoir la loi d'un rebelle, ni à sacrifier son ministre.

Le comte de Warwick, qui commandoit l'avant-garde du duc d'Yorck, s'étoit attendu à cette réponse. Il ne laissa point à la cour le temps de la modérer, ni au duc d'Yorck celui de faire de nouvelles propositions. Fondant sur l'ennemi, avec cette impétueuse vigueur qui l'a signalé par tant d'exploits, il mit l'armée royale dans un désordre que toute l'habileté de

Sommerſet ne put réparer. Le duc d'Yorck ſentit de quelle importance il étoit de profiter de ce premier avantage, & s'avançant de ſon côté, pour ne pas laiſſer aux ennemis le temps de ſe reconnoître, il les pouſſa ſi vivement qu'il les força de prendre la fuite en moins d'une heure, après leur avoir tué près de huit mille hommes. Le déſeſpoir fit faire des prodiges de valeur au duc de Sommerſet. Il reçut pluſieurs bleſſures, qui ne firent qu'animer ſon courage; & ſuccombant enfin à la fortune de ſon rival, il périt les armes à la main, avec le comte de Northumberland, milord Clifford, & pluſieurs autres ſeigneurs attachés à la maiſon de Lancaſtre.

Le roi fut bleſſé lui-même d'un coup de flèche au cou. Sa plaie, qui parut d'abord très-dangereuſe, & la déroute de ſes gens, qu'il voyoit fuir ſans pouvoir les arrêter par ſes reproches, le forcèrent de ſe retirer dans le château du malheureux Sommerſet, où il eſpéroit encore de ſe défendre aſſez long-temps pour leur donner le temps de ſe rallier. Quelques amis de Sommerſet y tranſportèrent auſſi ſon cadavre. Mais le duc d'Yorck ayant inveſti auſſi-tôt cette place, ſon armée victorieuſe fut peu retardée par un ſi foible obſtacle. Il y entra avec le comte de Saliſbury, & ſe faiſant

conduire où étoit le roi, il fléchit le genou en l'abordant : « Sire, lui dit-il, l'ennemi public eſt » mort. Vous ne voyez devant vous que des » ſujets fidèles & prêts à vous obéir ». Enſuite, s'étant fait apporter le corps du duc de Sommerſet, il raſſaſia un moment ſes yeux de ce ſpectacle ; mais, comme s'il eût rougi d'un plaiſir ſi cruel, il ajouta, en frappant le cadavre d'un coup de pied, que c'étoit pour aſſurer le roi que l'état n'avoit plus rien à craindre d'un miſérable qui avoit cherché ſa ruine.

Si ce diſcours fut capable de raſſurer le roi, il coûta cher au duc, par le traitement barbare qu'il lui attira dans la ſuite à lui-même, & par l'effet qu'il produiſit ſur le champ dans un cœur auquel il ne s'imaginoit pas que la vengeance pût déplaire. Tandis qu'il proteſtoit au roi qu'il vouloit être le plus obéiſſant de ſes ſujets, & que ce prince, à peine revenu de ſa frayeur, l'aſſuroit à ſon tour qu'il étoit prêt à lui donner toute la ſatisfaction qu'il pouvoit déſirer, milady Nevill apprit non-ſeulement la mort de Sommerſet, mais encore l'inſulte que ſon vainqueur venoit de faire à ſes malheureux reſtes. Soit que ce fût toujours au plus infortuné qu'elle croyoit devoir ſa tendreſſe avec ſa compaſſion, ſoit que l'habitude qu'elle avoit repriſe de vivre avec cet ancien amant la rendît véri-

tablement sensible à sa perte, elle n'attendit point la visite du duc, & profitant de la confusion pour se dérober à ses propres domestiques, elle se rendit auprès de la reine à qui elle porta le détail de tant de tristes événemens. On pourroit faire entrer aussi dans les motifs de sa fuite la crainte qu'elle eut de tomber entre les mains de son père, à qui elle attribuoit encore l'ordre qui l'avoit fait renfermer dans le couvent de Saxhead. Mais la suite de ses aventures ne laissa aucun doute que ce ne fût la vue du duc d'Yorck qu'elle s'étoit empressée d'éviter.

Cette nouvelle empoisonna tous les fruits qu'il alloit tirer de sa victoire. Cependant le comte de Salisbury lui ayant représenté combien sa présence étoit nécessaire à Londres, il y mena le roi, dans le dessein de lui faire convoquer aussi-tôt un parlement. On s'est étonné que dans les principes sanglans qui étoient comme établis depuis Henri IV entre les deux maisons de Lancastre & d'Yorck, il eût négligé cette occasion de se mettre la couronne sur la tête, en se défaisant de ce prince, dont la vie étoit entre ses mains. Mais outre sa blessure, qui ne paroissoit pas encore sans danger, il lui connoissoit une santé si foible, qu'il espéroit d'en être bientôt délivré sans

violence; & tout le portoit à penser que cette manière de s'établir sur le trône étoit la plus sûre. D'ailleurs ne voyant rien qui s'opposât à son autorité, il se flattoit qu'en attendant la mort du roi, il y auroit peu de différence entre le rang qu'il alloit tenir dans l'état, & le titre de maître absolu. Le parlement, qui ne fut composé que de ses créatures, fit d'abord cette déclaration : Que le gouvernement avoit été mal administré par la reine & par le duc de Sommerset, & qu'ils avoient abusé de la confiance & de la bonté du roi : Que le feu duc de Glocester avoit été accusé injustement; & que, loin de faire un crime au duc d'Yorck, aux comtes de Salisbury & de Warwick, & à ceux qui les avoient suivis, d'avoir porté les armes contre le roi, l'état leur devoit de la reconnoissance, pour avoir délivré ce prince d'une odieuse captivité. Ensuite, du consentement même du roi, qui n'étoit pas plus en état de suivre ses propres conseils, que lorsqu'il avoit été sous la tutelle de la reine & du duc de Sommerset, le duc d'Yorck fut nommé protecteur du royaume.

La reine avoit vu tous ces changemens, sans marquer par la moindre opposition, qu'elle pensât à troubler son triomphe. Elle étoit demeurée presque seule à Greenwich, pendant

que le roi & Sommerfet s'étoient mis à la tête de l'armée. Leurs troupes, diffipées après la bataille de Saint Albans, n'avoient trouvé perfonne qui eût ofé les rallier. Et la confternation où elle étoit de la perte de fon favori, avoit fuffi feule pour la rendre comme infenfible à tout ce qui fe paffoit autour d'elle. Les témoins de fes regrets n'en ont pas fait connoître la nature; mais s'il n'y a que les grandes paffions qui produifent les douleurs profondes & les vifs reffentimens, Marguerite étoit la proie de tout ce qu'il y a de plus impétueux dans les fentimens de l'amour. Elle demeura quelques jours comme enfévelie dans fes méditations. L'arrivée de milady Nevill fut un foulagement pour elle, lorfqu'elle la vit agitée des mêmes tourmens; & l'efpérance qu'elle conçut tout d'un coup de la faire fervir à fa vengeance, l'empêcha d'examiner fi la bienféance lui permettroit de lui accorder un afyle auprès de fa perfonne, après tant d'aventures fcandaleufes par lefquelles elle s'étoit déshonorée. Mais fur quoi fonder fes entreprifes, dans une cour déferte, où elle ne voyoit plus perfonne à qui elle pût accorder fa confiance? Il étoit temps néanmoins d'arrêter un ennemi, qui jouiffoit de tous les avantages qu'il avoit remportés par les armes. C'étoit rendre le mal

irréparable, que de le confirmer dans cette poſſeſſion par les moindres délais. Un reſte de confiance que les partiſans de la maiſon de Lancaſtre avoient dans ſon habileté, lui amena dans cette conjončture Henri, nouveau duc de Sommerſet, fils de celui qu'elle regrettoit ſi amèrement; & le duc de Buckingham, qui pleuroit un fils tué dans la même bataille. Ils s'ouvrirent à elle. Elle reçut ce ſecours comme un bienfait du ciel, & toute la chaleur des paſſions qui l'avoient dévorée intérieurement, ſe tourna au-dehors, pour l'exécution de mille nouveaux projets qu'elle forma dès le premier jour avec eux.

Le duc d'Yorck vivoit dans une ſécurité qui cauſoit de l'étonnement à ſes propres ennemis. Ayant compris que ce ſeroit trop haſarder que de prétendre ouvertement à une couronne qui étoit depuis cinquante-ſix ans dans la maiſon de Lancaſtre, il étoit réſolu d'attendre que le temps, ou la mort du roi, lui fît naître l'occaſion de faire valoir ſes droits. Sur toutes choſes il ſouhaitoit de gagner la faveur du peuple, ſans laquelle il étoit perſuadé que ſon pouvoir ne ſeroit jamais ſolidement établi. Ainſi, pour faire connoître que la paſſion & l'intérêt n'avoient aucune part à ſes deſſeins, il laiſſoit d'autant plus de liberté au roi & à la reine,

qu'étant revêtu de la dignité de protecteur pour en jouir jusqu'à ce que le parlement l'en déchargeât, il ne croyoit pas qu'il fût comme auparavant dans leur pouvoir de l'en dépouiller. Ce fut cette sécurité même, dont il avoit déjà été la dupe, que la reine entreprit de faire servir encore à sa perte. On auroit peine à regarder tant de jeux de la fortune comme des événemens sérieux, si ce récit n'étoit puisé dans les plus pures sources de l'histoire.

Avec le secours de quelques potions cordiales, la reine fit reprendre au roi assez de forces & de couleur pour se faire transporter au parlement. Il y déclara, comme il avoit fait au conseil dans les mêmes circonstances, que le ciel lui rendant la santé nécessaire pour les fonctions de la dignité royale, il étoit déterminé à se rengager dans les fatigues du gouvernement, & qu'il remercioit le duc d'Yorck de s'être chargé pendant sa maladie d'un fardeau si pénible. On fut surpris à cette déclaration, de n'entendre personne qui osât prendre les intérêts du duc. Et c'étoit le principal effet des mesures de la reine. Un moment avant que le roi se fût rendu dans l'assemblée, elle avoit fait répandre le bruit qu'il y alloit pour y faire arrêter le duc & ses plus fidèles partisans. On avoit ajouté que les environs de la salle étoient

remplis de gens armés, qui devoient paroître au moindre ſigne; & que pour les ſoutenir en cas de réſiſtance, la reine avoit fait avancer un corps de troupes dans les villages voiſins de Londres. Le duc, frappé d'une menace ſi imprévue, & ſans forces pour réſiſter, prit le parti de ſe retirer ſecrettement, & de gagner Yorck avec la dernière diligence. Le comte de Salisbury, qui avoit été revêtu peu auparavant de la dignité de grand-chancelier, & qui devoit accompagner dans cette qualité la perſonne du roi, s'échappa avec la même vîteſſe pour ſe rendre dans ſes terres. Le comte de Warwick prit le chemin de Calais, dont il avoit obtenu depuis peu le gouvernement. Enfin toutes les créatures du duc, entraînées par la même frayeur, ne penſèrent qu'à chercher leur ſûreté par la fuite.

On n'a jamais douté que la reine, dans les déſirs de vengeance dont elle étoit animée, n'eût fait arrêter effectivement le duc & les deux comtes, s'ils euſſent fait un plus long ſéjour à Londres; & ne s'imaginant point qu'ils cédaſſent ſi facilement à leur crainte, ſon deſſein en ſemant les bruits qui les avoient effrayés, n'avoit été que de s'ouvrir une carrière plus aiſée par le ſuccès de ſa première démarche. Mais rien ne lui parut difficile, après avoir

commencé si heureusement. Elle se persuada que des esprits si faciles à remuer par la crainte, le seroient encore plus à se laisser tromper par l'espérance. Comme leur parti étoit trop nombreux à Londres, pour se promettre toute la faveur dont elle auroit eu besoin dans cette ville, elle fit naître un prétexte pour se rendre avec le roi à Coventry, d'où elle envoya au duc d'Yorck & à ses principaux amis des lettres de la propre main de ce prince, par lesquelles il leur marquoit beaucoup d'étonnement de leur retraite, avec une forte envie de les voir auprès de sa personne, pour établir dans l'état, par leurs conseils, une forme d'administration qui pût faire oublier tous les désordres passés. La reine étoit résolue de les faire arrêter tous ensemble, & de rejetter les timides conseils qui l'avoient empêché autrefois de faire le procès au duc. Ils ne se défièrent point d'une invitation qui portoit le caractère & le sceau du roi. Mais, ayant été avertis en chemin qu'on voyoit des troupes s'avancer par pelotons vers Coventry, & qu'il s'y faisoit d'autres préparatifs extraordinaires, ils se hâtèrent de changer de route, en joignant cette espèce de trahison à tous leurs motifs de ressentimens. Le duc d'Yorck se retira dans son château de Wigmore, à l'extrémité du pays de Galles, le comte de

Salisbury dans sa terre de *Middleham* en Yorckshire, & le comte de Warwick dans son gouvernement de Calais.

Toutes leurs pensées se tournèrent à la vengeance de tant d'injures. Ils s'occupoient à lever des forces, qu'ils espéroient de réunir facilement, lorsque le roi d'Ecosse entra dans le Northumberland à la tête d'une puissante armée, & porta le ravage dans cette province. La prudence du comte de Salisbury lui fit sentir tous les avantages que le duc d'Yorck pouvoit tirer de cet incident. Il lui conseilla de hâter ses levées, & d'employer ses troupes contre les Ecossois. C'étoit tout à la fois justifier le parti qu'il avoit pris d'assembler une armée, & s'acquérir le droit d'en faire ensuite un autre usage, par le nouveau mérite qu'un si important service alloit lui faire aux yeux du public. Cette politique fut le chef-d'œuvre du comte. Les Ecossois s'étant retirés à la seule approche du duc, le roi qui avoit été d'autant plus effrayé de leur invasion, que les François prirent le même-temps pour faire une descente sur les côtes de Kent, se crut si redevable au zèle du duc d'Yorck, que sans consulter la reine & les nouveaux ministres, il lui écrivit dans les termes de la plus vive reconnoissance, & le pressa d'en venir recevoir d'autres témoignages à la

cour avec tous ſes amis. Leurs forces, qu'ils eurent ſoin de diſtribuer dans différens lieux, animèrent ſans doute la confiance qu'ils eurent à la parole royale. Le duc ſe rendit à Londres, accompagné du comte de Saliſbury, & de quantité d'autres amis. Ils y furent bientôt ſuivis par le comte de Warwick, qui vint de Calais pour les joindre. Les marques de réconciliation furent ſi éclatantes, qu'ils aſſiſtèrent à tous les conſeils, & qu'ils y jurèrent au roi de demeurer éternellement unis pour la défenſe de l'Angleterre.

Mais les termes de ce ſerment étoient équivoques; & pouvoit-il être ſincère, lorſqu'ils affectoient d'avoir comme oublié la reine, qui avoit tant de part au gouvernement, & de mépriſer Sommerſet & Buckingham ſes deux nouveaux miniſtres? Ils abuſoient de la foibleſſe du roi, pour achever de gagner le peuple, dans un temps où le ſervice qu'ils venoient de rendre en Ecoſſe leur aſſuroit autant la faveur publique, qu'il faiſoit craindre à la reine de marquer le juſte reſſentiment qu'elle avoit de leur orgueil. Mais ſi les occaſions de vengeance euſſent été trop long-temps à ſe préſenter, elle avoit aſſez de reſſources dans l'eſprit pour les faire naître. De ſa ſolitude de Greenwich, où elle ſe tenoit comme à couvert pour ob-

ſerver la conduite de ſes ennemis, elle pénétroit leurs deſſeins par les yeux de Sommerſet, qu'ils n'avoient pu exclure du conſeil. Avec un caractère moins ferme & moins entreprenant que ſon père, il avoit plus de fineſſe & d'habileté. La reine ſut de lui, que le duc d'Yorck ſe propoſoit de partir avec le comte de Salisbury pour ſe rendre dans Yorckshire, & que le comte de Warwick, qui avoit été fait grand-amiral d'Angleterre dans le même temps qu'il avoit obtenu le gouvernement de Calais, avoit envoyé ordre à quelques vaiſſeaux de guerre de s'aſſembler à Sandwich, où il ſe propoſoit lui-même de les joindre. Ces nouvelles diſpoſitions lui parurent cacher quelque projet important : ſans avoir pu l'approfondir, elle réſolut de le prévenir par un coup propre à déconcerter ſes ennemis.

Elle laiſſa partir tranquillement le duc & le vieux comte, ſur l'aſſurance qu'elle reçut de ſes émiſſaires que le comte de Warwick avoit encore quelques jours à paſſer à Londres; & par le moyen de quelques domeſtiques de la livrée du roi, qui prirent querelle avec ceux du comte dans le voiſinage de Weſtminſter, elle engagea ſi vivement la mêlée, que la garde du roi venant à fondre ſur lui, il n'eut point d'autre voie pour éviter d'être pris ou d'être

tué, que de se jeter dans un bateau qui le transporta sur l'autre bord de la rivière. Ayant été averti dans le même temps que le roi avoit donné ordre de l'arrêter & de le conduire à la tour, il ne douta point que ce ne fût une partie dressée par la reine pour le faire périr. Les résolutions qu'il prit là-dessus avec le duc d'Yorck & son père, ne tendant qu'à recommencer la guerre, il sembloit que la reine s'étoit précipitée dans des embarras fort contraires à ses vues. Mais après celle d'arrêter le comte, qui se trouvoit manquée par la chaleur aveugle de ses gens, elle n'en avoit point eu d'autre que de l'engager dans une nouvelle révolte avec le duc d'Yorck & tous ses partisans, pour faire connoître au public la confiance qu'on devoit prendre à leurs sermens, & pour les accabler aussi-tôt par la diligence de ses mesures.

La hardiesse que le comte avoit eue de tirer l'épée contre la maison du roi, fut un prétexte suffisant pour lui ôter le gouvernement de Calais, dont le duc de Sommerset fut revêtu sur le champ. Mais comme il l'avoit reçu du parlement, il refusa de renvoyer ses provisions sur un simple ordre du sceau privé; & dans quelque dessein qu'il eût fait préparer ses vaisseaux, il se hâta de les joindre pour gagner

Calais. Le premier chagrin de ſon aventure tomba ſur quelques navires de Hambourg & de Lubec qu'il rencontra dans le canal, & qu'il dépouilla de leur cargaiſon. Elle montoit à plus de dix mille livres ſterling, ſomme conſidérable pour le temps, & d'une extrême utilité au comte, à la veille d'un guerre qui paroiſſoit inévitable. Mais ſur les plaintes que les Hambourgeois portèrent à la cour de Londres, on prit occaſion d'une action ſi contraire à toutes les loix, pour lui ôter l'emploi de grand-amiral, qu'il ne pouvoit refuſer de rendre ſous aucun prétexte, parce qu'il le poſſédoit au nom du roi. Rapin, dans ſon hiſtoire d'Angleterre, a confondu l'ordre de tous ces événemens.

Fin du premier livre.

LIVRE DEUXIÈME.

LA reine sembloit triompher ; &, se reposant sur l'ordre qu'elle avoit donné au duc de Buckingham de rassembler des troupes, elle entreprit une promenade avec le roi, dans différentes provinces, moins pour faire honneur à ce prince, que pour se concilier à elle-même l'estime & l'affection du peuple par ses manières douces & insinuantes. Elle entendoit merveilleusement l'art de gagner les cœurs ; & son autorité eût été bien mieux établie par cette voie, si la grandeur de son ame ne lui eût fait dédaigner un moyen qu'elle trouvoit indigne d'elle. Cependant, après tant d'efforts que ses ennemis avoient faits pour s'attirer la faveur du public, elle se crut obligée d'employer contre eux les mêmes armes ; & cet essai lui réussit si bien, que plusieurs historiens lui attribuent le dessein de profiter de la disposition où elle avoit mis les peuples de plusieurs provinces, pour s'emparer absolument de l'autorité royale, en persuadant à son mari d'abdiquer la couronne, & de lui résigner tous ses droits, jusqu'à la majorité du prince Edouard. Mais tout le détachement de Henri pour les grandeurs du monde,

monde, ne put le faire consentir à cette proposition.

On commençoit à croire le duc d'Yorck abbatu par la vigueur que cette princesse avoit marquée en reprenant l'administration, lorsque le bruit se répandit que le comte de Salisbury s'avançoit avec un corps de troupes, pour demander justice au roi de l'assassinat de son fils, & pour se plaindre de l'infraction d'une amnistie qui avoit été jurée solemnellement au conseil. La cour s'étoit arrêtée, dans sa route, à Coleshil en Warwickshire. L'approche du comte y jeta d'autant plus d'épouvante, qu'on apprit, en même-temps, que le duc d'Yorck armoit puissamment dans le pays de Galles. Mais la reine comptant sur les ordres qu'elle avoit laissés à ses ministres, dépêcha seulement au duc de Sommerset, pour le charger de faire partir sur le champ dix mille hommes sous le commandement de milord Audley. L'ordre particulier qu'elle fit donner à ce général, fut de faire main-basse sur le comte & sur sa troupe, dont on ne faisoit monter le nombre qu'à cinq ou six mille hommes. Mais c'étoit se promettre trop d'avantage sur un ennemi de cette prudence & de cette valeur. Quoiqu'il fût si inférieur en nombre, la crainte ne put le faire reculer. Il employa seulement la ruse, pour

obtenir une victoire qu'il ne pouvoit espérer autrement. Audley ayant posé son camp sur le bord d'une petite rivière, son ennemi vint se poster sur le bord opposé, comme si son dessein n'eût été que de garder ce passage pour se garantir d'être attaqué. Ensuite, feignant tout d'un coup de se repentir de cette hardiesse, il se retira pendant la nuit, en mesurant tellement sa marche, qu'à la pointe du jour les ennemis pouvoient voir encore son arrière-garde. Cette retraite parut si précipitée, que les troupes du roi se flattèrent aussi-tôt qu'il n'étoit question que de courir à la victoire. Elles passèrent la rivière en désordre. Mais, tandis qu'elles étoient dans cette confusion, le comte de Salisbury tourna visage; &, fondant sur celles qui étoient déjà passées, avant qu'elles eussent le temps de se mettre en bataille, il les précipita sur celles qui passoient encore, & les défit avec autant de sûreté que de gloire. Le roi y perdit près de trois mille hommes, & le général y périt lui-même avec les principaux Officiers.

Il auroit été trop dangereux pour le comte de Salisbury d'avancer plus loin, tandis que le duc de Sommerset s'approchoit lui-même avec une puissante armée. Il fut assez satisfait de s'être ouvert un passage pour aller joindre le duc d'Yorck, qui continuoit ses levées dans

le pays de Galles ; &, résolus tous deux de faire un dernier effort pour résister à l'orage qui se formoit sur leur tête, ils pressèrent le comte de Warwick de repasser la Manche avec toutes les troupes qu'il pourroit tirer de sa garnison de Calais. L'éloignement n'empêcha point le comte de les rejoindre, accompagné du chevalier Trollop, qui s'étoit acquis de la réputation dans les guerres de France, & qui commandoit sous lui son détachement. Mais la reine, ne comptant pas moins sur la supériorité de ses troupes, les fit avancer jusqu'à Glocester ; &, par le conseil de Sommerset, elle trouva le moyen de faire disperser dans le camp ennemi une proclamation du roi, qui promettoit le pardon à tous les partisans des seigneurs rebelles, sans autre condition que de quitter aussi-tôt les armes. Cet artifice produisit un effet surprenant. L'armée du duc, s'imaginant que l'avantage du nombre rendoit le roi déjà sûr de la victoire, ne songea qu'à profiter du pardon, en prenant la fuite par bandes ; & Trollop même, à qui le comte de Warwick n'avoit pas déclaré qu'il étoit question de combattre son maître, mit le comble au désordre en passant la nuit dans le camp du roi, avec le corps qu'il commandoit. Une désertion si imprévue jeta les chefs dans une consternation

qui ne leur permit plus de penſer qu'à la fuite. Le duc d'Yorck prit le parti de s'embarquer pour l'Irlande, tandis que les comtes de Saliſbury & de Warwick ſe retirèrent à Calais avec le comte de la Marche ſon fils, qui étoit alors âgé de dix-neuf ans.

Ce n'étoit pas la ſeule eſpérance de rétablir ſes affaires en Irlande, qui faiſoit prendre cette route au duc d'Yorck; il y étoit attiré ſur les traces de milady Nevill, qui, dans l'embarras où elle s'étoit trouvée par les propoſitions de la reine, avoit mieux aimé ſe dérober de la cour, que d'y acheter ſa faveur au prix dont on l'avoit fait dépendre. Cette princeſſe, en approuvant le conſeil qu'elle avoit reçu de Sommerſet, avoit pris occaſion du premier ſuccès de cet artifice, pour former un autre deſſein dont elle eſpéroit des fruits beaucoup plus importans. C'étoit pour quelque entrepriſe de cette nature, qu'elle avoit gardé ſi long-temps milady Nevill auprès d'elle. Ne pouvant douter qu'elle ne conſervât toujours ſon ancien pouvoir ſur le duc d'Yorck, elle lui avoit propoſé de ſe rendre, pendant la nuit, dans un village qui étoit à peu de diſtance de ſon camp, & de le faire avertir qu'elle y étoit venue pour ſe procurer encore une fois la ſatisfaction de le voir. Ce qu'elle auroit jugé à propos de lui

dire ou de faire pour lui dans le rendez-vous où elle l'auroit engagé, avoit été abandonné à ſon choix ; parce que la reine s'imaginant bien qu'il ne ſe feroit point accompagner d'un corps de troupes conſidérable dans une partie d'amour, ſe propoſoit de le faire enlever par l'élite de ſa cavalerie, dont elle avoit déjà diſpoſé les chefs à cette entrepriſe. Milady Nevill, accoutumée à joindre les plus nobles ſentimens aux foibleſſes du cœur, dédaigna intérieurement une ſi vile commiſſion ; &, quoiqu'il lui reſtât peu d'inclination pour le duc, elle ne put entendre ſans douleur qu'on lui propoſât de trahir un homme qu'elle avoit aimé. Mais, n'oſant rejeter ouvertement des inſtances qui étoient accompagnées d'autant de menaces que de promeſſes, elle feignit de s'y rendre, dans la réſolution d'avertir le duc du péril qui le menaçoit, & de chercher enſuite une retraite où elle pût trouver la fin de tant d'aventures dont elle commençoit à ſe laſſer. Elle ſe fit conduire dans le village que la reine lui avoit marqué ; mais, au lieu d'inviter le duc à s'y rendre, elle lui avoit écrit qu'il devoit ſe garder de quitter ſon camp, s'il ne vouloit expoſer ſa vie.

Cependant, comme le duc d'Yorck ne put recevoir cette lettre ſans apprendre du meſſa-

ger, que milady Nevill étoit dans un village peu éloigné, il y envoya deux de ses plus fidèles Officiers, tant pour l'engager à se laisser conduire dans son camp, que pour tirer d'elle un secret qu'elle ne lui avoit communiqué qu'à demi. Ils eurent toute la facilité qu'ils souhaitoient de l'entretenir. Mais, après avoir reconnu, par leurs offres, qu'elle les trouveroit disposés à la servir avec zèle, elle les pria de la conduire au port voisin, en leur faisant espérer que le duc leur tiendroit compte de ce service. L'ordre que les gens du roi avoient de lui obéir, leva tous les obstacles qu'elle en auroit pu craindre. Son intention étoit peut-être de passer en Irlande, où elle avoit demeuré assez long-temps pour s'y être formé des habitudes; & sans doute qu'elle marqua ce dessein à ses guides, puisqu'ils le rapportèrent au duc d'Yorck. Mais, dans les alarmes qui la faisoient fuir, elle monta sur le premier vaisseau qu'elle trouva prêt à faire voile. C'étoit un de ceux que le comte de Warwick avoit amenés de Calais, & celui qui avoit ordre de se tenir disposé à partir pour servir à la retraite du jeune comte de la Marche, si le sort des armes se déclaroit contre son père. Cette nuit étant la même que le chevalier Trollop avoit choisie pour se ranger du parti du roi, c'étoit aussi celle où le comte de

la Marche, accompagné des comtes de Salisbury & de Warwick, fut forcé, par son père, de se rendre à bord, pour gagner Calais; de sorte que ces trois seigneurs entrèrent dans le vaisseau presque au même moment que milady Nevill, & dans le temps qu'elle faisoit au capitaine des questions sur sa route, auxquelles il n'étoit point en état de satisfaire.

Dans la précipitation avec laquelle on se mit en mer, elle entendit nommer les deux comtes; & elle ressentit, à ces deux noms, autant de crainte que de surprise, sans pouvoir se procurer le moyen de sortir du vaisseau. Elle ne put même éviter, dès le lendemain, la vue de son père, qui marqua de l'empressement pour offrir ses services à une dame dont on lui vanta les charmes, en lui apprenant qu'elle étoit la compagne de sa route. Mais, ne pouvant manquer d'adresse après toutes ses aventures, elle le reçut avec autant de tranquillité que si elle s'étoit préparée à le voir; &, s'étant jetée à ses pieds, elle fit valoir la confiance qu'elle avoit eue dans l'affection paternelle, pour lui demander un asile qu'elle ne pouvoit plus espérer en Angleterre depuis qu'elle s'étoit attirée la disgrace de la reine, en rendant service au duc d'Yorck & à son parti. C'étoit prendre ce généreux vieillard par l'endroit le plus sensible.

Il oublia le juste ressentiment qu'il avoit de la conduite de sa fille, pour lui faire expliquer en quoi elle avoit offensé la reine. Milady Nevill, rentrant alors dans le cours de la vérité, dont elle lui apprit toutes les circonstances, obtint bientôt sa grace en faveur d'une si belle action. Mais on voulut savoir tout ce qu'elle avoit pu découvrir des desseins de la reine dans la familiarité où elle avoit vécu avec elle, & cette curiosité la replongea dans d'autres peines.

Si l'on a suivi toutes les circonstances de sa conduite, on trouvera son caractère assez extraordinaire pour avoir mérité justement l'attention des historiens, & l'admiration qu'elle a obtenue dans sa patrie. C'est un mêlange bizarre des vertus & des vices qui paroissent le moins faits pour être réunis; toute la noblesse, la droiture & la générosité d'un sang illustre, avec le déréglement d'inclinations & la corruption de mœurs qui rendent une femme méprisable dans les conditions les plus communes. Elle résista long-temps à tout le poids de l'autorité paternelle; & l'unique aveu que le comte put tirer d'elle, fut que la reine avoit juré la perte du duc d'Yorck; & que les raisons d'état dont elle coloroit sa haine, n'étoient que le voile de ses ressentimens personnels. Il falloit qu'elle eût pénétré beaucoup plus loin dans les

ſecrets du miniſtère, puiſqu'ajoutant un conſeil à cette déclaration, elle preſſa ſon père de s'oppoſer au deſſein que le duc pourroit former de rentrer en Angleterre; &, ſans ſe laiſſer ébranler par les prières ni par les menaces, elle refuſa conſtamment de trahir la reine & le duc de Sommerſet.

Cependant la conduite des vainqueurs jeta quelque jour ſur ce qu'elle annonçoit avec tant d'obſcurité. La reine étant retournée à Londres comme en triomphe, convoqua l'aſſemblée du parlement; &, craignant peu de réſiſtance à la tête de ſes troupes, elle fit déclarer le duc d'Yorck & ſes principaux adhérens, ennemis de l'état, & coupables de haute trahiſon. Tous leurs biens furent confiſqués par la même ſentence; & cette rigueur s'étendit juſqu'à leurs deſcendans, qui furent déclarés incapables de poſſéder aucune charge publique juſqu'à la quatrième génération. Le duc d'Exceſter fut revêtu de la charge de grand-amiral, qui n'étoit pas encore remplie; &, tandis qu'il mettoit un nouvel ordre dans la marine, le duc de Sommerſet reçut ordre d'aller prendre poſſeſſion de ſon gouvernement de Calais. A la vérité, il compta trop aiſément que le comte de Warwick lui remettroit cette place, ou qu'étant preſque ſans garniſon, il ne feroit point capable d'une

forte résistance. Cependant la valeur des officiers suppléant au nombre, le duc se vit contraint de se retirer à Guines, pour s'y donner le temps d'augmenter ses forces. La reine fit équiper sur le champ quelques vaisseaux à Sandwich, sous le commandement du chevalier Manford. Mais le comte de Warwick étant remonté sur les siens, les surprit dans le port au moment qu'on s'y attendoit le moins, fit tous les officiers prisonniers, & les mena à Calais, où le comte de la Marche en fit exécuter douze, par représailles de quelques exécutions aussi sanglantes que la reine avoit fait faire à Londres après la rencontre de Ludlow.

Quoique le comte de Salisbury n'eût tiré de sa fille que des explications imparfaites, elles lui suffirent pour juger que la liberté ou la vie du duc d'Yorck étoit menacée par quelque trahison; & ce fut sur cette crainte que, l'ayant fait avertir de ne pas abandonner l'Irlande, il forma le plus fatal dessein que la reine eût à craindre pour la ruine de tous les siens. La province de Kent ayant marqué, dès le commencement de la guerre, un zèle éclatant pour la maison d'Yorck, il ne douta point que le même feu n'y pût être aisément rallumé, sur-tout dans des circonstances où la cour y faisoit faire les plus rigoureuses informations contre les

chefs de l'ancienne révolte. Falcombrige, qu'il y fit paſſer de Calais, l'ayant confirmé dans cette eſpérance, il le chargea d'y répandre un manifeſte, où, pour s'aſſurer également de tous les ordres de la province, il atteſtoit le ciel, qu'il n'avoit point d'autre motif, en prenant les armes, que de délivrer le pauvre peuple de l'oppreſſion ſous laquelle il gémiſſoit, & de lui aſſurer ſes libertés & ſes privilèges. Ainſi, ſans nommer le duc d'Yorck, parce qu'il ſe tenoit sûr de ſes partiſans, il mettoit dans ſes intérêts juſqu'à ceux qui avoient le plus d'éloignement pour la ruine des Lancaſtre. Avec l'armée nombreuſe qu'il comptoit de lever en un moment par cette ruſe, il étoit réſolu d'aller droit à Londres, où ſon parti ne manquoit pas d'intelligences, de ſe rendre maître de la ville, & de fondre enſuite ſur la cour qui étoit ſans défenſe à Coventry, pour arracher auſſi-tôt le ſceptre de la main du roi, & l'offrir au duc d'Yorck, qu'il rappelleroit alors d'Irlande.

Un ſi grand projet ne pouvoit être formé par deux hommes plus capables de l'exécuter. Les comtes de Salisbury & de Warwick, partis de Calais avec quinze cens ſoldats, ſe trouvèrent à la tête de quarante mille en arrivant aux portes de Londres. Elles leur furent ouvertes par les habitans, qui étoient diſpoſés à

les recevoir. L'archevêque de Cantorbéry, les évêques de Londres, de Lincoln, & de plusieurs autres villes se déclarèrent pour eux. Ils ne trouvèrent d'opposition que de la part du lord Scales, gouverneur de la Tour, qui, étant arrivé aussi-tôt qu'eux avec quelques troupes, menaça de détruire la ville à coup de canons. Ils prirent le change, en se laissant amuser par ses escarmouches : & c'est la seule faute qu'il y eut à reprocher à leur prudence. Scales vouloit donner à l'armée du roi le temps de se rassembler. Le duc de Sommerset, revenu nouvellement de Guines, & le duc de Buckingham furent nommés pour la conduire ; ou plutôt, la reine la commandoit elle-même, puisque, malgré la présence du roi, rien ne s'y faisoit que par ses ordres. Elle s'avança vers les mécontens jusqu'à Northampton, où elle campa dans la plaine, ayant à dos une petite rivière, qu'elle s'étoit hâtée de passer, de peur que les ennemis ne se servissent de cette barrière pour retarder le combat.

Le jeune comte de la Marche, qui s'étoit mis à la tête de son parti, n'eut pas plutôt appris que le temps qu'on perdoit à Londres avoit donné au roi celui de rassembler ses troupes, qu'il pria le comte de Salisbury de demeurer dans la ville pour faire tête au lord Scales,

tandis qu'il iroit au-devant des ennemis avec le comte de Warwick & milord Cobham, qui prirent la qualité de ses lieutenans généraux. Il étoit important pour ce jeune prince de paroître avec cette distinction dans un parti dont il devoit être un jour le chef.

Cependant, le comte de Warwick, chargé de tous les soins du commandement, pressa si vivement sa marche, qu'il joignit l'armée du roi à Northampton. Ayant assis son camp à peu de distance, il soutint la feinte de son père, en députant l'évêque de Salisbury au roi, pour lui faire des propositions vagues, qui ne furent point écoutées. Il affecta de ne pas se rebuter; &, raillant l'évêque du mauvais succès de sa commission, il renvoya à sa place un héraut d'armes, avec ordre de demander pour lui-même la permission d'aller faire au roi ses très-humbles remontrances. Mais, ce second messager ayant été rejetté avec beaucoup de hauteur, le comte, piqué à son tour, en fit partir un troisième, chargé de cette brusque déclaration : « Qu'il auroit l'honneur de parler » au roi avant qu'il fût quatre heures sonnées, » ou qu'il seroit étendu sans vie sur le champ » de bataille ».

Cette menace fut regardée comme le signal du combat. Rapin a recueilli avec tant de soin

les principales circonstances de cette mémorable journée, que j'emprunterai une partie de ses termes. Le 19 juillet 1460, dit cet historien, l'armée des seigneurs s'avança vers celle du roi. Le comte de Warwick commandoit l'aîle droite, le lord Cobham étoit à la gauche, & le comte de la Marche au centre. Les ducs de Sommerset & de Buckingam étoient à la tête de l'armée royale, pendant que la reine se tenoit à quelque distance pour observer les événemens, & pour distribuer ses ordres : le roi demeura au camp dans sa tente, attendant le succès d'un combat, qui, selon les apparences, devoit lui assurer la couronne, ou l'en priver pour jamais. La bataille ne commença qu'à deux heures après midi, après que les seigneurs eurent fait publier dans leur armée, qu'on se fît une loi inviolable de ne faire aucun mal au roi, d'épargner les simples soldats, & de faire main-basse sur les officiers. Un historien anglois prétend que par ce dernier ordre, qui fut compris de tout le monde, ils entendoient les ducs de Sommerset & de Buckingham, auxquels le comte de Warwick portoit une haine personnelle. On combattit deux heures (1) avec tant de furie, que le champ de bataille étoit couvert de morts.

(1) Quelques historiens disent cinq heures.

Enfin le lord Gray, qui commandoit un corps confidérable de l'armée du roi, s'étant rangé tout d'un coup du côté des mécontens, cette défection imprévue fit perdre cœur aux troupes royales; elles commencèrent peu-à-peu à lâcher pied, & la rivière qu'elles avoient à dos s'oppofant à leur paffage, il s'en noya un grand nombre, tandis que les autres furent taillés en pièces avec tant d'acharnement, qu'il en périt dix mille.

Le duc de Buckingham, le comte de Shrewsbury, fils du fameux Talbot, le lord Beaumont, & plufieurs autres perfonnes de diftinction, furent tués fur la place.

Quel fujet de conftemation pour la reine! mais ce n'étoit que le prélude de fes malheurs. Elle prit la fuite avec le jeune prince de Galles & le duc de Sommerfet; & dans l'incertitude de la retraite qu'elle devoit choifir, troublée mortellement par la crainte d'être livrée à fes ennemis, elle fe détermina enfin à prendre la route de Durham. Pendant qu'elle fe fauvoit à toute bride, Henri, qui n'avoit pas quitté fa tente, fut enlevé par le comte de Warwick. Il fut conduit à Northampton, & de-là à Londres, dans un état qui auroit paru plus digne de pitié, fi fon imbécillité naturelle ne l'eût rendu comme infenfible à la bonne & à la mauvaife fortune.

Le comte de Salisbury, qui voyoit une partie de ses projets exécutés par son fils, dépêcha aussi-tôt en Irlande, pour inviter le duc d'Yorck à venir prendre possession de la couronne. Le temps qui étoit nécessaire au duc pour le voyage fut employé à convoquer un parlement; & dans cet intervalle, les vainqueurs usèrent de l'autorité royale pour tout ce qui étoit convenable à leurs intérêts.

Il sembloit effectivement que le duc d'Yorck n'eût qu'à paroître, pour recueillir tous les fruits de la victoire. Cependant, soit qu'il fût arrêté par quelques raisons politiques qui l'obligèrent encore à la modération, soit qu'il ne trouvât point le parlement disposé à seconder tous ses désirs, il ne fit point tout l'usage qu'il pouvoit du succès de ses armes. S'étant rendu à la chambre des seigneurs qui étoient déjà assemblés, il se plaça près du trône, comme s'il eût attendu qu'on le priât d'y monter. Mais il eut, comme Jules César, le chagrin de voir régner autour de lui un silence qui glaça son courage. L'archevêque de Cantorbéry augmenta sa confusion, en lui demandant s'il avoit salué le roi depuis son arrivée. Sa rougeur le trahit à cette question. Il répondit au prélat, qu'il ne connoissoit personne à qui il dût cet honneur; & sortant de la chambre avec les marques d'un vif dépit,

dépit, il se retira dans sa maison, d'où il envoya au parlement un écrit qui contenoit ses prétentions, & les raisons sur lesquelles il les croyoit appuyées. Il paroît étonnant que le comte de Salisbury & les autres chefs de la même faction, n'eussent pas tenté de donner le branle à l'assemblée des seigneurs, en proposant au duc de s'asseoir sur le trône : mais il vouloit devoir apparemment cet honneur aux suffrages libres de la nation, & ses partisans avoient reçu ses ordres. Quoi qu'il en soit, les délibérations des deux chambres ne lui furent point aussi favorables qu'il l'avoit espéré. En reconnoissant son droit incontestable à la couronne, on régla par un acte solemnel, qu'il ne la porteroit qu'après la mort de Henri, & que ce prince demeureroit pendant le reste de sa vie en possession de son rang. C'étoit donner néanmoins une exclusion formelle à la maison de Lancastre, éloigner du gouvernement la reine & le prince de Galles, enfin livrer le roi entre les mains du duc, avec toute l'autorité royale. Il parut satisfait de ce tempérament, parce qu'il n'y avoit que la force ouverte qui pût lui faire obtenir davantage. S'il lui resta quelque chose à désirer, ce fut de se voir délivré d'une ennemie aussi dangereuse que la reine. N'ignorant point qu'elle s'étoit retirée à Durham, il lui fit porter un ordre du roi

de ſe rendre à la cour, ſans eſpérance, à la vérité, de lui trouver aſſez de ſoumiſſion pour venir ſe livrer entre ſes mains, mais aſſez content, s'il pouvoit lui faire un crime aux yeux de la nation, du refus qu'elle feroit d'obéir à ſon mari; & ſe flattant même que dans l'impuiſſance où il la croyoit de former la moindre entrepriſe, elle ſeroit forcée d'abandonner l'Angleterre, pour chercher une autre retraite avec ſon fils.

Juſqu'ici les grandes qualités de Marguerite ont paru comme obſcurcies par le ſecours qu'elle tiroit de ſes miniſtres. Avec les lumières d'un Suffolck, & l'audace du premier Sommerſet, il ne lui falloit que de l'ambition pour gouverner avec éclat, & pour ſe faire craindre ou reſpecter de ſes plus fiers ennemis. Mais dans l'état où elle ſe trouvoit réduite depuis la bataille de Northampton, il ne lui reſtoit plus de reſſource que dans elle-même. Sa ſuite étoit à peine compoſée de huit perſonnes, qui étoient plutôt ſes domeſtiques, que ſes conſeillers ou ſes amis. Le duc de Sommerſet venoit de paſſer en France par ſon ordre, pour aller ſolliciter des ſecours fort incertains dans les circonſtances de la mort récente du roi Charles, qui venoit de ſe laiſſer mourir de faim, dans la crainte d'être empoiſonné par le dauphin ſon fils. Elle avoit à ſe défier

continuellement des bourgeois de Durham, dont tous les respects lui paroissoient forcés, & qui lui faisoient trop valoir le péril auquel ils s'exposoient en lui accordant un asyle. Elle étoit sans argent, sans armes, sans relations, dont elle pût espérer des ouvertures, enfin sans la moindre apparence de secours & de conseils. Ce fut dans une situation si accablante, qu'elle reçut l'ordre de retourner à Londres. L'intérêt de sa gloire, sa tendresse pour son fils, la haine qu'elle portoit à ses ennemis, furent les aiguillons qui excitèrent toute la grandeur de son ame, & qui lui firent entreprendre ce qu'elle n'auroit osé se promettre au plus heureux temps de son autorité & de sa puissance. Mais si l'on a peine à reconnoître une femme dans les héroïques desseins qui lui réussirent, on reconnoîtra bien moins une reine dans les tristes aventures dont ils furent suivis; & cette variété d'événemens va former une lecture si intéressante, que, si je ne parlois sur la foi de tous les historiens, on me soupçonneroit d'avoir transformé en roman une des plus sérieuses parties de l'histoire.

Après avoir excité sa mémoire à se rappeler tous les noms qui avoient fait quelque bruit dans la guerre, & ceux qui avoient été mêlés particulièrement dans la querelle de la maison royale, la reine se souvint que les lords Roos &

Clifford avoient tous deux un père à venger. Ils l'avoient perdu l'un & l'autre à la fin d'une bataille, dans une circonſtance où la vie de ces deux ſeigneurs pouvoit être égargnée, parce que leur mort n'ajoutoit rien aux fruits de la victoire. Marguerite ne douta point qu'un reſſentiment ſi juſte ne ſubſiſtât encore dans le cœur de leurs enfans. Ils avoient des terres conſidérables dans le nord de l'Angleterre : leurs vaſſaux lui parurent autant de ſoldats ſur leſquels elle pouvoit compter. Elle quitta furtivement Durham pour ſuivre ce premier rayon d'eſpérance, après avoir pris ſoin de faire répandre le bruit qu'elle ſe diſpoſoit à paſſer en France. Sa route fut moins longue que difficile : il falloit marcher la nuit plus ſouvent que le jour, & manquer quelquefois de toutes ſortes de commodités. Le haſard la fit tomber un jour dans la maiſon d'un des douze officiers à qui le comte de la Marche avoit fait trancher la tête à Calais. Elle trouva dans ſes enfans tant d'ardeur pour venger leur père, que, profitant auſſi-tôt de cette ouverture, elle les chargea de raſſembler tous les parens & les amis de ceux qui avoient eu part au même ſupplice, & de les lui amener dans les terres du lord Clifford, où elle avoit deſſein de ſe rendre.

Ce ſeigneur entra tout d'un coup dans les vues

de la reine, & se tint honoré de la préférence qu'elle lui accordoit dans le choix de ses défenseurs. Ses amis & ses vassaux se laissèrent enflammer du même zèle. Il se chargea de gagner milord Roos & le comte de Devonshire, qui se piquèrent de ne pas marquer moins de diligence & d'ardeur. Dans l'espace de huit jours, la reine se vit une garde de deux mille hommes bien armés. L'arrivée de ceux qu'elle s'étoit assurés sur la route, l'ayant augmentée de cinq cens hommes, dont la plupart étoient au-dessus de la condition de soldats, elle choisit ceux dont elle crut pouvoir tirer quelque service en qualité d'officiers. Elle se les attacha par ses flatteries & ses caresses, autant que par l'intérêt commun qui les avoit réunis. Il n'étoit pas question de récompense, dans une conjoncture où elle ne subsistoit elle-même que par la générosité des seigneurs qui la faisoient vivre. Mais pour gagner ceux qui n'étoient pas capables de se laisser conduire par des motifs si nobles, elle employa un autre artifice, dont le succès surpassa ses espérances. Ce fut de leur promettre le pillage de toutes les terres du duc d'Yorck & des seigneurs de son parti, qui pourroient se rencontrer dans sa marche. Cette promesse lui créa dans peu de jours une armée. Elle se trouva ainsi à la tête de vingt-cinq mille hommes, qui accou-

rurent de toutes les provinces voiſines, avant que le duc d'Yorck & ſes amis euſſent le moindre ſoupçon de l'orage qui les menaçoit.

Il croyoit la reine en France; & s'il avoit ſouhaité ſon départ comme le ſeul moyen de jouir tranquillement de tous ſes avantages, il regrettoit depuis quelque temps qu'elle fût échappée à ſa vengeance. Milady Nevill, rétablie dans l'amitié de ſon père, avoit perdu les idées de retraite qui lui avoient fait quitter ſa patrie; & rappelée à Londres par la diſgrace de la reine, dont le reſſentiment ne lui paroiſſoit plus à redouter, elle n'avoit pas réſiſté à l'ambition qui lui avoit fait revoir avec plaiſir le premier homme de l'état dans ſon amant. Le duc s'étant attaché à elle avec de nouveaux empreſſemens, elle s'étoit rendue plus facilement à ſes inſtances qu'à celles de ſon père. L'éloignement de la reine ſembloit lever le ſcrupule qu'elle avoit eu de la trahir. Enfin, dans les explications qu'elle avoit eues avec lui ſur l'aventure de Ludlow, non-ſeulement elle lui avoit découvert le riſque qu'il avoit couru pour ſa liberté, mais le félicitant encore d'avoir ſuivi les conſeils de ſon père, qui l'avoient retenu en Irlande, elle lui avoit appris que ſa mort avoit été jurée entre la reine & le jeune duc de Sommerſet. Sans approuver leur ferment, milady

Nevill, à qui ils avoient cru les mêmes désirs de vengeance pour la mort de Sommerset le père, s'étoit trouvée comme obligée d'entrer dans leur complot. L'exécution en devoit être fort sanglante. La reine se proposoit, après avoir fait enlever le duc, de le faire conduire secrettement dans le château où son favori avoit reçu la sépulture après la bataille de S. Albans, & de de le faire égorger sur son tombeau.

En faisant ce récit au duc d'Yorck, milady Nevill lui avoit protesté qu'elle n'avoit feint de goûter le furieux projet de la reine, que pour s'assurer plus de facilité à le faire manquer, & le service qu'elle lui avoit rendu à Ludlow garantissoit sa sincérité. Mais le duc en avoit conçu tant d'horreur pour son ennemie, qu'il ne se pardonnoit point de l'avoir laissée tranquille à Durham, & de lui avoir comme ouvert la voie pour se sauver en France. Il étoit dans ces dispositions, lorsqu'il apprit de quoi il étoit menacé par une femme d'un caractere si implacable. Cette puissante armée, qu'elle commandoit elle-même, sembloit avoir été tirée du néant. Il avoit congédié nouvellement ses troupes, & le comte de Warwick, son héros, étoit depuis peu dans son gouvernement de Calais.

Cependant le comte de Salisbury ramassa cinq mille hommes avec toute la diligence dont

il étoit capable, & servant de conseil au duc ; qui se mit à leur tête, ils s'avancèrent ensemble jusqu'à Wakefield, où l'armée de la reine étoit campée. Leur animosité se changea en fureur à la nouvelle d'une infinité de désordres que leur ennemie avoit fait commettre dans leurs terres, & dans celles de leurs amis. On s'attendoit moins à une guerre réglée, qu'aux plus affreux excès où deux partis puissent être entraînés par la haine.

Cependant le duc apprit que l'armée de la reine grossissoit de jour en jour, & ne comptant point sur d'autres troupes que celles qu'il attendoit du pays de Galles, il ne pouvoit les espérer assez tôt pour satisfaire l'ardeur qu'il avoit de combattre en arrivant à Wakefield. Il se trouva même obligé, par l'inégalité du nombre, & par la nécessité de se couvrir de quelques retranchemens, de se renfermer dans le château de Sandal, qui lui appartenoit, & dans lequel il ne pouvoit être aisément forcé sans artillerie. Il y fut investi aussi-tôt par la reine : mais lorsqu'elle eut reconnu la situation de cette place, elle désespéra de l'emporter par une attaque régulière, & reprenant son camp dans la plaine, elle résolut d'affamer son ennemi, en lui coupant tous les passages. Il n'en coûtoit qu'à sa haine, dont la violence étoit ainsi suspendue : encore trouva-

t-elle le moyen de la fatisfaire par les défis & les menaces qu'elle lui fit continuellement, en lui reprochant qu'un homme qui afpiroit à la couronne, avoit la lâcheté de fe laiffer enfermer par une femme. Le duc avoit marqué jufqu'alors beaucoup de prudence & de conduite ; mais emporté par fes reffentimens, il ne s'impofa plus de bornes. Ces reproches lui étoient faits par écrit : il y répondit de même par les plus injurieufes accufations. Il traita la reine d'inceftueufe & d'adultère, dans le commerce qu'il lui attribuoit avec les deux Sommerfet ; &, la peignant comme un monftre d'incontinence & d'ambition, il fe glorifioit d'être appellé par le ciel à la punition de fes crimes. Ils s'irritèrent ainfi mortellement pendant huit jours ; & fi le comte de Salisbury n'eût retenu le duc, il auroit couru mille fois à la vengeance, fans égard pour le nombre, & au mépris de tous les hafards.

La reine, qui le tenoit trop bien renfermé pour craindre qu'il pût lui échapper, jouiffoit déjà du plaifir de voir fa victime entre fes mains, & s'occupoit à méditer fon fupplice. Tant de lenteur néanmoins l'auroit expofée à quelque revers, fi le duc fe fût affez modéré pour attendre le comte de la Marche fon fils, qui avoit déja levé vingt-trois mille hommes,

avec lesquels il accouroit pour le dégager. Mais il crut s'appercevoir que la reine, qui avoit divisé ses forces dans la vue de lui couper les vivres, n'avoit retenu près d'elle qu'un corps de troupes qui ne surpassoit pas les siennes. Il se flatta qu'en fondant sur elle, il auroit le temps de la défaire entièrement, & de la tuer ou de l'enlever, avant que les autres parties de son armée pussent la rejoindre. Tous les conseils du comte de Salisbury ne furent point capables de lui faire abandonner cette pensée.

Il ne se trompoit point en croyant la reine assez mal accompagnée; mais il ne savoit pas que c'étoit un artifice de cette princesse, pour l'attirer hors de ses murs. Elle avoit posté quinze mille hommes derrière une coline, qui les déroboit à la vue du château. A peine le duc se fut-il avancé dans la plaine, qu'il reconnut son imprudence. Il étoit temps encore de la réparer, en se hâtant de retourner sur ses pas; mais la honte de fuir, & l'espérance de suppléer à la pétitesse de son armée par son expérience & son courage, lui firent tenir ferme contre la première attaque de l'ennemi. Il le repoussa même avec quelque avantage; &, ne se présentant pas avec moins de fermeté aux quinze mille hommes qui fondirent aussi-tôt sur lui, il se soutint quelques momens sans perte &

ſans déſordre. Enfin, le nombre ayant entièrement prévalu, ſes troupes furent taillées en pièces; & il perdit lui-même la vie en combattant avec un merveilleux courage. Le comte de Salisbury fut fait priſonnier, après avoir été bleſſé dangereuſement.

Une mort ſi glorieuſe faiſoit perdre à la reine la plus douce partie de ſa vengeance. Cependant ſes amis y ſuppléèrent par une action qu'elle ne put apprendre elle-même ſans horreur. Le duc avoit eu à ſon côté, dans le combat, ſon ſecond fils, qui portoit le titre de comte de Rutland, jeune homme d'une grande eſpérance, & qui étoit encore ſous la conduite d'un gouverneur. Il prit la fuite après la mort de ſon père; &, par l'adreſſe autant que par le courage du gouverneur, il s'approchoit déjà du château de Sandal, où ſa vie auroit été du moins en ſûreté. Mais le lord Clifford, qui l'avoit vu fuir, le pourſuivit avec tant de diligence, qu'il le joignit à cent pas du chateau. Il le fit ſaiſir par ſes gens, & lui enfonça de ſang froid ſon poignard dans le ſein, malgré les inſtances & les larmes du gouverneur, qui lui demandoit à genoux la vie de ce malheureux prince.

Ce fut le même Clifford qui, retournant auſſi-tôt ſur le champ de bataille, y fit cher-

cher le corps du duc, qui fut trouvé ſous un tas d'autres morts. Il lui coupa la tête ; &, lui ayant fait à la hâte une couronne de papier, il la mit au bout d'une lance, pour l'offrir dans cet état à la reine. Elle détourna d'abord les yeux, comme ſi elle eût été effrayée de cette vue. Mais, la force de la haine & de la vengeance prenant le deſſus ſur tous ſes ſentimens, elle voulut que cet affreux objet demeurât exposé devant elle pendant le reſte du jour ; & elle le fit planter enſuite ſur les murailles d'Yorck. Le comte de Salisbury fut forcé d'aſſiſter à ce ſpectacle ; &, tout bleſſé qu'il étoit, il fut conduit ſur le champ dans une ville voiſine, où la reine donna ordre qu'on lui tranchât la tête ſur un échafaut. Ce brave vieillard laiſſa tomber quelques larmes, en regrettant de n'avoir pas verſé au lit d'honneur le peu de ſang qui lui reſtoit.

Tel fut le ſuccès de cette fameuſe bataille qui ſembloit devoir relever la maiſon de Lancaſtre, & ruiner toutes les eſpérances de celle d'Yorck par la mort de ſon chef. La reine étoit ſi perſuadée qu'il ne lui reſtoit plus rien à redouter après ſa victoire, qu'affectant plus de mépris pour le comte de la Marche, que le duc d'Yorck n'en avoit marqué pour elle, la nouvelle de ſon approche ne put lui ôter le deſſein

de ſe rendre à Londres, pour achever glorieuſement ſon ouvrage en délivrant le roi ſon époux. Elle y étoit appellée d'ailleurs par l'eſpérance de ſurprendre le comte de Warwick, qui y étoit demeuré à garder ce prince, & qui étoit le ſeul homme, dans l'état, qu'elle crût capable de ranimer un parti dont elle venoit d'abattre le fondement. Il lui parut ſi impoſſible qu'il pût lui échapper, qu'en faiſant porter la tête du comte de Salisbury à Yorck pour y être plantée ſur le mur, à côté de celle du duc, elle avoit recommandé qu'on prît ſoin d'y préparer une place pour celle de ſon fils; & ſa ſeule crainte étant qu'il ne prît le parti de quitter Londres pour joindre le comte de la Marche, elle forma pluſieurs détachemens de ſon armée, qui eurent ordre de garder les chemins qui conduiſent au pays de Galles, & de lui couper du moins les paſſages, s'ils ne pouvoient le prendre vif ou mort.

Le duc de Sommerſet, qui revenoit de France avec peu de fruits de ſa négociation, la reçut, ſur ſa route, dans le château qu'il avoit près de Saint-Albans. Il étoit arrivé la veille, avec ſi peu de ſuite & d'éclat, que ne s'étant pas même fait connoître en chemin par ſon nom, la nouvelle de ſon retour n'étoit pas encore ſortie de ſon château; de ſorte que la

rencontre inespérée d'un ministre si fidèle causa à la reine autant de surprise que de joye. Après lui avoir rendu compte de ce qu'il avoit fait pour son service, & l'avoir remerciée de la vengeance qu'elle avoit tirée de la mort de son père, il lui apprit que le hasard lui offroit une belle occasion de chagriner le comte de Warwick, & peut-être de le faire tomber entre ses mains, en se saisissant d'une femme qu'il aimoit avec la plus vive passion. Le duc parloit d'*Elizabeth Woodwille*, qui étoit revenue de France avec lui sans le connoître ; & qui, se rendant auprès de sa famille dans la province de Northampton, s'étoit arrêtée à Saint-Albans pour y passer la nuit. Cette dame étoit fille de Jacqueline de Luxembourg, duchesse de Betfort, & née de son second mariage avec le chevalier Richard Woodwille. Son père l'ayant mariée, dans son enfance, au chevalier Gray, l'un des plus zélés partisans de la maison de Lancastre, elle avoit eu, tout à la fois, le malheur de perdre son mari à la bataille de Saint-Albans, & celui de voir tous ses biens confisqués par le vainqueur. C'étoit pour réparer le mauvais état de sa fortune, qu'elle avoit entrepris le voyage de France, avec l'espoir d'y recuillir quelques biens de la succession de sa mère. Le comte de Warwick, qui étoit alors

gouverneur de Calais, l'avoit vue lorſqu'elle avoit paſſé dans cette ville ; &, joignant à ſes qualités héroïques beaucoup de penchant pour les femmes, il avoit conçu pour elle une de ces grandes paſſions, qui deviennent la ſource de mille événemens extraordinaires dans le cœur d'un héros. Il avoit fait pluſieurs fois le voyage de Paris, dans le ſeul deſſein de la voir ; & ſa recommandation n'avoit pas peu ſervi au ſuccès des affaires qui la conduiſoient en France. Il ignoroit néanmoins ſon retour, par la modeſtie d'Elizabeth, qui ne s'étoit pas rendue aſſez familière avec lui pour l'en avertir ; & le duc de Sommerſet n'étoit informé de ce detail, que par les lumières qu'il avoit reçues dans ſon dernier voyage de France.

Il étoit ſi important pour la reine de mettre le comte de Warwick hors d'état de nuire à ſes entrepriſes, que, dans la réſolution de ne rien négliger, elle donna ordre ſur le champ que Saint-Albans fût inveſti, moins pour faire entrer de la violence dans le deſſein qu'elle formoit ſur le récit du duc, que, pour faciliter, au contraire, par une voie douce, l'envie qu'elle avoit de retenir Elizabeth dans cette ville, ſans qu'on pût ſoupçonner que c'étoit à elle qu'elle penſoit particulièrement. Après s'être aſſurée qu'elle n'étoit point encore partie,

elle dépêcha au comte de Warwick un homme adroit, qui feignit de lui être envoyé par sa maîtresse, pour lui porter ses plaintes de la captivité où elle étoit retenue à Saint-Albans, & pour le prier de lui procurer quelque moyen de se rendre dans la maison de son père, où elle étoit appellée par des intérêts fort pressans. La pensée de la reine étoit que le comte hasarderoit tout pour servir une personne si chère, ou peut-être seulement pour la voir. Dans les idées de galanterie qui étoient particulières à ce siècle, on cherchoit à se signaler par les aventures les plus bizarres & les plus périlleuses. Un détachement considérable, qui avoit ordre de se régler sur les lumières qu'il recevroit du messager, devoit enlever le comte s'il sortoit de Londres, & le tuer, s'il faisoit assez de résistance pour rendre l'entreprise douteuse.

Mais elle manqua par deux obstacles qui faillirent à causer la perte de la reine. Ses troupes étoient les mêmes qu'elle avoit rassemblées par l'espérance du pillage; &, leur avidité n'ayant point encore été satisfaite, elles regardèrent l'ordre de bloquer Saint-Albans, comme une permission tacite de piller cette ville. Leur emportement fut si furieux, que la reine s'y étant transportée elle-même, au premier bruit du désordre,

défordre, à peine eut-elle le pouvoir d'arrêter une armée féditieufe, qui fe croyoit en droit de lui faire acheter fes fervices. Elle la fit rentrer néanmoins dans fon camp ; &, tandis qu'elle retournoit au château du duc de Sommerfet, on lui préfenta Elifabeth Woodwille, qui, dans l'alarme où elle étoit avec toute la ville, venoit lui demander volontairement fa protection. Rien n'étoit fi propre à lui faire oublier le chagrin qu'elle avoit reffenti du mépris de fes ordres. Elle la reçut avec l'admiration qu'on ne pouvoit refufer à fes charmes; &, rappelant les fervices que fon mari avoit rendus à la maifon de Lancaftre, elle en prit naturellement occafion de la combler de careffes.

Pendant ce temps-là, le comte de Warwick apprenoit, du meffager de la reine, le befoin que fa maîtreffe avoit de fon fecours. Il feroit parti fur le champ, s'il n'avoit confulté que fon amour & fon courage ; mais, étant déjà informé des avantages de la reine, & jugeant que fon deffein étoit de le venir furprendre à Londres, fa prudence lui fit penfer qu'il avoit plus d'un intérêt précieux à défendre, & qu'il falloit trouver quelque moyen de les réunir. La vengeance de fon père, la garde du roi & la sûreté de fa maîtreffe étoient trois moyens dont le moindre auroit fuffi pour

lui faire tenter l'impoffible ; fans compter qu'à l'âge où le comte de la Marche étoit encore, il fe croyoit obligé de prendre fa défenfe, pour achever l'ouvrage de fon père & le fien. Les troupes que le duc d'Yorck lui avoit laiffées pour la garde du roi, n'étoient point affez nombreufes pour le mettre en état de tenir la campagne ; mais il trouva le fecret de les groffir tout d'un coup en y incorporant les compagnies bourgeoifes de Londres ; &, n'ignorant point de quelles gens l'armée de la reine étoit compofée, il fe crut affez fort pour combattre une femme & des foldats fans difcipline. Il prit donc le chemin de Saint-Albans, à la tête de huit mille hommes, dont il s'étoit fait une armée en moins de vingt-quatre heures. N'ayant ofé laiffer le roi derrière lui, il le força de le fuivre ; & fa marche fut fi prompte, qu'en approchant du camp de la reine, il fe flatta de la prendre au dépourvu, comme elle avoit efpéré de le furprendre à Londres.

Mais elle avoit déjà reçu l'avis de fon approche par fon meffager ; & la tranquillité qui paroiffoit régner dans le camp, n'étoit qu'un ftratagême qui trompa le comte. Elle avoit donné ordre au duc de Sommerfet de s'embufquer avec une partie de fes troupes, dans quelque lieu d'où il pût le charger par derrière,

lorſqu'il le verroit engagé dans la plaine ; & celles qui étoient demeurées dans le camp devant s'avancer auſſi-tôt qu'il paroîtroit, elle étoit preſque sûre que, l'enveloppant ainſi de toutes-parts, il n'échapperoit que ceux à qui elle jugeroit à propos de faire grace.

Elle ne cacha point à la fille du chevalier Woodwille le danger qui menaçoit ſon amant. Elle vouloit s'aſſurer, par cette confidence, du progrès qu'il avoit fait dans ſon cœur, & connoître quelle utilité elle pouvoit eſpérer d'elle, ſi le ſuccès de ſes armes ne répondoit point à ſes eſpérances. Eliſabeth ne ſe croyoit pour le comte que les ſentimens d'eſtime, qui ſont le tribut du mérite, & ceux de la reconnoiſſance qu'elle croyoit devoir à ſes ſervices. Mais un avis ſi terrible lui fit découvrir, dans ſon propre cœur, des impreſſions qu'elle y avoit ignorées. Malgré le ſoin avec lequel elle étoit obſervée par la reine, elle trouva le moyen de faire avertir le comte des principales circonſtances du péril. Cet avis, qu'il reçut ſur ſa route, ne le déconcerta point. Il changea le deſſein qu'il avoit de fondre ſur le camp, en celui d'attaquer le duc de Sommerſet, dont il n'eut pas de peine à découvrir l'embuſcade ; &, le chargeant avec ſon impétuoſité ordinaire au moment qu'il s'y attendoit le moins, il l'auroit

infailliblement mis en déroute, si la situation du lieu n'eût été favorable aux troupes de la reine. Mais, tandis qu'elles en tiroient avantage pour se défendre, celles du camp, qui eurent le temps de s'avancer, le mirent à son tour dans un désordre qui ne put être réparé par l'habileté & la valeur. Il eut peine à se dégager, après avoir perdu trois mille hommes ; &, se sauvant avec ceux qui purent le suivre, il abandonna le roi, qui se trouva ainsi libre au milieu des vainqueurs. Les bourgeois de Saint-Albans, irrités du dessein que l'armée de la reine avoit eu de les piller, firent quelques mouvemens pour secourir le comte; mais ils payèrent cette hardiesse par la ruine de leur ville.

Le roi étoit accompagné, dans son carosse, de milady Nevill, que le comte de Warwick son frère avoit crue propre à lui adoucir les rigueurs de son sort par les agrémens de son entretien. Ainsi, la même fortune qui avoit fait remporter deux victoires à la reine, lui livroit encore tout ce qui restoit de cher à son ennemi depuis la malheureuse fin de son père. Elle jugea que deux femmes qui avoient tant de pouvoir sur le cœur du comte, lui serviroient tôt ou tard à le faire tomber dans le piège qu'il venoit d'éviter; &, sans leur faire appréhender aucun mauvais traitement, elle donna ordre

qu'elles fussent gardées soigneusement. Elle n'ignoroit pas néanmoins qu'elles l'avoient trahie toutes deux; l'une, en faveur du duc d'Yorck; & l'autre, par le service qu'elle venoit de rendre au comte de Warwick. Mais ce n'étoit point une vengeance subalterne qui étoit capable de flatter la reine; ou du moins, dans une ame telle que la sienne, les petits ressentimens étoient aisément sacrifiés aux mouvemens d'une haine plus violente. Si elle fit couper la tête à quelques seigneurs qui furent arrêtés dans leur fuite, ce fut moins pour les punir d'avoir pris les armes contr'elle, que pour ôter à son ennemi ses plus braves défenseurs. Ainsi, en faisant exécuter le lord *Bouville* & le chevalier *Kiriel*, elle fit grace à plusieurs autres prisonniers de guerre, qu'elle méprisoit trop pour les craindre.

Cependant, le comte de Warwick fut d'autant plus heureux dans sa retraite, que les deux détachemens qui l'avoient attendu sur le chemin du pays de Galles ayant été battus par le comte de la Marche, il ne trouva point d'obstacle qui l'empêchât de se joindre à ce prince. Leur rencontre sembloit annoncer une nouvelle bataille à la reine, & personne ne s'attendoit, qu'animés comme ils l'étoient tous deux par tant de pertes & d'outrages, ils dussent choisir, pour se venger, la voie la plus incer-

taine & la plus lente. Ce fut néanmoins Warwick même, qui conseilla au jeune comte de négliger quelque temps la reine, & d'aller droit à Londres pour se faire couronner. Sa maxime avoit toujours été, que le duc d'Yorck se perdoit par ses délais & ses ménagemens. Après avoir aspiré ouvertement au trône, il falloit tout oser, disoit-il, pour s'en assurer promptement la possession; & les compositions auxquelles le duc avoit consenti avoient été comme autant de basses rétractations, qui lui avoient ravi le fruit d'une si noble entreprise. Peut-être ce conseil venoit-il de la confusion qu'il avoit de s'être laissé enlever le roi. Il prévoyoit tout l'usage que la reine alloit faire du nom de son mari; & cherchant à réparer sa faute, il s'imaginoit que le parti du comte de la Marche agiroit avec plus d'audace en servant un chef qui seroit revêtu du même titre.

L'événement fit connoître que c'étoit la meilleure idée qu'il pût inspirer au comte. Ils se hâterent de gagner Londres. L'accueil qu'ils y reçurent augmenta leur confiance. On y avoit appris les désordres que l'armée de la reine avoit commis dans toutes sortes de lieux, & l'exemple de Saint-Albans avoit jeté tant de consternation parmi les bourgeois, qu'ils ouvrirent leurs portes & leurs bras à ceux qu'ils

crurent envoyés du ciel pour les garantir des mêmes violences. Dès le lendemain, le comte fit publier qu'il avoit des propositions importantes à communiquer à toute la ville. Il marqua le lieu, qui étoit une plaine voisine, où il rangea l'armée du comte de la Marche en bataille. Là, s'étant avancé seul, entre l'armée & le peuple, il demanda à haute voix, si l'on souhaitoit pour maître Henri de Lancastre. Comme il n'étoit pas difficile de deviner le sens de cette question, le peuple & l'armée répondirent unanimement, non, non. Il demanda ensuite, si l'on ne reconnoissoit pas pour légitime héritier de la couronne Edouard IV, chef de la maison d'Yorck, aussi digne du nom de roi par ses vertus que par le droit de sa naissance. On répondit plusieurs fois oui avec les plus vives acclamations. Le comte de la Marche parut alors, & reçut les soumissions de l'assemblée par des félicitations & des applaudissemens redoublés.

Il fut proclamé le jour suivant dans la ville de Londres, avec toute la pompe que les malheurs de l'état permettoient, sans qu'il se trouvât un seul partisan de la maison de Lancastre qui osât lever la voix. Le parlement, accoutumé en Angleterre à se ranger du côté du plus fort, déclara que le roi Henri, ayant violé les conditions auxquelles on lui avoit laissé la cou-

ronne, étoit dépouillé justement de tous les droits qui lui avoient été conservés pour le reste de sa vie.

Quelle fin des travaux de la reine, & quel nouveau changement dans le sort de Henri, qu'elle croyoit ramener triomphant dans sa capitale ! elle apprit que c'étoit au comte de Warwick qu'elle devoit attribuer tout son malheur. Dans la première chaleur de son ressentiment, elle laissa échapper un ordre sanglant contre sa sœur & sa maîtresse ; mais l'ayant aussi-tôt rétracté, elle se fit amener ces deux dames, les exhorta à se souvenir que leur vie étoit entre ses mains ; & sans les informer de l'étrange révolution qui venoit de se faire à Londres, elle leur demanda laquelle des deux se sentoit disposée à rendre au comte de Warwick un service qu'il ne pourroit payer de trop de reconnoissance. La défiance qu'elles eurent toutes deux de cette proposition dans la bouche d'une ennemie déclarée, les empêcha de répondre ; mais reprenant avec une franchise capable de lever tous leurs doutes, elle leur déclara que dans la juste haine qu'elle portoit au comte, elle étoit résolue de mettre sa tête à prix ; qu'elle devoit ce châtiment à un sujet rebelle, qui n'avoit pu être rappelé à ses obligations par le tragique exemple de son père ;

que le devoir des rois néanmoins étant de n'employer les voies extrêmes de la rigueur qu'après avoir épuifé celles de la bonté, elle vouloit faire encore un effai de celles-ci, en propofant au comte d'abandonner les intérêts de la maifon d'Yorck, & de reprendre tout l'attachement qu'il devoit à fon maître ; qu'au milieu de fa haine elle rendoit juftice aux grandes qualités du comte, & qu'elle fentoit de quel avantage il étoit pour un roi d'avoir de tels fujets pour appui de leur trône ; qu'elle lui laifferoit la liberté de faire fes conditions ; & que fi c'étoit l'ambition qui lui avoit fait oublier fon devoir, elle mettroit pour fondement de leur réconciliation, qu'il gouverneroit l'état après elle.

On ne s'attend point ici à voir ajouter aux hiftoriens que ce difcours étoit fincère ; mais voici dans quel fens : la reine, qui avoit été capable, dans plus d'une occafion, d'avoir recours à l'artifice, ne l'étoit pas d'employer une noire trahifon. Ainfi, par le même principe qui lui avoit fait faire un généreux effort fur elle-même pour rétracter l'ordre qu'elle avoit donné contre la vie des deux dames, elle étoit revenue tout d'un coup à penfer, que dans l'extrêmité où elle voyoit fa fortune, trouvant Londres & le parlement déclarés contre le roi

son mari, & n'ayant plus d'autre ressource qu'une armée dont elle avoit peine à réprimer la licence, il ne lui restoit peut-être rien de plus favorable à tenter, que de gagner le comte par des offres extraordinaires. Il connoissoit la fierté de celle qui prenoit le ton de suppliante. C'étoit un appas pour un cœur tel que le sien. C'en étoit encore un, de trouver une assez haute opinion de sa générosité dans son ennemie, pour le croire capable de se laisser toucher par la confiance qu'elle marquoit à sa vertu. Enfin, l'alternative de vengeance & d'amitié qu'elle proposoit étant un motif pressant pour ces deux dames, elle s'imagina que le cœur le plus endurci à la haine pouvoit être vaincu par les instances d'une sœur & d'une maîtresse. Mais en cédant à la nécessité qui la forçoit à cette composition, elle n'en étoit pas moins résolue de se défaire du comte, s'il rejetoit ses offres; & la menace de mettre sa tête à prix n'étoit qu'un voile, pour déguiser le dessein où elle étoit de lui ôter la vie par une voie plus courte. Elle laissa donc aux deux dames à décider pour laquelle il auroit le plus d'égard & de soumission; & la permission qu'elle offrit à l'une des deux, fut de lui donner un rendez-vous dans le lieu qui leur paroîtroit le moins suspect.

La modestie ne permettant point à Elisabeth

Woodwille d'accepter seule cette commission, quoiqu'il fût assez clair que les sollicitations de l'amour sont toujours les plus puissantes, ce fut un embarras pour la reine, qui s'étoit proposé d'en garder une pour lui répondre de la fidélité de l'autre. Cependant, par le conseil de Sommerset & de Clifford, elle passa sur cette difficulté. Mylady Nevill eut la liberté d'écrire au comte. Elle lui proposa de se rendre à quatre milles de Londres, dans une terre qui appartenoit à leur maison, où elle devoit le joindre par l'ordre de la reine avec Elisabeth Woodwille, qui étoit chargée, comme elle, de lui faire des ouvertures importantes. Elle lui marquoit, que la reine la faisant escorter de cinquante hommes, il ne devoit point être accompagné d'une suite plus nombreuse.

Le voisinage de la ville sembloit propre à bannir toute défiance, & l'amour, soutenu par la valeur, ne connoît aucun danger. Cette partie ne parut au comte qu'une aventure de galanterie. La seule précaution qu'il observa, fut de se faire précéder d'une partie de ses gens en approchant du rendez-vous; & s'étant assuré par leur rapport que les dames y étoient déjà avec leur escorte, il s'avança d'un air intrépide. Leur conférence dura peu. Ayant rejeté dès le premier mot toutes les propositions qui pou-

voient bleſſer ſa gloire, il fut bien plus curieux d'apprendre ce qui retenoit les deux dames au camp de la reine ; & ſachant d'elles-mêmes qu'elles y avoient été gardées fort étroitement, il leur propoſa à ſon tour de profiter d'une ſi belle occaſion pour le ſuivre. S'il prévoyoit quelque réſiſtance de la part de leur eſcorte, il ſe flattoit qu'à nombre égal ſa valeur mettroit l'avantage de ſon côté. Mais il ne ſe défioit pas d'être écouté par Clifford, qui avoit promis à la reine de le tuer auſſi-tôt qu'il le verroit obſtiné à rejetter ſes propoſitions. Ce ſeigneur, dont la main étoit accoutumée à ces actions barbares, s'étoit déguiſé en femme avec deux des officiers qui avoient perdu leur père à Calais. Ils s'étoient rendus au château du comte deux heures avant les dames, ſous prétexte d'être des femmes de leur ſuite, & s'étant approchés du lieu de leur conférence ſans avoir fait naître le moindre ſoupçon à l'eſcorte du comte qui faiſoit la garde à la porte, ils s'étoient poſtés aſſez avantageuſement pour l'écouter & pour le ſurprendre. Cependant ils ne purent entrer dans la chambre où il étoit, ſans ſe trahir par l'ardeur de leur mouvement. Il eut le temps de ſe mettre en défenſe. Armé comme il étoit de toutes pièces, ſon bonheur le garantit des premiers coups, tandis que les cris des

deux dames appellèrent ſes gens à ſon ſecours.

Il ne lui auroit pas été moins difficile de ſauver ſa vie, par l'impuiſſance où ils étoient de le ſecourir. L'eſcorte des dames avoit ordre d'attaquer l'autre au moindre ſigne, avec tout l'avantage que donne un deſſein formé ſur des gens qu'on prend au dépourvu. Ainſi, pendant que le carnage commençoit au dehors, le comte eut à ſoutenir les efforts de trois hommes conjurés pour ſa perte. Mais Eliſabeth Woodwille, dont le caractère répondoit aux grandes aventures qui devoient un jour l'élever ſur le trône d'Angleterre, ſe ſentit animée de tant de courage, qu'elle ſe ſaiſit de Clifford avec une vigueur qui le rendit comme immobile. Mylady Nevill aidant auſſi à cauſer du moins quelque embarras aux deux autres, le comte tua l'un d'un coup d'épée, & ſe dégagea aſſez heureuſement du ſecond pour s'échapper par la porte. Sa préſence fut comme le ſigne de la victoire pour ſes gens. Il acheva avec eux de tailler en pièces ceux qui oſèrent encore ſoutenir ſes reproches & ſes coups. Enfin, les ayant tués juſqu'au dernier, il rejoignit les dames avec autant de tranquillité que ſi leur converſation n'eût point été interrompue. De tant de malheureux qui avoient compté ſur une victoire certaine, Clifford & celui qui étoit reſté avec lui

furent les feuls qui fe fauvèrent à la faveur d'un bois voifin du château.

La fidélité que la reine avoit eue de ne pas donner aux dames une efcorte fupérieure à celle du comte, fit paroître cet attentat moins odieux, & la trahifon de Clifford ne fut honteufe que pour lui. Mais le comte n'en fut pas moins indigné contre la fource d'un outrage fi fanglant, & dans l'ardeur de la vengeance, à peine fe donna-t-il le temps de conduire lui-même les deux dames à Londres. Il enflamma par fes exhortations le roi Edouard, & raffemblant tout ce qu'il put trouver de volontaires dans la bourgeoifie de Londres & dans les villes voifines, il les joignit aux troupes de ce prince, qui compofèrent ainfi une armée formidable. Ce fut dans cet intervalle que Vauclerc, qu'il avoit laiffé à Calais pour y commander pendant fon abfence, lui amena deux mille hommes, refte des anciennes guerres de France, à qui ce brave officier avoit accordé un afyle, lorfqu'ayant été congédiés ils cherchoient un maître qui voulût payer leurs fervices. Il les avoit choifis avec tant de foin, qu'il fe faifoit gloire d'être à la tête d'un corps fi bien éprouvé ; & fur la nouvelle qu'il avoit eue de la défaite du comte à Saint-Albans, il venoit lui offrir ce zèle & ce courage, dont il lui donna dans la fuite tant

de marques éclatantes. Mais ce que Warwick gagnoit par l'arrivée d'un ſi galant homme, ne compenſoit pas dans ſon eſtime la perte qu'il fit d'un autre bien, ſans en avoir eu la moindre défiance, & ſans en avoir encore le moindre preſſentiment. On avoit appris avec quelle réſolution Eliſabeth Woodwille l'avoit ſauvé des mains de Clifford, & ceux à qui une action ſi extraordinaire avoit inſpiré la curioſité de la voir, avoient encore plus admiré ſes charmes, qu'ils n'avoient été ſurpris de ſon courage. Edouard ne s'étoit pas mieux défendu que mille autres, contre la beauté de cette héroïne. Je ne fais qu'obſerver l'origine d'une paſſion qui coûta au comte de Warwick ſa fortune & ſa vie, après avoir fait ſon ennemi mortel d'un prince ingrat qui lui devoit ſa gloire & ſa couronne.

Ils ſe hâtèrent tous deux de partir, avec l'eſpérance que donne la valeur & la ſupériorité du nombre, ſur des ennemis qu'on déteſte & qu'on mépriſe. Mais la reine, qui étoit informée de leurs forces, n'avoit pas jugé à propos de riſquer une bataille ſans avoir augmenté les ſiennes. Si jamais elle avoit été ſenſible à quelque diſgrace, c'étoit à l'humiliation que lui avoit cauſée le triomphe du comte de Warwick, & la délivrance de ſes deux captives. Elle étoit partie preſque auſſi-tôt avec ſon mari, pour

aller cacher sa douleur & sa confusion dans les provinces du nord, où la maison de Lancastre avoit toujours eu beaucoup de partisans. Elle les trouva si peu refroidis, qu'ils s'empressèrent de fortifier son armée par des recrues considérables, & par des corps entiers de nouvelles troupes. Leur diligence ayant égalé leur zèle, elle se vit dans peu de jours à la tête de soixante mille hommes.

Edouard, qui redevenoit le plus foible, quoiqu'il fût parti de Londres avec quarante mille hommes, n'en perdit pas un moment le desir d'avancer, ni l'espérance de vaincre. Il prit sa marche vers Yorck, où il apprit qu'Henri & la reine s'étoient rendus. Etant arrivé à Pontefract, la vue d'un lieu où le plus ardent de ses défenseurs avoit perdu la vie par la main d'un bourreau, réveilla tout son courage avec ses ressentimens. Mais quels furent les mouvemens du comte de Warwick en visitant une place qui lui parut teinte encore du sang de son père! ils avoient à passer le pont de *Ferrybridge* pour joindre l'ennemi, qui étoit campé à quelque distance de la rivière d'Aire. Le lord *Fitzwater* eut ordre de s'emparer du pont, avec un détachement assez considérable; mais il y trouva le furieux Clifford, qui tailla en pièces une partie de ses gens, & qui le tua lui-même, avec le

bâtard

bâtard de Salisbury. Nouvel aiguillon pour l'animosité du comte de Warwick. Il accourut vers Edouard, & mettant pied à terre, il tua son cheval en sa présence. « Sire, lui dit-il, » l'ennemi est maître du pont : mais fuie qui » voudra ; pour moi je jure par ce *bon signe* (en » faisant ce serment il baisa la croix de son » épée) de demeurer seul ici avec Vauclerc, » & de combattre jusqu'au dernier soupir ». Et sur le champ il engagea ce prince à faire publier dans l'armée, qu'il accordoit la liberté de se retirer à ceux qui craignoient l'ennemi, & qu'il récompenseroit ceux qui feroient leur devoir ; mais qu'il n'y avoit point de pardon à espérer pour ceux qui prendroient la fuite. Ensuite détachant Falcombridge son oncle pour aller passer la rivière trois milles au-dessus du pont, il lui donna ordre de revenir au long du bord, & d'attaquer Clifford qui le gardoit de ce côté-là. Cette expédition fut conduite avec autant de secret que de diligence. Clifford, surpris par Falcombridge, ne pensa qu'à se défendre contre une attaque si imprévue. Il abandonna le pont, que le comte se hâta de passer, à la tête d'une partie des vétérans de Vauclerc. Il cherchoit Clifford. Il le joignit, & l'ayant d'abord blessé d'un coup de flèche, il l'acheva du tranchant de son épée, dont il lui fendit la moitié du

corps; châtiment trop léger pour un traître & un barbare.

La reine, qui s'étoit retirée à Yorck avec ſon mari, ne s'effraya point d'une perte ſi légère. Elle donna le commandement de ſon armée au duc de Sommerſet, & ne voyant de reſſource pour elle que dans la victoire, elle lui déclara qu'il falloit vaincre ou périr. Les deux armées ſe rencontrèrent le dimanche des Rameaux dans la plaine de Tawnton, où elles ſe rangèrent en bataille. Il ne s'en étoit pas vu depuis long-temps de ſi puiſſantes en Angleterre, & j'ai fait remarquer que celle de la reine ſurpaſſoit l'autre d'un tiers. Mais il arriva malheureuſement pour les Lancaſtriens, que l'air s'étant obſcurci par la neige, qui tomba tout-à-coup en abondance, le vent la leur portoit au viſage. Falcombridge, qui commandoit l'avant-garde d'Edouard, prit ce moment pour faire quitter l'arc à ſa troupe ; & lui ordonnant de fondre ſur l'ennemi à grands coups d'épée, il commença un combat qui fut dès le premier inſtant un affreux carnage, & qui dura depuis le matin juſqu'au ſoir avec cette fureur & cette obſtination. Les hiſtoriens n'en ont donné qu'une idée fort confuſe; mais ils s'accordent tous à le faire regarder comme un des plus terribles châtimens que le ciel ait jamais exercés contre

l'Angleterre. Les Lancaſtriens commencèrent vers le ſoir à céder le terrein. Ce ne fut pas néanmoins en fuyant. Ils ſe battoient en retraite, & faiſoient ferme de tems en tems, avec une vigueur qui rendoit encore la victoire incertaine. Cependant le comte de Warwick ayant animé ſes gens par des exemples prodigieux de valeur, ils preſſèrent tellement leurs ennemis, qu'ils leur firent enfin tourner le dos. Et ce fut alors que le maſſacre devint épouvantable. Les fuyards prirent d'abord vers le pont de Tadcaſter; mais ſe trouvant preſſés par des vainqueurs cruels qui avoient ordre de ne faire quartier à perſonne, ils voulurent ſe détourner pour paſſer le ruiſſeau de *Corke*, qui ſe jette dans la rivière de *Warf;* ils ſe précipitèrent avec tant de déſordre, que le ruiſſeau ſe trouva auſſi-tôt rempli de ceux qui s'étoient noyés, & qui dans leur malheur ſervirent de pont aux compagnons de leur fuite. On rapporte que le carnage fut ſi grand dans cet endroit, que les eaux de la rivière de Warf parurent teintes de ſang pendant pluſieurs jours; & ce récit n'eſt point incroyable, puiſque les hiſtoriens aſſurent que le nombre des morts fut d'environ quarante mille hommes.

Édouard prit le chemin d'Yorck après ſa victoire, dans l'eſpérance de ſe ſaiſir du roi & de la reine; mais il y apprit qu'à la nouvelle de

leur défaite, ils étoient partis avec la dernière précipitation pour se retirer en Ecosse. Son premier soin fut de faire ôter de dessus les murs la tête du duc son père, & celle du comte de Salisbury, en regrettant de ne pouvoir mettre à leur place celles de Henri & de Marguerite. Il y fit apporter celles du comte de Devonshire & du lord Clifford, auxquelles il en joignit un grand nombre de moins célèbres.

La perte de cette fameuse bataille fut un malheur irréparable pour la maison de Lancastre. Edouard ne trouva plus d'ennemi à combattre; & jugeant, par l'abattement des vaincus, qu'il ne lui en restoit plus à craindre, il reprit le chemin de Londres, où il eut la satisfaction de voir arriver presqu'aussi-tôt plusieurs seigneurs, qui vinrent implorer sa clémence. On assure que ce fut la honte d'avoir répondu si mal à l'attente de la reine, qui les empêcha de la suivre, & qui leur fit abandonner un parti auquel leur inclination les attachoit autant que les anciens engagemens de leur famille. Aussi parut-il bientôt que leur cœur n'avoit point de part à cette infidélité. Après quelques exécutions sanglantes, qui parurent nécessaires au nouveau roi pour assurer son trône, il assembla un parlement, auquel il n'eut pas de peine à faire approuver tout ce qui

s'étoit fait jufqu'alors en fa faveur. Il étoit victorieux. L'avantage des armes a toujours été le meilleur titre en Angleterre pour décider des prétentions à la couronne. Les parlemens n'ont jamais entrepris de s'éloigner du principe falutaire, qu'il faut fe déclarer pour le plus fort. Suivant cette maxime, la nouvelle affemblée approuva le couronnement d'Edouard, qui fut célébré avec beaucoup de pompe. Elle confirma fes droits, & caffa tous les actes qui s'étoient faits fous le dernier règne contre la maifon d'Yorck. Henri VI, après un règne de trente-huit ans, fut regardé comme un ufurpateur. C'eft ainfi, pour me fervir des termes d'un célèbre hiftorien, qu'on fe jouoit de la crédulité du peuple, & qu'on lui faifoit croire que tout ce qui avoit été jufte pendant foixante ans, étoit devenu injufte après une victoire, dont le nouveau roi n'étoit redevable qu'à la fortune.

Il ne reftoit, dans tout le royaume, que la ville de Berwick qui fût demeurée fidèle à la maifon de Lancaftre; & la néceffité de plaire au roi d'Ecoffe, à qui le roi & la reine fugitifs avoient demandé un afyle, les força bientôt de l'abandonner aux Ecoffois. Ce fut à ce prix que Marguerite obtint la permiffion de cacher, pendant quelque temps, fa douleur dans un

château d'Ecoffe, où elle demanda la liberté de fe retirer. Les ducs de Sommerfet & d'Excefter, qui avoient eu le bonheur de fe fauver après la bataille, compofoient toute fa fuite. Dans l'incertitude des réfolutions qu'elle avoit à prendre, elle refufa des honneurs qui l'auroient gênée ; & ce ne fut qu'après avoir pris le parti d'aller demander, dans les cours étrangères, des fecours qui lui furent refufés en Ecoffe, qu'elle accepta pour le roi fon époux, & pour le prince Edouard leur fils, une garde de cent cavaliers pendant fon abfence.

Mais, tandis qu'elle s'abandonnoit amérement à fes réflexions, & que, dans le befoin où elle étoit d'argent, elle fe voyoit obligée de rejeter toutes les voies qui demandoient cette forte de fecours, il lui vint, dans fa folitude, un négociant François, qui s'étoit établi en Ecoffe, où il avoit amaffé des richeffes confidérables par le commerce qu'il entretenoit avec les Pays-Bas. Après lui avoir exprimé la compaffion qu'il reffentoit de fes malheurs, il la fit fouvenir d'un bon office qu'elle lui avoit rendu, dans fa jeuneffe, à la cour de Nanci ; &, lui expliquant de quoi fa fituation le rendoit capable pour lui marquer fa reconnoiffance, il lui offrit tout ce qu'elle croiroit propre à l'aider dans fon infortune. Elle regarda cette offre comme une faveur

du ciel. Un vaisseau & de l'argent étoient les seuls biens qu'elle désiroit. Les ayant obtenus du négociant, elle ne s'arrêta quelques jours de plus en Ecosse, que pour lier le jeune roi Jacques & ses ministres par toutes les promesses qui pouvoient la rendre tranquille sur le sort de son mari & de son fils.

Elle laissa le duc d'Excester auprès de ces deux princes, pour veiller continuellement à leur sûreté; &, s'étant embarquée à Dumbar avec le duc de Sommerset, elle alla descendre dans un port de Flandres, d'où elle envoya Sommerset à la cour du duc de Bourgogne pour solliciter son assistance, tandis qu'elle se rendit à Paris pour implorer elle-même le secours de Louis XI. Ce prince avoit tant d'occupations du côté de la Bretagne, qu'elle le trouva peu disposé à se faire une querelle avec l'Angleterre. Mais il ne put refuser son amitié & ses bienfaits à une reine malheureuse, qui lui appartenoit de fort près par le sang. Il la combla de caresses; &, s'il ne lui accorda point des sommes considérables ni des troupes réglées, il lui permit d'engager à son service tous ceux qu'elle trouveroit disposés à prendre volontairement ses intérêts. A l'âge où elle étoit encore, elle auroit trouvé autant de champions qu'il y avoit de jeunes seigneurs à la Cour; & ce charme qu'elle avoit

pour gagner les cœurs, quand sa fierté lui permettoit de l'employer, auroit eu plus d'effet que le consentement du roi pour lui faire lever une armée; mais, après avoir commencé fort heureusement, une foiblesse dont ni le poids de l'adversité, ni la force de l'ambition ne purent la défendre, ruina ses plus belles espérances.

Entre la jeune noblesse qui s'empressa autour d'elle, elle fut frappée de la bonne mine du seigneur *de la Varenne*, grand-sénéchal de Normandie. Ce gentilhomme joignoit à beaucoup d'esprit & d'élévation de sentimens, un tour d'imagination qui n'étoit pas rare dans ce siècle à la cour de France, mais qui ne manquoit pas d'être toujours plus vif & plus agissant dans les caractères aussi distingués que le sien. Il se piquoit de galanterie, dans tous les sens qu'on attachoit alors à cette idée; c'est-à-dire, que mettant sa gloire à soutenir l'honneur & les intérêts des dames, il cherchoit toutes les occasions de mériter le titre qu'il prenoit de leur chevalier. Celle de secourir une reine aussi célèbre par son courage que par sa beauté, lui parut faite pour exercer tout ce qu'il y avoit de romanesque dans ses idées. Il lui offrit son bien, qui étoit considérable, & son épée, qu'il avoit déjà signalée effectivement par des exploits dont on trouve les traces dans nos

histoires. Soit que la reine eût pris assez bonne opinion de lui pour espérer beaucoup de ses promesses, soit que n'ayant point le cœur insensible, elle se fût laissée attendrir par ses soins, elle lui marqua bientôt des préférences qui éloignèrent d'elle ceux qui s'en étoient approchés avec les mêmes désirs.

Sa politique parut l'abandonner. Loin de reconnoître le tort qu'elle se faisoit en négligeant les offres d'une si belle jeunesse, il sembla qu'elle eût borné toutes ses vues à la conquête du Sénéchal, & que cinq cens hommes qu'il lui promit d'assembler sous ses ordres remplissent toutes les espérances qui lui avoient fait quitter l'Ecosse. Quelques historiens la justifient par la crainte qu'elle eut de se précipiter dans de nouveaux embarras, en s'associant tant de jeunes gens qu'elle auroit eu peine à contenir, & dont l'obéissance auroit été douteuse pour le chef qu'elle auroit mis à leur tête ; au lieu que, dans la pensée où elle étoit qu'elle n'avoit besoin que d'un petit nombre de gens résolus pour faciliter sa descente dans le nord d'Angleterre, où elle se promettoit que sa seule présence ranimeroit tous ses partisans, elle trouvoit dans la Varenne & dans sa troupe, tout ce qu'elle croyoit nécessaire à son expédition.

Quelque jugement qu'on en veuille porter, elle se remit en mer avec lui, sur la promesse vague d'un secours plus puissant, que le roi lui fit attendre aussi-tôt qu'elle auroit fait déclarer pour elle quelques provinces d'Angleterre. Edouard l'ayant fait observer inutilement à son passage, elle alla tenter sa descente à *Tinmouht*. Mais elle y trouva un corps de troupes qui la força de remettre à la voile. Une furieuse tempête, dont ses vaisseaux eurent beaucoup à souffrir, la faisoit penser à regagner la côte de France, lorsque le vent, qui changea tout d'un coup, la conduisit sans le secours des matelots, dans l'embouchure de la Twede, d'où elle se rendit facilement à Berwick. Le sénéchal s'y retrancha par son ordre, en attendant qu'elle eût fait répandre le bruit de son arrivée dans les provinces voisines. Mais l'ardeur des habitans ne répondit point à son attente ; &, sur la nouvelle qu'elle reçut bientôt, que le chevalier Ogle venoit attaquer le camp du sénéchal avec quatre mille hommes, elle gagna la frontière d'Ecosse, où elle se flatta que les Ecossois ne la laisseroient point opprimer.

Si les historiens n'ont laissé aucun détail des galanteries de Marguerite, on trouve par intervalles assez de preuves que les imputations de ses ennemis n'ont pas toujours été sans fon-

dement. Ceux qui l'ont accuſée d'avoir aimé ſucceſſivement les deux Sommerſet, n'auroient pas été trop aveuglés par la haine, ſi ce reproche avoit été auſſi juſte pour le père qu'il paroît l'être à l'égard du fils. La reine l'avoit laiſſé en Flandres, où plus actif & plus heureux qu'elle, parce qu'il brûloit du déſir de la ſervir, il avoit obtenu du duc de Bourgogne la permiſſion de lever quelques troupes, avec leſquelles il étoit repaſſé ſur le champ en Angleterre. Ayant choiſi ſi habilement le lieu de ſa deſcente, qu'il étoit entré ſans oppoſition dans le Northumberland, il y auroit préparé à la reine plus de facilité qu'elle n'en avoit trouvé ſur la côte, s'il n'eût été forcé par des événemens imprévus de ſe renfermer dans Bamburgh. Il s'y défendoit vaillamment, lorſqu'il apprit non-ſeulement que la reine étoit entrée dans la Twede, mais qu'elle étoit accompagnée d'un chevalier François qui avoit acquis toute ſa confiance, & qui ne gouvernoit pas moins ſon cœur que ſes affaires & ſes troupes. Il fut indigné, que deux mois d'abſence euſſent fait oublier ſon attachement & ſes ſervices. La jalouſie eut part ſans doute à ce reſſentiment, & quelque idée qu'on doive prendre de la nature de ſon zèle, il ne put ſouffrir qu'un étranger vînt emporter des préférences qu'il

croyoit avoir méritées. Il étoit assiégé par le chevalier Nevill, qui venoit d'être créé marquis de Montaigu. Cette famille étoit si puissante à la cour de Londres, qu'il ne pouvoit choisir une médiation plus certaine pour faire sa paix avec Edouard. Le marquis, flatté d'une conquête si éclatante, obtint pour lui la restitution de tous ses honneurs & de tous ses biens, avec une pension annuelle de mille marcs.

Mais par une inconstance qui ne peut être attribuée qu'à l'amour, à peine fut-il à Londres, qu'il se reprocha d'en avoir cru trop aisément des bruits qu'il ne s'étoit pas donné le temps d'approfondir. Il écrivit à la reine pour lui reprocher son ingratitude, ou plutôt pour s'en éclaircir. Elle s'étoit avancée jusqu'à Edimbourg, avec le sénéchal, qui avoit laissé ses gens sur la frontière. La protection de la France, dont elle fit valoir les témoignages dans le secours qu'elle avoit obtenu, détermina le roi d'Ecosse à lui accorder la permission de lever quelques troupes dans ses états. Henri, qui commençoit à sentir le prix d'une couronne depuis qu'il avoit perdu la sienne, s'employa lui-même à former une armée; & son parti, réveillé dans le nord d'Angleterre par les préparatifs qui se faisoient en sa faveur, paroissoit disposé à faire quelque nouveau mouvement pour le seconder.

La réponſe de la reine à Sommerſet ne contenoit que des plaintes de ſa trahiſon; mais ſe trouvant trop heureux d'être regretté, il ne penſa qu'à réparer par un nouveau ſacrifice de ſa fortune, le tort qu'il s'étoit fait dans ſon eſprit. En quittant la cour d'Edouard, il engagea dans la même réſolution Raoul Percy, frère du comte de Northumberland, qui s'étoit ſoumis à Edouard après la bataille de Tawnton. S'ils n'osèrent entreprendre de lever des troupes, ils portèrent à la reine une ſomme conſidérable que leur crédit leur fit trouver à Londres. Ils la joignirent dans le Northumberland, où elle s'étoit déjà rendue avec ſon armée. L'impatience que Sommerſet eut de la revoir lui ſauva la vie dans une rencontre, où le petit nombre de gens qui l'accompagnoit fut taillé en pièces par le marquis de Montaigu. Il s'étoit avancé, en laiſſant Percy à la tête de quelques compagnies, qu'il avoit ramaſſées dans ſa route. Montaigu, qui commandoit dans le nord, arrivoit dans le même temps avec toutes les troupes qu'il avoit pu raſſembler, & fondant ſur Percy, qu'il trouva ſans l'avoir cherché, il lui fit mordre la pouſſière avec tous ſes gens.

Mais la double inconſtance du duc de Sommerſet ne demeura pas beaucoup plus long-

temps ſans punition. Il trouva la reine en marche. Avec quelques marques de joie & d'affection qu'elle parût le recevoir, il s'apperçut bientôt qu'il ne s'étoit pas trompé dans ſes premiers ſoupçons, & que toute la faveur étoit pour le ſénéchal. Le court eſpace qu'il paſſa près d'elle fut employé en plaintes & en explications, qui ne produiſirent point de réconciliation plus ſincère. On étoit arrivé à Exham, & la reine ayant pris la réſolution d'y camper, pour raſſembler les ſecours qui lui arrivoient ſans ceſſe, l'armée travailloit à ſe fortifier par divers retranchemens, lorſque Montaigu, animé par l'avantage qu'il venoit de remporter, eut la hardieſſe d'attaquer Henri dans ſes lignes. Il le preſſa ſi vivement, que ne lui ayant point laiſſé le temps de ſe reconnoître, il lui tua la meilleure partie de ſes gens, & mit le reſte en fuite. Henri & Marguerite ſe ſauvèrent par des routes différentes, qui conduiſirent l'un en Ecoſſe, & l'autre dans les plus étranges extrémités où la fortune ait jamais fait tomber une reine. Le duc de Sommerſet eut le malheur d'être fait priſonnier. On ne le fit pas languir. Montaigu, irrité qu'il lui eût manqué de parole, lui fit trancher la tête à Exham.

La reine qui n'avoit pas eu le temps, dans

ſon trouble, de prendre une voiture ni de ſe faire accompagner, s'étoit hâtée de gagner à pied une forêt voiſine, avec le jeune Edouard ſon fils, qu'elle conduiſoit par la main. N'ayant oſé ſortir de cet aſyle juſqu'au ſoir, elle y fut ſurpriſe par la nuit. Loin de s'affliger de cette aventure, elle pénétra dans l'épaiſſeur des arbres, & s'y livrant à toute l'amertume de ſes réflexions, elle remercia le ciel de lui accorder une retraite où les ennemis, qu'elle avoit à craindre, lui paroiſſoient bien moins redoutables que les hommes. J'aurois peine à m'arrêter au détail de cette aventure, ſi les meilleurs hiſtoriens d'Angleterre n'en avoient pas rapporté toutes les circonſtances, & ſi notre *Monſtrelet* même n'en racontoit les principales, ſans y joindre aucune marque de doute. Rapin en parle avec peu d'étendue; mais il la ſuppoſe néanmoins comme un fait atteſté par d'autres hiſtoriens; & s'il l'a touché ſi légèrement, on ſent qu'une hiſtoire générale admet moins les détails de cette nature, que l'hiſtoire d'une vie particulière. Il faut conſidérer d'ailleurs, que ce qui m'a fait regarder la vie de Marguerite d'Anjou comme une partie des plus curieuſes & des plus intéreſſantes de l'hiſtoire d'Angleterre, eſt la ſingularité même des aventures de cette reine, & la multitude de faits,

ou triſtes, ou tendres, ou terribles, que la fortune a pris comme plaiſir à raſſembler dans le règne de Henri.

Au milieu des plus triſtes réflexions, il s'en préſenta une à la reine dont ſon imagination fut d'autant plus flattée, que l'année étant alors dans ſa plus belle ſaiſon, elle ne trouvoit dans la douceur de l'air, & dans la verdure du feuillage, que des raiſons de ſe familiariſer tout d'un coup avec la ſolitude, & de goûter tous les objets qui étoient autour d'elle. Il lui tomba dans l'eſprit, que la vie du prince ſon fils étant le fondement de toutes ſes eſpérances, il n'y avoit point de lieu où elle pût la dérober plus ſûrement à la haine de ſes ennemis, que dans une forêt déſerte, où l'on ne pouvoit ſoupçonner qu'elle fût entrée avec lui, & où elle n'avoit pas même apperçu de routes qui puſſent lui faire craindre les rencontres du haſard. Que n'avoit-elle pas à redouter, ſi elle s'expoſoit le lendemain à celle du vainqueur; & de quel côté devoit-elle tourner pour rejoindre ſon mari? La crainte de manquer de nourriture pouvoit-elle l'inquiéter, & falloit-il d'autre ſoutien à la nature, que celui dont les animaux tiroient leur ſanté & leurs forces? Elle ſe confirma ſi bien dans ces idées par les méditations d'une nuit entière, qu'elle ſe trouva déterminée

le

le lendemain à paſſer du moins quelque temps dans la forêt d'Exham, juſqu'à ce que les mouvemens de la guerre fuſſent appaiſés dans les lieux voiſins; ou, ſi le ciel ne lui offroit pas quelque moyen de regagner l'Ecoſſe, juſqu'à ce que ſon fils, qui n'avoit encore que huit ans, fût en état d'entreprendre une marche pénible, & de traverſer le Northumberland pour ſe rendre à Berwick.

Mais lorſqu'elle cherchoit quelque endroit commode pour s'en faire un abri contre les injures de l'air, elle découvrit pluſieurs perſonnes qui étoient couchées tranquillement ſur l'herbe, & qui paroiſſoient avoir paſſé la nuit dans le même lieu. Sa frayeur augmenta beaucoup en remarquant qu'ils avoient entendu le bruit de ſa marche, & qu'ils jetoient les yeux de tous côtés avec beaucoup d'ardeur. Toute ſon adreſſe ne put empêcher qu'elle n'en fût apperçue. Ils accoururent à elle. La vue d'une femme qui étoit couverte d'habits fort riches, & celle d'un enfant qui portoit mille marques d'une condition ſupérieure, parût leur inſpirer d'abord quelque reſpect; mais leur profeſſion étant de voler ſur les chemins & dans les bois, la facilité de s'emparer d'une ſi belle proie chaſſa bientôt les ſentimens qui les avoient arrêtés. Ils ſe jettèrent ſur la reine, qu'ils dé-

pouillèrent de ce qu'elle avoit de plus brillant; & le jeune prince ne fut pas traité avec moins de barbarie. On s'imagine aisément que dans les agitations continuelles où Marguerite avoit vécu, elle étoit ornée de mille joyaux précieux, qui étoient comme le reste de sa grandeur; aussi prétend-on que sa dépouille dut suffire pour enrichir cette troupe de brigands. Mais ils furent si enivrés de leur bonheur, que ne pouvant s'accorder dans le partage, ils prirent querelle avec une fureur & un aveuglement qui répondoient à leur caractère. La reine, qui ne demandoit au ciel que la vie de son fils, saisit ce moment pour s'échapper avec lui, & s'enfonçant dans la partie la plus épaisse de la forêt, elle ne cessa point de marcher, aussi long-temps que le jeune prince en eut la force. Mais le voyant prêt à tomber de foiblesse, elle le prit entre ses bras, & elle continua sa marche avec une vigueur & une résolution incroyable. Elle se croyoit délivrée de la plus effrayante partie du péril, lorsqu'elle rencontra un autre voleur, qui étoit de la bande des premiers, & qui alloit les rejoindre, après avoir achevé apparemment quelque crime dont il brûloit de leur rendre compte. Il s'approcha d'elle, l'épée haute; mais ce qui devoit la faire mourir d'effroi, servit au contraire à lui faire



Mon Ami, sauve le fils de ton Roi.

Sanguet s.

rappeler tous ses esprits. Elle prit l'air & le ton de majesté, qu'une si longue habitude du trône lui avoit rendu comme naturel, & le faisant même éclater avec plus de force dans une extrémité si pressante, elle présenta le prince de Galles au voleur : *Mon ami, lui dit-elle, sauve le fils de ton roi.*

Le nom de roi pénétra ce misérable d'un si vif sentiment de respect & de frayeur, qu'il laissa tomber son épée aux pieds du prince, & ne pensant qu'à lui rendre ses services, il offrit à la reine tout ce qu'elle le croiroit capable d'entreprendre pour la sauver elle & son fils. Elle lui proposa de se charger du jeune prince, qu'elle n'avoit plus la force de soutenir. Il le prit entre ses bras, tandis que se saisissant de son épée, elle se mettoit en état de lui faire la loi, s'il eût été capable de rétracter ses offres. Mais son zèle fut si constant, que sur la relation qu'elle lui fit de la barbarie de ses compagnons, il voulut lui persuader de retourner à eux, en l'assurant qu'il trouveroit le moyen de leur faire restituer ce qu'ils lui avoient enlevé. La reine ne regardoit plus ses joyaux comme une perte. Elle éprouvoit que rien ne donne tant de force que l'adversité aux sentimens de la nature, & son fils lui tenoit lieu de tout. La seule prière qu'elle fit au voleur, fut de la conduire dans

un lieu assez sûr pour y prendre le temps de s'informer sans péril du sort de Henri & de son armée. Il avoit sa maison & sa femme dans un village voisin. Dans l'état où il trouvoit le prince & sa mère, presque nuds, défigurés par la fatigue & par la crainte, il leur demanda s'ils croyoient risquer d'être reconnus en se retirant dans cet asyle. La nécessité les força d'accepter ses offres.

Ils y demeurèrent deux jours, tandis que le voleur même, qui étoit devenu leur confident & leur défenseur, prenoit des informations sur les suites de la bataille. Mais le troisième jour au matin, leur hôtesse, à qui son mari avoit recommandé de les garder soigneusement, sans lui avoir confié néanmoins un secret dont il étoit comme jaloux, vint les avertir qu'on avoit vu dans le village quelques gens armés, qui demandoient avec inquiétude si l'on n'avoit point entendu parler de la reine & du prince de Galles. Quoique cette demande eût quelque chose d'indiscret, Marguerite se figura que ce ne pouvoit être que des gens de son mari. Elle sortit dans cette confiance, avec des habits empruntés de son hôtesse; & sa curiosité ne l'exposant à rien sous ce déguisement, elle reconnut le sénéchal de Normandie, accompagné de son écuyer, & d'un gentil-

homme Anglois, qu'il avoit prié de lui servir d'interprète & de guide.

La Varenne avoit été moins indifférent que le roi pour le sort de la reine & du prince. Après s'être distingué glorieusement dans la mêlée, il s'étoit vu forcé de céder au torrent, & de mettre sa liberté à couvert par la fuite; mais il avoit rallié ses gens sous son étendart, & ne voyant aucun moyen de tenir la campagne avec une troupe si foible, il les avoit envoyés sous la conduite de *Barville*, son lieutenant, dans une petite ville nommée *Alnewick*, dont l'armée de la reine s'étoit emparée en venant d'Ecosse. Pour lui, qui avoit déjà su de quelques Anglois que Marguerite avoit disparu avec son fils, & qu'on les avoit vus tourner vers la forêt d'Exham, il ne douta point qu'ils n'y eussent cherché une retraite. S'étant confirmé dans cette pensée en apprenant que Henri avoit pris vers l'Ecosse, & qu'entre les prisonniers de Montaigu on ne nommoit ni la reine ni le prince, il avoit pris le parti de les chercher, avec la précaution de ne se faire accompagner que de deux personnes, pour ne pas s'exposer aux observations des vainqueurs.

C'étoit un secours, dans l'extrémité où la reine étoit réduite; mais un secours si foible, que s'il pouvoit servir à sa consolation, il étoit

peu capable de contribuer à ſa ſûreté. En examinant même quelles facilités elle en pouvoit tirer pour gagner l'Ecoſſe, il lui parut qu'elle riſqueroit beaucoup plus à paroître avec trois hommes armés, qu'avec le ſeul voleur qui devoit être ſon guide dans ſon premier projet. Cependant, d'autres craintes ne lui permettoient point de s'abandonner à la bonne foi d'un voleur, lorſqu'elle retrouvoit l'homme du monde dont elle connoiſſoit le mieux l'attachement. Elle fut délivrée de cette incertitude par le conſeil du gentilhomme Anglois qui accompagnoit le ſénéchal. Comme il n'étoit queſtion que de ſortir des états d'Edouard, il comprit que ſi les côtes de Northumberland étoient trop obſervées pour leur laiſſer l'eſpérance de gagner la mer de ce côté-là, ils pouvoient ſe promettre plus de facilité du côté de la province de Cumberland, qui borde la mer d'Irlande. Ils n'étoient guères plus éloignés de Carlile, qui eſt à l'entrée du golphe de Solway, que des premiers ports de la mer du nord, & ils l'étoient beaucoup moins que de l'Ecoſſe. Le gentilhomme Anglois avoit des amis dans cette ville, qui pouvoient favoriſer leur embarquement. Pourquoi ne pas choiſir une route qui les conduiſoit en peu de momens de Carlile dans le Galloway, d'où il leur étoit

ſi facile de gagner Édimbourg ? Ils s'arrêtèrent à cette réſolution. Le voleur, qui arriva dans cet intervalle, les y confirma par de nouvelles terreurs. Il avoit appris, que ſur le bruit qui s'étoit répandu que la reine & ſon fils n'étoient pas retournés en Ecoſſe, Montaigu ſe propoſoit d'aſſiéger tout à la fois les villes d'Alnewick & de Dunſtambourg, dans l'une deſquelles on s'imaginoit qu'elle s'étoit retirée. Cette ardeur à chercher les moyens de ſe ſaiſir d'elle & du prince, lui fit envisager toute l'horreur du ſort qui les menaçoit tous deux, s'ils avoient le malheur de tomber entre les mains de leurs ennemis; & le ſupplice de l'infortuné Sommerſet rendit cette crainte encore plus preſſante.

Cependant, lorſqu'elle eut raconté au ſénéchal la triſte aventure qu'elle avoit eſſuyée dans la forêt, il ne crut pas que l'honneur lui permît de s'éloigner ſans avoir tiré vengeance des brigands qui l'avoient inſultée. Les richeſſes dont elle avoit été dépouillée, étoient un autre objet qui méritoit bien de n'être pas abandonné à des infames. L'inégalité du nombre faiſant peu d'impreſſion ſur un cœur tel que le ſien, il réſolut de les chercher au travers de tous les périls, avec le ſeul ſecours de ſes deux compagnons. Cette entrepriſe, qui répondoit

ſi bien à ſes idées de chevalerie, l'exerça inutilement pour le deſſein qu'il s'étoit propoſé; mais en parcourant les endroits les plus déſerts de la forêt, il rencontra le duc d'Exceſter, & Edmond, frère du duc de Sommerſet, qui s'y étoient jetés après la bataille d'Exham. Preſſés par leurs ennemis, & n'ayant point de grace à eſpérer du vainqueur, ils s'étoient flattés comme la reine, de pouvoir paſſer quelques jours dans cette ſolitude, & de trouver quelque voie pour gagner l'Ecoſſe ou la mer. La rencontre du ſénéchal, qu'ils n'avoient point aſſez vu pour le reconnoître, les expoſa tous à s'égorger dans le premier mouvement de leur défiance. Mais s'étant enfin reconnus pour amis & pour compagnons du même ſort, ils continuèrent avec auſſi peu de fruit la recherche des voleurs, qui s'étoient retirés apparemment pour mettre leur butin à couvert.

Rien ne pouvoit être plus conſolant pour la reine, que la vue des deux ſeigneurs ſi dévoués à ſon ſervice. Après avoir donné des larmes à la mémoire du duc de Sommerſet, elle conſentit à prendre le chemin de Carlile, & le ſecours du voleur fut accepté pour régler une route dont il connoiſſoit tous les détours. Les ſeigneurs acquittèrent la reconnoiſſance de la reine, en offrant à ſa femme une partie de

l'argent qu'ils avoient avec eux; mais par une générosité digne d'un autre sort, il lui défendit de l'accepter, & s'affligeant même de n'avoir rien de précieux à leur offrir dans leur nécessité, il fit éprouver à la reine un sentiment que les rois doivent peu connoître, quand ils savent user de leur puissance. « De toute ma » fortune, lui dit-elle, ce que je regrette le » plus à ce moment, est le pouvoir de vous » récompenser ». Elle arriva heureusement à Carlile, & les soins du guide Anglois lui firent trouver une grande barque, qui la transporta dans la première province d'Ecosse.

A peine eut-elle touché la côte, qu'elle sentit renaître toutes les vues que la misère de son fils, plutôt que la sienne, & les alarmes qu'elle avoit eues continuellement pour sa vie, avoient comme étouffées depuis la bataille d'Exham. Elle dépêcha les ducs d'Excester & de Sommerset à la cour du duc de Bourgogne, pour solliciter de nouvelles marques de l'ancien attachement de ce prince à la maison de Lancastre. Ils étoient destinés, comme elle, à passer encore par d'étranges épreuves, avant que de voir quelque jour à relever leur fortune. Divers malheurs qu'ils essuyèrent avant que d'arriver en Flandres, les firent tomber dans une si grande misère, que n'ayant osé se pré-

ſenter au duc par la crainte d'être ſoupçonnés d'impoſture en paroiſſant dans un état qui déshonoroit leur nom, ils furent réduits à demander l'aumône pour conſerver leur vie. Philippe de *Commines* aſſure qu'il avoit vu le duc d'Exceſter, ſuivant ſans *chauſſes* l'équipage du duc de Bourgogne; comme s'il vouloit faire entendre qu'il étoit réduit à la condition de valet. Peut-être ſervit-il lui-même à le tirer de cette affreuſe extrémité; car il ajoute que le duc fut reconnu, ſans expliquer à qui il eut cette obligation. L'alliance que le duc de Bourgogne penſoit à prendre avec Edouard, ne le diſpoſoit pas à ſecourir la reine Marguerite, ni à traiter favorablement ſes envoyés. Cependant, un reſte d'inclination pour les Lancaſtres lui fit accorder quelques faveurs aux deux ducs, avec une penſion modique, qui leur fut payée auſſi long-temps qu'ils demeurèrent à ſa cour.

Mais la reine, qui les avoit fait partir de *Kerkebridge* où elle étoit débarquée, s'y trouva expoſée à des périls qui donnèrent bien plus d'exercice à ſon courage. Quoiqu'elle ſe crût en ſûreté dans l'Ecoſſe, elle n'avoit pas jugé à propos de ſe faire connoître en y arrivant, pour ménager ſa propre gloire dans la triſte ſituation où elle étoit. Cette raiſon l'ayant dé-

terminée à ſe priver auſſi-tôt de l'eſcorte des deux ducs, il ne reſtoit avec elle & ſon fils que le ſénéchal de Normandie & ſon écuyer, qui lui avoient paru ſuffire pour la conduire ſans éclat juſqu'à Edimbourg, ou dans tout autre lieu que ſes nouveaux deſſeins lui auroient fait choiſir. Elle s'étoit logée, en débarquant à Kerkebridge, chez un Anglois nommé Cork, qui s'étoit fait un établiſſement dans cette ville. Mais, avec quelque précaution qu'elle ſe fût déguiſée, ſon hôte avoit reconnu la reine Marguerite, le ſoutien de la maiſon de Lancaſtre & l'ennemie du roi Edouard. Il étoit du parti de la roſe blanche. Ses préventions, joint au déſir de s'ouvrir une voie à la fortune, lui firent naître la penſée de livrer la reine & le prince à la cour de Londres. Il s'aſſocia quelques autres Anglois de la même ville. S'étant munis d'une barque qu'ils crurent ſuffiſante pour traverſer le golfe de Solway, ils ſurprirent le ſénéchal & ſon écuyer dans le temps du ſommeil, & les forcèrent de ſe laiſſer conduire ſans bruit juſqu'au port. La reine & le prince y furent menés après eux, ſans pouvoir juger à quel nouvel outrage ils étoient condamnés par la fortune. Leur incertitude dura juſqu'au jour. Mais lorſque les premiers rayons de la lumière eurent fait reconnoître

la reine au fénéchal, & qu'il ne put douter de la noire trahifon de fon hôte, la grandeur du péril, la force du zèle qui l'attachoit à la reine, & le caractère particulier de valeur & d'adreffe qui étoit propre aux chevaliers, lui firent achever fi heureufement de fe défaire de fes liens, qu'il avoit travaillé à rompre pendant toute la nuit, que s'approchant de fon écuyer, il fut en état de lui rendre promptement le même fervice. Alors tout ce qui s'offrit à deux fi braves guerriers devint une arme terrible entre leurs mains. Ils fe défirent en un moment des cinq traitres qui les conduifoient, & qui n'eurent pas le courage de leur difputer long-temps la victoire.

Cependant, les rames, les avirons & tout ce qui devoit fervir à la conduite de la barque, fe trouvoit ou brifé par l'effort du combat, ou précipité dans la mer & emporté par les flots. En retranchant d'une fi étrange aventure tout ce qui m'a paru bleffer la vraifemblance, j'appréhende encore de me livrer trop à l'auteur que je traduis. Il raconte que, malgré toute l'adreffe du fénéchal & de fon écuyer, qu'on ne doit point regarder d'ailleurs comme des gens fort entendus dans la marine, le vent pouffa leur barque jufqu'à l'entrée du golfe, où, par une faveur extraordinaire du ciel, il

les rejetta du côté de l'Ecoffe. Mais n'en ayant pas plus de facilité à gagner la terre, ils étoient réduits à l'efpérance d'échouer fur quelque banc de fable, où ils auroient attendu avec moins d'inquiétude le paffage des pêcheurs, qui traverfent continuellement le détroit depuis le bec de Galloway jufqu'en Irlande. Ce bonheur même leur fut refufé par la fortune. Un vent impétueux qui foufloit vers le nord, les engagea dans le détroit, & les pouffa avec violence vers une pointe de l'Ecoffe, qui tire fon nom de cette partie du pays, qu'on appelle Cantur. La feule faveur qu'ils dûrent au ciel, après celle d'avoir été préfervés de la fureur des flots, fut d'aborder fans naufrage fur une côte affez unie, où le vent jetta fi rudement leur barque, qu'elle y demeura ferme dans le fable. Il fallut néanmoins marcher dans l'eau jufqu'aux genoux, pour gagner un endroit fec; & le fénéchal porta la reine fur fes épaules, tandis que fon écuyer rendoit le même fervice au prince.

Il ne leur fût pas moins difficile de gagner un lieu habité. Dans une province fort déferte, leur marche fut longue pour trouver un village. Ils s'y arrêtèrent plus volontiers que dans une ville; mais n'ayant pas moins que toute la largeur de l'Ecoffe à traverfer pour fe rendre à

Edimbourg, ils conçurent par leurs derniers malheurs qu'ils ne feroient point une si longue route sans de nouveaux dangers. Le lieu où ils se trouvoient étoit peuplé de paysans grossiers, qui avoient à peine entendu parler de la guerre des Anglois, & qui n'étoient pas capables de distinguer une reine, s'ils ne lui voyoient une couronne sur la tête & un sceptre à la main. Cette simplicité ne laissant rien à craindre parmi eux, Marguerite prit le parti d'y attendre des nouvelles de son mari & de lui envoyer l'écuyer du sénéchal. On ne dit point quelles furent ses occupations dans cet intervalle. L'historien lui prête de longues réflexions, qui devoient être fort ennuieuses pour elle, si elles le furent autant que pour les lecteurs.

Enfin, le retour de l'écuyer la délivra d'une si misérable situation. Il arrivoit avec quelques gardes du roi d'Ecosse & toutes les commodités qui pouvoient adoucir sa misère; mais les nouvelles qu'il lui apportoit n'étoient propres qu'à redoubler ses douleurs & ses craintes. Henri s'étoit précipité dans un péril beaucoup plus redoutable que tous ceux dont elle étoit délivrée. On doutoit déjà de sa vie, & s'il la conservoit encore, il paroissoit peu éloigné de la perdre. Les gens du sénéchal, après s'être défendus courageusement dans Alnewick,

avoient été forcés par le comte de Warwick & son frère, qui les avoient renvoyés en France, en leur faisant regarder comme une grace, la vie qu'ils leur accordoient. Edouard avoit cimenté son trône par le supplice de tout ce qui restoit de seigneurs attachés à la maison de Lancastre, & ce déplorable parti sembloit avoir perdu pour jamais l'espérance de se relever.

La reine voulut connoître toute l'étendue de son infortune, avant que d'expliquer ses intentions. Son ame se roidissant contre les plus affreuses disgraces, il sembloit qu'elle ne fût jamais plus forte que dans les momens où tout se déclaroit contre elle, & où elle n'espéroit plus rien que d'elle-même au-dehors. Elle se plaignit que l'écuyer eût abrégé son récit pour la ménager; & souhaitant même que son fils n'ignorât rien de ce qui pouvoit endurcir son courage, & le former tout à la fois à la hardiesse & à la patience, elle voulut qu'il apprît le détail des infortunes de son père, & celles qui le menaçoient lui-même.

L'écuyer, qui avoit passé effectivement sur les plus funestes circonstances du malheur de Henri, fut forcé de les reprendre par ses ordres. Il lui raconta que ce prince, en se retirant sur la frontière d'Ecosse après la bataille d'Exham,

n'avoit paru négliger ſa femme & ſon fils, que par la perſuaſion où il étoit que le ſénéchal de Normandie, les ducs d'Exceſter & de Sommerſet, & quantité d'autres ſerviteurs fidèles qui veilloient à la ſûreté de deux têtes ſi précieuſes, prendroient ſoin de favoriſer leur fuite, & de les eſcorter dans quelque lieu inaceſſible à leurs ennemis. Il s'étoit imaginé que dans la néceſſité de tourner le dos au vainqueur, leur intérêt commun étoit de ſe diviſer, pour lui faire trouver plus de difficulté à les pourſuivre. Mais s'étant arrêté à Berwick, il y avoit paſſé pluſieurs jours dans une mortelle inquiétude, en voyant arriver les débris de ſon armée ſans recevoir les moindres nouvelles de la reine & du prince. Il s'étoit encore flatté qu'ils avoient pénétré directement dans l'Ecoſſe; & cette eſpérance l'avoit fait avancer juſqu'à Selkirk. Mais après une longue attente & des recherches inutiles, il s'étoit livré à de ſi cruelles alarmes, que ſans conſidérer ce qu'il avoit à redouter pour lui-même, il avoit pris la réſolution de rentrer en Angleterre. Ce n'étoit plus l'eſpoir de ranimer ſon parti, qui le rendoit capable de cette témérité. Il en avoit vu comme expirer les reſtes à Exham, & les Ecoſſois qui étoient échappés au carnage, paroiſſoient rebutés d'une ſi malheureuſe entrepriſe. Mais n'ayant

n'ayant souhaité le succès de ses armes, que pour l'intérêt du jeune prince, il regardoit la vie comme un supplice, s'il falloit trembler continuellement pour celle d'un fils si cher; & s'il ne pouvoit le tirer des mains de ses ennemis, il étoit résolu de périr avec lui.

Quelque imprudence qu'il y eût dans cet emportement d'affection, on ne peut expliquer autrement l'oubli de soi-même avec lequel Henri repassa la Twede, sans autre suite que dix Anglois qui lui dévouèrent leur liberté & leur vie. Si c'est la plus ferme action de son histoire, elle n'en mérite pas plus d'éloge, puisqu'elle choquoit toutes les règles de la prudence. Rapin, fort embarrassé à l'expliquer, l'attribue sans vraisemblance à l'embarras où il étoit pour se cacher après sa défaite; comme s'il n'étoit pas certain par le témoignage de Buchanan, que le roi d'Ecosse étoit encore si bien disposé pour lui, que le comte d'Angus fut envoyé au secours d'Alnewick avec un corps de troupes écossoises. « Henri, dit » Rapin, ne sachant où se retirer, crut mal à » propos qu'il pourroit se cacher en Angle- » terre. Peut-être espéra-t-il que les habitans » des provinces septentrionales reprendroient » les armes en sa faveur. Mais les princes mal- » heureux trouvent rarement des amis fidelles.

» Du moins on peut préfumer que craignant » d'être livré par les écoffois, & n'ayant point » de commodités pour fe fauver par la mer, il » efpéra de trouver une fûre retraite chez » quelque ami d'Angleterre, en attendant une » occafion de paffer en France ». C'eft ainfi qu'un hiftorien s'embarraffe quelquefois dans fes propres conjectures. Rapin foutient les fiennes du même ton, lorfqu'il ajoute « que les deux » rois d'Angleterre & d'Ecoffe étoient convenus » de certains articles fecrets, qui ne pouvoient, » dit-il, regarder que le malheureux roi fu» gitif ». Et citant le recueil des actes publics pour établir la réalité de *certains articles fecrets*, il croit avoir affez prouvé que ces articles regardoient Henri, quoiqu'il n'y en ait aucune trace dans les actes. On voit qu'avec cette manière de raifonner, il n'y a point d'imaginations fi deftituées de vraifemblance, qui ne puiffent être données pour des vérités conftantes.

Rapin auroit donc trouvé dans *Hayward*, que ce fut l'incertitude du fort de la reine & du prince, qui fit perdre à Henri la vue du péril & le foin de fa propre fûreté. Il traverfa les provinces du nord, avec un bonheur qui ne devoit point accompagner fi long-tems tant d'imprudence. Son unique précaution avoit

été de changer l'écu de ses armes, & de se faire passer sur la route pour un ministre du roi d'Ecosse, qui étoit chargé de quelque négociation à la cour de Londres. Mais l'ardeur avec laquelle il s'informoit de la reine & de son fils avoit déjà commencé à faire naître des soupçons, lorsqu'il prit le parti de s'arrêter à Lutterworth, ou plutôt dans une maison fort voisine de cette ville, chez un gentilhomme dont la mère avoit été sa nourrice. Il s'y croyoit dans le sein de la confiance & de l'amitié. Ayant dépêché une partie de ses gens à Londres, il attendoit à leur retour les éclaircissemens qu'il n'avoit pu se procurer dans une longue marche. Mais l'infidélité d'un domestique, qui le reconnut aux marques de respect qu'il lui voyoit rendre par son maître, le fit arrêter en plein jour avec son hôte & toute sa suite. Il n'y eut rien à espérer de la résistance contre une troupe d'officiers & de soldats qui avoient leur quartier dans le voisinage, auxquels il avoit été lâchement vendu. L'insolence & l'outrage furent portés à l'excès dans le traitement qu'il reçut jusqu'à Londres. On le mit sur un mauvais cheval, couvert d'ornemens ridicules, avec son nom sur le dos; & dans chaque ville & chaque bourgade où il passoit, on l'exposa pendant quelques heures aux regards du peuple,

parmi lequel il se trouvoit toujours quantité de misérables qui l'accabloient d'injures. Arrivé à Londres, il eut encore plus à souffrir de la fureur de ceux qui avoient toujours été partisans de la maison d'Yorck, & qui croyoient se faire un mérite aux yeux de la nouvelle cour en insultant à l'ennemi d'Edouard. Après avoir été promené dans les principales rues de la ville, il fut précipité dans un des plus noirs cachots de la tour; & les premiers bruits grossissant toujours la vérité des événemens, on parloit de sa mort comme d'une exécution déjà faite ou peu reculée, lorsque l'écuyer du sénéchal avoit pris ces informations à Edimbourg.

La reine en fut si consternée, qu'avant que de se croire capable d'entrer dans quelque délibération, elle se tint retirée pendant trois jours avec son fils, sans souffrir même l'entretien ni la vue du sénéchal. Le jeune prince, quoique privé par tant d'agitations & d'infortunes, de l'éducation qui convenoit à sa naissance, avoit reçu d'assez riches présens de la nature, pour faire espérer qu'il joindroit quelque jour à la bonté & à la douceur, qui étoient les seules vertus de son père, le courage & l'étendue de génie que demandoit le rang où il étoit né, & plus encore le triste état d'une fortune qui ne pouvoit être réparée que par

deux qualités si nécessaires. Sa mère, qui les possédoit au-delà des bornes ordinaires de son sexe, en voyoit avec plaisir les premières semences dans un enfant de cet âge, & s'efforçoit de les cultiver par ses exhortations & ses exemples. Mais comme si elle eût prévu à quoi il étoit destiné par la fatalité de sa naissance, elle ne lui inspiroit rien avec tant de force & de soin que la constance dans les disgraces de la fortune, & le mépris de la mort, sous quelque face qu'elle pût se présenter. Elle lui apprenoit tout à la fois à ne rien négliger & à ne rien craindre, pour se remettre en possession d'une couronne dont le ciel avoit fait son partage en naissant; & à se consoler avec la même fermeté, si la perte en devenoit irréparable. Elle devoit elle-même une partie de sa constance à la répétition qu'elle lui faisoit continuellement de ces grandes maximes; & s'il y a quelque leçon éclatante à tirer de son histoire, c'est particulièrement de cette merveilleuse vigueur d'esprit, qui la faisoit passer tout d'un coup du dernier degré d'abaissement & de consternation où elle étoit réduite en apparence, aux plus nobles résolutions & aux entreprises les plus héroïques.

Elle ne sortit du deuil où elle s'étoit renfermée, que pour tirer des malheurs mêmes

qu'elle venoit de pleurer, une infinité de nouvelles vues, qu'elle joignit à celles dont elle avoit eu le temps de s'occuper depuis la déroute d'Exham. Premièrement, elle se persuada, contre l'opinion du public dont elle avoit été informée par l'écuyer, que la vie de son mari n'étoit pas si-tôt menacée, puisqu'il étoit à la tour de Londres. S'il avoit dû périr, elle pensa que ç'eût été par le bras de quelque brutal ou de quelque perfide, qui eût espéré de plaire à Edouard; & malgré toute la fureur qu'elle supposoit à ses ennemis, elle ne put s'imaginer qu'ils osassent traduire en public & soumettre au fer d'un bourreau, un roi qui avoit reçu la couronne par voie de succession, & qui l'avoit portée environ quarante ans. Ce n'étoit pas un crime d'être né sur le trône : Henri n'en avoit jamais commis d'autre; & s'il avoit eu le malheur de s'attirer le mépris de ses sujets, on ne lui reprochoit point d'avoir mérité leur haine.

D'un autre côté, Edouard commençoit à faire des mécontens dans sa cour. On parloit de quelque refroidissement du comte de Warwick & de tous les Nevills. Quoique l'écuyer du sénéchal n'eût rien démêlé dans un bruit si vague, il assuroit la reine que le comte avoit eu des explications fort vives avec le roi, &

que leurs amis communs trembloient pour les ſuites de ce différend. Elle parut plus tranquille avec ces deux fondemens d'eſpérance, ſur leſquels elle formoit déjà plusieurs deſſeins qu'elle renfermoit dans ſon cœur. Mais elle comprit que ce ne feroit jamais de l'Ecoſſe, qu'elle feroit jouer les reſſorts par leſquels il falloit commencer ſon entrepriſe. La minorité du roi Jacques n'étoit pas prête à finir, & quoiqu'elle n'eût point à ſe plaindre des miniſtres, elle avoit remarqué qu'en lui accordant une retraite & quelques foibles ſecours, ils avoient moins cherché à l'aider ſolidement, qu'à remplir un devoir d'honneur dont ils n'avoient pu ſe diſpenſer. Berwick lui laiſſoit au fond du cœur une plaie qui n'étoit pas guérie, & rien ne pouvoit lui faire regarder comme des amis ſincères, ceux qui avoient été capables d'abuſer de ſon infortune pour lui arracher la ſeule place qui lui reſtoit en Angleterre.

Elle paſſa néanmoins quelques jours à Edimbourg; & ſoit que les miniſtres fuſſent ravis de hâter ſon départ, en le facilitant par toutes ſortes de ſervices; ſoit que la voyant déterminée à partir, ils vouluſſent conſerver avec elle des apparences de liaiſon & d'amitié, ils lui offrirent une ſomme conſidérable qu'elle accepta ſans ſe faire preſſer, & deux vaiſſeaux

pour la transporter en France avec une suite d'Anglois qui se trouvoient dispersés en Ecosse depuis la journée d'Exham. Quelques historiens prétendent même que son fils fut accordé avec la princesse Marguerite, sœur du roi Jacques. Mais les deux partis étoient si jeunes & l'avenir si obscur, que si cette circonstance est certaine, elle ne peut passer que pour un dernier témoignage de la politesse des écossois.

Le vent fut si peu favorable à la reine, que dès le premier jour de sa navigation, elle essuya une affreuse tempête, qui sépara ses deux vaisseaux, & qui lui fit voir le moment où elle alloit trouver dans le fond des flots la fin d'une vie si malheureuse. Cependant le calme s'étant rétabli, après douze heures d'agitation, elle fut forcée, par le désordre de son vaisseau, de relâcher au port de l'Ecluse. Elle y auroit trouvé de nouveaux sujets d'inquiétudes, si le caractère de Philippe *le Bon* n'avoit été trop connu pour lui inspirer de la défiance. Il venoit d'accepter les propositions d'Edouard pour le mariage de la sœur de ce prince avec le comte de Charolois son fils. C'étoit rompre jusqu'aux derniers nœuds de son ancienne alliance avec la maison de Lancastre, & s'engager ouvertement dans les intérêts de celle d'Yorck. Marguerite n'apprit cette nouvelle qu'après son

débarquement ; mais quand le mauvais état de ſon vaiſſeau ne l'auroit pas retenue malgré elle à l'Ecluſe, elle auroit cru faire injure au duc de Bourgogne en le ſoupçonnant d'une lâche trahiſon. Loin de s'arrêter à cette penſée, elle lui fit demander la permiſſion de traverſer une partie de ſes états, pour ſe rendre dans le duché de Bar, qui appartenoit au duc de Calabre ſon frère. Il y a peu d'apparence que les ducs d'Exceſter & de Sommerſet fuſſent encore à la cour du duc de Bourgogne, & qu'ils y euſſent joui long-tems des libéralités de ce prince après y avoir été reconnus dans leur misère, puiſqu'on ne trouve nulle part qu'ils aient rejoint la reine à l'Ecluſe ou dans ſon paſſage en Flandres. Peut-être n'y vinrent-ils même qu'après ſon départ, & lorſqu'elle ſe fut rendue auprès de Louis XI à Chinon.

Philippe juſtifia, par toutes ſortes de ſoins & de ſervices, l'opinion qu'elle avoit eue de ſa générosité. Il étoit à Heſdin, ſon ſéjour ordinaire, d'où il lui envoya non-ſeulement une ſomme d'argent, dont il lui fit dire galamment qu'il la croyoit moins pourvue que de beauté & de courage, mais encore un détachement conſidérable pour la garantir des inſultes de la garniſon de Calais, & pour la conduire juſqu'à la frontière de ſes états. Sans

lui expliquer les liaisons qu'il venoit de former avec Edouard, il s'excusa sur la nécessité de ses affaires, qui ne lui permettoient pas de faire davantage en sa faveur. Ce langage étoit trop clair. Aussi n'y répondit-elle que par des politesses, où l'historien dit qu'elle fut mêler admirablement la grandeur de son caractère & celle de son rang, avec l'espèce de soumission qui convenoit à sa reconnoissance. Mais en passant à quelque distance de Calais, il lui arriva un malheur auquel elle fut d'autant plus sensible, que n'ayant personne avec elle en qui elle eût tant de confiance qu'au sénéchal, elle perdit un secours qui lui étoit plus nécessaire que jamais dans les embarras d'une longue route. Ce galant chevalier se laissa emporter par la curiosité d'observer les fortifications de Calais. S'étant approché trop près de cette place, il fut enveloppé par un parti d'anglois qui le firent prisonnier, & qui le conduisirent au brave Vauclerc.

Cependant la reine, plus heureuse dans le reste de sa route, arriva dans le duché de Bar, où elle fut reçue par son frère avec plus de tendresse que de magnificence. Il avoit été obligé de fournir des sommes considérables au malheureux roi René, à qui Louis XI, pour prix de tant de services qu'il avoit rendus à

la France, enlevoit le Maine & l'Anjou. Marguerite se consola aisément de ne pas trouver dans sa famille des secours sur lesquels elle avoit peu compté. Elle ne s'arrêta à Bar que pour se remettre de ses fatigues par quelques jours de repos, & reprenant sa route au travers de la France, elle arriva à Paris quelques jours après le départ du roi, qui étoit allé à Chinon avec toute sa cour. Avant que de se présenter à ce prince, elle étoit bien aise de prendre des informations dans la capitale sur les intérêts présens du royaume, & de savoir quelles facilités elle devoit se promettre à obtenir du secours.

La prison du sénéchal n'avoit pas duré longtems. Il se trouvoit à Paris lorsque Marguerite y arriva, & n'ayant point ignoré le plan de sa route, il l'attendoit dans cette ville à son passage. S'il fut doux pour elle de retrouver un homme à qui elle avoit tant d'obligations & de qui elle pouvoit encore espérer beaucoup de services, elle crut lui devoir bien plus d'affection & de reconnoissance lorsqu'elle eut appris ce qu'il venoit de faire pour ses intérêts. Ayant été reçu avec beaucoup de distinction par Vauclerc, qui lui fit des excuses de l'erreur de ses gens, il avoit cru que les affaires mêmes de la reine devoient lui faire passer quelques

jours à Calais, & que dans l'occasion qu'il auroit d'entretenir les Anglois, il ne manqueroit pas de se procurer des lumières dont elle sauroit faire usage. Il n'y avoit pas été longtems sans entendre parler des différends du roi & du comte de Warwick. Cette querelle étoit devenue si vive, qu'elle commençoit à effrayer tous les partisans de la maison d'Yorck. On n'ignoroit point ce que cette maison devoit au comte. Comme il avoit mis la couronne sur la tête d'Edouard, on étoit persuadé que son bras étoit encore néceſſaire pour l'affermir; & personne ne comprenoit qu'un roi dont la fortune étoit son ouvrage, fût capable de le traiter avec si peu de ménagement. Cependant il n'avoit pas craint de le bleſſer par les endroits les plus sensibles, & les mesures que le comte gardoit encore dans son reſſentiment paſſoient aux yeux de tout le monde pour un rare effet de sa modération.

Si l'on se souvient des sentimens qu'il avoit conçus pour Elisabeth Woodwille, on doit se rappeler auſſi que le roi n'avoit pu voir cette belle veuve sans être touché de ses charmes. Edouard étoit l'homme le mieux fait de son tems. Les exercices de la guerre, dans lesquels il avoit été élevé depuis son enfance, ne l'avoient pas empêché de se jeter dans la galan-

terie; & par le ridicule de tous les grands qui n'ont pas reçu de la nature autant d'efprit que de qualités extérieures, il s'imaginoit que fa bonne mine lui donnoit des droits invincibles fur le cœur de toutes les femmes. Avec cette préfomption, qui lui faifoit dédaigner tous fes rivaux, il avoit regardé le cœur d'Elifabeth Woodwillè comme une conquête aifée; & s'il n'avoit pu croire qu'avec tant de mérite elle n'eût pas fait naître à quelqu'un les mêmes défirs, il s'étoit cru fi fupérieur à toutes fortes de concurrences, qu'il ne s'étoit pas informé s'il en avoit à redouter.

Cependant, lorfqu'après lui avoir rendu bien des foins inutiles, il eut appris que c'étoit le comte de Warwick qu'il avoit à combattre dans le cœur de fa maîtreffe, il fentit que par mille raifons c'étoit l'homme du monde qu'il devoit fouhaiter le moins pour rival. Si l'on en croit les écrivains de fa vie, il s'efforça de vaincre fa paffion, par un facrifice qui bleffoit d'autant moins fa vanité, qu'il croyoit le faire uniquement à la reconnoiffance. Mais il connoiffoit mal fes propres forces. Elifabeth avoit fait fur lui des impreffions fi profondes, qu'il revint à elle avec de nouveaux empreffemens. Le comte, qui les auroit peut-être fupportés avec moins d'impatience, s'il eût été

lui-même plus favorisé par l'amour, ne put pardonner au roi de disputer le cœur d'une femme à celui qui n'avoit pas épargné son sang pour lui assurer une couronne. Il étoit marié, ce qui le disposoit encore plus à se tourmenter par de noirs chagrins. Il fit des plaintes si amères à la nation, qu'elles ne purent être long-temps cachées à Edouard. Cette première semence de division produisit des effets surprenans à Londres & dans toute l'Angleterre, par la haute opinion qu'on y avoit des services du comte, & de la reconnoissance qu'il avoit droit d'attendre de son maître.

Leurs amis communs réussirent néanmoins à les réconcilier, & ce fut le roi qui fit tous les frais de cette réconciliation par un nouveau sacrifice de ses sentimens. Mais il crut avoir acheté assez cher le droit de se satisfaire d'un autre côté avec moins de ménagement. Le comte avoit deux filles extrêmement aimables, dont la plus jeune avoit vécu jusqu'alors dans la retraite, & demeuroit encore dans une de ses terres, où le tumulte de la guerre l'avoit retenue depuis son enfance. Soit qu'Edouard eût pris de l'amour pour elle dans quelque lieu où le hasard avoit pu les faire rencontrer, soit que le seul dessein de faire payer au comte un sacrifice forcé l'animât à le punir par une ven-

geance de la même nature, il s'attacha ſecretement à gagner le cœur de ſa fille. Quoique tous les hiſtoriens aient parlé de cette intrigue, il ne s'en trouve pas un qui en rapporte les circonſtances. Mais ſans qu'on puiſſe ſavoir juſqu'où le roi pouſſa ſès avantages, on ſait qu'il fut ſurpris pendant la nuit dans le château du comte, au moment qu'il en ſortoit déguiſé ſous l'habit d'un payſan. N'ayant pu s'échapper qu'en faiſant connoître ſon nom, cette aventure ne demeura point inconnue au comte. Il la regarda, lui & la plupart de ſes amis, comme le plus ſanglant outrage qu'Edouard eût pu faire à ſon bienfaicteur, & dès ce moment il ſe diſpenſa de paroître à la cour.

C'étoit cette querelle qui faiſoit l'entretien de tous les Anglois, lorſque le ſénéchal avoit été conduit à Calais. Il ſe garda bien de négliger une ouverture ſi importante, ſur-tout après avoir ſondé les diſpoſitions de Vauclerc, qui étoit trop attaché au comte de Warwick pour ne ſe pas croire bleſſé dans ſon injure, & qui n'étoit pas même capable de parler de ſon reſſentiment avec modération. S'étant ouvert ſans défiance à un François, il dit ouvertement au ſénéchal, « qu'Edouard ne méritoit » pas un ſerviteur tel que le comte, & qu'après » en avoir reçu tant de bienfaits, le désho-

» norer dans la perſonne de ſa fille étoit un » indigne ſalaire ». En l'échauffant par des réflexions adroites, le ſénéchal le mena beaucoup plus loin. Il lui fit goûter divers projets de vengeance qu'il lui conſeilla de propoſer au comte, tels que celui de ſe retirer à Calais, où rien ne lui étoit ſi aiſé que de ſe rendre indépendant; & tombant ſans affectation ſur la maiſon de Lancaſtre, il demanda, « quelle » raiſon, après tout, le comte & ſon père » avoient eue de s'attacher excluſivement à » celle d'Yorck, ſi ce n'étoit l'honneur de » relever un parti qui avoit beſoin de deux ſi » braves défenſeurs, & l'utilité qu'ils pou» voient attendre de leurs travaux pour leur » fortune & pour leur gloire? Quel intérêt » les Nevill avoient-ils à ſoutenir leur ouvrage, » lorſque l'ingratitude du roi leur raviſſoit les » ſeuls fruits qu'ils en avoient dû recueillir? » S'ils étoient ſenſibles au contraire à l'injure » & au mépris, ils avoient une voie toujours » ouverte pour ſatisfaire leur juſte reſſentiment, » avec la certitude d'y trouver au double tous » les avantages qu'Edouard ne rougiſſoit pas » de leur enlever. Henri de Lancaſtre étoit » priſonnier à la tour; mais n'avoit-il pas un » fils, dont l'enfance annonçoit déjà toutes les » vertus des plus grands princes, & qu'il étoit » d'autant

» d'autant plus avantageux de ſervir, qu'à l'âge
» où il étoit encore, c'étoit s'aſſurer pour long-
» tems le pouvoir abſolu, que de l'en revêtir?
» Marguerite n'exiſtoit-elle pas toujours, cette
» héroïne dont l'adverſité ne pouvoit abattre
» le courage, cette reine qui avoit ſoutenu ſi
» dignement la majeſté du trône, cette bonne
» & généreuſe maîtreſſe qui avoit aimé ſi conſ-
» tamment ſes miniſtres & ſes favoris; &
» n'étoit-il pas ſurprenant qu'un homme du
» mérite du comte, eût refuſé ſon attachement
» à la plus grande reine dont l'Angleterre pût
» ſe vanter, pour le donner à un roi qui n'avoit
» rien de recommandable que ſa figure? Mais
» il étoit tems encore de revenir de cet aveu-
» glement. C'étoit au comte de Warwick à
» rétablir les trônes, après les avoir abattus.
» L'honneur, l'intérêt, la vengeance, tout
» lui en faiſoit une loi; & l'Europe entière,
» qui avoit déploré la ruine de la maiſon de
» Lancaſtre, applaudiroit au héros qui entre-
» prendroit de la réparer ».

Vauclerc, déjà diſpoſé à tout ce qui pouvoit tirer le comte de ſon humiliation, ſe ſentit tellement animé par ce diſcours, qu'il promit au ſénéchal d'en faire valoir juſqu'aux moindres termes. Apprenant même que la reine avoit repaſſé la mer, & qu'elle devoit ſe rendre in-

cessamment à Paris, il ne désespéra pas d'engager le comte à lui dépêcher quelque personne de confiance, pour lui offrir ses services, & recevoir ses propositions. Il partit pour Londres dans le même tems qu'il laissoit au sénéchal la liberté de se rendre à Paris, & ils convinrent ensemble d'une voie sûre pour l'établissement de leur correspondance.

Des motifs si pressans ayant fait retarder son départ à la reine, elle fut agréablement surprise de se voir amener un jour par le sénéchal, milady Nevill, qui venoit de Londres avec les instructions secrètes de son frère. S'étant laissé persuader par les conseils de Vauclerc, il n'avoit trouvé personne à qui il crût pouvoir accorder plus de confiance qu'à une sœur exercée aux intrigues de la cour, & liée anciennement avec la reine. Milady Nevill n'avoit pas changé de caractère. Toujours tendre, toujours faite pour être la dupe ou la victime de l'amour, elle ne laissoit pas de joindre à mille charmes que l'âge n'avoit point encore altérés, toute la finesse & la solidité d'esprit qui élèvent une femme au-dessus de son sexe, & qui la rendent propre aux plus grandes affaires. Mais toute son expérience ne l'avoit pas garantie d'un nouvel engagement, & par la fatalité ordinaire de son sort, elle se trouvoit liée d'inclination avec un

homme marié, & du caractère le moins propre à lui faire trouver le bonheur qu'elle cherchoit dans un commerce de cette nature. Edouard; après avoir pris la résolution d'expoſer toute ſa fortune au haſard d'une bataille à la ſanglante journée de Tawnton, avoit fait partir pour la Hollande ſes deux frères, *George* & *Richard*, dans la ſeule vue de mettre une partie de ſon ſang à couvert des caprices du ſort. Ces deux princes étoient revenus après le triomphe de leur frère, & partageant auſſi-tôt les fruits de ſa victoire, ils avoient été créés ducs ſous les deux plus beaux titres d'Angleterre. George, qui étoit l'aîné, avoit eu le choix. Il étoit prêt à ſe déterminer pour le titre de *Glocester*, & à laiſſer celui de *Clarence* à ſon cadet, lorſque milady Nevill, qui avoit déjà conçu quelque inclination pour lui, ſe hâta de lui repréſenter qu'il n'y avoit point de nom ſi malheureux dans l'hiſtoire de la nation. Hugues *Spencer*, Thomas *Woodstock*, & preſque tous ceux qui l'avoient porté, avoient eu le malheur de périr par la main d'un bourreau. Henri *Plantagenet*, ſon amant, avoit été poignardé à la tour de Londres. Enfin, quelque puérile qu'on puiſſe trouver cette obſervation, la ſuite des événemens fera voir encore que le même nom devint funeſte à Richard, qui l'accepta ſur le refus de ſon frère.

George choisit par cette raison le titre de Clarence, qui ne lui fut pas plus heureux; mais en recevant le conseil de milady Nevill, il crut voir dans ce soin officieux un penchant si déclaré pour lui, qu'il ne put se défendre de lui offrir son cœur. Ses offres furent acceptées. Edouard, qui avoit d'autres vues sur son frère, l'obligea d'épouser une des filles du comte de Warwick, nièce par conséquent de milady Nevill, qui se trouva ainsi forcée de faire violence à son inclination. Cependant le duc de Clarence, après avoir eu la foiblesse de céder aux volontés du roi, se sentit rappelé auprès d'elle par ses premiers sentimens; & le nœud d'une alliance si étroite ne les empêcha point de se revoir avec la même familiarité & le même goût. Cette intrigue étant dans sa plus grande chaleur lorsqu'Edouard avoit commencé ouvertement à chagriner le comte de Warwick, il ne fut pas libre au duc de Clarence de prendre parti pour le roi contre le père de sa femme, & le frère de sa maîtresse.

Milady Nevill commença avec la reine, par tous ces aveux. Elle lui fit l'histoire de tout ce qui s'étoit passé à la cour de Londres depuis la révolution. Edouard n'avoit pas irrité seulement le comte de Warwick. Soit que son penchant aux plaisirs de l'amour le portât sans

diſtinction à tout ce qui étoit capable de flatter un goût ſi général; ſoit que le chagrin de ne pouvoir ſe livrer à ſon inclination pour Eliſabeth Woodwille, lui fît chercher à ſe guérir de cette paſſion par la multitude de ſes intrigues, il s'étoit fait des ennemis irréconciliables d'un grand nombre de maris dont il avoit ſéduit les femmes, & d'une infinité de familles où il avoit porté le déſordre. La promeſſe même qu'il avoit faite au comte de ſe priver de voir Eliſabeth, n'étoit obſervée qu'en apparence. On ſavoit qu'il avoit fait ſecrètement le voyage de Northampton, où cette belle veuve s'étoit retirée; & le comte, qui en étoit toujours paſſionnément amoureux ſans la voir répondre à ſes ſentimens, ſoupçonnoit un rival ſi dangereux d'être mieux avec elle qu'il ne feignoit de l'être aux yeux du public. Ainſi, au reſſentiment d'avoir été outragé dans la perſonne de ſa fille, il joignoit encore celui de ſe croire joué par de fauſſes apparences; ſans compter toutes les noires idées qui font une paſſion ſi furieuſe de la jalouſie.

La vérité étoit que dans le choix d'un amant, Eliſabeth auroit préféré le comte. Elle avoit pour lui des ſentimens qui s'étoient aſſez déclarés dans le péril dont elle l'avoit ſauvé avec le ſecours de ſa ſœur; & la complaiſance avec

laquelle elle recevoit ſes ſoins, devoit lui perſuader qu'elle regrettoit de ſe voir arrêtée par des raiſons qu'elle ne pouvoit vaincre. Mais il étoit marié. Quelle apparence qu'une veuve de ſon âge pût lui ſacrifier, non-ſeulement ſon honneur, mais encore toutes les eſpérances de fortune qu'elle pouvoit fonder naturellement ſur ſa jeuneſſe & ſur ſa beauté? Si elle ne ſe flattoit pas encore que le roi penſât à l'élever ſur le trône, peut-être lui avoit-elle déjà connu aſſez de foibleſſe pour eſpérer de le mener bien loin, avec un peu d'art & de ménagement. L'inconſtance même qui lui faiſoit chercher continuellement de nouveaux plaiſirs juſques dans les familles bourgeoiſes de Londres, ne la réfroidiſſoit pas pour les ſoins qu'il lui rendoit ſecrètement. Outre qu'il faiſoit valoir lui-même ſa légèreté, comme le déſeſpoir d'un cœur qui travaille à ſe ſoulager de ſes peines, elle en concluoit qu'un prince, à qui l'amour faiſoit commettre tant d'indécences, pourroit bien oublier quelque jour la diſtance qu'il y avoit entre elle & lui, & paſſer ſur toutes ſortes de difficultés pour ſe ſatisfaire, lorſqu'elle l'auroit enflammé juſqu'à ſe rendre néceſſaire à ſon bonheur.

Ainſi ſe partageant entre ſon goût & ſon ambition, Eliſabeth recevoit ſucceſſivement le

roi & le comte; avec cette différence, qu'affectant de ne voir dans le comte qu'un ami dont l'eſtime lui étoit précieuſe, elle lui ouvroit ſa maiſon ſans aucun air de myſtère; au-lieu que n'ayant aucun prétexte pour recevoir le roi avec la même liberté, elle étoit obligée de ménager les momens, & de conſentir même à le voir quelquefois dans des tems & dans des lieux qui auroient rendu ſa complaiſance ſuſpecte, ſi elle n'avoit toujours pris ſoin d'y joindre des précautions qui étoient capables de mettre ſon honneur à couvert.

Ce double commerce l'expoſa un jour à tout ce qu'elle en pouvoit craindre de plus déſagréable; mais ſon bonheur voulut enſuite, que ce qui lui avoit cauſé une mortelle frayeur, devînt le plus ſolide fondement de ſes eſpérances. Le roi ſouhaitant qu'elle fût moins éloignée de Londres, & qu'elle eût quelque prétexte pour ne pas demeurer habituellement dans la province de Northampton, où elle avoit ſa famille & ſon bien, lui ménagea ſecrètement un héritage, auquel on prétend qu'elle n'avoit aucun droit, mais qui lui fut laiſſé à titre de reſtitution par le chevalier Sanders, qui ſe reconnut obligé en mourant de réparer par cette donation, des torts inconnus qu'il lui avoit faits dans le cours des

guerres civiles. Il y a beaucoup d'apparence qu'Edouard en avoit payé fort avantageusement la valeur aux héritiers de Sanders. Mais affectant de louer une disposition si juste, il la revêtit de toutes les formalités qui pouvoient la rendre irrévocable. Elle consistoit dans une terre voisine de la capitale, dont Elisabeth ne manqua point de venir prendre possession. Le roi s'y trouvoit un jour assez tard, lorsque le comte de Warwick y arriva sans être attendu. Quoiqu'Elisabeth eût reçu ce prince avec les mesures dont elle ne se relâchoit jamais, c'est-à-dire, dans la présence de sa mère & de quelques autres personnes dont le caractère écartoit les soupçons, l'air de familiarité & de secret avec lequel Edouard y étoit venu, les promesses par lesquelles il s'étoit engagé au comte, & l'outrage récent qu'il lui avoit fait à l'occasion de sa fille, firent craindre à toute l'assemblée que cette rencontre ne produisît quelque scène éclatante. Le comte étoit dans l'usage d'entrer librement. S'il paroissoit impossible de lui refuser avec bienséance des civilités dont on ne pouvoit se dispenser sous aucun prétexte, il étoit encore plus difficile de proposer au roi de se retirer sans être apperçu. Enfin ce dernier parti étant néanmoins le plus sûr, Elisabeth fit entendre elle-même

à ce prince, que, pour éviter de se commettre avec un homme aussi fier que le comte, il étoit à propos qu'il daignât se dérober par une porte secrète, & reprendre furtivement le chemin de Londres. Cette proposition jeta Edouard dans une agitation furieuse. Après avoir délibéré quelques momens, il se plaignit de la nécessité où il étoit, pour l'honneur d'Elisabeth, de céder à un sujet présomptueux, qui sembloit le braver continuellement. Et donnant ensuite un autre tour à ses plaintes: Quelles sont donc ses prétentions, dit-il, à Elisabeth? Il est marié, & je ne le suis pas. Ce ressentiment ne l'empêcha point de se retirer; & le comte de Warwick, qu'on avoit trouvé le moyen d'arrêter un moment, n'apperçut rien qui blessât ses yeux.

Elisabeth raisonnant sur les dernières expressions du roi, y trouva plus que jamais de quoi nourrir ses flatteuses prétentions. Elle en devint beaucoup plus réservée pour le comte, quoique, dans la vue de se délivrer d'un obstacle qu'il se voyoit opposer souvent, il eût pris occasion de l'aventure de sa fille, pour faire passer sa femme & ses enfans à Calais. C'étoit dans le même tems que Vauclerc arrivoit à Londres. Il étoit si disposé par ses noires agitations à recevoir tous les conseils

qui pouvoient servir à le venger ; qu'il ne résista point à ceux d'un ami si fidelle. Ils concertèrent ensemble les moyens de commencer une si grande entreprise. Ne pouvant douter qu'ils ne fussent observés en Angleterre, ils conçurent que le principe du mouvement devoit être au-dehors ; & ce fut par leurs délibérations communes, que milady Nevill fut chargée de passer en France pour faire l'ouverture de leurs sentimens à la reine.

Outre les amis du comte, & les secours qu'un homme si estimé dans toute l'Angleterre pouvoit espérer de ceux qui le regardoient comme le héros de leur nation, il y avoit dans l'état deux sortes de mécontens, dont il ne se croyoit pas moins assuré. Les uns, parens ou amis d'une infinité de victimes qu'Edouard avoit sacrifiées à l'établissement de son autorité, & qui s'étoient accoutumés à le regarder comme un usurpateur & un tyran. Dans ce nombre étoient compris tous les anciens partisans de la maison de Lancastre ; gens observés de trop près & trop effrayés par la rigueur avec laquelle on les avoit traités, pour lever la tête au hasard ; mais toujours prêts à courir ardemment au premier signe qui seroit capable de ranimer leur confiance. Les autres étoient ceux qui se plaignoient, au contraire, de

n'avoir pas vu leurs services assez récompensés par la maison d'Yorck, & qui se repentoient d'avoir prodigué leurs biens & leur sang pour en recueillir si peu de fruit. Edouard avoit cru sa reconnoissance assez marquée à la nation par quelques bienfaits répandus entre les grands. En créant quelques ducs & quelques comtes, il avoit négligé les officiers subalternes, & tous les autres ordres de l'état qui l'avoient servi avec beaucoup de désintéressement & de zèle. On avoit excusé cette froideur aussi long-tems qu'on l'avoit cru forcé d'employer ses revenus aux besoins d'un nouveau règne; mais, lorsqu'on l'avoit vu tourner toutes ses dépenses du côté des plaisirs, & prodiguer jusqu'à vingt mille écus, qui étoient alors une somme fort considérable, pour se procurer les faveurs d'une bourgeoise de Londres, on s'étoit emporté aux plaintes & aux murmures.

Mais les instructions de milady Nevill ne se réduisoient pas à offrir les services de son frère à la reine, & à lui exposer sur quelles espérances il vouloit entreprendre de lui devenir utile; elle étoit chargée d'apprendre de la reine sur quoi le comte pouvoit compter du côté de la France, & des autres états dont elle pensoit, sans doute, à solliciter le secours. Il lui demandoit un corps au moins de quatre mille

hommes, avec lesquels il souhaitoit qu'elle vînt descendre, non dans les provinces du nord, où la guerre ne pouvoit manquer de traîner en longueur, mais dans la partie méridionale d'Angleterre, ou dans la province de Kent. Il vouloit qu'au moment de sa descente, le prince son fils fût proclamé roi; & que, sans donner à Edouard le temps de se reconnoître, elle avançât à grandes journées vers Londres; tandis qu'avec ses amis & les troupes qu'il pourroit recueillir, il iroit au-devant d'elle pour l'introduire aussi-tôt dans la capitale. Ce dessein, qui parut d'abord téméraire à la reine, prit pour elle une apparence bien différente, lorsque milady Nevill, qui s'étoit fait un plaisir de la surprendre, lui montra un engagement signé du marquis de Montaigu, frère du comte; & de Burchier, archevêque de Cantorbéry; l'un, général des troupes d'Edouard; l'autre, primat d'Angleterre & chef du conseil, par lequel ces deux seigneurs épousoient les intérêts de Henri de Lancastre, en se reprochant d'avoir abandonné leur devoir pour servir un prince ingrat. Il parut alors évident à la reine, qu'elle avoit peu d'obstacles à craindre avec les arbitres du pouvoir civil & militaire. Sa surprise augmenta encore, lorsqu'elle vit un troisième engagement du duc de Clarence, qui,

tout frère qu'il étoit d'Edouard, paroiffoit auffi animé que les autres à fa ruine.

Elle favoit déjà, par l'aveu de milady Nevill, que le duc étoit fon amant; & qu'étant d'ailleurs attaché au comte de Warwick par fon mariage avec fa fille, il étoit naturel qu'il prît quelque part au reffentiment des Nevill. Elle comprenoit de même que le marquis de Montaigu devoit être fenfible à la difgrace de fon frère; & l'archevêque, qui étoit leur proche parent, avoit pu s'affliger auffi de voir oublier fitôt leurs fervices. Mais, quelque expérience qu'elle eût faite, pendant toute fa vie; de l'inconftance des Anglois, elle eut tant de peine à concevoir une révolution de fentimens qui alloit jufqu'à faire violer, à l'un, les droits du fang; à l'autre, les engagemens de l'honneur; & au prélat, la fidélité qu'il avoit jurée le premier au feu duc d'Yorck & à fes defcendans, que, s'en rapportant à peine au témoignage de fes propres yeux, elle preffa milady Nevill de lui faire mieux comprendre une fi étrange altération.

La caufe en étoit fi fimple, que ce fut un autre fujet d'étonnement pour la reine. Burchier avoit attendu de la reconnoiffance d'Edouard fes follicitations à la cour de Rome, pour lui faire obtenir la dignité de cardinal. Il n'avoit

pas fait difficulté de l'avertir que cette faveur étoit différée trop long-tems. Edouard s'étoit d'abord excusé sur le peu de considération où il se croyoit encore à Rome. Il avoit écrit au pape Pie II, pour lui communiquer son avénement à la couronne, & ce pontife l'en avoit félicité par un bref; mais les termes en étoient tellement ménagés, que son approbation n'étant fondée que sur les preuves qu'Edouard lui avoit lui-même données de son droit, il paroissoit se réserver la liberté de se rétracter dans d'autres conjonctures. Cette politique avoit d'autant plus choqué le roi, qu'en ayant fait des plaintes fort vives, on y avoit paru insensible. Mais Burchier insistant sur ce que le pape ne l'avoit pas moins reconnu, & sur la bonne intelligence où il continuoit de vivre avec l'Angleterre, le roi, fatigué de ses instances, lui avoit répondu plaisamment, que de deux vices favoris qu'il lui connoissoit, l'incontinence & l'ambition, il lui laissoit la liberté de rassasier si pleinement le premier, qu'il en eût moins d'impatience pour satisfaire l'autre. L'archevêque étoit fier. Le ridicule qu'il avoit cru attaché à cette plaisanterie, lui avoit mis dans le cœur des mouvemens de haine, qu'il brûloit de faire éclater.

L'infidélité de Montaigu paroissoit plus facile

à comprendre ; & la reine n'en auroit pas soupçonné d'autre cause que son amitié pour son frère, & le ressentiment de l'affront qu'Edouard avoit fait à leur famille. Cependant il avoit paru, par la résistance qu'il avoit apportée d'abord aux sollicitations du comte, que ces deux raisons n'auroient pas suffi pour l'ébranler dans son devoir, s'il n'y avoit joint le chagrin de se voir enlever une riche héritière qu'il aimoit, & que le roi, qui commençoit à se défier des Nevill, fit épouser au lord Scales.

A l'égard du duc de Clarence, milady Nevill ne put apporter d'autres raisons que les liens étroits qu'il avoit avec elle & toute sa famille ; à moins que de compter pour quelque chose la mortification qu'il avoit essuyée avant son mariage, par le refus qu'Edouard avoit fait, de lui laisser épouser la même héritière, qu'il avoit ôtée ensuite à Montaigu pour la donner à son rival. La division n'est pas rare entre les frères. Le duc d'Excester en étoit un autre exemple, lui qui ayant épousé anciennement la sœur d'Edouard, n'en avoit pas eu moins de constance dans son attachement pour la reine Marguerite, & vivoit même séparé de sa femme, qui n'avoit pas voulu quitter l'Angleterre pour le suivre. Mais l'événement fit connoître que le duc de Clarence nourrissoit secrètement des

vûes plus profondes, dont toutes les raisons qu'on lui supposoit n'étoient que le prétexte. Il étoit l'héritier présomptif de la couronne. Il voyoit son frère haï d'une partie des grands & de ceux qui l'avoient le mieux servi. Sans faire éclater encore ses espérances, il se flattoit qu'en laissant échauffer la querelle, il seroit peut-être assez heureux pour en recueillir les fruits. S'il est étonnant qu'il n'eût pas fait cette confidence au comte de Warwick & à sa sœur, c'est apparemment qu'il se croyoit sûr de les faire entrer tôt ou tard dans ses desseins ; & que, dans la nécessité où ils étoient d'employer le secours & le nom de la maison de Lancastre, il ne vouloit pas les exposer tout d'un coup au remords d'une double trahison ; à moins qu'on ne veuille supposer qu'elle étoit déjà commune entr'eux, & qu'ils agissoient de concert. Quoi qu'il en soit, autant qu'il étoit important pour la reine de savoir quel fond elle avoit à faire sur les motifs de ceux qui s'offroient à la servir, autant deviendra-t-il agréable au lecteur d'avoir connu les premiers ressorts des grands événemens qui se préparent, & d'admirer combien les plus étranges révolutions sont quelquefois légères & faciles à prévenir dans leur source.

Il resta si peu de défiance à Marguerite après cette

cette explication, que, s'ouvrant avec la même franchise, elle ne fit pas difficulté de confesser à milady Nevill, que ses propres desseins n'étoient encore fondés que sur de simples espérances. Elles étoient même diminuées depuis son arrivée d'Ecosse, par mille contre-tems qui lui faisoient craindre plus d'obstacles qu'elle n'en avoit prévu à se procurer des secours qu'elle avoit crus presqu'infaillibles. Sans compter le refus qu'elle avoit déjà essuyé du duc de Bourgogne, & celui même du duc de Calabre, qui ne lui avoit pas mieux fait espérer du roi de Sicile son père, elle apprenoit à Paris, qu'il ne lui restoit pas beaucoup plus de ressource du côté de la France & de celui du duc de Bretagne, quoiqu'elle eût également compté sur ces deux puissances. Louis XI ayant formé le projet de rendre son autorité absolue dans toute l'étendue de ses états, pensoit à diminuer le pouvoir excessif des grands. Les ducs de Bourgogne & de Bretagne étoient les plus redoutables, autant par l'habitude qu'ils avoient formée de l'indépendance, que par la grandeur de leur domaine & la multitude de leurs sujets. Les attaquer tous deux à la fois, étoit une entreprise qui surpassoit ses forces; mais il s'étoit flatté de les ruiner successivement, & le duc de Bretagne fut le premier

contre lequel il résolut de tourner ses armes. Il en avoit un prétexte dans le refus qu'Arthus III avoit fait de prêter l'hommage - lige au roi Charles VII. François II, successeur d'Arthus, l'avoit refusé de même ; & le roi, trop foible alors pour exiger une soumission que les ducs de Bretagne contestoient depuis long-tems, n'avoit pu suivre l'exemple de Charles V, qui, sur quelques démêlés de la même nature, avoit fait confisquer & réunir le duché de Bretagne à la couronne, par arrêt de la cour des pairs. Louis XI, résolu d'entreprendre ce qui n'avoit pu être exécuté par son prédécesseur, avoit déjà fait filer quelques troupes dans l'Anjou; & Morvilliers, son chancelier, avoit défendu de sa part au duc de Bretagne, de s'attribuer le droit de souveraineté dans ses états. A la vérité le duc, qui s'étoit trouvé surpris, avoit eu recours à la ruse. Il avoit demandé un délai de trois mois pour consulter ses sujets. Mais s'étant servi de ce tems pour cabaler en France parmi les grands, il avoit formé contre Louis une ligue formidable, sous le nom de *ligue du bien public.*

Cette nouvelle commençoit à se répandre, lorsque la reine étoit arrivée à Paris. En découvrant ses craintes à milady Nevill, elle ne lui promit pas moins de tout entreprendre pour

obtenir l'assistance de Louis. Si elle n'en obtenoit pas un corps de troupes réglées, elle ne doutoit pas du moins qu'il ne lui accordât la permission qu'elle avoit déjà eue, d'engager des volontaires à son service. Le sénéchal, qui fut appelé à la fin de cet entretien, offrit tout son crédit & toutes ses richesses. Enfin, ne demandant à la sœur du comte de Warwick que le tems de se rendre à la cour, Marguerite la pria d'attendre son retour, & de faire savoir à son frère la reconnoissance dont elle étoit pénétrée pour ses offres. Elle partit pour Chinon, où Louis étoit avec toute sa cour. Ses demandes & la manière de les faire étoient méditées. Comme milady Nevill n'avoit pas exigé que les propositions de son frère fussent cachées au roi, elle se promit que, malgré tous les projets que ce prince méditoit lui-même, il ne laisseroit pas échapper une si belle occasion de porter le trouble en Angleterre. L'alliance d'Edouard & du duc de Bourgogne avoit commencé à lui donner de l'ombrage. Il savoit même que le duc de Bretagne avoit cherché à se ménager un appui du côté des Anglois. Dans les principes de sa politique, la ruine ou l'abaissement d'un ennemi étoit pour lui un accroissement de grandeur & de puissance.

Des idées si flatteuses occupèrent agréable-

ment la reine jusqu'à Chinon. Mais, avant qu'elle eût pu se présenter au roi, milady Nevill, arrivée aussi-tôt qu'elle, lui fit demander avec tant d'impatience à lui parler, qu'elle rompit tout autre engagement pour la recevoir. Cette dame venoit, non-seulement lui témoigner une honte extrême d'avoir été employée par son frère à des ouvertures dont les fruits s'évanouissoient tout d'un coup, mais lui conseiller à elle-même de ne pas les hasarder au roi, si elle ne vouloit avoir la confusion de les voir désavouées. En un mot Vauclerc, dépêché par le comte de Warwick, étoit arrivé à Paris presque au même instant que la reine en sortoit, avec ordre d'imposer silence à milady Nevill, si elle ne l'avoit point encore rompu ; ou de lui faire rétracter toutes ses propositions, si elle les avoit faites à la reine.

Une inconstance si extraordinaire ayant rempli cette princesse de colère & d'indignation, la sœur du comte, qui se crut intéressée à se justifier dans un lieu où elle ne se croyoit pas à couvert de son ressentiment, lui raconta par quel nouveau caprice d'Edouard tous les projets des seigneurs mécontens avoient été renversés. On n'a pas su s'il s'étoit défié de quelque trame secrète ; mais, se rendant aux avis de son conseil qui le pressoit de se marier, & n'osant

s'expliquer ſur le ſeul mariage qu'il déſiroit au fond du cœur, il avoit conſenti à faire demander au roi Louis XI la princeſſe *Bonne* de Savoie, qui étoit élevée à la cour de France auprès de la reine Charlotte ſa ſœur. Il avoit propoſé au comte de Warwick de ſe charger de cette négociation ; &, dans la réſolution feinte ou ſincère d'oublier Eliſabeth Woodwille, il avoit dit au comte mille choſes obligeantes ſur l'eſpérance qu'il avoit de racheter ſon amitié par ce ſacrifice. C'étoit effectivement le droit le plus inviolable qu'il pût acquérir ſur un homme ſi paſſionné. Le comte avoit étouffé auſſi-tôt ſa haine ; & faiſant entrer ſes complices dans les mêmes ſentimens, il avoit accepté l'ambaſſade de France, ſans autre ſûreté que la parole de ſon maître. Dès le même jour, le roi avoit ceſſé de voir Eliſabeth. Le regret d'avoir manqué le trône la fit retourner à Northampton ; & le comte, qui avoit aſſez pénétré ſes vues pour craindre qu'une ardeur empreſſée à la revoir n'eût l'air d'un triomphe qui pouvoit irriter ſon chagrin, feignit de ne pas remarquer qu'elle ſe fût éloignée de Londres. Mais, ayant fait avertir auſſi-tôt ſa ſœur, il ſe hâtoit de faire les préparatifs d'une ambaſſade, dont le ſuccès lui paroiſſoit moins important pour le roi que pour lui-même.

Marguerite avoit écouté ce récit avec une curiosité qui n'avoit pas diminué son indignation. Elle avoit partagé son attention entre la conduite du comte de Warwick, & celle qu'elle devoit tenir avec sa sœur. Il étoit indigne d'un cœur tel que le sien, de tourner sa vengeance sur une femme : mais elle se souvint qu'elle étoit reine ; &, n'ayant point oublié les engagemens de ses deux frères & ceux du duc de Clarence & de l'archevêque, qu'elle avoit vus entre ses mains, elle prit la résolution de se faire remettre toutes ces pièces, dont elle pouvoit faire un terrible usage contre ses ennemis. Elle les demanda à milady Nevill, du ton d'une reine qui veut être obéie. Heureusement pour ses frères, elle avoit eu la prudence de les laisser à Vauclerc. Marguerite n'en croyant point ses protestations, usa peut-être avec trop de rigueur du droit qu'elle croyoit conserver encore sur une sujette. Elle appela quelques gentilshommes qui la suivoient ; &, leur ordonnant de lui apporter tout ce qu'ils trouveroient sur une femme qu'elle nomma son ennemie, elle se retira pour l'abandonner à leurs recherches indiscrètes. Milady Nevill fut traitée avec trop peu de respect par des gens qui croyoient se faire un mérite de leur zèle. Ils ne trouvèrent sur elle qu'une lettre de son

frère, qui ne contenoit rien d'affez important pour lui nuire ; & le chagrin qu'ils eurent d'avoir fervi fi mal le reffentiment de la reine augmenta leur dureté pour la fœur du comte.

N'ayant aucun efpoir d'obtenir vengeance ou juftice du roi Louis XI, elle emporta fa douleur à Paris, où elle réfolut d'attendre l'arrivée de fon frère. Vauclerc, défefpéré de l'outrage qu'elle avoit reçu, lui offrit de la venger avec éclat; mais, dans le deffein qui amenoit le comte de Warwick en France, elle fe flatta que, pour peu que le roi fentît de penchant à donner fa belle-fœur au roi d'Angleterre, il traiteroit favorablement fon ambaffadeur, & qu'elle trouveroit l'occafion de fufciter quelque mortification à la reine. Les fecrets qu'elle lui avoit confiés ne l'expofoient à rien, lorfqu'ils n'étoient accompagnés d'aucunes preuves.

Marguerite avoit auffi l'avantage de ne s'être engagée dans aucune ouverture dont on pût abufer pour rompre fes projets. Mais, n'ayant plus que fon infortune à faire valoir, elle trouva, de la part de Louis, toutes les difficultés qu'elle avoit prévues. Dans le befoin qu'il avoit de troupes & d'argent, il lui refufa jufqu'à la permiffion qu'il lui avoit accordée dans d'autres tems, de lever elle-même des volontaires; &, lui repréfentant qu'une entreprife exécutée

à demi diminueroit la confiance & l'ardeur de ses partisans, il la pria, pour son propre intérêt, de remettre ses desseins à des conjonctures plus favorables. Elle n'avoit rien épargné néanmoins pour lui faire envisager de l'utilité à la servir; & ce fut dans le chagrin de voir tourner si mal des vues qu'elle avoit formées avec tant de réflexions & de soins, qu'elle eut recours à des artifices moins dignes d'elle, mais qui lui réussirent plus heureusement.

Sans espérer que le comte de Warwick pût rompre légérement les nouveaux engagemens qu'il avoit pris avec Edouard, elle se persuada qu'il n'étoit pas impossible de faire renaître la principale cause de leur division; &, malgré toute la haine qu'elle portoit au comte, elle fut forcée de reconnoître que ce n'étoit que par lui qu'elle pouvoit relever sa fortune, comme il étoit évident qu'il avoit servi seul à l'abattre. Le nouvel outrage qu'elle avoit fait à sa sœur, joint à tant de coups sanglans qu'elle lui avoit portés sans relâche, ne lui permettant plus de le tenter par les voies ordinaires, elle crut pouvoir le mettre encore dans la nécessité de revenir à elle, en ruinant pour jamais la confiance qui paroissoit renaître entre Edouard & lui. Avant que d'en chercher d'autres moyens, la passion de ce prince pour Elisabeth Wood-

wille lui en parut un qui pouvoit être employé. Si, dans le tems qu'il faisoit passer le comte en France, on pouvoit le rengager plus que jamais à voir sa maîtresse, & bâtir là-dessus quelque aventure vraisemblable, qui pût inspirer au comte le moindre soupçon d'avoir été trompé, elle ne douta point que le ressentiment ne fît rompre toutes mesures à un homme si fier, & que le désir de la vengeance ne devînt bientôt sa passion la plus violente. Mais, quelle apparence de faire jouer les ressorts qui étoient nécessaires à Londres ? La fortune, nom vague auquel on est toujours forcé de recourir quand on ignore le nœud secret des événemens, favorisa la reine au-delà de ses espérances.

Elle avoit auprès d'elle une femme extrêmement adroite, qui se nommoit madame Trott, liée d'assez près, par le sang, à Elisabeth Lucy, qui avoit été long-tems maîtresse d'Edouard, & que le chagrin d'avoir été abandonnée par ce prince faisoit vivre depuis quelque tems dans la retraite. Elisabeth Lucy étoit de Northampton, c'est-à-dire, du même lieu où Elisabeth Woodville avoit sa famille & son bien. La reine prit assez de confiance à une femme qu'elle avoit comblée de bienfaits, pour lui proposer de faire le voyage d'Angleterre, &

de s'y rendre propre à la servir. Dans le tems qu'elle l'instruisoit de ses intentions, Edmond de Sommerset, qui portoit le titre de duc depuis la mort de son frère, arrivoit à Paris pour la rejoindre, avec le zèle qui étoit héréditaire à son sang. Tant d'outrages qu'il avoit essuyés de la fortune, & ceux qui lui restoient à craindre, ne l'empêchèrent point de s'offrir aussi pour une entreprise dont il goûta le plan. Il y vit des facilités que la reine ignoroit. Le chevalier Gray, dont Elisabeth Woodwille étoit veuve, avoit été son intime ami; &, lorsqu'il étoit question d'employer l'artifice, il pouvoit feindre de retourner en Angleterre pour ménager sa grâce, demander un asyle à Elisabeth, & lui faire même entendre que c'étoit l'opinion qu'il avoit de sa faveur, qui le faisoit recourir à elle. Il se flattoit de pénétrer bientôt dans quels termes elle étoit avec le roi, & de l'aider, par ses conseils, à tirer tout le fruit qu'elle pourroit de l'ascendant qu'elle avoit sur lui.

Tandis qu'il prenoit la route de Londres avec la dame Trott, Marguerite, qui n'étoit pas capable de perdre un moment de vue son objet, rendit une visite au roi de Sicile son père, qui s'étoit retiré à Aix en Provence, & reçut de lui une somme médiocre, le seul secours qu'il étoit en état de lui offrir. Delà, elle

prit la route de Normandie, par le conseil du sénéchal, qui lui avoit promis de rassembler, non-seulement les cinq cens hommes qui l'avoient suivie l'année précédente en Ecosse, mais, avec eux, un grand nombre d'Anglois qui étoient passés dans cette province à la suite des Lancastre, & qui y avoient été attachés au duc de Betfort. Louis, à qui elle demanda particulièrement cette permission, ne put lui refuser à titre de faveur, ce qu'il semble qu'elle auroit eu raison d'exiger comme un droit. Les anglois qui se trouvoient établis en France, n'y étant venus que pour y vivre sous la domination de leurs rois, pouvoient sans doute retourner dans leur patrie, lorsque les provinces où ils s'étoient fixés avoient changé de maîtres. Cependant, Morvilliers représenta au roi, que cette liberté ne devoit pas s'accorder sans distinction. Un grand nombre de ces étrangers pensèrent bientôt à profiter d'une occasion qui les alloit dispenser, ou de satisfaire aux dettes qu'ils avoient contractées dans le lieu de leur demeure, ou de remplir d'autres engagemens dont on n'iroit pas leur demander compte en Angleterre. Ainsi, la permission que la reine avoit obtenue, fut restrainte à ceux qui ne seroient liés par aucun devoir civil. Mais cette restriction diminua l'ardeur qu'on

avoit marquée d'abord à ſe ranger ſous ſes enſeignes.

Le chagrin qu'elle en reſſentit, la fit retourner à Paris, en laiſſant au ſénéchal le ſoin d'exécuter ce qu'il lui avoit repréſenté comme une reſſource, après tant de refus ou de foibles offres qui ne lui laiſſoient plus d'autre eſpérance. Cependant, ce n'étoit point ſans de nouvelles vues, qu'elle ſe déterminoit tout d'un coup à ſe rendre dans la capitale. Elle avoit reçu avis d'une perſonne qu'elle y avoit laiſſée, que le duc d'Exceſter, charmé d'être enfin retombé ſur ſes traces, l'attendoit avec une impatience extraordinaire, & n'oſoit l'aller joindre en Normandie, parce qu'il étoit d'une importance extrême que les raiſons qui l'amenoient en France ne fuſſent pas pénétrées. Ce ſeigneur, après avoir été exercé par toutes ſortes de diſgrâces, étoit paſſé en Hollande, ſans qu'on ſache dans quel deſſein, ni ſi ce fut après ou avant le retour de la reine; mais il s'y étoit trouvé lorſque le comte de Charolois, mécontent de la facilité de ſon père, qui avoit cédé au roi Louis, par le traité d'Arras, toutes les villes ſituées ſur la Somme, s'étoit retiré bruſquement dans cette province. Etant connu de ce prince, il n'en avoit pas été vu d'auſſi bon œil dans un lieu où ſes miniſtres de la

reine Marguerite lui paroiſſoient ſuſpects, qu'à la cour du duc ſon père. Le comte, qui devoit épouſer inceſſamment la ſœur d'Edouard, lui avoit fait dire de ſe retirer. Dans quelques vues qu'il y fût allé, cet ordre lui cauſa aſſez de chagrin pour lui laiſſer un reſſentiment qu'il trouva bientôt l'occaſion de ſatisfaire. En côtoyant la Flandre ſur un navire marchand dans lequel il s'étoit embarqué à la Brille, il fut arrêté par un vaiſſeau de guerre françois, qui faiſoit voile vers la Hollande. Le capitaine, qui étoit le bâtard de Rubempré, n'avoit point d'autre vue que de prendre des informations ſur ſa route; mais, ayant reconnu le duc d'Exceſter, qu'il ſe ſouvint d'avoir vu à la cour de France, il apprit de lui les ſujets de plainte qu'il emportoit contre le comte de Charolois, & ce fut aſſez pour le porter à s'ouvrir ſur la commiſſion qui le menoit en Hollande. Louis XI, indigné contre le comte, qui lui avoit manqué pluſieurs fois de reſpect, n'avoit pas plutôt appris qu'il avoit abandonné la cour de ſon père avec une ſuite peu nombreuſe, qu'il s'étoit propoſé de le faire enlever. Divers hiſtoriens ont prétendu que, dans le même tems, il penſoit, d'un autre côté, à ſe ſaiſir auſſi du duc de Bourgogne; mais il eſt certain que, regardant l'enlèvement du comte de Charolois

comme une entreprise aisée, il en avoit chargé Rubempré par un ordre signé de sa main. Il lui avoit fait équiper à Dieppe un vaisseau chargé de soldats choisis, qui, sans savoir à quoi ils étoient destinés, avoient ordre de rendre une obéissance aveugle à leur chef.

Rubempré ne prodiguoit pas mal à propos sa confiance, en s'associant un aussi brave homme que le duc d'Excester, mais il ne s'attendoit point à la proposition que le duc lui fit à son tour. Comme il rapportoit tout aux intérêts de sa reine, il trouva dans un vaisseau si bien équipé, & conduit par un chef d'une valeur connue, l'occasion qu'il cherchoit pour tenter une nouvelle descente en Angleterre. Telle étoit la persuasion de la reine & de tous ceux qui étoient attachés à sa fortune. Ils ne demandoient jamais qu'un petit nombre d'hommes pour s'ouvrir une entrée dans leur patrie, assez sûrs, par le penchant naturel aux anglois, qu'il suffisoit d'y faire entendre le signal de la sédition & de la guerre, pour y composer tout d'un coup une armée. Le duc conjura donc Rubempré d'entrer dans un projet qui lui assuroit, avec une gloire immortelle, tous les avantages qu'il lui plairoit d'exiger de la reconnoissance de la reine; & lui promettant, à cette condition, de l'accompagner en Hollande,

il le fit consentir à tourner ses voiles vers l'Angleterre, aussi-tôt qu'ils auroient remis le comte de Charolois dans le premier port de France. Quoiqu'il y eût une imprudence extrême dans un engagement de cette nature, que le bâtard formoit sans la participation de son maître, il y en eut moins dans la composition qu'il fit avec le duc pour la certitude de sa récompense. Peut-être étoit-il pardonnable à un aventurier, qui n'avoit rien à se promettre que de son courage, de saisir une ouverture qu'il regardoit comme une faveur du ciel, & de se laisser même enivrer par les idées de gloire & de fortune dont son imagination se remplit tout d'un coup. Mais, ne se fiant point à des promesses douteuses, il apprit au duc que la reine étoit en France, & il lui proposa de se rendre auprès d'elle pour lui faire approuver leur résolution. Outre le dessein de s'assurer la récompense de ses services, il savoit que cette princesse ne respiroit que l'occasion de repasser la mer; & il ne doutoit pas que sa présence & celle de son fils ne contribuassent, autant que son secours, à ranimer leurs partisans. Ainsi, remerciant le duc de l'offre qu'il lui faisoit de l'accompagner en Hollande, il le pressa, au contraire, de se rendre à Paris, & de concerter l'exécution de leur entreprise avec la reine. Le

rendez-vous qu'il lui donna fut le port même de Dieppe, d'où il étoit parti; &, comptant fur le fuccès du voyage qu'il alloit achever, il ne lui demanda que le fecret & quinze jours de délai.

Marguerite connoiffoit l'efprit & la valeur du bâtard de Rubempré. Mais, au milieu de la joie qu'elle reffentit de trouver des défenfeurs, fa fierté lui fit craindre qu'un armement fi peu confidérable, & fous la conduite d'un chef dont le caractère lui paroiffoit mal répondre à la majefté royale, ne rendît fon entreprife méprifable aux yeux des anglois. La première de ces objections étoit levée par l'efpérance de faire embarquer, dans le même tems, une partie des troupes que le fénéchal continuoit de lever en Normandie; mais c'étoit divulguer les promeffes de Rubempré, & l'expofer à fe voir arrêter par l'ordre du roi. Cependant, comment rejeter des offres qui étoient les plus favorables qu'elle eût reçues depuis long-tems, & les feules dont l'effet fût affez prompt pour fatisfaire une partie de fon impatience? Et fi le duc de Sommerfet parvenoit heureufement à rallumer la haine entre Edouard & le comte de Warwick, pouvoit-elle s'affurer trop tôt les premiers fecours qui redeviendroient néceffaires au comte pour l'exécution de fon dernier projet?

projets ? Elle se rendit enfin à la proposition du duc d'Excester, mais en se réservant le pouvoir de régler la forme de cette nouvelle expédition sur les circonstances.

Cependant le comte de Warwick arriva à Paris avec une suite si nombreuse & si brillante, qu'on n'avoit jamais vu d'exemple de cette magnificence dans un ambassadeur anglois. Il fit une entrée somptueuse, dont milady Nevill partagea la gloire. Elle affecta de se faire voir avec son frère dans un éclat extraordinaire, comme si son dessein eût été d'humilier la reine par la comparaison de tant de splendeur avec la situation de cette princesse, qui se retranchoit, au contraire, tout ce qu'elle pouvoit dérober à la bienséance de son rang, pour l'employer à de meilleurs usages. Marguerite parut insensible à cette foible vengeance ; &, tandis que le comte alloit presser sa négociation à la cour, elle recevoit des nouvelles de Sommerset, qui lui faisoient prévoir qu'elle se verroit bientôt recherchée de ceux qui sembloient la regarder avec mépris. Elle avoit employé quelques ressorts secrets à la cour, pour faire naître des difficultés contre le succès de la demande d'Edouard ; mais, suivant les avis qu'elle reçut de Londres, elle prit, au contraire, le parti d'appuyer indirectement l'ambassade du comte,

& d'écarter tous les obstacles qui pouvoient la faire traîner en longueur. On lui marquoit que le roi, retombé dans toute sa foiblesse, ne quittoit plus un moment Elisabeth Woodwille, & qu'on ne désespéroit point que, dans le transport d'une passion qui l'aveugloit, on ne pût lui faire prendre la résolution de l'épouser. C'étoit plus que la reine n'osoit demander à la fortune. Elle jouissoit déjà de tous les emportemens du comte de Warwick, qui n'apprendroit point qu'Edouard revoyoit sa maîtresse, sans le dévouer à toute sa haine. Que seroit-ce d'apprendre qu'il l'auroit épousée ? Et, s'il pouvoit réussir, dans cet intervalle, à obtenir la sœur de Louis pour ce prince, à quel excès de fureur ne se laisseroit-il pas emporter, en se trouvant chargé d'une ambassade ridicule, qui n'aboutiroit qu'à le rendre la fable de toute l'Europe?

Cette espérance causa tant de joie à la reine, que, dans la vue de hâter le succès du comte, elle engagea le sénéchal de Normandie à se rendre à la cour, & à se prévaloir de la connoissance qu'il avoit de ses affaires, pour faire passer Louis sur un reste de bienséance qui paroissoit l'arrêter. Il n'avoit point encore cessé de la reconnoître pour reine d'Angleterre, & le prince son fils étoit traité en France comme l'héritier de cette couronne. Outre que les droits d'Edouard ne lui sembloient point encore bien

affermis, il respectoit dans Marguerite, avec tant de qualités qui la rendoient digne de son rang, une de ses plus proches parentes, & la fille d'un malheureux roi que rien n'avoit été capable de détacher des intérêts de la France. Mais le sénéchal lui représenta que, depuis les batailles de Tawnton & d'Exham, il y avoit si peu d'espérance que la fortune de Henri pût se relever, qu'il n'étoit plus tems de rien accorder à de si vaines considérations. Il lui parla des projets de la reine comme d'un dernier effort qu'elle croyoit devoir à son honneur & à la misérable situation de son mari, mais dont elle reconnoissoit elle-même l'impuissance. Il prit même occasion du malheur qui venoit d'arriver au bâtard de Rubempré, pour lui faire comprendre à quel excès d'abaissement la reine étoit réduite, puisque le plus solide fondement de ses entreprises avoit été le secours qu'elle espéroit de cet aventurier. On avoit appris nouvellement, qu'au lieu d'enlever le comte de Charolois, Rubempré s'étoit laissé prendre par ce prince; & que, sur la connoissance qu'on avoit eue de son dessein, par l'ordre qu'on avoit trouvé sur lui, on instruisoit son procès avec la dernière rigueur. Ainsi la reine, qui n'avoit plus de secours à attendre de lui, en tiroit une autre utilité, en le faisant servir à persuader

au roi, qu'une cause étoit bien désespérée, lorsqu'elle étoit réduite à de tels défenseurs.

Ces raisons l'emportèrent effectivement sur toutes les difficultés qui avoient retardé la négociation du comte. Louis promit sa belle-sœur. Une nouvelle si importante s'étant aussi-tôt répandue, Marguerite feignit d'en être mortellement troublée; tandis que le comte de Warwick, heureux & triomphant, prit soin de dépêcher aussi-tôt à Londres, pour communiquer le succès de son ambassade à son maître. Mais, dans le temps qu'il en attendoit des remerciemens & des félicitations, il apprit qu'Edouard venoit d'épouser Elisabeth Woodwille. Quoique ce mariage eût été célébré en secret, & qu'il en restât quelque incertitude au public, la reine, qui n'en ignoroit aucune circonstance, ne manqua point de le faire communiquer au comte, avant même qu'il en eût été informé par le zèle de ses amis. Sommerset avoit repassé la mer, aussi-tôt qu'il avoit vu le roi lié avec toutes les formalités qui rendent le nœud indissoluble; & comme c'étoit son habileté qui avoit fait tomber ce prince dans le piège, ce fut lui qui donna aussi à la reine le plaisir d'en recueillir les premiers fruits, par l'adresse avec laquelle il fit porter cette nouvelle au comte, dans le moment qu'il célébroit déjà son bonheur par un grand festin.

Fin du second livre.

LIVRE TROISIÈME.

LE mariage d'Edouard étoit une de ces marques de la foibleſſe du cœur & du pouvoir des paſſions, qui ſont humiliantes juſques dans l'exemple d'autrui, puiſqu'en faiſant connoître à quel excès d'aveuglement la chaleur du ſang eſt capable de nous porter, elles doivent nous tenir dans une défiance continuelle des forces que l'orgueil nous fait attribuer à la raiſon. Cependant la violence du penchant avoit été ſecondée dans ce prince par l'adreſſe des deux miniſtres de la reine. Le duc de Sommerſet s'étant rendu au château de Grafton, où Eliſabeth Woodwille s'étoit retirée auprès de ſa mère, avoit été reçu avec joie par deux amies qui s'intéreſſoient aux malheurs de ſa maiſon, & qui avoient déploré ſouvent ſes propres infortunes. Il avoit augmenté leur compaſſion par quantité de fauſſes confidences; & reprochant de l'ingratitude à la reine, il avoit parlé de ſon retour comme d'une réſolution à laquelle il n'avoit pas été moins forcé par les duretés de cette princeſſe, que par le triſte état de ſa fortune. Après la trahiſon de ſon frère, il avoit beſoin de cette préparation pour ſe mettre à couvert de la défiance d'Edouard,

s'il arrivoit qu'il ne pût éviter de voir ce prince. Mais avec Elisabeth, son but n'étoit que de l'engager à s'ouvrir sur ses amours, en lui proposant d'employer le crédit qu'il lui supposoit auprès du roi, pour un infortuné qui avoit besoin d'une protection si puissante. Elle lui confessa naturellement que le roi avoit eu pour elle des sentimens fort tendres; mais que la fermeté avec laquelle il l'avoit vue résister à ses sollicitations, l'avoit apparemment guéri de cette foiblesse, & qu'il ne les avoit pas renouvelées depuis qu'il avoit pris le parti de faire demander en mariage la princesse de Savoie. Le duc paroissant surpris de lui voir abandonner si froidement sa conquête, lui remit devant les yeux tout ce qu'elle avoit pensé elle-même du caractère d'Edouard. Il l'accusa d'avoir manqué le trône par un oubli inexcusable de sa fortune & de sa gloire; & pour écarter tout d'un coup les explications qui auroient pu retarder trop longtemps son entreprise, il lui soutint qu'il lui auroit été si facile de devenir reine, qu'après en avoir laissé échapper l'occasion, il dépendoit d'elle encore de la faire renaître.

Ce discours ayant fixé l'attention d'Elisabeth, il lui fit un plan, tel qu'il l'avoit conçu d'avance. La difficulté n'étoit qu'à faire renaître au roi l'envie de la voir. Il auroit été trop long de l'at-

tendre du hasard. La dame Trott, qui étoit dans le voisinage, se chargea de cette partie de l'entreprise, & sans être connue d'Elisabeth, elle forma un dessein qui demandoit autant d'esprit que de hardiesse. Elle se rendit à Windsor, où le roi étoit occupé à la chasse, & feignant d'être envoyée par Elisabeth, elle lui demanda pour elle la restitution de quelques biens qui avoient été confisqués à son mari après la bataille de Northampton, sous prétexte que pensant à se retirer en France, elle vouloit se faire un fond qui pût suffire à son établissement dans un pays étranger. Edouard, réveillé par un nom si cher, ou plutôt ravi de trouver quelqu'un à qui il pût parler librement de ce qu'il aimoit le mieux, s'abandonna tellement à ce plaisir, qu'il donna à la dame Trott tous les avantages qu'elle voulut prendre sur lui. Elle n'avoit pensé d'abord qu'à s'assurer de la disposition de ce prince; mais le voyant empressé à se livrer à elle, son habileté lui fit gagner dans une seule occasion ce qu'elle avoit appréhendé de ne pouvoir obtenir que par de longs efforts. En lui appercevant une ardeur qu'il ne cherchoit point à déguiser, elle lui marqua beaucoup d'étonnement de voir un roi exposé aux tourmens de l'amour, tandis qu'on devoit lui supposer presqu'également le pouvoir de le satisfaire ou celui de le vaincre; & lors-

qu'il se plaignit d'avoir engagé sa parole au comte de Warwick, elle lui demanda si le comte n'étoit pas assez heureux qu'une femme qu'il aimoit, se disposât à l'aller trouver en France, sans prétendre gêner ses inclinations pendant le peu de séjour qu'elle avoit fait en Angleterre dans son absence ? Cette question, dit l'auteur d'après lequel j'écris, fut le plus adroit des artifices de la dame Trott. Edouard paroissant offensé d'un discours qui enflammoit sa jalousie, elle retracta aussi-tôt ce qui lui étoit échappé, comme si elle n'eût donné cette plainte qu'au regret de perdre Elisabeth ; & se précipitant au contraire dans un autre excès avec le même air de simplicité, elle ne craignit point de dire au roi, que ce qui affligeoit le plus Elisabeth, étoit de s'attendre à trouver le comte à Paris, tandis qu'elle n'avoit point d'autre raison de quitter l'Angleterre, que le mal qu'il lui causoit, en la privant de l'estime & de la faveur du roi.

Je ne fais que traduire un écrivain, dont je ne répondrois pas que cette variété d'artifices ne soit une invention; mais il paroît certain, par le témoignage des auteurs les plus sérieux, qu'Edouard se laissa engager à faire le voyage de Northampton, sous prétexte que cette province est commode pour la chasse ; & que se

trouvant près de Grafton, il proposa aux seigneurs de sa suite de rendre visite à Jacqueline de Luxembourg, mère d'Elisabeth, qui conservoit encore assez de lustre de sa naissance & de son premier mariage, pour mériter cette distinction.

Le duc de Sommerset se garda bien de paroître; mais ayant averti Elisabeth, que le roi n'étoit chez elle que par une suite de leur projet, & qu'il étoit persuadé qu'elle pensoit à se retirer en France, il l'avoit préparée au rôle qu'elle avoit à soutenir. Un historien ajoute même que pour lui inspirer le courage nécessaire, il avoit fait venir secrètement chez elle la dame Trott, qu'il avoit fait passer pour une femme extrêmement versée dans l'astrologie, & que dans son horoscope, ils lui avoient fait voir clairement qu'elle étoit destinée par le ciel à monter sur le trône. Enfin, Elisabeth ne manquoit pas d'esprit, quoiqu'elle en eût beaucoup moins que de beauté. Elle reçut le roi avec une politesse modeste & respectueuse, qui donna une nouvelle force à son amour, en lui inspirant plus de crainte & de retenue que jamais. Aux plaintes qu'il lui fit du dessein où elle étoit de passer en France, elle ne fit qu'une réponse vague, qui marquoit une résolution déterminée, dont elle laissoit à deviner les raisons; & lorsqu'Edouard lui de-

manda ſi, dans ce qui dépendoit de ſon pouvoir, elle ne connoiſſoit rien qui fût capable de l'arrêter, elle prit un air embarraſſé, que le monarque ne manqua point d'expliquer à ſon avantage. Je ſens combien il eſt difficile d'ôter l'apparence de roman à cette ſcène; mais les plus graves hiſtoriens n'en ont pas negligé les détails, & je n'écris que d'après eux.

La concluſion de cette aventure fut que le roi, enflammé juſqu'au tranſport, conjura Eliſabeth de ne le pas rendre plus miſérable que le dernier de ſes ſujets, en lui ôtant le ſeul bonheur pour lequel il vouloit vivre; & que la belle veuve, répandant adroitement quelques larmes, ſe plaignit qu'à la veille de ſe marier comme il l'étoit, il y avoit trop de rigueur & trop peu de ſincérité à ſe former des idées de bonheur du côté qu'il n'en attendoit pas. Un langage ſi clair fit naître au roi des réflexions, qui ne lui étoient point encore entrées ſi vivement dans l'eſprit. Cependant il demanda à Eliſabeth, ſi elle ne mettoit pas une juſte différence entre un mariage qu'il devoit aux néceſſités de l'état, & un engagement de cœur qui pouvoit ſatisfaire ſes plus tendres déſirs. Voilà, ſire, répondit-elle, ce que je me flattois que vous m'auriez épargné, & ce qui va me faire précipiter mon départ.

Laiſſons ce qui reſſemble trop aux intrigues

ordinaires de la galanterie. Edouard, comme forcé dans ses propres résolutions par cette réponse, lui demanda, sans s'expliquer, quelques jours pour examiner les sentimens de son cœur. Il les obtint. Ce fut dans cet intervalle que Sommerset redoubla ses artifices. Son embarras ne fut point à soutenir la passion du roi; dans le dégré de force où elle étoit montée. Il sembloit que ce prince prît plaisir à l'augmenter. Sous prétexte de la chasse, qui l'amenoit tous les jours dans le même lieu, son assiduité fut continuelle au château de Grafton. Mais cherchant à justifier ce qu'il méditoit au fond du cœur, il s'ouvrit à quelques-uns de ses principaux conseillers, pour s'appuyer de leur avis & de leur autorité. Entre ceux qu'il choisit pour cette confidence, les uns étoient amis du comte de Warwick, & par conséquent intéressés à détourner l'affront qui le menaçoit. Ils représentèrent au roi le tort qu'il alloit faire à un ministre dont il ne pouvoit avoir oublié les services, & qui étoit peut-être en état de faire craindre son ressentiment. Ils firent valoir la considération du roi de France, qui se croiroit outragé dans la personne de sa belle-sœur, & qui en concevroit contre l'Angleterre une haine qui rendroit la paix impossible. Ils lui firent envisager le mécontentement de ses principaux sujets, qui ne

verroient pas sans chagrin & sans jalousie l'essor que les Woodwille alloient prendre au-dessus d'eux. Enfin, ils lui peignirent Elisabeth sous toutes les couleurs qui pouvoient l'en dégoûter; une femme sans bien, sa sujette, qui avoit été plusieurs années entre les bras d'un simple chevalier, & qui en avoit eu plusieurs enfans.

D'un autre côté, quelques seigneurs voyant avec plaisir que le roi pensoit à choisir une femme entre ses sujettes, dans l'espérance que la porte étant une fois ouverte, toute la noblesse du royaume pourroit aspirer dans la suite au même honneur, l'excitèrent à compter pour rien des objections si foibles. Qu'avoit-il à craindre du comte de Warwick, lorsqu'il étoit hors de ses états, & ne seroit-il pas le maître à son retour de prévenir tous les effets de son ressentiment? Il pouvoit arriver que le roi de France se crût offensé ; mais chargé de tant d'affaires qu'il avoit actuellement sur les bras, où trouveroit-il le tems & le pouvoir de se venger ? A l'égard des qualités personnelles d'Elisabeth, c'étoit à lui-même à consulter son cœur. Si elle étoit assez heureuse pour lui plaire, un roi attendoit-il sa grandeur d'une femme, & devoit-il y chercher autre chose que de la beauté & de la vertu ?

Sommerset apprit par l'adresse de la dame

Trott, que l'archevêque de Cantorbéry avoit paru le plus échauffé contre le mariage du roi. Il s'en alarma d'autant plus, qu'ayant su de la reine l'intime liaison de ce prélat avec le comte de Warwick, il craignit que sur cette simple ouverture, il ne fût capable de donner au comte des avis qui le réfroidiroient dans sa négociation. Il falloit prévenir un homme de ce caractère. Son foible étoit l'ambition. Sommerset chargea la dame Trott de l'aller trouver au nom d'Elisabeth, & de leur faire auprès de lui un mérite de leur confiance. Il ne voulut point qu'on lui parlât du mariage d'Edouard comme d'une chose douteuse, ni qu'il dépendît de lui d'empêcher. Mais en marquant une grande opinion de son habileté, il le fit assurer que le dessein d'Elisabeth, aussi-tôt qu'elle seroit parvenue au trône, étoit de se faire de lui un père & un protecteur; qu'elle pensoit déjà à lui assurer le chapeau de cardinal, & que si ses prières étoient écoutées du roi, elle ne désespéroit pas de faire tomber l'administration entre ses mains. L'archevêque fut si ébloui de ces offres, que ne parlant que de reconnoissance, il s'empressa d'en aller porter les marques à Grafton. Cette démarche le rendit fort agréable au roi, qui se voyoit un obstacle de moins, sans savoir à quoi il devoit attribuer ce changement, & qui étoit

flatté d'ailleurs de voir ſon goût juſtifié par un ſi grand exemple.

Il lui reſtoit néanmoins le préjugé du public à redouter. Eliſabeth comprit qu'il étoit ſenſible à cette crainte. Juſqu'alors toute l'intrigue avoit été renfermée entre ceux qu'on avoit admis volontairement au ſecret, ou qu'on avoit été forcé d'y faire entrer par d'autres vues ; mais il falloit le donner en ſpectacle au public, eſſuyer ſon jugement ; & dans une nation accoutumée à reſpecter ſes anciens uſages, n'y avoit-il rien à craindre de ſes caprices ? Ce fut encore la dame Trott qui trouva le moyen d'applanir cette difficulté. L'induſtrie de cette femme étoit d'autant plus admirable, que ne communiquant ſes entrepriſes qu'au duc de Sommerſet, elle paroiſſoit ſans mouvement lorſque tout le recevoit d'elle, & que ſa famille même, dans le ſein de laquelle on la voyoit tranquille à Northampton, n'eut pas la moindre défiance de l'importante affaire dont elle étoit l'ame. Eliſabeth Lucy, ancienne maîtreſſe d'Edouard, vivoit retirée dans la même ville. La dame Trott ſut d'elle, qu'elle n'avoit eu la foibleſſe de ſe rendre aux déſirs du roi, que ſur une promeſſe de mariage ſignée de ſa main, qu'elle conſervoit encore. Quoique le changement des circonſtances en dût mettre beaucoup dans ſes prétentions, puiſqu'Edouard étoit alors

ſimple comte de la Marche, elle ſe laiſſa engager dans une témérité qui ne lui étoit pas venue à l'eſprit dans des tems plus favorables, & qu'on auroit peine à ſe perſuader, ſi elle n'étoit atteſtée par tous les hiſtoriens. Sur le bruit de l'alliance projetée avec la princeſſe de Savoie, elle fit une oppoſition juridique au mariage d'Edouard, en prétendant que ce prince étoit engagé à elle par des liens qui ne pouvoient être rompus. Le deſſein de la dame Trott étoit de faire prendre le change au public, ou de diminuer du moins la ſurpriſe qu'il auroit de voir épouſer au roi une de ſes ſujettes, après l'avoir vu dans quelque embarras pour ſe délivrer d'un engagement de la même nature.

En effet, un procès ſi étrange excita la curioſité de toute la nation; &, par un caprice extraordinaire, on ſe prévint en faveur d'Eliſabeth Lucy, juſqu'à faire des vœux pour le ſuccès de ſon entrepriſe. Edouard s'en alarma d'abord ; mais ſa maîtreſſe, inſtruite par le duc de Sommerſet, eut ſoin de lui faire entendre qu'il n'avoit que de l'avantage à eſpérer de cet incident. Il conſentit que l'affaire fût jugée par une aſſemblée d'évêques, dont l'archevêque de Cantorbéry ſe trouvoit naturellement le chef. La dame Trott, qui avoit engagé Eliſabeth Lucy dans cette périlleuſe aven-

ture, fut alors la première à lui en faire craindre les fuites; &, feignant de n'avoir pas prévu tout ce qu'elle envifageoit de fâcheux pour elle dans la refiftance du roi, elle lui confeilla de facrifier une prétention frivole à d'autres avantages qu'elle pouvoit efpérer de la générofité de ce prince. Les évêques ne s'affemblèrent pas moins, & la timide Lucy ne put éviter de paroître à leur tribunal. Mais, au lieu de produire l'écrit fur lequel étoient fondés fes droits, elle fe réduifit à dire qu'Edouard lui avoit fait efpérer qu'il l'épouferoit. Cette preuve des engagemens du roi parut vaine. Le jugement des prélats étant tel qu'on devoit s'y attendre, Edouard fe fit encore honneur de fa générofité, en accordant une penfion confidérable à cette malheureufe fille.

Cependant, cette affaire avoit produit tout l'effet que la dame Trott s'étoit propofée. L'étonnement du public ayant fait naître quantité de raifonnemens & de difcuffions fur le fond du droit, & fur l'ufage qui fembloit faire une loi aux têtes couronnées de ne s'allier qu'à des femmes de leur rang, cette queftion s'étoit comme tournée en problême; & le roi profita d'une conjoncture fi favorable pour élever Elifabeth Woodwille jufqu'à lui. Comme on ne pouvoit être tranquille néanmoins qu'après l'exécution,

l'exécution, il y eut encore mille ménagemens qu'on ne crut pas devoir négliger. La célébration du mariage fe fit fecrètement, & l'on n'y admit qu'un petit nombre de témoins. Elifabeth, qui fe croyoit redevable de fon bonheur à l'amitié de Sommerfet, s'attendoit à lui faire tenir le premier rang dans cette cérémonie, & vouloit prendre un moment fi favorable pour le réconcilier avec le roi. Mais elle fut fort furprife de lui voir chercher des prétextes pour s'en difpenfer; & lorfqu'après avoir reçu la bénédiction nuptiale, elle comptoit du moins qu'il feroit le plus ardent à lui en faire des félicitations, elle fut encore plus étonnée d'apprendre qu'il avoit difparu.

On n'eut à Londres les premières nouvelles du mariage du roi, que par les ordres qui furent donnés pour le couronnement de la reine. L'élévation de tous les Woodwille, qui fuivit auffitôt cette déclaration, fut une autre marque de l'afcendant que cette princeffe avoit déjà fur l'efprit de fon mari, ou de la force d'une paffion qu'il avoit tenue fi long-tems renfermée, & qui cherchoit tout d'un coup à fe fatisfaire par toutes fortes de voies. Le chevalier Woodwille, père de la reine, fut créé lord comte de Rivers. Antoine Woodwille fon frère, fes deux fils, enfin tout ce qui la touchoit par le

ſang ou par l'amitié, eut part à cette profuſion de faveurs.

Tel avoit été le ſuccès d'un deſſein conçu, à la vérité, par la reine Marguerite, mais qu'elle n'auroit jamais fait réuſſir dans l'éloignement où elle étoit de Londres, ſi elle l'eût confié à deux perſonnes moins habiles. Et comme toute la malignité de ſes ennemis n'a pu leur faire ſuppoſer que le petit nombre de ſeigneurs qui lui étoient demeurés fidelles, & qui la ſervoient avec cette ardeur & cet oubli d'eux-mêmes, y fuſſent engagés par la force de l'amour ou de quelqu'autre paſſion déréglée, il eſt naturel de ſe former la plus haute idée du caractère d'une princeſſe qui inſpiroit un attachement ſi vif à ceux qui l'approchoient familièrement. Ce n'étoit ni l'intérêt, ni l'ambition, qui faiſoit abandonner la cour d'Edouard au duc de Sommerſet, avec toutes les faveurs qu'il pouvoit attendre de la reconnoiſſance de la reine Eliſabeth. La dame Trott, qui ſacrifioit, non-ſeulement les mêmes eſpérances, mais juſqu'aux intérêts du ſang dans la perſonne de ſa nièce, n'avoit point de vues qui ſe rapportaſſent à ſa fortune, & renonçoit, au contraire, à toutes les douceurs de la vie, pour faire ſon partage de l'infortune & de la douleur avec une chère maîtreſſe à qui elle avoit dévoué

toute son affection. Elle ne s'empressa pas non plus d'en venir recueillir le fruit dans les caresses de la reine, qui étoient la seule récompense qu'elle pût se proposer. Il lui restoit d'autres vues à remplir pour son service. Elle avoit fait approuver au duc de Sommerset le dessein qui lui étoit venu de passer quelque tems en Angleterre, & de s'approcher même de la cour, pour observer de près les évènemens, & pour tirer parti des moindres circonstances. Ses anciennes relations lui firent trouver facilement de l'accès chez la duchesse de Clarence, fille du comte de Warwick ; &, s'étant insinuée dans son amitié, l'assiduité qu'elle eut auprès d'elle la mit bientôt en état de suivre toutes les démarches des ennemis de la reine, & de lui en rendre compte par les correspondances qu'elle s'étoit établies.

Le récit d'une si longue & si heureuse intrigue nous a fait perdre de vue les fureurs du comte de Warwick, & les premiers fruits que Marguerite eut l'habileté d'en tirer. Le comte n'avoit heureusement, pour témoin de ses premiers transports, qu'un petit nombre d'amis qu'il avoit invités à partager sa joie, & qui se ressentirent, au contraire, presqu'aussi vivement que lui, de son outrage. Ils lui conseillèrent néanmoins de prendre le parti de la dissi-

mulation, d'autant plus qu'Edouard ayant déjà prévu ce qu'il devoit attendre de son ressentiment, s'étoit efforcé de le prévenir par tous les adoucissemens qu'il avoit crus propres à l'appaiser. Il avoit nommé George Nevill son frère à l'archevêché d'Yorck; &, lorsqu'il ne put éviter de lui faire part de son mariage, il lui proposa de repasser en Angleterre pour se charger de la principale administration, & pour l'aider continuellement de ses conseils. Mais une blessure si profonde ne pouvoit être guérie par des remèdes si foibles. Le comte se fit une mortelle violence pour se renfermer dans la modération que ses amis croyoient nécessaire; &, s'il garda quelques mesures dans la réponse qu'il fit à Edouard, ce ne fut que pour se donner le tems de méditer sa vengeance.

Il sembloit que des mouvemens si vifs dussent le porter tout d'un coup à renouer avec la reine. Elle s'y étoit attendue, & dans une conjoncture dont elle espéroit tant d'avàntage, elle n'avoit eu garde de s'éloigner de Paris. Cependant sa politique fut trompée dans cette partie. Le fier comte, qui se souvenoit non-seulement de la démarche inconsidérée qu'il avoit faite auprès d'elle, mais de l'injurieux traitement auquel il avoit exposé sa sœur, & qui ne pouvoit douter que Marguerite n'en

eût pris occasion de redoubler sa haine, auroit cru s'abaisser trop en recherchant le secours d'une ennemie si déclarée. Mais s'adressant au roi Louis, dont il jugeoit que le ressentimen devoit être égal au sien, il l'excita par de nouveaux motifs à lui confier l'exécution de leu vengeance commune. On ignore quelles mesures il prit avec ce prince. Leurs conférences furent si secrètes, que le comte étant forcé par son intérêt à se taire, comme Louis y étoit porté par son caractère naturel, on n'en trouve aucune trace dans les historiens anglois ni dans les nôtres; mais il est vraisemblable que les grands évènemens qui ne tardèrent point à éclater, prirent naissance dans ces premiers momens de chaleur, & que si le roi de France ne promit point au comte un secours ouvert de troupes & de munitions, il lui accorda des sommes considérables, avec toutes les assurances de protection qui pouvoient soutenir son courage.

Marguerite, surprise de ne voir, par aucune marque, que le comte pensât à lui communiquer ses projets, ne s'arrêta point aux vaines considérations qui pouvoient lui inspirer une fierté beaucoup plus juste. Elle résolut de faire tenter ce caractère hautain par des propositions qui convenoient aux conjonctures. Le duc de

Sommerset lui sauva seulement l'humiliation de faire les premières démarches, en cherchant à se lier avec milady Nevill. Il n'y trouva point les difficultés qu'il pouvoit appréhender. Cette dame, qui n'étoit pas faite pour la haine, parut charmée que la reine fît les avances de leur réconciliation ; & soit qu'elle eût ordre de son frère de prêter l'oreille à ce que Sommerset paroissoit chercher l'occasion de lui proposer, soit qu'elle se portât d'elle-même à ce qu'elle croyoit également utile à la reine & au comte, elle donna au duc toutes les facilités qu'il cherchoit pour s'expliquer. Mais ce qui paroîtra fort étrange, elle reçut ses explications sans oser les communiquer à son frère, ou du moins elle feignit toujours de ne lui en avoir fait aucune ouverture. Cependant elle convint qu'il étoit mortellement irrité contre Edouard, & loin de rejeter absolument les propositions du duc, elle lui demanda le temps de les faire goûter au comte pendant le voyage qu'ils alloient faire à Londres.

On ne peut attribuer cette réserve qu'à la crainte où le comte étoit de risquer témérairement sa confiance, après l'espèce de trahison qu'il avoit faite à la reine. Malgré tous ses projets, il ne pouvoit se dispenser de retourner en Angleterre. N'avoit-il pas lieu de sup-

poser qu'au moindre mécontentement, ou sur le moindre soupçon de sa bonne foi, cette princesse se prévaudroit des engagemens qu'il auroit pris avec elle, pour le perdre avec d'autant plus de facilité, que se trouvant à Londres, Edouard même, qui ne pouvoit douter de la haine qu'il avoit pour lui, saisiroit volontiers toutes les occasions qu'on lui offriroit de le traiter sans ménagement? Ce qui donne plus de force à cette conjecture, c'est qu'à peine fut-il parti avec sa sœur, que Louis XI, traitant Marguerite avec plus d'attention que jamais, lui parla aussi plus ouvertement de tous ses projets, qu'il n'avoit jusqu'alors écoutés qu'avec froideur. Il lui prêta même vingt mille écus, à deux conditions qui sembloient renfermer des vues qu'elle ignoroit encore; l'une, qu'en remontant sur le trône, elle lui en paieroit quarante mille; l'autre, qu'elle donneroit le gouvernement de Calais à *Jasper*, comte de Pembroock, & à Jean *de Foix*, comte de Candale. La reine qui étoit capable aussi de dissimulation, affecta de ne pas pousser sa curiosité au-delà des bornes qu'on sembloit lui imposer.

Quelque explication qu'il fallût donner à cette mystérieuse conduite, elle n'en comprit pas moins qu'il se formoit un orage où elle

feroit mêlée, & que ne dût-elle y prêter que fon nom, elle y auroit néceffairement la principale part. S'il lui en coûta beaucoup pour demeurer quelque temps dans l'inaction, fa raifon lui perfuada que la gloire doit être facrifiée quelquefois à des intérêts plus précieux. Mais les nouvelles qu'elle reçut de la dame Trott, la firent bientôt fortir de cette incertitude. Elle apprit que le comte de Warwick, après avoir paffé deux jours feulement à la cour, s'étoit retiré dans fes terres, fous prétexte d'une indifpofition. Le roi, loin de s'y oppofer, avoit été bien aife de lui voir prendre ce parti volontairement; & ne pouvant s'imaginer que dans un tems où tous les ordres de l'état paroiffoient affectionnés à fa perfonne, il eût rien à craindre du mécontentement d'un fujet, il le négligeoit jufqu'à perdre le foin de le faire obferver. Peut-être l'artifice du comte fervoit-il à l'endormir dans cette fécurité. Il étoit parti de Londres fans autre fuite qu'un valet de chambre & deux médecins. En arrivant de France, il s'étoit plaint d'un mal qui fembloit demander un régime de plufieurs mois, & il avoit fait beaucoup valoir la force d'efprit dont il avoit befoin pour s'y affujettir. Edouard s'y laiffa prendre avec tant d'imprudence, que dans le tems qu'il croyoit fon

ennemi dans les remèdes, Middleham se remplissoit toutes les nuits de ses amis & de ses créatures, qu'il faisoit avertir de s'y rendre avec beaucoup de secret. La duchesse de Clarence s'y étant rendue plusieurs fois avec moins de mystère, la dame Trott, qui s'étoit offerte pour l'accompagner, avoit fait diverses observations qu'elle ne manqua point de communiquer à la reine. D'abord la duchesse y avoit été sans son mari, comme s'il lui en avoit coûté quelques efforts pour l'engager à faire ce voyage avec elle; mais l'ayant enfin déterminée à la suivre, il s'étoit lié si étroitement avec le comte, qu'il passoit à Middleham tout le tems qu'il pouvoit dérober à la cour. Sa froideur étoit venue de la facilité qu'il avoit vue au comte pour renoncer à leur premier projet. Quoiqu'il ne se fût point ouvert alors sur ses principales vues, il n'avoit pu souffrir qu'un intérêt aussi frivole que celui d'une passion amoureuse l'eût emporté sur les plus importantes délibérations, & que le comte, en un mot, l'eût sacrifié à Elisabeth Woodwille. Il s'en étoit plaint amèrement à sa femme, & son chagrin augmentoit depuis que la grossesse de la reine éloignoit les espérances qu'il avoit eues de supplanter son frère. La duchesse avoit ménagé si adroitement l'esprit du comte,

qu'en lui faisant les plaintes de son mari, elle avoit trouvé le moyen de lui faire goûter les vues que le duc avoit formées sans sa participation. Loin de se trouver de la répugnance pour la proposition de l'élever sur les ruines du roi, le comte avoit embrassé cette ouverture comme une favorable occasion de satisfaire le double ressentiment qu'il avoit contre Edouard & contre Marguerite. Enfin le duc de Clarence, s'étant expliqué ouvertement avec lui, tous leurs desseins avoient commencé à rouler sur ce fondement; & si Edouard étoit proscrit dans leurs résolutions, Henri de Lancastre étoit oublié.

Une autre observation de la dame Trott regardoit Burchier, archevêque de Cantorbery. Elle n'avoit pas manqué d'avertir la duchesse de Clarence des liaisons secrètes qu'il avoit avec la reine Elisabeth, dans la crainte que le comte de Warwick ne continuât de se livrer sans précaution à un homme qui n'étoit plus capable que de le trahir. Mais l'archevêque avoit vu si peu d'apparence à l'exécution des promesses par lesquelles il s'étoit laissé gagner, qu'il commençoit peut-être à se repentir de sa crédulité. Elisabeth n'avoit d'ardeur que pour l'agrandissement de sa famille. Le comte de Rivers son père avoit été chargé de l'adminis-

tration. Outre la charge de grand-tréforier qu'il avoit eue prefque immédiatement après le mariage du roi, il venoit d'être revêtu de celle de grand-connétable, vacante par la démiffion libre ou forcée du comte de Worcefter. Antoine Woodwille fon frère, avoit obtenu, dans le même tems, la furvivance de celle de grand-connétable. Enfin la reine, perdant le fouvenir de toutes les voies qu'elle avoit été obligée d'employer pour affurer l'ouvrage de fa fortune, ne penfoit qu'à jouir de tous les biens qui ne pouvoient plus lui échapper dans fon élévation, & qu'à les partager avec un petit nombre de parens & d'amis fur qui elle réuniffoit tous fes bienfaits. Ce fut dans le chagrin de fe voir fi mal récompenfé, que l'archevêque fit le voyage de Middleham, & qu'il fe préfenta au comte de Warwick fans l'avoir fait avertir de cette vifite. Sa préfence jeta d'abord l'épouvante dans une affemblée de confpirateurs, qui ne rouloient que des projets de vengeance & de deftruction. Mais après un entretien particulier qu'il eut avec le comte, on fut agréablement furpris de le voir ardent à fe mêler dans la foule, embraffant les uns, faluant les autres par leur nom, & les félicitant tous du généreux deffein qui les raffembloit. Cependant il leur confeilla d'éviter les

aſſemblées nombreuſes, & de retrancher tous les ſujets de défiance à un roi qui éteignoit ſes moindres ſoupçons dans le ſang. Montaigu, frère du comte, commandoit toujours dans les provinces du Nord. C'étoit de ce côté-là que les conjurés vouloient tenter leur premier ſoulèvement. L'archevêque leur conſeilla encore de chercher quelque prétexte qui pût les y conduire inſenſiblement, & donner une autre couleur à leur entrepriſe, que le déſir de venger le comte de Warwick.

En communiquant de ſi importantes découvertes à la reine, la fidelle Trott y ajoutoit ſes conſeils. Elle étoit d'avis que la maiſon de Lancaſtre devoit peu redouter la concurrence d'un ſecond Yorck, & que tous les mouvemens qui ſe feroient en faveur du duc de Clarence, tourneroient infailliblement à l'avantage de Henri. Quelle apparence que la nation conſentît à ſe défaire d'Edouard pour lui faire ſuccéder ſon frère? La violence pouvoit élever un moment celui-ci, mais elle ne lui promettoit point un établiſſement tranquille & de longue durée. Au lieu que les mêmes efforts que les deux frères alloient faire pour s'entre-déchirer, contribueroient non-ſeulement à les affoiblir, mais à faire regretter au public un règne plus doux. On rappelleroit les qualités

pacifiques de Henri, dont le gouvernement n'avoit été troublé que par l'ambition d'un petit nombre de ſujets rebelles; & lorſque ſon fils viendroit ſe faire voir à l'Angleterre, on le regarderoit comme un ſigne de tranquillité & de bonheur, qui raméneroit tous les partis à ſon père.

L'impuiſſance força Marguerite de s'arrêter à ce conſeil. C'étoit bien recueillir un fruit de l'intrigue qui lui avoit ſuccédé ſi heureuſement; mais ce n'étoit point encore celui qu'elle attendoit. Cependant, lorſque l'Ecoſſe venoit de s'accorder avec Edouard par une trève de douze ans; lorſque le mariage du comte de Charolois avec la ſœur de ce prince, venoit enfin de s'accomplir; lorſque le duc de Bretagne étoit aux mains avec la France; lorſque le roi Louis, à qui Marguerite découvrit tout ce qu'elle avoit appris de ſa confidente, parut recevoir ſi froidement cette nouvelle, qu'il étoit clair qu'en ſouhaitant de voir les anglois occupés par des guerres inteſtines, il lui étoit indifférent pour quelle cauſe; enfin, lorſque cette reine infortunée ſe trouvoit ſans amis, ſans vaiſſeaux & ſans troupes même, par le malheur qu'elle eut de perdre le ſénéchal de Normandie, dont la mort, arrivée au combat de Montlhéry, diſſipa le petit nombre de vo-

lontaires qu'il avoit rassemblés ; que lui restoit-il que d'attendre du ciel les momens qu'il avoit marqués pour le retour de ses espérances, & de se flatter peut-être, suivant la pensée de sa confidente, que les divisions de ses ennemis serviroient à leur ruine? Elle employa cet intervalle à l'éducation de son fils. Ce jeune prince ne démentoit pas l'opinion qu'on avoit eue de ses qualités naturelles ; mais dans l'âge où il entroit, elles avoient besoin d'être cultivées par des soins assidus. La reine lui donna les meilleurs maîtres qu'elle put trouver en France ; & veillant elle-même à leur travail, elle en prit la plus importante partie, qui étoit celle de lui former le cœur & la raison. Elle ne manquoit ni d'exemples pour confirmer ses principes, ni de motifs pour lui en inspirer le goût. Aussi le vit-elle répondre à son attente par des progrès si prompts, qu'ils surpassèrent ses espérances.

Mais elle fut interrompue dans cette occupation par une nouvelle, qui la fit passer tout d'un coup à d'autres soins. Elle apprit, par un messager de la dame Trott, que la province d'Yorck étoit en armes, sans qu'on pût encore pénétrer d'où cette tempête étoit partie. Il y avoit dans la ville d'Yorck un riche hôpital pour les pélerins & les malades, dont le revenu

consistoit dans une certaine quantité de bled, que tous les fermiers de la province étoient obligés de fournir, suivant l'étendue des terres qu'ils avoient à cultiver. Un bruit subitement répandu, par lequel on persuada aux fermiers que le bien des pauvres n'étoit employé qu'à l'usage des administrateurs, porta l'esprit de sédition dans toutes les parties de la province. On refusa ouvertement de payer les contributions ordinaires, & ceux qui étoient chargés de les recueillir ayant eu la hardiesse de recourir à la force, on vit en peu de jours tous les paysans attroupés pour leur résister par la même voie. Ce qui n'étoit qu'un mouvement confus dans son origine, devint bientôt une faction réglée, dont les chefs parurent s'entendre avec un merveilleux accord. Le nombre des séditieux augmentant sans cesse, ils se trouvèrent assemblés au nombre de vingt mille, qui marchèrent en bataille vers la capitale de la province, & qui jetèrent tous les habitans dans la consternation. Il n'y auroit eu personne qui n'eût attribué cette révolte aux intrigues du comte de Warwick, s'il eût fait le moindre mouvement pour en tirer quelque utilité : mais il s'étoit rendu depuis peu dans son gouvernement de Calais, d'où l'on ne voyoit point qu'il s'empressât de revenir ; & ce qui jeta dans l'in-

certitude ceux mêmes qui étoient disposés à le seconder sans avoir été admis à la participation de son secret, le marquis de Montaigu son frère, qui commandoit dans Yorck, se mit à la tête de tout ce qu'il put rassembler de troupes & de bourgeois propres à porter les armes, pour combattre les révoltés. En effet, les ayant attaqués avec beaucoup de courage, malgré l'inégalité de ses forces, il les mit en fuite, & prit Robert *Huldrone*, leur principal chef, à qui il fit trancher aussi-tôt la tête.

Cette prompte exécution devint un mystère pour quantité d'amis du comte, qui avoient regardé l'entreprise des mutins comme son ouvrage. Mais leur incertitude devoit durer bien plus long-tems, & la conduite des Nevill est un de ces grands coups de politique, qui paroissent surprenans même après l'exécution. Montaigu & l'archevêque d'Yorck étoient les auteurs de la sédition, & s'ils en avoient abattu le chef, c'étoit tout à la fois pour se mettre à couvert des soupçons de la cour aussi long-tems que la dissimulation leur paroîtroit nécessaire, & pour donner adroitement aux rebelles des guides d'un autre poids. *Coniers*, ancien officier, dont l'expérience égaloit la valeur, avoit ordre de les rassembler aussi-tôt, & de mettre à leur tête deux jeunes seigneurs qui s'étoient

s'étoient dévoués à la vengeance du comte de Warwick, & qui devoient agir en leur nom, tandis que Coniers agiroit par ſes conſeils. L'un étoit fils du lord *Fitz-Harry*, & l'autre du lord *Latimer*, tous deux parens du comte. Les mutins reprirent tant de courage, que ſe laiſſant entraîner à toutes ſortes de réſolutions, ils oublièrent Yorck, qui étoit le premier objet de leur fureur, pour ſe mettre en marche vers Londres. Le comte de Pembroock, qui entreprit de s'oppoſer à leur paſſage avec dix mille hommes, fut entièrement défait. Ayant reçu néanmoins de nouvelles troupes, il les contraignit de s'arrêter proche de Bambury, où les deux armées campèrent à peu de diſtance. Mais Henri Nevill, fils du lord Latimer, anima ſes gens par une exhortation ſi vive, que fondant dès le lendemain ſur l'armée royale, ils la taillèrent en pièces. Malheureuſement pour lui-même & pour un grand nombre d'autres Seigneurs, cette victoire ſignalée lui coûta la vie. Il pourſuivoit les fuyards. S'étant abandonné à la courſe avec trop de chaleur, quelques royaliſtes le firent priſonnier & le tuèrent enſuite de ſang-froid. Mais cette barbarie inſpira tant d'horreur à ſes gens, que s'étant ſaiſis à leur tour du comte de Pembroock & du chevalier ſon frère, ils leur tranchèrent auſſi-tôt la tête. Et ne bor-

nant point là leur vengeance, ils s'avancèrent rapidement jusqu'au château de Grafton, où ils suprirent le comte de Rivers, père de la reine, favori du roi & son principal ministre. Ils l'enlevèrent, malgré quelques efforts qu'il entreprit pour se défendre, & l'ayant mené à Northampton, ils le décapitèrent sur la place publique, sans aucune forme de procès.

Ce furieux torrent, qui ne faisoit que grossir à mesure que les révoltés s'approchoient de Londres, auroit mis le roi dans le dernier danger, si la rigueur extraordinaire de la saison n'eût forcé tout d'un coup les deux partis d'abandonner les armes. D'ailleurs, Montaigu & l'archevêque d'Yorck, qui n'avoient pas compté sur des prospérités si rapides, jugèrent à propos d'attendre les ordres du comte; assez sûrs que le froid excessif qui arrêtoit leurs gens, ne permettroit pas au roi de faire plus de mouvement pour les inquiéter. Le duc de Clarence étoit allé joindre le comte de Warwick à Calais; & c'est une chose incroyable, que dans la tranquilité dont ils observoient les apparences, ni le nom de Henri de Nevill, qui s'étoit mis à la tête des rebelles, ni la vengeance exercée sur le comte de Rivers, ni l'origine même de la révolte qui avoit commencé sous les yeux de Montaigu, ne fissent pas soupçonner au roi que

l'orage eût été formé par le comte de Warwick, & qu'il fût conduit par ſes influences. Cette ſécurité laiſſa le tems au comte de prendre des meſures plus juſtes que jamais pendant l'hiver. Quelques hiſtoriens aſſurent qu'il fit le voyage de Rouen, pour conférer avec Louis XI, qui s'étoit avancé dans cette ville. A moins qu'on ne veuille ſuppoſer dans ce prince un déſir aveugle de troubler l'Angleterre, ſans avoir rien eu de fixe ni de bien éclairci dans ſes vues, cette continuation d'intelligence avec le comte de Warwick s'accorde mal avec les démarches qu'il faiſoit d'un autre côté en faveur de la reine Marguerite.

Cette princeſſe connoiſſoit trop bien les deſſeins du comte par les avis qu'elle recevoit continuellement de la dame Trott, pour ſe perſuader qu'il penſât à la ſervir. Elle ſavoit que les intérêts de la maiſon de Lancaſtre le touchoient peu, & qu'en ſatisfaiſant ſa haine contre Edouard, il ſe propoſoit de ſeconder l'ambition du duc de Clarence. Cependant l'eſpérance qu'elle avoit de profiter de leurs entrepriſes pour avancer les ſiennes, lui fit faire de nouveaux efforts auprès de Louis XI. Ce n'étoit plus des vaiſſeaux ni des troupes qu'elle eſpéroit d'en obtenir; il étoit trop occupé lui-même par l'inquiétude continuelle du duc de Berry

ſon frère, & par les deſſeins qu'il avoit ſur la Bretagne. Mais dans la réſolution où la reine étoit de paſſer en Angleterre, elle demandoit du moins à Louis de l'y faire tranſporter avec autant de ſûreté que de ſecret, & ſe livrant à ſon honneur & à ſa bonne foi, elle lui laiſſoit le choix des moyens. Après quantité de délibérations, le roi lui offrit d'envoyer des ambaſſadeurs à Edouard, ſous prétexte de l'inviter au renouvellement de la trève, & lui fit enviſager aſſez de facilité à paſſer à leur ſuite. L'exemple de Henri, qui avoit été arrêté par ſon imprudence, & qui languiſſoit encore dans les cachots de la Tour, faiſoit ſentir à la reine combien elle devoit employer de précautions. Cependant, il lui parut ſi néceſſaire d'être à Londres, ou dans quelque autre lieu du royaume, au moment que le duc de Clarence & le comte de Warwick lèveroient ouvertement le maſque; que ne pouvant douter, ſur les avis de la dame Trott, que cette grande entrepriſe ne fût réſervée pour l'ouverture de la campagne, elle réſolut d'accepter l'offre de Louis à toutes ſortes de riſques.

Son fils, ce cher eſpoir d'une malheureuſe maiſon, devoit être d'un ſi dangereux voyage, & c'étoit ſur lui ſeul que tomboient toutes ſes craintes. Il fut déguiſé ſous l'habit & le nom

d'un jeune eccléfiaftique, qui accompagnoit l'archevêque de Narbonne, l'un des ambaffadeurs nommés par le roi. Marguerite changea elle-même d'habit & de nom, & ces précautions furent prifes avec tant de fecret, que les domeftiques mêmes de l'archevêque n'en eurent pas de connoiffance. Le voyage fut heureux. Ce fut à Londres même que la reine fe fit conduire. Elle connoiffoit mille moyens de fe cacher dans une grande ville, qu'elle n'auroit pas trouvés fi facilement dans les provinces. De tant de fidelles fujets qui lui reftoient encore, à peine étoit-elle fûre d'en trouver un qui voulût s'expofer à la recevoir. Elle comprenoit qu'il y avoit une extrême différence entre le zèle qui pouvoit leur faire embraffer fes intérêts lorfqu'elle feroit éclater fon arrivée, & celui dont ils auroient eu befoin pour lui ouvrir tout d'un coup leur maifon, au rifque de s'attirer les mêmes rigueurs qu'Edouard avoit exercées contre ceux qui avoient reçu fon mari.

Les ducs d'Excefter & de Sommerfet, accompagnés du comte de Devonshire, qui étoit venu depuis quelque tems s'affocier à fes infortunes, avoient paffé la mer avec elle, & fe chargèrent du foin de lui affurer une retraite à Londres. Elle courut quelque danger en defcendant fur le rivage, de la part d'un bourgeois

qui l'envifagea fixement, en lui trouvant, difoit-il, beaucoup de reffemblance avec la reine. Sa fermeté la tira de ce péril. Elle feignit de n'avoir rien entendu, & n'en étant pas moins attentive à la fûreté du jeune prince, qu'un de fes gens conduifoit par la main, elle fervit encore à favorifer fon paffage. Le duc de Sommerfet les conduifit tous deux dans une maifon qui lui appartenoit, & qui n'avoit pas été comprife dans la confifcation générale de fes biens, par la fidélité du concierge, qui avoit trouvé le moyen d'en fauver cette partie. Ils y pafsèrent quelques jours avec autant de tranquillité que d'abondance, prêtant néanmoins l'oreille à tous les bruits, & tirant des conjectures pour leur fortune de tous les événemens qui pénétroient dans leur folitude.

Il fut impoffible à la reine d'être fi proche du malheureux Henri, fans défirer ardemment de voir ce bon roi, cet époux tendre & complaifant, dont le nom étoit déjà comme enféveli avec le fouvenir d'un règne de quarante ans. Mais quelle apparence de fe faire ouvrir les portes d'une prifon auffi impénétrable que la Tour? Le gouverneur étoit dévoué à la maifon d'Yorck. Une garde terrible veilloit fans ceffe à l'entrée du cachot de Henri. On doutoit même à Londres qu'il confervât encore la vie, & mille gens

étoient perſuadés qu'Edouard s'étant défait de lui ſecrètement, ne tardoit à faire connoître ſa mort que par un reſte de ménagement pour ſa propre gloire. La reine étoit ſûre néanmoins qu'il vivoit. Elle avoit appris les circonſtances de ſa ſituation miſérable du geolier même, qui étoit un vieux Lancaſtrien qu'elle avoit placé à la cour après la mort du duc de Glocester, & lorſque le premier duc de Sommerſet, pour étouffer le bruit de ſa tragique exécution, avoit pris le parti de ſe défaire ſucceſſivement de pluſieurs geoliers, par des voies qui n'avoient pas été moins cruelles. Marguerite avoit fait preſſentir ce vieillard, & lui trouvant tout ſon ancien zèle pour un maître, dont il avoit même adouci l'infortune par toutes ſortes de conſolations, elle ne déſeſpéra point de s'ouvrir un accès juſques dans le centre de cette horrible demeure.

Elle voulut tenter ſeule une ſi dangereuſe aventure. Les hiſtoriens ne l'excuſent point de cette imprudence, mais ils trouvent ſa témérité pardonnable à l'affection conjugale & à l'intérêt qu'elle avoit de s'aſſurer d'une vie ſi précieuſe. Cependant, la crainte d'expoſer ſon fils par la moindre indiſcrétion, lui fit choiſir un lieu différent de ſa retraite, pour entretenir le geolier. L'offre d'une récompenſe proportionnée au ſer-

vice eut moins d'effet sur ce fidelle serviteur, que la satisfaction d'obéir à sa reine. Il ne lui déguisa point la grandeur du péril, & sa propre vie n'étoit pas ce qu'il paroissoit regretter. Mais lorsqu'il la vit résolue de prendre tous les déguisemens qu'il n'avoit osé lui proposer, il parut soulagé d'une partie de ses craintes. Celui qu'il crut le plus sûr, fut de la recevoir chez lui en qualité de domestique. Elle y consentit. En vain les seigneurs, qui lui tenoient lieu de garde & de conseil, lui représentèrent de quelle importance il étoit qu'elle n'exposât point sa liberté; ses mesures lui sembloient si certaines, qu'elle ne put être ébranlée par aucune crainte.

On sait qu'elle sortit heureusement d'une entreprise, où elle n'avoit point effectivement d'autre risque à courir que par l'infidélité de son guide. On sait encore, que de quelque manière qu'il s'y fût pris pour l'introduire dans le cachot du roi, elle trouva ce prince dans une situation plus triste qu'on ne peut la représenter. Regardant sa vie comme un bien qui pouvoit lui être ôté à tous momens, il sembloit avoir perdu le soin de tout ce qui étoit nécessaire pour la conserver. Ceux qui ont attribué cette indifférence à sa piété, ont eu raison de la croire digne du culte de l'église, & l'ont proposée effectivement à la cour de Rome, pour

lui faire obtenir l'honneur de la canonisation. Mais les historiens les plus sensés n'ont pas rapporté à la religion ce qui paroît n'avoir été qu'un abattement de courage ou une foiblesse naturelle d'esprit, sur-tout quand on en rapproche les quarante ans que ce prince avoit passés sur le trône dans une langueur & une inaction, qui ne peuvent lui faire obtenir qu'un rang méprisable parmi les rois. Depuis qu'il étoit à la Tour, il n'avoit ni changé d'habits, ni pris de repos dans un lit. A peine consentoit-il à recevoir quelques alimens grossiers, dont il faisoit toute sa nourriture. Sa barbe & ses cheveux étoient négligés; & dans la solitude où il étoit continuellement, il paroissoit avoir perdu toute attention pour ce qui se passoit dans un monde où il n'étoit plus. Cependant, il s'attendrit jusqu'aux larmes en reconnoissant la reine. Elle ne put résister elle-même à ce spectacle, & tout leur entretien se ressentit de cette première impression. On n'a pas dû s'attendre au récit d'une conférence si secrète; elle a l'air trop romanesque dans les auteurs Anglois qui en ont orné leurs ouvrages, pour être regardée un moment comme une partie sérieuse de l'histoire que j'écris: mais il est naturel de s'imaginer que la reine y prit de nouveaux motifs pour animer son courage, & qu'elle s'efforça d'en inspirer au roi. Elle tira un

autre avantage de cette visite, en apprenant de lui le nom de plusieurs braves gens, dont le zèle avoit été jusqu'à trouver le moyen de faire pénétrer dans sa prison des lettres & des mémoires, qui auroient servi du moins à soutenir ses espérances, s'il eût été sensible au plaisir d'avoir encore des sujets fidelles. De ce nombre étoit le comte d'Oxford, que la reine fut charmée de retrouver dans ses intérêts. Il s'étoit réconcilié avec Edouard; mais c'étoit pour servir Henri sous des apparences opposées.

Marguerite avoit passé chez le geolier six jours, qui avoient été nécessaires pour disposer les circonstances de son entreprise. Elle ne s'attendoit point, en retournant chez le duc de Sommerset, à la funeste nouvelle qu'on ne put lui déguiser à son arrivée. Lorsqu'elle demandoit son fils avec empressement pour lui rendre les embrassemens de son père, elle apprit par la tristesse & par l'embarras du duc, autant que par sa réponse, que ce jeune prince étoit disparu le lendemain du jour qu'elle s'étoit rendue à la Tour, & que tous les soins qu'on avoit pris pour le chercher avoient été inutiles. A la vérité, le duc ajouta aussi-tôt, pour diminuer le trouble mortel de la reine par quelque ombre d'espérance, que le valet de chambre du prince s'étoit dérobé avec lui, & qu'ayant emporté

une partie de leurs habits, il y avoit peu d'apparence qu'il leur fût arivé quelque malheur, s'ils ne s'y étoient précipités volontairement. Mais cet adouciſſement étoit-il capable de guérir les alarmes de Marguerite? Elle paſſa huit jours, c'eſt-à-dire tout le tems que dura ſa peine dans des tourmens qui triomphèrent de ſa conſtance. La moindre de ſes craintes étoit qu'Edouard n'eût fait enlever le prince ; & loin de ſe raſſurer en apprenant qu'on n'avoit point entendu parler de lui à la cour, elle ſe perſuadoit quelquefois que ſa perte n'en étoit que plus certaine, & que ſes ennemis l'avoient fait égorger ſecrètement.

Enfin, ſon inquiétude fut diſſipée par le retour du prince. Il ſe préſenta timidement, lorſqu'il eut appris que la reine ſa mère étoit revenue de la Tour, & qu'elle avoit été mortellement affligée de ſon abſence. Ce fut moins de lui que de ſon guide qu'elle tira d'abord le ſecret de ſon voyage & de ſes deſſeins. Il revenoit de Calais, où l'amour l'avoit conduit. Quoiqu'il eût à peine quatorze ans, il n'avoit pu voir la ſeconde fille du comte de Warwick, qui ſe nommoit Anne comme milady Nevill, ſans prendre pour elle tous les ſentimens d'une vive paſſion. Il l'avoit vue à Paris avec le comte. Le tems n'avoit fait qu'augmenter ſon

ardeur ; & lorſqu'il avoit cru la reine occupée pour quelques ſemaines à la viſite de ſon père, il avoit forcé ſon valet-de-chambre de faire avec lui le voyage de Calais, dans l'eſpoir d'être revenu à Londres avant qu'elle eût fini ſes affaires à la Tour. Au reproche qu'elle lui fit de s'être expoſé avec tant d'imprudence aux dangers qui menaçoient ſa vie, il répondit agréablement, qu'elle ne lui avoit pas donné un exemple de timidité en ſe livrant à la diſcrétion d'un geolier.

Quelle opinion ne conçut-elle point d'un caractère ſi ferme & ſi entreprenant ! Cependant la prudence lui fit modérer ſa joie ; & donnant au contraire le nom de témérité a ſa hardieſſe, elle voulut ſavoir toutes les circonſtances de ſon voyage, pour en prendre occaſion de l'inſtruire par ſes moindres fautes. Mais elle ne réſiſta point au tranſport de ſon cœur, lorſqu'elle entendit avec quels ménagemens & quelle diſcrétion il avoit non-ſeulement ſatisfait les mouvemens de ſa tendreſſe, mais découvert une partie des deſſeins du comte par les informations qu'il avoit eu l'adreſſe de ſe procurer à Calais. Elle l'embraſſa, dit un hiſtorien, qui ne fait pas difficulté de lui attribuer ici le don de prophétie, & verſant des larmes de joie & de douleur par le mêlange qui ſe faiſoit

tout à la fois de ces deux ſentimens dans ſon ame, elle lui dit ces propres termes : « La fortune qui vous a maltraité depuis votre naiſſance, n'a pas de réparation qui ſuffiſe pour tant d'injuſtice. Je crains qu'elle n'achève de vous perdre, parce qu'elle vous doit plus qu'elle ne peut vous rendre ». On n'oubliera point cette prédiction de la reine, lorſque j'en rapporterai une beaucoup plus claire & plus circonſtanciée du roi ſon mari.

Il eſt vrai que le jeune prince avoit conduit ſon aventure amoureuſe avec une ſageſſe rare à ſon âge. Il s'étoit introduit à Calais, ſous le même déguiſement qu'on avoit employé pour le faire entrer à Londres. Rien n'étoit ſi commun que d'y voir paſſer de jeunes eccléſiaſtiques, qui alloient faire leurs cours d'étude dans les abbayes de Normandie. Il avoit eu même aſſez d'adreſſe pour ſe ménager pluſieurs fois l'occaſion d'entretenir Anne Nevill, & ce qui l'auroit peut-être expoſé à quelque diſgrace s'il n'eût pas réuſſi à lui plaire, étoit devenu la cauſe de ſa ſûreté, lorſqu'il lui eut inſpiré aſſez de reconnoiſſance & d'amour pour l'intéreſſer à ſon ſort. Il avoit obſervé les préparatifs qui ſe faiſoient ſourdement pour le départ du duc de Clarence & du comte de Warwick, qui étoient tous deux dans cette ville

avec leur famille. Il avoit été témoin de l'agitation de leurs gens, & divers éclairciſſemens qu'il avoit tirés de ſa maîtreſſe ne lui avoient pas permis de douter que le comte ne fût à la veille de repaſſer la mer, avec mille deſſeins qui devoient être funeſtes à Edouard.

Ces obſervations s'accordoient ſi bien avec les avis que Marguerite recevoit de la dame Trott, que l'hiver approchant de ſa fin, elle s'attendit à voir ouvrir la campagne par quelque entrepriſe éclatante. Tous ſes ſoins furent bornés dans cet intervalle à diſpoſer les reſſorts de ſes propres deſſeins, & à ranimer directement, ou par ſes émiſſaires, l'ancienne chaleur de ſes partiſans. A peine le mois de février fut-il paſſé, que le duc & le comte ſe rendirent à Londres. Ils y arrivèrent ſans ſuite, & dans la ſeule vue d'obſerver les diſpoſitions de la cour. Cette affectation de confiance leur réuſſit ſi bien, que par le plus étrange oubli de ſes intérêts, & malgré les ſoupçons qu'on lui avoit fait naître pendant l'hiver, Edouard leur donna conjointement une commiſſion pour lever des troupes contre les révoltés du nord. Mais le voile étoit prêt à ſe déchirer. Etant partis tous deux, comme ſi rien ne leur eût paru ſi preſſant que d'exécuter cet ordre, ils joignirent, à trente milles de Londres, un corps de troupes qui leur étoit

venu de Calais par la province de Norfolck; &, reprenant vers celle d'Yorck, ils s'y trouvèrent tout d'un coup à la tête d'une armée considérable, tant des troupes qui étoient à leur suite, que des révoltés qui les attendoient. Edouard, frappé comme de la foudre à cette nouvelle, s'emporta d'abord aux extrémités les plus violentes. Il envoya ordre à tout ce qui lui restoit de sujets fidelles dans les provinces du nord, de se saisir de ces deux rebelles; & il promit à quiconque les prendroit vifs ou morts, une pension de mille livres sterling, ou une somme de dix mille livres, à son choix. Sur le champ, il fit lever des troupes dans tous les lieux de son obéissance; & se voyant, dans peu de jours, une armée de vingt mille hommes, il ne balança point à marcher aussi-tôt contre ses ennemis.

Quoiqu'ils ne se fussent point attendus à tant de vigueur & de diligence, ils se disposèrent à le recevoir de pied ferme, dans la résolution de décider promptement la querelle par une bataille. Les deux armées se trouvèrent bientôt si proches, que la nuit seule fit différer l'engagement. Cependant, quelques seigneurs des plus modérés profitèrent de cet intervalle pour faire des propositions d'accommodement. Edouard, un peu refroidi à la vue du péril, considéra

qu'il alloit risquer sa couronne par la perte d'une bataille ; au lieu que tous les avantages qu'il pouvoit espérer de la victoire, ne le dédommageroient pas même du sang qu'elle ne manqueroit pas de lui coûter. Il avoit affaire d'ailleurs au comte de Warwick, dont le seul nom sembloit régler le sort des combats ; à celui qui l'avoit élevé sur le trône, & qui n'entreprenoit pas de l'en précipiter sans avoir assuré son dessein par des mesures dignes de sa prudence & de son courage. Ces réflexions le firent consentir à commencer, dès le lendemain, une négociation, dont le succès lui parut si peu douteux, qu'il négligea de se retrancher dans son camp avec les précautions ordinaires. Le comte de Warwick fut informé de sa négligence, & ne laissa point échapper l'occasion. Il attaqua, pendant la nuit, l'armée royale. Son nom y jeta tant de désordre, que, dédaignant de tuer des ennemis qui ne se présentoient pas même à ses coups, il pénétra jusqu'à la tente d'Edouard. A peine ce prince étoit-il sorti des bras du sommeil. Troublé par un tumulte dont il ignoroit encore la cause, incertain s'il falloit fuir ou combattre, il vit arriver le comte victorieux, dont la présence lui annonçoit sa destinée. Toute la fierté de son rang disparut aux yeux de son vainqueur ; il lui

lui remit ſes armes, en le priant de ne pas abuſer de ſa victoire.

Quel évènement! Le comte n'inſulta point au malheur d'un ennemi ſuppliant. Mais, l'ayant fait conduire ſur le champ à Warwick, il prit le jour ſuivant pour délibérer, avec le duc de Clarence, ſur le premier uſage qu'ils devoient faire de leur fortune. L'impatiente ambition du duc lui auroit fait ſouhaiter de ne pas différer plus long-tems à publier ſes prétentions. L'armée même du roi s'étant réunie à celle du comte, il ſembloit que cette diſpoſition générale à l'obéiſſance ne lui laiſsât à craindre aucun obſtacle. Cependant, l'avis du comte fut de donner une forme plus paiſible à leur entrepriſe, & de ſe rendre dans la capitale pour s'appuyer de l'autorité du parlement. Il congédia une partie de ſes troupes, dans la vue de faire connoître au public, qu'il penſoit moins à troubler l'état qu'à rétablir l'ordre & la juſtice, dont il ſe plaignoit qu'Edouard avoit violé toutes les loix ; & ſe contentant d'annoncer, par cette préparation, les changemens qu'il méditoit, il déclara que ſon deſſein étoit d'aller à Londres, pour remédier aux abus de l'adminiſtration, de concert avec le parlement. Mais Warwick ne lui paroiſſant point un lieu aſſez sûr pour en faire la priſon du roi, il le fit tranſ-

férer dans son château de Middleham, où il le confia à la garde de l'archevêque d'Yorck son frère.

Le bruit de sa victoire s'étoit déjà répandu jusqu'à Londres. Dans le premier mouvement de sa joie, Marguerite avoit penché à ne pas perdre un moment pour rassembler ses partisans, & pour faire proclamer son mari ou son fils, suivant l'inclination que le peuple marqueroit pour l'un ou l'autre de ces deux princes. Mais on lui représenta que le tems qu'il falloit choisir n'étoit pas celui où les deux vainqueurs étoient encore à la tête d'une puissante armée, & où le seul dépit de se voir prévenu seroit capable de porter le duc de Clarence à se réconcilier sur le champ avec son frère. Comme la résolution à laquelle ils s'étoient arrêtés de se rendre à Londres, sans avoir fait la moindre ouverture de leur dessein, sembloit laisser quelque lieu de douter s'ils n'en avoient pas changé en faveur de Henri, le duc de Sommerset fut d'avis qu'il ne falloit pas craindre de leur avoir quelque obligation, s'ils vouloient se déclarer pour ce prince ; & que, s'ils marquoient d'autres intentions en arrivant à Londres, ou s'ils tardoient même un moment à faire ouvrir la prison de Henri, il seroit tems alors d'éclater, avec d'autant plus de confiance, que leur arrivée

même ferviroit à perfuader au peuple que cette révolution feroit leur ouvrage : fans compter que, ne pouvant fe faire accompagner dans Londres par les troupes qui leur reftoient, il feroit aifé, avec quelques précautions, de les arrêter eux-mêmes, & de leur faire prendre la place du roi au moment qu'il fortiroit de la Tour.

Ce confeil étoit, fans doute, le feul auquel Marguerite pût s'arrêter, dans une conjoncture précipitée où elle ne pouvoit efpérer de raffembler tout d'un coup des troupes, & où elle avoit néanmoins affez de partifans à Londres pour fe promettre d'enlever aifément les deux chefs des rebelles. Ses principaux confidens s'occupèrent à faire armer fecrètement leurs amis dans tous les quartiers de la ville, & choifirent un nombre des plus réfolus pour cet enlèvement. Toutes les mefures furent prifes avec tant d'ordre & de difcrétion, que rien ne fembloit capable de faire manquer un deffein fi bien concerté. On apprit bientôt que le comte de Warwick s'approchoit ; & qu'en avançant dans fa marche, il avoit diminué le nombre de fes troupes, en les congédiant fucceffivement à mefure qu'il traverfoit les provinces où elles avoient été levées. Cette dernière nouvelle paroiffoit affurer l'entreprife des Lancaftriens. Mais, lorfqu'en fupputant les jours, on s'atten-

doit à le voir arriver, on fut informé qu'ayant rencontré la reine Elisabeth à Saint-Albans, il y avoit été si vivement sollicité par cette princesse d'écouter les propositions qu'elle avoit à lui faire, qu'entraîné peut-être par un reste de ses anciens sentimens, il n'avoit pu résister à ses instances. Quoique rien ne fût assez puissant pour lui faire abandonner ses projets, il vouloit joindre à la gloire des armes celle de la galanterie; &, par une complaisance hors de saison, il perdoit des momens précieux, qu'il ne se croyoit pas si près de regretter.

Elisabeth, sans être extrêmement distinguée par l'esprit, avoit toute l'adresse qui est propre à son sexe. Elle espéra beaucoup de la facilité que le comte avoit eue à se laisser retenir par ses prières; &, ne pouvant douter à quoi elle devoit attribuer son ascendant, elle ne fit pas difficulté de l'employer pour ramener ce fier vainqueur à des sentimens plus modérés. Il l'écouta sans se laisser fléchir; mais le plaisir qu'il avoit à la voir, & la complaisance qu'elle eut de l'écouter lui-même sans paroître offensée de ses discours galans, lui firent employer plusieurs jours dans une occupation si douce. Aux instances du duc de Clarence, qui lui conseilloit de ne pas différer de se rendre à Londres, il répondoit, que tout étant tranquille autour

d'eux, il ne voyoit rien qui rendît leur marche si pressante, & qu'il étoit même de leur intérêt de persuader à toute l'Angleterre qu'ils ne formoient que des projets de paix & de bien public, puisqu'il n'entroit rien dans leur conduite qui ressentît la précipitation & l'emportement. Ainsi l'amour, qui a ruiné tant de hautes entreprises, lui préparoit une de ses plus noires trahisons. Tandis qu'il s'endormoit dans cet excès de sécurité, un bruit soudain, qu'il fut assez heureux pour entendre avant ceux qui auroient pu le faire servir à sa perte, lui apprit qu'Edouard, échappé de sa prison, étoit entré presque seul à Londres ; qu'il y avoit été reçu avec l'acclamation de tout ce qu'il y avoit laissé de sujets fidelles ; & que le petit reste de troupes qui étoient campées à quelques milles de Saint-Albans, s'étoient débandées à cette nouvelle. Malheureusement pour le comte, son détachement de la garnison de Calais avoit repris vers la mer par ses ordres, & n'étoit plus à portée d'être assez promptement rappelé. Dans l'inquiétude dont il ne put se défendre pour sa propre sûreté, au milieu d'une ville où il craignit que les commandemens de la reine ne fussent plus respectés que les siens, il ne vit point d'autre parti que de profiter, avec le duc de Clarence, du bonheur qu'ils avoient

eu d'être avertis les premiers, pour fuir avec toute la vîtesse de leurs chevaux.

Mais ce contretems n'étoit pas moins affreux pour Marguerite. Il étoit vrai qu'Edouard avoit trompé la vigilance de l'archevêque d'Yorck, s'il ne l'avoit pas même gagné par ses promesses, comme divers historiens l'ont prétendu. Ce prélat s'étoit laissé persuader qu'il ne risquoit rien à permettre au roi de chasser à pied dans le parc de Middleham; &, le faisant escorter seulement de vingt gardes, il lui avoit accordé cet amusement dès le lendemain de son arrivée. Dans un canton qui appartenoit en partie au comte de Warwick, ce n'étoit pas effectivement des vassaux de son ennemi, qu'Edouard avoit espéré du secours pour sa fuite; mais, connoissant le pays, il avoit gagné facilement un de ses gardes par la promesse d'une récompense égale au service; & il l'avoit employé pour faire avertir un gentilhomme voisin, qu'il connoissoit attaché à ses intérêts, de se trouver, avec deux chevaux, sous les murs du parc. Rien ne lui avoit été si facile que de passer le mur, à la vue même de ses gardes, qui avoient pris l'envie qu'il en marquoit pour un badinage. Il étoit monté à cheval aussi-tôt, sans autre guide que le gentilhomme, dont la fidélité avoit répondu à son attente;

&, prenant à peine le tems de faire rafraîchir leurs chevaux dans leur courſe, ils avoient gagné Londres avec une diligence incroyable. Ceux qui accuſent l'archevêque d'Yorck d'avoir trahi la confiance de ſes deux frères, font ce récit différemment. Les uns croyent que ce fut par la reine qu'il ſe laiſſa ſéduire ; & que cette princeſſe, après avoir obtenu du comte de Warwick, qu'il paſſeroit quelques jours à Saint-Albans pour entrer en conférence avec elle, dépêcha ſur le champ à l'archevêque un Irlandois fort adroit, nommé *Dilbon*, qui perſuada à ce prélat, que, tandis que ſon frère prenoit le parti de s'accommoder avec la reine, il devoit uſer de l'occaſion qu'il avoit de ménager ſes propres intérêts, en faiſant ſon accommodement avec le roi. D'autres attribuent uniquement ſa foibleſſe à ſon ambition, qui ſe laiſſa éblouir par les promeſſes & les manières engageantes d'Edouard. Quoi qu'il en ſoit, ce prince ayant rencontré le lord Haſtings en traverſant la province d'Yorck, lui avoit donné ordre d'aſſembler diligemment quelques troupes ; & ce fut le bruit de leur approche, autant que la nouvelle de la liberté du roi, qui diſſipa celles qui reſtoient au comte de Warwick.

Quand Marguerite auroit ignoré toutes ces circonſtances, la révolution dont elle fut té-

moin dans la capitale, & le refroidiſſement d'un grand nombre de ſes partiſans, auroient ſuffi pour lui inſpirer beaucoup de défiance de ſa ſituation. Ses alarmes redoublèrent en voyant changer la garde de la Tour, & les émiſſaires d'Edouard répandus dans toutes les parties de la ville pour y prendre des informations avec le plus grand ſoin. Elle ne douta point que les mouvemens qui s'étoient faits en ſa faveur n'euſſent été pénétrés; & ſes confidens ayant les mêmes ſoupçons, ils n'eurent plus rien de ſi preſſant que de mettre le prince de Galles à couvert. L'archevêque de Narbonne étoit retourné en France; mais il avoit laiſſé à Londres une partie de ſon équipage, dans le ſeul deſſein de favoriſer le paſſage de la reine & du prince, s'ils ſe trouvoient forcés d'avoir recours à la fuite. Ils riſquèrent un voyage qui étoit moins dangereux qu'un plus long ſéjour à Londres. Cependant, le regret de ſe voir arracher de ſi belles eſpérances, fit ſaiſir à la reine juſqu'aux moindres reſſources qu'elle crut propres à les faire renaître. Elle apprit, dans ſa route, que le comte de Warwick & le duc de Clarence, ayant rejoint les troupes qu'ils avoient renvoyées à Calais, étoient retournés ſur leurs pas, & ſe flattoient encore de les groſſir aſſez par de promptes levées, pour donner de l'in-

quiétude au roi avant qu'il eût le tems lui-même de fortifier les siennes. Ce fut assez pour lui faire prendre le parti de s'arrêter dans une maison de campagne de la province de Kent, où le duc de Sommerset lui répondit de la fidélité du maître. Mais, dans une situation si incertaine, elle n'osa retenir son fils avec elle; &, profitant du voisinage de la mer, elle le fit passer à Boulogne sous la conduite du duc.

Le comte de Warwick avoit chargé effectivement un jeune seigneur, fils du lord Wells, de lever des troupes dans une province où il lui connoissoit beaucoup de crédit. L'ardeur de ce jeune-homme lui avoit fait exécuter si heureusement sa commission, qu'il s'étoit vu, dans peu de jours, à la tête de douze mille hommes; & le comte n'épargnant rien, de son côté, pour rassembler ses partisans, Edouard, qui ne se trouvoit encore qu'une armée très-foible, se crut menacé d'un péril plus pressant que celui dont son bonheur l'avoit délivré. L'impatience de voir ses ennemis si obstinés à sa ruine, lui fit commettre une action cruelle. Il se vengea du jeune Wells en faisant couper la tête à son père, vieillard respectable qui s'étoit rendu à la cour sur ses premiers ordres, & qui pensoit bien moins à soutenir son fils dans sa révolte, qu'à se sauver lui-même par ses excuses & ses

soumissions. Cette barbarie tourna néanmoins à l'avantage d'Edouard, par l'imprudente fureur du fils, qui ne garda aucun ménagement pour venger son père. Au lieu d'attendre le comte de Warwick, ou de prendre quelques détours pour s'aller joindre à lui, il s'avança témérairement vers l'armée du roi, qui étoit augmentée par la jonction du lord Hastings. Edouard, qui le cherchoit aussi pour s'opposer au dessein qu'il lui supposoit de se joindre au comte, le rencontra près de Strafford. Le combat fut sanglant. Wells fit des prodiges de valeur. Mais il ne fut pas même assez heureux pour trouver la mort qu'il cherchoit par les armes. Après avoir vu tomber autour de lui dix mille de ses gens, il fut pris par des vainqueurs trop pitoyables, qui ne lui sauvèrent la vie que pour la lui faire perdre sur un échafaud.

Son malheur se fit sentir au comte de Warwick, par la consternation que la victoire du roi répandit dans ses troupes. Il eut le chagrin de s'entendre déclarer par le lord Stanley, un de ses principaux chefs, qu'il n'y avoit point assez de gloire à seconder les fureurs d'un rebelle, pour l'acheter par le risque continuel de devenir la proye d'un bourreau. Ce discours, qui se répandit dans l'armée du comte, acheva d'y jeter le découragement. Il se vit exposé, non-

ſeulement à tomber dans les mains du vainqueur, qui s'avançoit vers lui avec la dernière diligence, mais à lui être livré par ſes propres ſoldats, qui méditoient déjà cette noire trahiſon. La certitude qu'il en eut lui fit prendre le tems de la nuit pour ſe ſauver par mer, avec le duc & la ducheſſe de Clarence. Cette dame, qui étoit fort avancée dans ſa groſſeſſe, fut ſi alarmée du péril, qu'en mettant le pied dans le vaiſſeau, elle accoucha d'un prince auquel on donna le nom d'Edouard.

D'un autre côté, Marguerite, qui étoit à ſi peu de diſtance du comte, qu'elle fut informée auſſi-tôt de ſon départ, ne différa point un moment à monter ſur un vaiſſeau qu'on lui tenoit prêt ſur la côte ; de ſorte que c'étoit un exemple ſingulier des jeux de la fortune, que de voir fuir dans ce déſordre, & par des routes ſi peu éloignées, les chefs de deux entrepriſes qui n'avoient rien eu de commun, quoiqu'elles ſe trouvaſſent renverſées du même coup, & dont l'une n'auroit pu réuſſir que par des ſuppoſitions qui auroient toujours entraîné la ruine de l'autre ; tandis qu'on s'imaginoit néanmoins des deux parts, qu'on n'avoit que les mêmes plaintes à faire de la fortune, & que le bonheur d'Edouard avoit été le ſeul obſtacle auquel on avoit été forcé de céder. Mais il ſe préparoit

des obſcurités encore plus profondes, & qui donnèrent occaſion à d'autres erreurs. Le comte de Warwick ſe retiroit avec confiance dans ſa ville de Calais, & rien n'auroit pu lui faire ſoupçonner que cet aſile lui fût fermé. Quelle fut ſa ſurpriſe en approchant du port, de voir tirer le canon ſur lui! C'étoit néanmoins le fidelle Vauclerc qui commandoit toujours dans cette place. La fureur de ſe voir trahi ſi indignement auroit porté le comte à quelque entrepriſe extravagante, s'il n'avoit eu la ducheſſe ſa fille à ménager. Mais l'état où elle étoit lui fit une néceſſité ſi abſolue de ſe modérer, qu'étouffant juſqu'à ſes plaintes, il fut forcé d'employer les ſoumiſſions & les prières pour obtenir de Vauclerc quelques ſecours qui étoient néceſſaires à la ducheſſe. Philippe de Commines, qui étoit alors en Flandres, & qui avoit quelquefois occaſion d'aller à Calais, rapporte que tout le ſecours qui fut accordé par Vauclerc ſe réduiſit à deux flacons de vin. Cependant, s'étant ſervi d'un homme de confiance pour envoyer ce léger préſent au comte, il lui fit dire qu'il étoit toujours le plus fidelle de ſes amis, & que c'étoit par zèle pour ſon ſervice qu'il le traitoit avec cette rigueur; que, dans les circonſtances où ſe trouvoit la ville, ſon gouvernement n'étoit point un refuge aſſuré

pour lui ; & que, par des raifons qu'il fe réfervoit à lui expliquer un jour, il lui confeilloit d'aller prendre terre dans quelque port de France. Commines ajoute que ces apparences de fidélité dans Vauclerc charmèrent Edouard, qui n'en pénétroit pas les motifs. Il lui donna auffi-tôt le gouvernement de Calais ; & le duc de Bourgogne, qui ne fut pas moins fenfible au zèle qu'il lui croyoit pour fon beau-frère, lui fit une penfion annuelle de mille écus. Cependant Warwick, confolé par l'explication qu'il avoit reçue, ne douta point qu'en fe réfugiant en France, il ne fût traité favorablement par Louis XI, dont il avoit gagné particulièrement l'eftime & l'amitié. Mais fon vaiffeau n'étant qu'un *pacquetboat*, il n'eut pas plutôt repris le large, qu'un coup de vent le mit en danger de périr. Les alarmes de la ducheffe & de quelques autres dames qui étoient avec elle, l'auroient obligé de gagner indifféremment la côte la plus voifine, s'il n'eût apperçu un vaiffeau françois que fa grandeur rendoit plus capable de réfiftance, & qui paroiffoit remonter, comme lui, vers la côte de France. Il fut forcé, par les cris des dames, de faire tous fes efforts pour l'aborder. S'étant affuré qu'il alloit à Dieppe, il pria le capitaine d'y recevoir trois dames, qui étoient fes deux filles & fa fœur ; &,

craignant autant de flétrir sa gloire en paroissant troublé d'un péril qui avoit effrayé des femmes, que de risquer témérairement sa tête en la confiant à un inconnu, il résolut, avec le duc de Clarence, de ne pas changer de vaisseau pour achever leur route.

La fortune ne pouvoit continuer ses caprices avec plus de bizarrerie. C'étoit la reine Marguerite qui faisoit voile en France avec le duc d'Excester, & quelques autres seigneurs qui ne se lassoient point de leur malheureuse constance à la suivre. Leur haine pour le comte les avoit bien portés à se dérober à ses yeux, lorsqu'ils l'avoient vu parler de son bord à leur capitaine. Mais un sentiment de compassion naturelle ne leur ayant point permis de rejeter la duchesse de Clarence dans la situation où elle étoit, ils avoient consenti que le capitaine la reçût avec les autres dames; & s'étant contentés de ne pas la troubler par leur présence, il leur avoit paru indifférent qu'elle fût accompagnée du comte & du duc, dont ils n'avoient rien à redouter. Cependant, cette froideur, qui auroit peut-être duré pendant tout le reste de leur navigation, si ces deux seigneurs eussent pris le parti de suivre les dames, se changea bientôt en caresses & en familiarité lorsqu'elles se trouvèrent sans eux dans le vaisseau. Milady Nevill

ne se crut point dispensée par ses anciens ressentimens de rendre ses devoirs à la reine ; & cette princesse n'ayant pu se défendre de quelque plaisir à voir la fille du comte, dont elle connoissoit la tendresse pour le prince son fils, leur liaison devint bientôt aussi étroite que si elle n'eût jamais été interrompue. Ce fut sans doute dans les communications qu'elles eurent ensemble sur l'état commun de leur fortune, qu'elles formèrent le plan du plus étrange événement qu'on ait lu jusqu'ici dans une histoire si féconde en aventures. Je n'ai pas besoin de précautions pour diminuer l'étonnement du lecteur, puisque je n'ai rien à rapporter qui ne soit vérifié par toutes les sources de l'histoire.

Il ne se trouve aucun historien qui ait pris soin de nous apprendre laquelle des deux filles du comte de Warwick avoit été déshonorée par Edouard ; & comme on ne peut s'imaginer que ce fût celle qui avoit épousé le frère de ce prince, je m'attache plus volontiers à l'idée d'un écrivain anglois, qui suppose une troisième fille au comte, que de souiller par ce soupçon le caractère de l'aimable Anne Nevill. Son âge justifie d'ailleurs cette conjecture. Etant aussi jeune que le prince de Galles, qui n'avoit alors qu'environ quatorze ans, comment auroit-elle fait le sujet d'une malheureuse aventure,

qui s'étoit paſſée pluſieurs années auparavant? Son caractère eſt une autre preuve en ſa faveur, car on ne loue pas moins ſa vertu que ſes charmes.

La reine, au milieu de ſes triſtes réflexions, prit tant de goût à la voir, que ne ſe laſſant ni de ſon entretien ni de ſa préſence, elle s'en fit une douce occupation juſqu'à Dieppe. Et, n'ayant point manqué de lui parler du voyage que ſon fils avoit fait à Calais, elle tira d'elle inſenſiblement le ſecret des amours de ce prince. Il l'avoit vue pour la première fois à Paris; &, formant auſſi-tôt le deſſein de lui plaire, il s'y étoit pris avec une adreſſe qui ſembloit ſurpaſſer ſon âge. C'étoit dans un tems où la haine du comte de Warwick s'étoit relâchée juſqu'à faire offrir ſes ſervices à la reine. Le jeune prince, qui n'avoit pu tout à fait ignorer cette négociation, en avoit pris occaſion de faire connoître ſes ſentimens à la fille du comte; &, ſentant déjà pour quel rang il étoit né, il lui avoit déclaré qu'il ne ſouhaitoit la réconciliation de ſon père avec la reine, que pour ſe trouver autoriſé, par la reconnoiſſance qu'il devroit aux ſervices du comte, à partager quelque jour ſa couronne avec ſa fille. Anne, en faiſant cet aveu à la reine, ajouta modeſtement, qu'elle avoit été bien éloignée de ſe laiſſer

laiſſer aveugler par cette eſpérance ; mais ne pouvant déſavouer auſſi qu'elle n'eût été ſenſible à l'inclination du prince, elle n'en fit que plus délicatement ſa cour à Marguerite, en lui confeſſant que ſi elle étoit touchée de quelque choſe, c'étoit du mérite de ſon fils, beaucoup plus que de ſa grandeur. Cette ingénuité intéreſſant beaucoup la reine, elle voulut ſavoir de quoi ils étoient convenus, & quelles étoient leurs eſpérances, en ſuppoſant, comme ils n'en étoient que trop menacés, qu'Edouard demeurât ferme ſur le trône. Ici la fille du comte, après s'être fait un peu preſſer, demanda pardon à la reine d'un ſentiment qu'elle oſoit à peine exprimer. Mais, forcée par ſes ordres, elle avouoit, lui dit-elle, que, loin de ſouhaiter le rétabliſſement du prince, ſon unique déſir étoit qu'il demeurât dans une condition privée ; parce que, n'aimant que ſa perſonne, elle ſe croiroit bien plus autoriſée dans ſon inclination par la reſſemblance de leur fortune.

Cette converſation que je ne fais que traduire, & que je n'ai pas trouvée ſans vraiſemblance dans une vie particulière, eut tant d'agrément pour la reine, que, la tournant en badinage avec les autres dames, elle loua également la ſageſſe & l'eſprit d'Anne Nevill. On

arriva heureusement à Dieppe. Les deux seigneurs y étoient arrivés quatre heures plutôt, par la légèreté de leur *pacquetboat*. Ils attendoient les dames sur le port. Quel fut leur étonnement de voir sortir du vaisseau, la reine, accompagnée de milady & d'Anne Nevill, qui paroissoient s'empresser autour d'elle avec autant d'affection que de respect, & qui avoient même tout l'air de liberté que donne la joie ! Il n'étoit pas tems d'écouter la haine, ni de s'emporter à des reproches mutuels. Le duc & le comte offrirent la main à Marguerite. Elle l'accepta, en souriant, malgré elle, d'une si étrange rencontre. Il fallut se reposer un moment des fatigues de la mer. La conversation se lia si heureusement, qu'en moins d'une heure, non-seulement la reine & le comte de Warwick oublièrent tous leurs ressentimens pour se lier d'intérêt & d'amitié, mais qu'ils cimentèrent aussi-tôt cette liaison par le mariage du prince de Galles & d'Anne Nevill. Le prince s'étoit rendu de Boulogne à Paris avec le duc de Sommerset. On ne remit l'exécution de cet étrange traité, qu'après l'aveu qu'on se crut obligé d'obtenir du roi de France, qui étoit alors à Amboise avec toute sa cour. La reine promit de s'y rendre, après un voyage fort court qu'elle méditoit chez le roi de Sicile son père.

Si l'on se rappelle toutes les raisons qu'ils avoient de se détester, & par quels progrès leur haine avoit dû parvenir au comble, on ne sera pas surpris que j'aie annoncé cet évènement comme un de ces coups extraordinaires de la fortune, qui ne tirent aucune vraisemblance de la force ni de la gravité des témoignages, & qu'on ne trouve pas moins incroyables après s'être bien convaincu qu'ils sont certains. Les Nevill avoient fait profession d'être les ennemis déclarés de la reine, dès qu'elle étoit montée sur le trône; & leurs anciennes liaisons avec le duc d'Yorck les attachoient autant aux intérêts de sa maison, que leur ressentiment contre celle de Lancastre. Le comte avoit tué de sa main le premier duc de Sommerset. C'étoit par son ordre que Montaigu son frère avoit fait trancher la tête au second. Quelque penchant qu'on ait à relever la vertu de Marguerite, il ne paroît pas douteux qu'ils n'eussent été tous deux ses amans. En faut-il d'autre preuve que la cruelle vengeance qu'elle avoit fait tomber sur le comte de Salisbury? Warwick l'avoit regardée tellement comme une marque de haine personnelle, qu'il étoit entré autant de fureur que de courage dans tout ce qu'il avoit entrepris dans la suite pour la ruine de son mari & pour la sienne. Le piège

qu'elle lui avoit tendu, dans une perfide négociation où elle avoit employé, pour le perdre, ce qu'il avoit de plus cher, étoit un autre outrage qui avoit redoublé tous ses transports. Il n'y avoit que l'amour qui eût été capable de balancer de si furieux sentimens, lorsqu'il avoit pensé à rechercher son secours pour se venger de la trahison d'Edouard, à laquelle il avoit encore été plus sensible. Mais, ayant surmonté enfin sa passion pour Elisabeth Woodwille, il avoit retrouvé dans son cœur tout le poison qu'il y avoit nourri si long-tems contre la reine, & n'en eût-il conservé que le ressentiment du supplice de son père, c'étoit assez pour ne jamais attendre d'un homme si fier, que des marques sanglantes de haine & de fureur. Du côté de Marguerite, les motifs de ces deux passions étoient encore plus puissans, puisqu'au ressentiment invétéré de mille offenses, elle joignoit la douleur toujours subsistante de sa ruine & de la captivité de son mari, qui étoient uniquement l'ouvrage du comte ; & ce qui étoit peut-être capable de faire encore plus d'impression sur elle, le témoignage qu'elle se rendoit, que n'ayant jamais cherché qu'à lui nuire, elle devoit aussi peu compter sur l'extinction de sa haine, que le croire capable d'attendre d'elle une réconciliation sincère.

Mais le cœur des grands n'a proprement qu'une paſſion, dont toutes les autres ſuivent la loi & à laquelle elles ſont ordinairement ſacrifiées : c'eſt l'intérêt préſent, quel qu'en ſoit l'objet ; & celui de la reine & du comte conſiſtant alors également à perdre Edouard, il leur faiſoit oublier tout ce qui leur paroiſſoit plus éloigné, & qui leur étoit par conſéquent moins ſenſible.

Je joindrois à ces réflexions un autre ſujet d'étonnement, ſi je ne trouvois dans les hiſtoriens une grande variété d'opinions ſur ce qui me paroît capable de le cauſer. Par le traité de la reine & du comte, le duc de Clarence devenoit beau-frère du prince de Galles comme il étoit gendre du comte de Warwick, & c'étoient ſans doute des nœuds bien étranges que ceux qui lioient volontairement l'héritier préſomptif de la couronne aux plus mortels ennemis de ſa maiſon & de ſes propres droits. Mais, quoique pluſieurs écrivains attribuent cet aveuglement à l'empire que milady Nevill conſervoit encore ſur le duc, d'autres aſſurent, avec plus de vraiſemblance, que n'ayant approuvé que malgré lui des conventions auxquelles il lui auroit peu ſervi de s'oppoſer, il forma, dès ce moment, les réſolutions que nous lui verrons bientôt exécuter ; quoique

ceux qui font d'une opinion différente les rapportent plus tard, & les attribuent à d'autres caufes.

Marguerite étant partie pour Angers, où le roi fon père avoit obtenu la liberté de revenir, le comte de Warwick, obligé de laiffer quelque tems à la ducheffe de Clarence pour réparer les fuites de fon accident, réfolut de ne pas demeurer oifif à Dieppe, pendant le féjour qu'il y fit faire à fa famille. La France n'étoit pas mieux avec Charles, nouveau duc de Bourgogne, qu'avec le duc de Bretagne; & ces deux princes, ne fe bornant point aux embarras qu'ils avoient caufés par terre au roi leur fouverain, tenoient quelques armateurs dans la Manche, qui avoient répandu l'alarme fur toute la côte. Outre une efpèce d'indignation dont le comte ne put fe défendre en fongeant quel rifque il avoit couru de la part des vaiffeaux flamands, qui, dans l'intime liaifon de leur maître avec l'Angleterre, n'auroient pas manqué de le livrer à Edouard, s'ils l'avoient furpris fans défenfe, il crut fe faire un mérite confidérable auprès de Louis XI, en purgeant fes côtes de ces incommodes obfervateurs. Il équipa promptement deux vaiffeaux mal en ordre, qu'il trouva dans le port de Dieppe; & choififfant dans la garnifon de la ville & du

château, deux cens hommes des plus résolus, il entreprit de donner la chasse aux ennemis de la France. La fortune seconda si heureusement son courage, qu'après en avoir coulé quelques-uns à fond, il se saisit d'un vaisseau marchand qui revenoit d'Italie en Flandres, chargé d'une infinité de richesses. Outre l'avantage qu'il en tira dans son infortune, par la générosité du roi, qui lui accorda la confiscation d'une proie si riche, ses inclinations galantes trouvèrent l'occasion de se satisfaire en rendant la liberté à une jeune dame de Florence, qui avoit été livrée malgré elle par son père à un marchand de Bruges. Elle en étoit aimée avec une si folle passion, que, dans le désespoir de n'avoir pu obtenir sa tendresse, il l'avoit achetée de son père pour la somme de trente mille marcs, qui faisoient la principale partie de son bien. Cependant le comte, qui apprit d'elle-même la violence qu'on lui avoit faite, & à quel point son amant lui étoit odieux, ne balança point à la délivrer d'un si triste esclavage, & compta pour rien le désespoir de ce tyran, qui se précipita dans la mer en la voyant arracher de ses bras. Il rentra dans le port de Dieppe, plus satisfait d'avoir sauvé de l'oppression une des plus belles femmes du monde, que du riche butin qu'il avoit enlevé aux ennemis du roi.

Mais ce qu'il n'auroit pas fait, s'il en eût pénétré les ſuites, il demanda pour marque de reconnoiſſance à cette belle étrangère, ſuivant l'uſage apparemment de la chevalerie qui étoit encore en honneur, la permiſſion de la conduire à Amboiſe, où ſon deſſein n'étoit que de la préſenter au roi, comme le plus glorieux fruit de ſa victoire.

Ayant pris ſon chemin par la capitale de la France, ce fut un ſpectacle extrêmement doux pour lui, que les acclamations qu'il reçut ſur toute ſa route, pour l'important ſervice qu'il venoit de rendre à l'état. Il s'étoit acquitté de la reconnoiſſance qu'il alloit devoir à la nation, avant le bienfait qu'il en vouloit obtenir. Mais il ne fut pas moins ſenſible au plaiſir de trouver dans le prince de Galles un amant ſi paſſionné pour ſa fille, que la nouvelle imprévue de ſon mariage jeta ce jeune prince dans des tranſports de joie qui firent craindre pour ſa vie. La reine ſa mère, en lui faiſant donner avis de ſon arrivée, n'avoit pas jugé qu'elle dût lui déclarer ſon traité avec le comte, ſans l'avoir communiqué au roi, dont elle vouloit s'aſſurer un accueil favorable par cette déférence ; & le comte même, qui paſſoit à Paris pour ſes affaires particulières, ne penſoit point à le prévenir là-deſſus avant que

d'avoir rejoint Marguerite à Amboiſe. Mais ſa fille avoit des motifs qui ne s'accordoient point avec cette lenteur. A peine fut-elle à Paris, que, s'aidant de l'amitié & des ſoins de milady Nevill, elle fit avertir le prince par un billet. L'avis étoit vague ; & n'y comprenant rien de plus certain que l'arrivée de ſa maîtreſſe, il n'avoit point d'autre impatience que celle de la revoir. Cependant le duc de Sommerſet, qui lui tenoit lieu de gouverneur, regarda cette viſite comme une démarche ſi peu indifférente, que, s'y étant oppoſé avec des raiſons pleines de ſageſſe, il cauſa aux deux amans le plus ſenſible chagrin qu'ils puſſent recevoir. Enfin, le comte s'apperçut de l'agitation de ſa ſœur & de ſa fille. Il en apprit la cauſe ; & loin de la condamner, il ſe chargea de communiquer lui-même au prince une réſolution à laquelle il avoit ignoré qu'il dût être ſi ſenſible. Sa viſite fut un autre embarras pour Sommerſet, qui, tremblant pour le précieux dépôt que la reine avoit confié à ſes ſoins, oſoit à peine recevoir un ennemi terrible dont il ne pouvoit pénétrer les intentions. Sa défiance augmenta encore, lorſque, l'ayant d'abord reçu ſans être accompagné du prince, il l'entendit parler d'un engagement qu'il trouva ſans vraiſemblance ; & quoique l'opinion qu'il avoit d'un ſi grand

homme, ne lui permît point de le croire capable d'un lâche artifice, il résista long-tems à des apparences qui pouvoient couvrir quelque danger pour le prince. Ces alarmes furent enfin dissipées; & la joie du prince de Galles devint pour le comte une nouvelle raison de se féliciter de son traité.

Il ne s'appercevoit point, pendant ce tems-là, que le duc de Clarence se fût refroidi pour lui; &, s'étant accoutumé à le regarder comme un ami aussi attaché à lui par leurs entreprises communes, que par la qualité de son gendre, il continuoit de le voir avec la même confiance. Cependant les dispositions du duc étoient changées. Il n'avoit pu supporter les engagemens que son beau-père avoit pris contre ses intérêts, & contre les motifs mêmes par lesquels il s'étoit laissé engager dans sa querelle. D'ailleurs, soit que son ressentiment lui rendît déjà odieux tout ce qui appartenoit au comte, soit, au contraire, qu'ayant commencé à se refroidir pour milady Nevill, la honte de son inconstance servît de plus en plus à l'irriter; il cessa de la voir pour s'attacher à l'italienne que le comte menoit à Amboise. Ce fut entr'eux une nouvelle semence de division, quoique les apparences fussent encore assez bien ménagées pour en retarder l'éclat. Le comte avoit perdu sa femme

à Calais l'année d'auparavant ; & son penchant pour la galanterie en étant moins resserré par la bienséance, il s'observoit beaucoup moins que le duc, qui avoit, tout-à-la-fois, la duchesse son épouse & une ancienne maîtresse à ménager. Aussi ne se contraignit-il point pour amuser son étrangère à Paris par toutes sortes de plaisirs & de fêtes ; tandis que le duc de Clarence, agité de mille nouveaux sentimens, étoit réduit, par les conjonctures, à se faire violence pour les dissimuler.

Ils ne laissèrent point de se rendre ensemble à la cour de Louis. Ils y trouvèrent la reine, qui avoit déjà fait venir le prince de Galles auprès d'elle. Louis étoit trop irrité du secours d'hommes & de munitions qu'Édouard avoit envoyé contre lui au duc de Bretagne, pour ne pas saisir avidemment une si belle occasion de le chagriner à son tour. Il reçut non-seulement la reine, mais les seigneurs qui s'étoient réunis pour lui composer un cortège, avec les marques de la plus vive affection, & ne se bornant point à les plaindre, il leur offrit tout ce qui étoit en son pouvoir pour le rétablissement de leurs entreprises & la réparation de leur fortune. Ses faveurs & ses distinctions s'attachant spécialement au comte de Warwick, il l'assura que quelque dessein qu'il pût tenter, il trouveroit tou-

jours en France, & du fecours pour l'entreprendre, & des applaudiffemens après avoir réuffi. Le vaiffeau flamand, dont la dépouille montoit à foixante mille livres, fomme alors importante, lui fut donné avec beaucoup de nobleffe; & Louis, que fon air froid & refferré n'empêchoit pas de favoir obliger fort galamment, ajouta qu'en faifant ce préfent au comte, il lui reftoit encore à s'acquitter du fentiment après avoir récompenfé le fervice.

Ainfi, Marguerite, en s'ouvrant à ce prince fur les nouvelles vues qu'elle avoit formées à Dieppe, ne put manquer de le trouver difpofé à les approuver. Le traité fut conclu en fa préfence, avec toutes les formalités qu'il auroit apportées au mariage de fon propre fils. Le comte de Warwick, & le duc de Clarence même, qui étoit trop engagé pour fecouer fi-tôt le joug, promirent, par écrit, de prendre les armes auffi-tôt qu'ils auroient fait leurs préparatifs, & de ne les point abandonner, qu'ils n'euffent remis Henri de Lancaftre fur le trône, pour le pofféder lui & fes héritiers. On ajouta néanmoins à cet article une claufe, que le comte de Warwick propofa au roi & à la reine, fans avoir été follicité par le duc. Il vouloit prévenir des réflexions qu'il croyoit encore à naître, & qu'il étoit lui-même furpris de n'avoir pas vu

faire à ſon gendre. On ſtipula que ſi Henri & le prince de Galles mouroient ſans enfans, la couronne reviendroit au duc de Clarence, ou au jeune Edouard ſon fils, qui lui étoit né en paſſant la mer. L'adminiſtration du royaume, juſqu'à la majorité du prince de Galles, fut promiſe aux deux ſeigneurs, par la reine, qui repréſentoit dans ce traité le roi ſon mari. Enfin, Louis, prenant part auſſi à l'engagement, promit que de ſon côté il équiperoit une flotte qui ſeroit prête dans ſix mois, & dont le commandement ſeroit donné au comte de Warwick pour l'exécution de tant de grands deſſeins.

Dans le tems que tout ſembloit favoriſer les déſirs de la reine, elle apprit du comte de Warwick, qu'il étoit arrivé à Calais une dame angloiſe, chargée de divers ordres d'Edouard pour la cour de France; & que Vauclerc, de qui il recevoit cette nouvelle, ne doutoit pas que ce ne fût pour faire au duc de Clarence & à lui-même quelques propoſitions d'accommodement. La reine devina plus juſte. Elle ne put ſe perſuader qu'Edouard recherchât l'amitié du comte après le dernier outrage qu'il en avoit reçu; mais déguiſant ſes idées, elle ſe contenta de lui faire remarquer qu'il y avoit beaucoup plus d'apparence que cette députation regardoit uniquement le duc de Clarence ſon gendre, & que

ce soupçon suffisoit pour leur faire garder plus de mesures avec lui. En effet, la dame Trott, qui arriva peu de jours après, & qui étoit celle qu'Edouard avoit choisie pour la charger de ses ordres, confessa d'abord à cette princesse qu'elle étoit envoyée pour faire honte au duc de l'attachement qu'il venoit de jurer à la maison de Lancastre; & que les liaisons qu'elle avoit eues avec la duchesse de Clarence, ayant fait croire au roi qu'il pouvoit s'ouvrir librement à elle, il lui avoit dévoilé plusieurs secrets d'importance.

Cette fidelle amie de Marguerite étant arrivée le soir à Amboise, avoit pris le tems de la nuit pour se procurer une conférence avec elle. Elle se félicitoit d'avoir été choisie par Edouard dans une occasion où la confiance qu'il avoit eue pour elle, la mettoit en état non-seulement de rendre des services signalés à la reine, mais de la sauver de plusieurs périls dont elle la croyoit menacée; & se flattant que son artifice méritoit un nom plus honorable que celui de trahison, elle lui apprit en même tems, qu'avec les sollicitations qu'elle étoit chargée de faire au duc pour le rappeler en Angleterre, elle avoit ordre de l'engager, par des promesses extraordinaires, à profiter de la familiarité où le roi son frère savoit déjà qu'il vivoit avec Mar-

guerite & le prince de Galles, pour les faire tomber entre les mains de quelques anglois qui s'étoient rendus ſur la frontière de Bretagne, dans le deſſein de les enlever. Les motifs qu'elle avoit à donner au duc étoient ceux qu'il eſt naturel de s'imaginer; mais rien n'étoit ſi flatteur que les promeſſes d'Edouard, puiſqu'il lui laiſſoit le choix ou de l'adminiſtration de l'état, qu'il vouloit lui abandonner ſans réſerve, ou du gouvernement perpétuel de l'Irlande, pour lui & ſes deſcendans, avec tous les honneurs du pouvoir abſolu. Il n'étoit point queſtion du comte de Warwick; comme ſi le mépris eût ſuccédé avec la haine, à la reconnoiſſance qu'Edouard devoit à ce héros, & que les circonſtances de ſa dernière fuite l'euſſent perſuadé qu'il n'en avoit plus rien à redouter.

Ce que la reine comprit le mieux dans ce récit, fut qu'Edouard étoit vivement alarmé de ſes préparatifs; mais n'oſant prendre aucune réſolution touchant le duc de Clarence, ſans avoir conſulté le comte, elle fit trouver bon à la dame Trott qu'il fût appelé ſur le champ à ce conſeil. Il frémit du projet de l'enlèvement, & piqué comme il étoit déjà contre le duc, il ſouhaita d'abord que Marguerite laiſſât la liberté à ſa confidente de s'acquitter auprès de lui de toutes ſes commiſſions, pour s'aſſurer de ſes

vrais ſentimens par ſa réponſe, & ſuppoſé qu'il conſentît à la propoſition de ſon frère, pour le punir d'avance de ſa trahiſon, comme s'il l'eût déjà commiſe. Mais cette chaleur s'étant refroidie par d'autres réflexions, il penſa comme la reine & comme ſa confidente, qu'il ſuffiſoit que celle-ci lui repréſentât de la part d'Edouard les raiſons qu'il avoit de rompre avec les ennemis de ſa maiſon,& qu'elle lui fît valoir les brillantes offres de ſon frère. Outre que c'étoit aſſez pour approfondir ſes diſpoſitions, le comte ſe rappela les intérêts de la ducheſſe ſa fille; dont le ſort ne pouvoit être que fort à plaindre, s'il venoit à rompre d'une manière éclatante avec ſon mari; & cette conſidération le fit même paſſer ſur d'autres motifs, qui n'auroient eu que trop de force pour le mettre aux mains avec le duc, s'il en avoit eu un prétexte auſſi ſpécieux que ſon horreur pour la trahiſon.

La dame Trott ſe réduiſit donc, par l'ordre de la reine, à repréſenter ſecrètement au duc de Clarence, que c'étoit ſe trahir lui-même, que de s'employer à rétablir Henri ſur le trône. Son frère n'avoit qu'une fille pour tout fruit de ſon mariage. Pouvoit-il être plus près de la couronne, & l'eſpérance de la ſucceſſion de Henri, après le prince de Galles, étoit-elle comparable aux droits certains qu'il tiroit de ſa naiſſance

dans

dans des conjonctures si favorables ? D'ailleurs, quelle injure avoit-il reçue du roi son frère, qui ne pût être avantageusement réparée par ses bienfaits ? Ces raisons parurent l'ébranler. Cependant, soit qu'il fût retenu par la confusion de changer avec tant de promptitude & de légèreté, soit, comme il est beaucoup plus vraisemblable, que l'amour dont il étoit enflammé pour l'italienne lui fît remettre à se déterminer après en avoir obtenu les faveurs qu'il commençoit à se promettre, il ne fit point une réponse assez claire pour laisser pénétrer ses véritables intentions.

Cette espèce d'incertitude où il affecta de s'envelopper, ne trompa point le comte. Eclairé par les soupçons de la jalousie, il s'attacha à la dernière de ces deux conjectures. Dès ce moment il commença à le regarder tout-à-la-fois comme un traître, dont les observations étoient à redouter, & comme un rival assez passionné pour sacrifier les vues de sa politique à son amour. Il lui devint si odieux sous l'un & l'autre titre, que ne le ménageant plus que pour l'intérêt de sa fille, il pensa sérieusement à faire repasser la mer à la duchesse, dans la seule vue de se délivrer de cette contrainte, lorsqu'il la verroit rétablie dans la faveur d'Edouard, de qui il étoit naturel qu'elle attendît tout ce qu'elle avoit à espérer

de la fortune pour elle & pour ſon fils. Cette réſolution n'étoit point contraire aux engagemens qu'il avoit pris avec la reine. Dans la ſuppoſition du ſuccès qu'il ſe promettoit pour leur entrepriſe, il n'avoit point d'embarras pour le ſort de ſa fille; mais ſi leurs eſpérances étoient malheureuſement renverſées, il ſe trouvoit porté par la tendreſſe paternelle, à lui aſſurer un aſile dans le lieu où elle devoit naturellement le chercher.

A cette vue, il en joignoit une qui n'intéreſſoit que lui, & qui devenoit plus preſſante de jour en jour. Son âge lui faiſoit craindre que toute ſa réputation & tout ſon mérite n'euſſent moins de force pour toucher le cœur de ſon italienne, que la jeuneſſe du duc. Cette paſſion croiſſant de jour en jour juſqu'à troubler ſon repos, il eſpéroit que le départ de la ducheſſe ſeroit pour ſon mari une nouvelle raiſon de précipiter le ſien, & qu'il ſe trouveroit délivré tout à la fois d'un ami ſuſpect & d'un rival dangereux. Il fit goûter ſon deſſein à la reine, ſous celle de ces deux couleurs qui ſembloit convenir à leurs intérêts communs. Le retour de la dame Trott, que cette princeſſe étoit réſolue de renvoyer à Londres, lui parut une occaſion telle qu'il la ſouhaitoit pour ſa fille. Il la ménagea même avec tant d'adreſſe, que le duc, ſollicité

par sa femme, qui entra volontiers dans les vues de son père, consentit secrètement à son départ, & lui fit entendre que son dessein étoit de la rejoindre bientôt; tandis qu'Edouard, la voyant arriver avec son fils, se persuada aisément que c'étoit à la dame Trott qu'il avoit l'obligation de cette conquête, & crut avec la même facilité tout ce qu'elle lui raconta de sa négociation.

Cependant, l'italienne, dont je ne trouve le nom dans aucun historien, étoit plus sensible aux soins du comte qu'il n'osoit se le figurer; & dans la complaisance qu'elle marquoit pour le duc, elle ne cherchoit qu'à déguiser ses véritables sentimens, pour irriter ceux d'un homme à qui elle auroit voulu appartenir plus solidement que par une galanterie passagère. Le comte étoit veuf : elle ne se promit pas moins que d'enflammer sa passion, jusqu'à lui faire prendre le parti de l'épouser. C'étoit oublier d'où il l'avoit tirée, & quelle opinion il avoit dû se former de la sagesse d'une fille qu'il avoit trouvée comme entre les bras d'un amant. Aussi ne pensoit-il qu'à s'en faire une maîtresse. Mais les vaines imaginations dont elle se repaissoit servirent bientôt à le rendre heureux du côté de l'amour, & à lui faire tirer des avantages plus solides d'une intrigue qui n'est d'ordinaire

qu'un amusement dans la vie d'un héros. Ayant pris occasion de ses plaintes pour lui laisser pénétrer une partie de ses vues, elle prétendit justifier la complaisance avec laquelle elle recevoit le duc, par l'envie qu'elle avoit de rendre un service essentiel à la reine & au comte, en retenant en France par les liens de l'amour, un homme qui n'avoit plus d'autre motif pour y demeurer; & continuant de lui apprendre les dispositions du duc, elle lui raconta qu'avant le départ même de sa femme, il lui avoit proposé de passer avec lui en Angleterre, où il lui promettoit de la rendre heureuse par une tendresse & une constance éternelle. Elle ne fit valoir le sacrifice qu'elle faisoit de ces offres, que pour amener le comte à penser qu'avec la moindre apparence d'obtenir de lui ce qu'elle osoit en attendre, elle pouvoit continuer d'amuser le duc aussi long-tems qu'il le jugeroit nécessaire à ses intérêts, & le rendre aussi utile à ses entreprises, qu'il avoit pu l'espérer, lorsqu'il l'avoit engagé à prendre parti contre son frère.

On ne dit point si le comte s'oublia jusqu'à flatter sa vanité par quelques promesses; mais comprenant qu'en effet elle pouvoit servir à lui attacher le duc, il fut charmé d'une ouverture qui satisfaisoit tout à la fois sa politique & son amour; & soit qu'il prît droit de la nécessité

qu'il y avoit pour lui d'être aſſuré de ſa bonne foi pour y prendre quelque confiance, ſoit qu'elle eût aſſez de foibleſſe pour oublier ſes propres vues, ou pour s'en fier à des eſpérances vagues, après lui avoir fait l'aveu de ſes ſentimens, il obtint des gages de ſa tendreſſe, qui le raſſurèrent entièrement contre les prétentions de ſon rival.

Après le mariage du prince de Galles, qui avoit été célébré à Amboiſe avec beaucoup de magnificence, Louis XI avoit penſé ſi ſincèrement à l'exécution de ſes promeſſes, que dans un terme beaucoup plus court qu'il ne ſe l'étoit impoſé, il avoit équipé une flotte au Havre-de-Grace, ſous le commandement du bâtard de Bourbon. Les ducs d'Exceſter & de Sommerſet s'étant haſardés, dans cet intervalle, à repaſſer en Angleterre pour y réveiller les partiſans de la maiſon de Lancaſtre, ils étoient revenus avec d'heureuſes aſſurances de la diſpoſition où ils les avoient trouvés. Vauclerc s'étoit mis, de ſon côté, en état de ſervir le comte, en ſe défaiſant adroitement de quelques émiſſaires du duc de Bourgogne, qui ſembloient avoir reçu d'Edouard la commiſſion de veiller à la ſûreté de Calais & à la conduite du gouverneur. Ainſi, avec les ſecours d'argent que la reine avoit mendiés de toutes parts, il

sembloit que rien ne pût retarder son embarquement & l'exécution des grands desseins qui avoient été formés avec tant de préparatifs. On s'étonnoit qu'Edouard parût si tranquille, à la veille du nouvel orage qui le menaçoit, qu'il négligeât même d'assembler une armée, & de donner des ordres pour la garde de ses côtes. Cette sécurité ne pouvoit venir, en apparence, que de la pensée où il étoit, que le comte de Warwick ne tenteroit rien sans son frère, & de l'adresse que la dame Trott avoit eue à lui persuader, non-seulement que ce prince ne tarderoit point à suivre son épouse, mais qu'il n'étoit resté en France que pour traverser sourdement les nouveaux desseins de ses ennemis. Cependant, quoique ces raisons fissent une partie de sa confiance, il en avoit une autre qui étoit beaucoup plus juste, & qui auroit été capable de renverser dans leur source tous les projets de la reine, si l'habileté du comte de Warwick ne les eût conduits heureusement.

Le duc de Bourgogne, qui portoit un autre jugement qu'Edouard des préparatifs qui se faisoient en France, & de l'importance d'une entreprise dont le comte étoit le chef, avoit fait approuver à son beau-frère, que pour lui marquer son zèle, il armât tous les vaisseaux de guerre qu'il avoit dans ses ports, & qu'il

s'avançât jufqu'à l'embouchure de la Seine pour combattre la flotte françoife lorfqu'elle mettroit à la voile. Cette officieufe ardeur du duc venoit peut-être moins de fon amitié pour Edouard, que de fon ancienne averfion pour Louis XI, & du reffentiment particulier qu'il nourriffoit contre Warwick depuis qu'il lui avoit enlevé ou coulé à fond plufieurs vaiffeaux. Mais il avoit préparé effectivement une flotte fort fupérieure à celle de France; & le bâtard de Bourbon, averti qu'on l'avoit vue paroître, ne voulut point expofer les vaiffeaux du roi au rifque d'un combat trop inégal. Ce contre-tems défefpéra le comte, qui s'étoit déjà rendu au Havre avec la reine & le prince de Galles. Il retourna à la cour, pour conjurer le roi de ne pas fe rebuter d'un obftacle fi léger, & de fe repofer de l'événement d'une bataille fur fa conduite & fon courage. Ayant obtenu la permiffion qu'il défiroit, il fe hâta de regagner le Havre, & fe mettant en mer dès la même nuit, il fe préfenta le lendemain avec une merveilleufe intrépidité à la flotte flamande, qui fe flattoit déjà de l'avoir bloqué pour long-tems dans fon port. Il n'avoit que neuf vaiffeaux contre feize; mais les ayant divifés en trois efcadres, il leur ménagea le vent avec tant d'habileté, qu'ayant attaqué brufquement les

ennemis de trois côtés, il les jeta d'abord dans une confusion dont il leur devint impossible de se remettre. Eloignés comme ils étoient de s'attendre à une attaque si vive, ils n'avoient point gardé assez de distance entr'eux pour tirer quelque avantage du nombre ; de sorte que ceux qui étoient au centre devenant inutiles au combat par les bornes étroites où ils se trouvoient resserrés, & n'ayant pour se mettre au large que le seul endroit que le comte leur avoit laissé ouvert, & par lequel ils ne pouvoient sortir de leurs rangs sans avoir directement en poupe un vent fort impétueux, ils ne faisoient qu'embarrasser les autres que le comte pressoit avec son impétuosité ordinaire. Il en coula quatre à fond avant que Bonneville, leur amiral, eût conçu nettement quelle méthode il devoit employer pour se défendre. Le vent ayant redoublé tout d'un coup avec beaucoup de furie, les flamands jugèrent à propos de profiter, pour fuir, d'un incident qui sembloit excuser en même-tems leur défaite; & n'ayant besoin que d'étendre leurs voiles pour gagner directement leurs ports, ils y allèrent publier que le comte de Warwick devoit sa victoire à la tempête.

Pour lui, dédaignant la facilité qu'il auroit eue à les poursuivre, il remonta au Havre,

avec autant de peine qu'ils en avoient peu à s'éloigner. Là, ſans être tenté de l'inutile honneur d'aller recueillir des applaudiſſemens à la cour, il ne ſe donna que le tems d'attendre la fin de la tempête, & preſſant auſſi-tôt la reine de s'embarquer, il alla heureuſement prendre terre au port de *Darmouth.*

A peine avoit-il quatre mille hommes ſur ſa flotte, car Louis XI avoit été plus fidelle que libéral dans l'exécution de ſes promeſſes, comme ſi ſon unique but eût été d'entretenir la diviſion parmi les anglois, pour leur ôter le pouvoir de ſe mêler de ſes affaires. Cependant, Warwick n'eut pas plutôt paru ſur la côte avec cette petite troupe, qu'il ſe vit à la tête d'une armée. Elle s'accrut en peu de jours juſqu'au nombre de ſoixante mille hommes. Auſſi-tôt il fit proclamer Henri VI, ſuivant ſon ancien projet, & publier au nom de ce prince un ordre à tous ſes ſujets depuis l'âge de ſeize ans juſqu'à ſoixante, de prendre les armes pour chaſſer le tyran & l'uſurpateur.

Edouard qui avoit eſſuyé, depuis qu'il étoit ſur le trône, aſſez de marques de l'inconſtance de la fortune, pour avoir appris par ſa propre expérience à ſe défier des périls dont il étoit environné dans ſa ſituation, n'en parut pas plus alarmé à la première nouvelle du débar-

quement du comte. Le souvenir des dernières circonstances dans lesquelles il l'avoit forcé de prendre la fuite, & la réponse qu'il avoit reçue de milord Stanley, lui persuadoit encore que la vengeance ne lui inspireroit jamais que des désirs inutiles. D'ailleurs, il comptoit toujours sur le retour de son frère, sans lequel il ne pouvoit s'imaginer qu'aucun de ses sujets osât prendre les armes contre lui; & l'artificieuse Trott ne manquoit pas de l'entretenir dans toutes les préventions qui étoient capables d'augmenter cette trompeuse sécurité. Lorsqu'il eut appris, non-seulement que son ennemi avoit été reçu du peuple avec une affection qui se déclaroit assez par l'armée nombreuse qu'il avoit déjà sous ses ordres, mais que le duc de Clarence étoit avec lui, qu'il reconnoissoit Marguerite pour sa reine, & qu'il n'avoit pas fait difficulté de consentir à la proclamation de Henri, sa téméraire confiance se changea dans une consternation qui lui fit perdre jusqu'au courage, dont on ne lui reprochoit point d'avoir jamais manqué. Il donna ordre à la vérité de lever des troupes, & il marqua le quartier d'assemblée dans la plaine de Nottingham; mais tremblant aux nouvelles qu'il recevoit à chaque moment de la défection de quelqu'un de ses amis, ne sachant à qui il devoit

donner ſa confiance, & n'oſant ſe livrer à ſes propres gardes, au lieu de tenir la campagne avec l'armée qu'on s'étoit hâté de lui lever, il ſe renferma à quelque diſtance de ſon camp dans le château de Lins, petite ville de la province de Lincoln, qui eſt ſituée ſur le bord de la mer.

Des alarmes ſi peu déguiſées ne ſervirent qu'à répandre la même épouvante dans toutes les provinces qui avoient encore quelque penchant à lui demeurer fidelles. Mais il ne pouvoit ſoutenir la penſée que ſon frère eût entrepris de remettre Henri ſur le trône; & continuant de ſe tromper ſur ce qui devoit cauſer ſes plus juſtes craintes, il ſe perſuadoit encore, que s'il pouvoit gagner le duc de Clarence, le reſte étoit ſi peu redoutable pour lui, qu'il devoit ſe réjouir au contraire que le comte de Warwick fût venu ſe livrer entre ſes mains. Dans cette idée, il fit partir encore une fois la dame Trott pour renouveler ſes efforts auprès du duc, & il voulut que la ducheſſe ſon épouſe partît auſſi pour y joindre ſes ſollicitations.

Non-ſeulement le duc de Clarence avoit paſſé la mer avec la reine, mais auſſi ardent qu'elle à ſouhaiter la ruine de ſon frère, il avoit déjà inſpiré les mêmes ſentimens à tous ſes amis; & malgré les défiances que Margue-

rite avoit eues de ses intentions, elle étoit forcée tous les jours par de nouvelles preuves, de le regarder comme un de ses plus zélés partisans. Il falloit, dit Rapin, *qu'il eût perdu le sens commun* pour abjurer si follement ses propres intérêts, & l'on ne concevoit pas par quelle injure Edouard avoit pu s'attirer cet excès de haine. Mais on ignoroit quelle part l'amour avoit à la conduite du duc. L'italienne avoit tenu jusqu'alors sa promesse au comte de Warwick. Elle entretenoit si adroitement les espérances de son rival, qu'elle sembloit prendre de jour en jour un nouvel ascendant sur lui. En feignant d'être sensible à sa tendresse, elle étoit parvenue à lui faire entendre qu'elle lui réservoit les faveurs de l'amour après le succès de l'entreprise du comte, par cette seule raison, que se flattant de l'épouser s'il étoit forcé de retourner en France & d'y passer le reste de sa vie dans une fortune médiocre, elle renonceroit au contraire à cette vue s'il remontoit dans un dégré de splendeur qui ne lui permettroit point de s'abaisser jusqu'à elle; & que lorsqu'il seroit question de se réduire à la qualité de maîtresse, elle ne balanceroit point à donner la préférence au duc. Ainsi, l'élévation du comte, & par conséquent le rétablissement de Henri &

la ruine d'Edouard, lui paroiſſoient des conditions ſi néceſſaires à ſon bonheur, que le déſir qu'il en avoit étoit proportionné à ſa folle paſſion, ou devenoit plutôt lui-même une paſſion, à laquelle il auroit tout ſacrifié. On prendroit ce récit pour une exagération, s'il n'étoit prouvé par d'autres excès du duc, qui durèrent auſſi long-tems que ſon aveuglement.

La ducheſſe ſon épouſe n'avoit accepté la commiſſion d'Edouard, que pour en prendre occaſion de l'abandonner & de rejoindre ſon père & ſon mari. Il parut à la reine qu'il étoit tems auſſi de retenir ſa fidelle Trott auprès d'elle. Cette double trahiſon augmenta les terreurs du malheureux Edouard. Burchier, archevêque de Cantorbéry ; Montaigu, qui avoit trouvé le moyen de faire ſa paix avec la cour après la fuite de ſon frère ; le comte d'Oxford ; l'archevêque d'Yorck, malgré la faveur où il avoit été auprès d'Edouard depuis qu'il avoit contribué, du moins par ſa négligence, à ſon évaſion de Middleham ; enfin la plupart des ſeigneurs, dont l'exemple eſt comme une loi pour le peuple ; s'empreſsèrent de joindre l'armée de la reine. Il s'y étoit répandu un air de joie & de ſécurité, qui ſembloit être moins une préparation à combattre, qu'à jouir tranquillement d'un bien

dont la possession ne devoit pas être disputée. On s'avança dans Lincolnshire, à si peu de distance de l'armée d'Edouard, que les cris des soldats pouvoient être entendus de l'un à l'autre camp. Ceux de la reine ne cessèrent pendant toute la nuit de crier : *vive Henri, Marguerite d'Anjou & le comte de Warwick.* Il est demeuré incertain si ce fut la crainte, la légèreté, ou les pratiques secrètes de quelque partisan de la maison de Lancastre, qui produisirent un événement des plus singuliers dont on ait vu l'exemple ; mais l'armée d'Edouard qui n'étoit pas inférieure à celle de la reine, & que plusieurs écrivains prétendent même avoir été plus nombreuse, après avoir passé une partie de la nuit dans un profond silence, se mit à pousser tout d'un coup les mêmes cris. Edouard, attentif à tout ce qui se passoit autour de lui, fut le premier à les distinguer. Il les regarda comme le dernier signe de sa perte. Le plan de bataille qu'il méditoit pour le jour suivant avec le lord Hastings, fut abandonné, & ne pensant plus qu'à se mettre à couvert par la fuite, il sortit du château de Lins sans autre suite que ce seigneur & le duc de Glocester son frère, pour gagner le bord de la mer. L'obscurité favorisa sa marche. Il trouva heureusement sur le rivage

un détachement de quatre ou cinq cens hommes, qui avoient été commandés pour la garde de diverses munitions de guerre & de bouche, arrivées la veille sur trois petits vaisseaux qu'on ne faisoit que délivrer de leur charge. La frayeur ou l'inconstance n'ayant point encore gagné ce petit corps de troupes, il le fit embarquer sur le champ avec lui. Après tant de révolutions qu'on a lues jusqu'ici dans cet ouvrage, s'il y a quelque chose de plus surprenant dans celle-ci, c'est que les circonstances en sont presque les mêmes que celles de la fuite du comte de Warwick.

Abandonnons quelque tems Edouard, que la fortune destinoit à son tour aux plus étranges aventures, & laissons à juger quel fut l'étonnement de Marguerite en recevant les soumissions de trente ou quarante mille hommes, qu'elle croyoit prêts à lui disputer le lendemain ses prétentions par des torrens de sang. Le brui de la fuite d'Edouard s'étant répandu presque aussi-tôt qu'il fut embarqué, il ne restoit aucun sujet de défiance, & la reine ne fit pas difficulté de s'avancer avec le prince son fils, pour remercier ses sujets de leur promptitude à rentrer sous son obéissance. Les deux partis se confondirent au même moment, & Marguerite triomphante prit le chemin de Londres,

à la tête de l'armée la plus nombreuse qu'on eût peut-être jamais vue en Angleterre.

Après la fuite honteuse d'Edouard, si la reine avoit quelque chose à désirer pour se croire maîtresse absolue dans ses états & pour reprendre confiance à la fidélité de ses sujets, ce fut la rencontre qu'elle fit dans sa route, du comte de Derby, qui venoit au-devant d'elle de la part de la reine Elisabeth, & qui lui apportoit, avec les soumissions de cette malheureuse princesse, un gage assuré de l'obéissance de tous les partisans du roi détrôné. Marguerite étoit trop généreuse & trop sensible pour ne pas plaindre l'infortune de sa rivale. Après avoir connu le poids de l'adversité par tant d'expériences, elle ne put refuser des marques de compassion au récit du comte. Elisabeth faisoit sa demeure à la tour de Londres, lorsqu'elle avoit appris l'évasion & par conséquent la ruine de son mari. Quelques serviteurs fidelles, qui composoient sa cour, avoient été d'avis qu'elle ne devoit pas quitter cette retraite, & que pouvant espérer de s'y défendre long-tems, il falloit qu'elle attendît l'arrivée de ses ennemis, pour essayer s'il ne lui restoit aucune ressource dans l'affection du peuple, ou du moins pour obtenir une meilleure composition les armes à la main. Mais elle comprit mieux qu'Edouard,

qu'Edouard, que ce n'étoit point par la force qu'il falloit entreprendre de résister au comte de Warwick. Elle mit toute sa confiance dans la générosité de son vainqueur; & ne cherchant point d'autres secours que ceux qui convenoient à la foiblesse de son sexe, elle prit le parti de quitter la tour pour se réfugier presque seule dans l'abbaye de Westminster. A peine y étoit-elle arrivée, que son trouble lui avoit causé une fausse couche, qui en donnant la vie à un prince, avoit mis la sienne dans le dernier danger. C'étoit dans cet état qu'elle avoit député le comte de Derby à la reine, & que sans parler de conditions, elle ne lui faisoit représenter, pour l'attendrir, que sa misère & ses larmes.

Marguerite, à qui il n'en coûtoit pas plus pour reprendre le ton majestueux que ses disgrâces l'avoient forcée de tempérer si long-tems, que pour suivre les mouvemens de bonté naturelle qu'elle avoit toujours conservée, protesta au comte qu'elle ne portoit à Londres que des sentimens de paix, & qu'elle vouloit qu'Elisabeth & toute la famille d'Edouard en ressentissent les premiers fruits. S'étant tournée ensuite vers le comte de Warwick, elle lui ordonna de prendre les devans pour aller porter les assurances de son amitié à Elisabeth, & lui donner

ſa parole qu'auſſi long-tems qu'elle voudroit vivre tranquille, il n'y avoit point de diſtinctions & de faveurs qu'elle ne dût ſe promettre à ſa cour. On eſt ſurpris ſans doute de la voir revenir à cette modération, après avoir paru pluſieurs fois trop emportée dans ſa vengeance. Mais, outre qu'un cœur tel que le ſien avoit été capable de tirer cette leçon de l'adverſité, elle ſentoit de quelle importance il étoit pour elle de ne pas inſpirer trop de frayeur à ceux que la crainte du châtiment auroit pu retenir dans le parti d'Edouard; ſans compter qu'après avoir ſurmonté ſa haine pour le comte de Warwick, il ſembloit qu'elle n'eût plus de ſentiment qui dût lui coûter à vaincre.

Cependant, en faiſant partir le comte, elle lui recommanda d'être auſſi-tôt qu'elle à la tour, où elle ſe propoſoit d'aller deſcendre en arrivant à Londres, pour ouvrir elle-même au roi Henri les portes de ſa priſon. Le marquis de Montaigu, qui étoit venu joindre ſon frère, prit la conduite de l'armée. Ce fut peut-être le premier ſujet de mécontentement que la reine donna au duc de Clarence. Mais avec les juſtes défiances qu'elle avoit déjà de lui, la prudence ne lui permettoit pas de s'abandonner ſans précaution entre ſes mains; & par quelques motifs qu'il continuât de paroître oppoſé aux intérêts de ſon frère, elle

comprenoit que le ſpectacle qu'il alloit avoir à Londres ne pouvoit le flatter beaucoup. Ils y arrivèrent néanmoins enſemble, & il ne refuſa point de ſe rendre à la tour avec elle. Le comte de Warwick s'y trouva pour les recevoir. Il avoit rétabli le calme dans l'eſprit d'Eliſabeth, en lui rendant compte des diſpoſitions de la reine; & quoiqu'il eût trouvé tous les habitans de Londres dans la ſoumiſſion, il avoit employé le reſte du tems à les y confirmer.

Marguerite perdit une partie de la ſatisfaction qu'elle avoit eſpérée en ſe réſervant le ſoin d'annoncer elle-même à ſon mari le changement de ſa fortune. Soit foibleſſe, ſoit vertu, ce prince reçut la déclaration de ſa liberté avec un ſoupir, comme s'il eût regretté la ſolitude & le repos dont il paroiſſoit qu'on le tirât malgré lui. Il avoit été ſix ans entiers dans les chaînes. La perte de ſa couronne ne lui avoit pas arraché une ſeule plainte, & il ne put ſortir de la tour ſans s'attendrir juſqu'aux larmes. Mais la reine s'arrêtant peu à ce qu'il penſoit de ſa ſituation, le pria de ſe repoſer ſur elle des ſoins qui convenoient aux circonſtances. Elle le fit monter à cheval, accompagné du prince ſon fils, & précédé du comte de Warwick, pour traverſer Londres avec un air de triomphe. Il étoit ſuivi d'un corps de quatre mille hommes, qu'elle

avoit détachés de l'armée; précaution superflue à l'égard d'un peuple accoutumé par tant de révolutions à suivre toujours le torrent de la nécessité présente. D'ailleurs, le seul aspect & la voix du comte de Warwick suffisoient pour fixer tous les suffrages. Il donnoit l'exemple à la multitude, en criant à chaque pas, *vive Henri & la maison de Lancastre:* spectacle étrange pour ceux qui se souvenoient d'avoir entendu sortir de la même bouche, *vive Edouard, & périsse Henri avec tous ses partisans.*

Le lendemain, tous les corps de la ville s'étant assemblés pour rendre plus régulièrement leurs soumissions au roi, la religion devint comme le sceau de son rétablissement par des prières solemnelles & une procession publique, où ce prince assista avec les ornemens de la dignité royale. On convoqua aussi-tôt un parlement. C'étoit encore une formalité nécessaire pour confirmer le peuple dans l'obéissance. Mais avant l'assemblée, qui ne fut indiquée que le 20 novembre, Marguerite, qui se reposoit désormais avec une confiance sans bornes sur l'attachement du comte de Warwick, résolut de passer promptement en France avec le prince son fils, sous prétexte d'accomplir un vœu qu'elle avoit fait à Notre-Dame de Rouen, mais dans le dessein de concerter avec Louis XI

des projets qui sont demeurés cachés entre elle & lui. Cet usage, de s'engager au ciel par des vœux, étoit alors si commun, que le comte de Warwick même en avoit fait un à Glassembury, comme Edouard avoit fait auparavant le sien à Cantorbery, & comme on sait que Louis XI en fit un fort solemnel à Boulogne. La religion n'ayant jamais eu beaucoup de pouvoir sur l'esprit des grands, ces pratiques de dévotion étoient ordinairement le voile de quelque vue politique; & l'on n'a pas douté qu'avec l'intérêt que Marguerite avoit à se lier étroitement avec Louis XI, elle n'eût pensé, non-seulement à obtenir de ce prince qu'il s'opposât par toutes sortes de moyens aux nouvelles entreprises d'Edouard, mais qu'il employât la force ou l'adresse pour l'opprimer, dans l'excès d'infortune & de misère où l'on publioit déjà qu'il étoit réduit.

En s'embarquant à Lynn avec quelque seigneurs & un petit nombre de troupes, Edouard s'étoit proposé de gagner l'Ecluse & de se réfugier dans les états du duc de Bourgogne son beau-frère. Mais à peine eut-il perdu de vue la côte, qu'il fut poursuivi par sept ou huit corsaires allemands, qui sembloient attendre leur proie. Il étoit heureusement sur un vaisseau fort léger. A la faveur d'un brouillard épais, qui se

leva vers le milieu du jour, il se déroba quelque tems à la vue de ses ennemis; mais n'ayant osé avancer qu'avec beaucoup de précautions, dans une mer dont l'obscurité de l'air augmentoit le danger, & conduit par des matelots qui ne s'étoient peut-être jamais éloignés de leurs côtes, il retomba l'après-midi dans les mêmes frayeurs, lorsque le brouillard s'étant dissipé, il apperçut les corsaires qui continuoient de le poursuivre. Leur avidité se seroit peut-être refroidie, s'ils avoient sû combien ils avoient peu de fruits à espérer de leurs peines. Non-seulement Édouard & sa suite étoient sans argent, mais le bâtiment sur lequel ils se trouvoient n'étant qu'un vaisseau de transport, il étoit si mal pourvu de vivres, qu'avant la fin du jour ils se virent sans pain & sans autre nourriture. Cependant, ne pouvant échapper aux corsaires qu'en redoublant leurs efforts pour gagner la terre, ils s'approchèrent de la côte avec si peu de mesures, que ne s'étant point apperçus que la mer descendoit, ils donnèrent dans un banc de sable d'où il leur fut impossible de se dégager. Les Esterlings (c'étoit le nom que les anglois donnoient aux corsaires de la basse Allemagne, parce que ce pays est à l'Est d'Angleterre) se crurent assurés de leurs proie; & quoique la crainte du même accident les forçât de jeter l'ancre à quelque distance, ils

ne doutèrent point de leur avantage au retour de la marée. L'approche de la nuit auroit fait renaître l'eſpérance d'Edouard, s'il n'avoit été preſſé par un ennemi plus redoutable que les corſaires. C'étoit la faim. Elle lui devint ſi inſupportable, que les ténèbres ayant enveloppé ſon vaiſſeau, il parla de ſe mettre dans la chaloupe pour aller volontairement ſe rendre aux Eſterlings, qui ne pouvoient lui cauſer plus de mal qu'il n'en reſſentoit déjà. Mais le lord Haſtings qui l'accompagnoit, charmé de lui voir aſſez de réſolution pour tenter les périls de la mer dans la chaloupe, lui propoſa de s'en ſervir pour gagner la côte à quelque prix que ce fût. Ils étoient ſi peu verſés dans la navigation, qu'ils ignoroient abſolument le lieu où ils étoient. Cependant, ils croyoient avoir apperçu la terre avant l'accident qui les avoit arrêtés, & la chaloupe pouvant réſiſter aux flots dans un tems d'ailleurs aſſez tranquille, ils ſe flattèrent de ſe dérober ainſi tout à la fois à la mer, à la faim, & aux corſaires.

Edouard, ſuivi ſeulement du duc de Glocefter, du lord Haſtings & du capitaine de ſon vaiſſeau, ne balança point à confier ſa vie aux vents & à l'adreſſe de quelques matelots. Ils avancèrent long-tems ſans être ſûrs de leur route; mais la vue de diverſes lumières ne leur

permit point enfin de douter qu'ils ne fussent proches de quelque rivage. Ils étoient entrés sans s'en appercevoir, dans la rade d'*Alcmaer*, ville de Hollande; &, s'approchant de la terre avec confiance, ils éveillèrent, par leurs cris, les gardes d'un fort avancé. On ne tarda point à les venir reconnoître. Ayant appris qu'ils étoient en Hollande, ils ne firent point de difficulté de déclarer le nom d'Edouard, & le besoin qu'il avoit d'un prompt secours. Philippe de Groothuyse, alors gouverneur de Hollande pour le duc de Bourgogne, se trouvoit heureusemeut à Alcmaer. Il s'empressa de venir au-devant d'un prince qui étoit beau-frère de son maître; &, sur l'avis du péril où les trois vaisseaux anglois étoient exposés, il envoya ordre aux Esterlings de se retirer, sous peine d'encourir l'indignation du duc de Bourgogne. Ces corsaires, qui avoient à ménager, non-seulement le duc, mais Groothuyse même, sous la protection duquel ils exerçoient leurs brigandages, laissèrent aux anglois la liberté de gagner la rade d'Alcmaer.

Ce n'étoit pas seulement au ciel qu'Edouard devoit de la reconnoissance. Il sentit l'obligation qu'il avoit au capitaine, dont la diligence l'avoit sauvé de ses ennemis le jour d'auparavant, & qui ne lui avoit pas rendu un service

moins essentiel en le sauvant de la faim pendant la nuit. Mais, dans la situation où il étoit, les moyens de récompenser lui manquoient jusqu'au point que, ne se trouvant pas même, dit l'historien, une pièce de monnoie qui portât son image, il prit le parti de se dépouiller de sa veste, qui étoit une fourrure de martres assez précieuse, & il força le capitaine de l'accepter. Groothuyse ne demanda point d'autre explication pour comprendre ses besoins. Il lui offrit une somme d'argent, avec laquelle Edouard voulut racheter sa veste. Mais le capitaine comprenant que c'étoit par générosité, la retint comme un présent que les circonstances lui rendoient beaucoup plus précieux. La générosité de Groothuyse se borna néanmoins à fournir toutes ses commodités au roi d'Angleterre, sans oser prendre sur lui de lui offrir des vaisseaux & des troupes avant que de s'être assuré des intentions de son maître. Il mena Edouard à la Haye, où il le traita avec moins de magnificence que d'égards.

Si c'étoit pour chercher quelque moyen de le surprendre dans cet intervalle, que la reine avoit fait le voyage de France, elle ne pouvoit choisir une occasion plus favorable ; & c'est sur ce fondement, sans doute, que plusieurs historiens lui en attribuent le dessein.

Louis XI venoit de déclarer la guerre au duc de Bourgogne, & lui avoit déjà enlevé plusieurs places. Il n'étoit question que d'occuper assez le duc, pour lui ôter le pouvoir de se mêler des affaires de son beau-frère. Son usage étant de congédier ses troupes dès qu'il avoit signé la paix, il s'étoit vu forcé, pour résister à l'attaque imprévue du roi, de rassembler toutes ses garnisons; & ses côtes étoient aussi mal gardées que ses frontières. Le projet qu'on suppose à Marguerite, étoit d'engager le roi de France à faire avancer quelques vaisseaux vers la côte de Flandres, sous prétexte de chercher à s'emparer de quelque port sans défense, & de leur faire prendre, en passant devant Calais, quatre mille anglois que le comte de Warwick y devoit envoyer, pour aller fondre sur la Hollande, où Groothuyse n'étoit point en état de garantir son hôte d'une invasion si peu attendue. Ceux qui se sont attachés à cette conjecture, ajoutent que non-seulement le comte fit passer quatre mille hommes à Calais, comme il en étoit convenu avec la reine, mais que Louis XI fit avancer en effet plusieurs vaisseaux dans la Manche; & que le seul obstacle qui fit manquer cette entreprise, fut le départ précipité d'Edouard, qui, se lassant de la lenteur du duc de Bourgogne à lui répondre, prit

le parti de l'aller joindre à Saint-Pol. Dans le fond, Louis XI, qui savoit dissimuler une injure, mais qui ne se portoit pas facilement à la pardonner, peut avoir saisi volontiers l'occasion de satisfaire son ancien ressentiment contre Edouard ; & l'on conçoit encore plus aisément, que la reine voulant éviter d'offenser ouvertement le duc de Bourgogne, avoit pu souhaiter de faire agir ses troupes sous le pavillon du roi, qui étoit en guerre ouverte avec lui.

Quoi qu'il en soit, Edouard, reçu d'abord assez froidement du duc, étoit du moins en sûreté à sa cour, lorsque *Longstrother*, grand-prieur de l'ordre de Jérusalem, fut envoyé à la reine par le comte de Warwick, pour lui faire hâter son retour à Londres. Le parlement s'étoit assemblé pendant son absence, & toutes ses délibérations avoient concouru à l'affermissement de Henri sur le trône. Edouard avoit été déclaré unanimement traitre, & usurpateur de la couronne ; tous ses biens patrimoniaux avoient été confisqués ; ses ordonnances & tous les statuts faits sous son règne, annullés, comme les attentats d'un sujet rebelle. Par un autre acte, le droit de succession qui étoit confirmé à la maison de Lancastre, devoit en sortir au défaut des mâles, pour passer dans celle d'Yorck ;

mais Edouard & son fils en étoient exclus à cause de leur rebellion ; & c'étoit au duc de Clarence & à ses descendans que le parlement transportoit l'héritage de la couronne. Enfin, avec la même docilité qui lui avoit fait approuver toutes les dispositions du comte de Warwick en faveur d'Edouard, il venoit de se soumettre aux nouvelles loix de cet arbitre absolu de la nation ; &, pour ne lui laisser rien à désirer, il l'avoit déclaré lui même gouverneur du royaume, sans autre modification que de lui associer le duc de Clarence dans les fonctions de cet emploi.

Cependant, à ce point d'autorité & de grandeur, qui faisoit donner au comte de Warwick le nom de *faiseur de rois*, il manquoit un sujet de contentement sans lequel il ne pouvoit être sensible aux avantages d'une si brillante situation. Ce n'étoit point au grand-prieur qu'il s'en étoit ouvert ; & lorsqu'il pressoit la reine de revenir dans ses états, ce n'étoit pas en elle non plus qu'il se proposoit d'avoir cette confiance : mais il étoit dévoré au fond du cœur par un chagrin qui humilioit son orgueil, autant qu'il blessoit sa tendresse. A peine avoit-il vu tous ses projets remplis, que, lorsqu'il ne pensoit qu'à recueillir le fruit de ses peines dans la possession tranquille de sa maî-

treſſe & de ſa fortune, il s'étoit apperçu que ſon Italienne avoit les mêmes complaiſances pour ſon rival que pour lui. Elle avoit tenu parole au duc de Clarence; & ſoit que ſon penchant pour lui eût toujours été ſincère, ſoit qu'elle fût flattée de ſe voir un empire preſque égal ſur les deux premiers hommes de l'état, elle s'étoit arrêtée au parti de ſe les attacher tous deux par les mêmes faveurs. Son adreſſe en impoſoit encore au duc; mais le comte avoit eu des lumières qui ne lui permettoient plus de douter qu'il ne fût trahi. Sa foibleſſe conſiſtoit à trouver ſa maîtreſſe moins criminelle que ſon rival. Il n'accuſoit que lui des artifices d'une femme perfide; &, déjà réſolu de l'en punir, il n'attendoit la reine que pour la faire ſervir à ſa vengeance.

A la vérité, ce n'étoit pas le ſeul reproche qu'il eût à faire au duc de Clarence. Tandis que ce prince s'étoit laiſſé aveugler par ſa folle paſſion, juſqu'à perdre tous les ſentimens de la nature, il avoit vu le renverſement de ſa maiſon ſans pitié pour ſon frère, & ſans égard pour lui-même. Mais, depuis qu'il ſe croyoit ſûr de ſa maîtreſſe par la victoire qu'il avoit obtenue ſur elle, il commençoit à ſentir le tort qu'il s'étoit fait; & ſon unique déſir étoit de le réparer. Ainſi, ſans être touché ni de l'acte de

ſucceſſion, qui ne l'approchoit pas plus du trône qu'il ne l'étoit naturellement, ni de la qualité de gouverneur du royaume, qu'il partageoit avec le comte, il faiſoit déjà uſage de ſon pouvoir & de la confiance qu'on lui marquoit, ou ſourdement en faveur de ſon frère, ou pour faire tomber ſur lui-même les fruits qu'Edouard ne ſe hâteroit pas de venir recueillir. Les eſpions que le comte avoit attachés à ſa conduite depuis qu'il ſoupçonnoit ſa bonne-foi, avoient découvert ſes liaiſons avec Tiftot, comte de Worceſter; & ce fut la cauſe ſecrète de la rigueur avec laquelle le parlement, ou plutôt le comte de Warwick, fit trancher la tête à ce malheureux ſeigneur. Tout ſon crime étant d'avoir commandé la dernière armée d'Edouard, & de ne s'être pas aſſez hâté de rentrer ſous l'obéiſſance de Henri, il ne paroiſſoit pas plus coupable qu'un grand nombre d'autres ſeigneurs dont la ſoumiſſion n'avoit pas été moins lente, ni peut-être plus volontaire. Mais, ayant appris qu'on penſoit à l'arrêter, il prit la fuite, & cette précaution timide paſſa pour la conviction d'un crime dont on n'eut point d'autre preuve. On le pourſuivit de ſi près, que, n'ayant point eu d'autre reſſource que de ſe cacher dans le creux d'un arbre, il en fut tiré pour être conduit au ſupplice.

En feignant de bien vivre avec le duc de Clarence, le comte de Warwick rassembloit par ses émissaires tous les sujets de plainte ou de défiance qu'il pouvoit faire valoir pour sa ruine; & il attendoit impatiemment la reine, à qui il devoit suffire que le duc lui manquât de fidélité, pour s'unir à ceux qui cherchoient sa perte. Cependant, il ne put contenir son ressentiment jusqu'à l'arrivée de cette princesse. Sur divers soupçons de l'infidélité de sa maîtresse, il lui avoit imposé pour loi de ne plus voir absolument le duc de Clarence: elle avoit obtenu sa grâce à cette condition; &, quelque prétexte qu'elle eût employé pour faire goûter au duc le mystère & la contrainte, elle l'avoit assujetti, pendant quelque tems, à ne la voir qu'en secret. Le comte étoit trop fidellement servi pour ignorer long-tems cette nouvelle trahison. Il prit enfin le parti qui convenoit à la grandeur de son ame; ce fut de vaincre une indigne passion, à quelque amertume que cet effort le condamnât pour long-tems: mais il s'expliqua avec le duc, en homme qui méprisoit les perfides autant qu'il détestoit la perfidie. Cette chaleur auroit peut-être eu des suites trop promptes, si le duc, qui la regarda comme l'effet d'une vive jalousie, ne l'eût trouvée moins offensante, que flatteuse pour ses senti-

mens ; &, ce qui est plus étrange encore, c'est que, n'en prenant qu'une meilleure opinion de sa maîtresse, il parut s'attacher à elle avec plus de passion que jamais.

Marguerite apprit du comte une partie de ces circonstances, avant que d'arriver à Londres. Il affecta, en partant pour aller au-devant d'elle, de déclarer hautement que dans l'idée qu'il avoit de son zèle pour l'état & de ses grandes qualités pour le gouvernement, il étoit résolu, non-seulement de prendre désormais ses ordres dans l'administration des affaires, mais de faire dépendre d'elle le titre qu'il avoit reçu du parlement. Ce n'étoit ni fatigue, ni indifférence, qui faisoit tenir ce langage au comte. Son ambition n'avoit jamais été plus active. Mais il vouloit fixer l'attention du public sur la conduite de son rival ; & ne s'attendant point qu'il fût disposé à l'imiter, il espéroit que les réflexions qu'il laisseroit échapper dans sa surprise, trahiroient quelqu'un de ses sentimens. D'ailleurs, il ne pouvoit trop animer la reine contre un perfide, & c'étoit la prendre par son foible que de l'exposer au chagrin de se voir contester l'autorité par le duc, lorsqu'elle seroit portée à se persuader par la démarche qu'il alloit faire lui-même, qu'il ne pouvoit rester personne qui entreprît de la lui disputer.

Il

Il arriva, comme il l'avoit prévû, que le duc, étonné de la disposition qu'il marquoit à quitter les affaires, protesta dans le premier mouvement, que l'exemple d'autrui étoit une règle qu'il ne reconnoissoit pas, & que rien ne lui feroit abandonner l'autorité qui lui avoit été confiée par le parlement. D'un autre côté, la reine, aussi flattée de la politesse de l'un, qu'elle se crut offensée du discours de l'autre, sentit redoubler sa confiance & son affection pour le comte, jusqu'à lui déclarer qu'elle le croyoit nécessaire au soutien de sa gloire, & qu'elle ne pensoit à tenir les rênes de l'état que par ses mains. Peut-être l'amitié fit-elle alors ce qui n'a pu passer jusqu'ici que pour l'ouvrage de l'intérêt & de la politique. Marguerite, sensible à la complaisance du comte, osa croire, pour la première fois, qu'il ne manquoit rien à leur réconciliation; & le comte, touché de voir tant de sincérité dans sa reconnoissance, acheva d'oublier d'anciens sujets de haine, dont les traces n'avoient jamais été bien effacées. J'éloigne ici des accusations aussi injurieuses à cette grande reine, que celles dont on peut se rappeler le souvenir, & que j'ai déjà méprisées. Marguerite n'étoit plus dans un âge où l'on puisse soupçonner une femme ambitieuse de chercher de l'amusement dans les plaisirs de l'amour; & si le

comte affectoit toujours du goût pour la galanterie, il paroît par quelques autres événemens, qu'il s'étoit déjà fait une nouvelle inclination pour se consoler de l'infidélité de son Italienne; à moins qu'on ne voulût penser que c'étoit un jeu concerté, qu'il faisoit servir à déguiser ses véritables amours : mais recourir à cette subtilité, comme l'ont fait quelques historiens, c'est confesser qu'on manque de preuve, & s'appuyer sur des conjectures qui ont moins de vraisemblance que de malignité.

La reine ayant cherché par quels nouveaux bienfaits elle pouvoit reconnoître l'attachement du comte, ne trouva que la charge de grand-amiral qui fût capable d'ajouter quelque chose à l'éclat de tant de gloire & de dignités dont il étoit revêtu. Elle l'en fit pourvoir par l'autorité réunie du roi & du parlement. Ce fut encore une mortification pour le duc de Clarence, qui avoit aspiré hautement à cette grande charge; mais les mêmes raisons qui la lui faisoient souhaiter, étoient celles qui devoient faire craindre de lui confier un poste de cette importance. On ne parloit que des sollicitations d'Edouard à la cour du duc de Bourgogne; & s'il parvenoit à se mettre en état de tenter une descente en Angleterre, on sentoit le danger qu'il y auroit eu à remettre le commandement de la marine à son

frère. Cependant, quoique la reine ne doutât pasplus quele comte de Warwick, que ce prince ne leur fût déjà infidèle au fond du cœur, elle ne jugea point qu'il fallût faire éclater ses soupçons; & se bornant à le faire absenter, elle lui fit même donner le gouvernement d'Irlande, avec plusieurs terres qui avoient été confisquées sur les partisans d'Edouard. Il est vrai qu'attirant toutes les affaires à elle, & les expédiant par le ministère du comte de Warwick, il ne restoit au duc qu'un vain titre, dont l'exercice n'étoit plus propre à causer de la défiance. L'effet de cette politique fut de faire régner pendant quelque tems à la cour d'Angleterre un repos qu'on n'y avoit pas connu depuis près de trente ans.

Personne n'en profita mieux que Marguerite même, par le soin qu'elle prit de faire renaître dans ses états l'abondance avec la tranquillité, & de rappeler à Londres les arts, les sciences (1) & les plaisirs. Ces heureux enfans de la paix vinrent respirer pendant quelque tems un air libre & serein en Angleterre, & s'y seroient fixés pour toujours sous des auspices si puissans, si la fortune avoit pu se réconcilier solidement avec la maison de Lancastre. Mais dans l'inter-

(1) Elle fonda le célèbre collège d'Eaton à Windsor.

valle qu'ils eurent pour répandre leurs douces influences, ils servirent du moins à dissiper l'horreur de tant de guerres sanglantes, dont les traces subsistoient encore dans toutes les parties de la nation. Le comte de Warwick, porté par ses inclinations naturelles, à tout ce qui pouvoit contribuer au progrès de la politesse, seconda les intentions de la reine, en donnant des exemples éclatans de magnificence & de galanterie. Ils servirent à établir la fortune de milady Nevill, par l'occasion qu'elle eut de faire briller tous ses charmes aux fêtes de son frère, dont elle avoit comme la direction. Quoiqu'on ne lui donne pas moins de trente-cinq ans, & que ses aventures ne pussent être ignorées, elle fit la conquête du marquis de Carnavan, un des plus riches seigneurs du royaume, qui fixa enfin sa condition par un heureux mariage.

De quelque nature qu'on veuille supposer la liaison du comte de Warwick avec la reine, elle ne l'empêcha pas de retomber dans quelque foiblesse pour son infidelle étrangère. Soit que ne s'étant attachée qu'à la fortune, elle se fût refroidie pour le duc de Clarence à mesure qu'elle voyoit baisser son autorité, soit que la seule coquetterie l'eût portée à faire une nouvelle expérience de ses charmes sur un cœur

qu'elle avoit perdu malgré elle, il n'y eut point d'artifices qu'elle n'employât pour reprendre ſon aſcendant ſur le comte. Elle y réuſſit juſqu'à lui perſuader que le repentir de ſon infidélité étoit ſincère; & commençant à penſer, comme le duc, que la vertu n'eſt pas la qualité la plus néceſſaire dans une maîtreſſe, il lui pardonna le paſſé, ſans autre condition que de rompre ouvertement avec ſon rival. Mais comme le retour d'une femme ſi légère & ſi perfide ne pouvoit être que le goût d'un moment, elle oublia bientôt ſes promeſſes pour irriter le comte par de nouveaux outrages. On ſe perſuaderoit volontiers qu'elle n'avoit eu deſſein que de le jouer, pour ſa propre vengeance, ou pour celle du duc, avec qui il eſt encore plus vraiſemblable qu'elle avoit concerté cette trahiſon. L'intérêt qu'il avoit à pénétrer les ſecrets de la reine & du comte, ne pouvoit-il pas lui avoir fait naître la penſée de tirer d'elle le même ſervice qu'elle leur avoit rendu autrefois contre lui, & dont il étoit impoſſible qu'elle ne lui eût pas fait l'aveu dans la familiarité d'un ſi long commerce? Il paroît certain, par ſa conduite, qu'il fut peu ſenſible à ſa réconciliation avec le comte, puiſqu'il ne ceſſa point de le voir avec les apparences d'amitié qu'il avoit toujours affectées; & le reſſentiment qu'on lui

vit marquer ensuite de la funeste conclusion de cette aventure ne permettant point de douter qu'elle ne lui fût toujours chère, il semble que ce double personnage ne puisse être expliqué que par la supposition de quelque vue politique, qui pouvoit fort bien s'être accordée avec des sentimens dans lesquels j'ai déjà fait remarquer qu'il entroit peu de délicatesse.

Le sort d'une femme sans nom, & qui n'avoit pour tout mérite que beaucoup d'artifice & de beauté, ne mériteroit pas d'être éclairci avec tant de soin, s'il n'étoit lié au fil d'une histoire qui est capable de l'annoblir. Il se passa quelques semaines, pendant lesquelles on eut l'art d'en imposer au comte; & quoique ses sentimens fussent bien éloignés de l'ardeur qu'ils avoient eue dans leur origine, il avoit repris de bonne foi du goût & de l'attachement pour cette indigne maîtresse. Mais un jour qu'il l'avoit quittée après avoir passé la nuit avec elle, il fut averti qu'elle étoit partie aussi-tôt en habit de campagne; & ceux qui l'avoient observée assurèrent le comte qu'elle avoit joint à la sortie de Londres le duc de Clarence, avec qui elle avoit continué sa route. Le duc avoit à peu de distance de la ville une maison de campagne, où il ne paroissoit pas douteux qu'elle ne fût allée se renfermer avec lui.

C'étoit déjà se rendre criminelle aux yeux du comte, que de violer sitôt ses engagemens; cependant, comme le hasard avoit pu causer cette rencontre, il attendit son retour pour s'expliquer avec elle, & l'empressement qu'il en eut le porta vers le soir à se rendre chez elle assez tôt pour l'attendre. Elle arriva seule à la vérité. Le comte qui vouloit l'observer de ses propres yeux avoit défendu qu'on l'avertît de sa visite, & s'étoit placé dans un lieu où ses moindres actions ne pouvoient lui échapper. Après les mouvemens ordinaires de son sexe, il lui vit tirer de sa poche quelques papiers qu'elle lut avec attention, & qu'elle serra ensuite dans le lieu le plus secret de son appartement. Il attendit qu'elle eût fini pour se présenter à elle. L'air de satisfaction & de sincérité qu'elle sut prendre auroit encore trompé le comte, si elle se fût défiée assez heureusement d'avoir été observée à son départ, pour se faire un mérite de lui confesser volontairement qu'elle avoit vu le duc de Clarence. Mais la trouvant en défense sur l'emploi qu'elle avoit fait du jour, & les lumières qu'il avoit apportées ne lui laissant plus voir que de la dissimulation & de l'imposture dans ses caresses autant que dans ses discours, il trouva le moyen de se saisir, sans la consulter, des papiers qu'elle

avoit cachés avec tant de précaution. Les efforts qu'elle fit pour l'arrêter augmentèrent ses soupçons. Il s'empara des papiers malgré elle. C'étoit un mémoire de la main du duc de Clarence, dans lequel ce prince avoit pris soin de lui marquer par articles sur quoi elle devoit sonder le comte, & par quels moyens elle pouvoit approfondir ses secrets. Une trahison si noire porta tout d'un coup sa fureur au comble. Il ne s'arrêta point à chercher si elle étoit concertée depuis long-tems, ou si c'étoit l'ouvrage du même jour. Il étrangla sur le champ cette perfide, en lui serrant la gorge du mouchoir qu'elle portoit autour du cou.

Cette catastrophe fut ensevelie si facilement, que le duc même n'en eut point d'autre certitude que les soupçons de quelques domestiques, à qui il resta de justes défiances d'une mort qu'on fit passer pour un accident naturel. Mais c'en étoit assez pour ne lui laisser aucun doute que le comte n'eût découvert son intrigue. Dès ce moment il le regarda plus que jamais comme un ennemi, dont le ressentiment n'attendoit que l'occasion d'éclater; & se jetant tout entier du côté de son frère, il ne s'occupa que des intelligences secrètes qu'il entretenoit depuis long-tems avec lui.

Ce roi fugitif avoit tiré peu de fruits jus-

qu'alors des mouvemens qu'il s'étoit donnés pour rétablir sa fortune. Il traînoit un vain titre dans les états du duc de Bourgogne, à qui ses propres embarras ne permettoient guères de se rendre utile à ceux d'autrui, & qui ne voyoit point d'ailleurs du côté de l'Angleterre assez de solidité dans les espérances de son beau-frère, pour se déclarer ouvertement contre ceux qui l'avoient supplanté. Philippe de Commines assure qu'à la première nouvelle que le duc avoit reçue de l'arrivée d'Edouard en Hollande, il n'avoit pu dissimuler qu'il auroit appris plus volontiers celle de sa mort. L'inclination de la maison de Bourgogne étoit pour celle de Lancastre, dont le duc descendoit par sa mère; & l'alliance qu'il avoit prise avec celle d'Yorck par son mariage avec la sœur d'Edouard, étoit une de ces liaisons politiques, qui ne changent rien au penchant naturel du sang. Cependant il n'avoit pu refuser un accueil honnête à son beau-frère, lorsque ce prince, étonné de sa lenteur à lui répondre, avoit pris le parti de le venir trouver au milieu de sa cour. La duchesse de Bourgogne, sœur d'Edouard, ne manqua point d'employer en faveur de son frère tout le pouvoir qu'elle avoit sur le cœur de son mari. Ils lui représentèrent ensemble mille raisons d'honneur & d'intérêt, dont on

trouve un long détail dans les historiens. Mais quand il y auroit été plus sensible, la nécessité de se défendre contre la France, & la crainte de s'attirer sur les bras le comte de Warwick avec Louis XI, étoient des objections si puissantes, qu'il crut ses refus bien justifiés. Sans leur ôter tout espoir pour l'avenir, il se retrancha sur son actuelle impuissance, & le malheureux Edouard eut encore la mortification de lui voir garder à ses yeux des ménagemens extrêmes avec la cour de Londres. C'étoit vers ce tems-là que le comte de Warwick avoit fait passer quatre mille hommes à Calais. Le duc alarmé de ce mouvement de douta point que ce ne fût pour se joindre aux François, ou pour les favoriser par quelque diversion. Il envoya Philippe de Commines à Vauclerc, avec ordre de lui marquer l'étonnement où il étoit de voir l'Angleterre déclarée contre lui, lorsqu'il ne pensoit qu'à vivre en bonne intelligence avec elle; & s'étant rassuré par la réponse que Vauclerc fit à Commines, il affecta dans la suite de marquer encore moins d'attention pour Edouard. Dès les premières nouvelles qu'il avoit eues de la révolution, il s'étoit hâté de dépêcher le même Commines à Calais, pour y faire confirmer la trève marchande entre cette ville & les Pays-Bas. Vauclerc

rendu enfin à fon penchant pour le comte de Warwick, dont il avoit toujours foutenu fecrètement les intérêts, étoit occupé alors à fignaler fa joie par des fêtes. Commines nous apprend lui-même qu'ayant ainfi trouvé le gouvernement, la garnifon, & les bourgeois ouvertement déclarés pour Henri, il n'avoit point vu d'autre moyen pour fortir heureufement de fa négociation, que de faire entendre aux habitans de Calais que la trève ayant été moins faite avec Edouard qu'avec la nation Angloife, le changement de roi n'étoit pas une raifon pour la rompre. C'étoit déjà marquer fort clairement que fon maître prenoit peu de part à la révolution.

Le comte de Warwick étoit trop fidèlement fervi par Vauclerc, pour ignorer ce qui fe paffoit à la cour du duc de Bourgogne. Ne voyant rien à redouter au-dehors, il s'attacha de plus en plus à mériter la confiance de la reine, par l'ufage qu'il faifoit de l'autorité dont il jouiffoit prefque feul. S'il paroiffoit gouverner avec un pouvoir abfolu, c'étoit dans une intelligence fi parfaite avec elle, que n'entreprenant rien fans fa participation, elle lui trouvoit autant de refpect & d'obéiffance qu'il s'en faifoit rendre par toute la nation. Ce fut par fon confeil que penfant à remplir les pro-

messes qu'elle avoit faites à la reine Elisabeth, elle lui fit offrir, ou la liberté de passer en Flandres pour y rejoindre son mari, ou celle de paroître à la cour, à la seule condition d'abandonner le nom de reine pour y porter le simple titre de duchesse d'Yorck. Elisabeth n'avoit pas eu besoin de sa chûte, pour sentir que le bonheur n'est pas inséparable de la condition royale. Les froideurs & les duretés mêmes d'Edouard lui avoient appris, dès les premières années de son mariage, ce qu'il en coûte quelquefois à l'ambition pour avoir osé se revêtir des apparences de l'amour. Elle n'éprouvoit plus la moindre douceur de la part de son mari, par l'opinion où il étoit bientôt tombé qu'elle n'avoit point eu d'autre motif en l'épousant que l'éclat du trône, ou par l'inconstance naturelle de ce prince qui lui faisoit changer continuellement de maîtresses; & il étoit très-peu considéré de ses sujets, lorsqu'ils l'avoient vu négliger son épouse, jusqu'à passer des semaines entières sans la voir. Loin de se sentir portée à passer en Flandres, elle s'étoit crue heureuse qu'Edouard fût parti sans lui faire proposer de le suivre; & loin de renoncer malgré elle au titre de reine, elle auroit souhaité de pouvoir reprendre le nom de Woodwille, pour retrouver le bonheur qu'elle avoit

perdu en changeant de titre & de condition. Sans accepter donc l'offre d'être reçue honorablement à la cour, elle consentit à porter le nom de ducheſſe d'Yorck, & elle ſe retira dans une maiſon de campagne, où la reine prit ſoin qu'il ne manquât rien à la douceur de ſa vie.

Une autre attention de Marguerite fut d'appeler à la cour tout ce qui reſtoit de princes de la maiſon de Lancaſtre, pour en faire à ſon fils autant d'amis & de défenſeurs, en ne les lui attachant pas moins par ſes bienfaits que par l'intérêt commun de leur maiſon. Les ducs d'Exceſter & de Sommerſet lui étoient dévoués depuis ſi long-tems, que tout ce qu'elle fit pour eux devoit porter moins le nom de motif que celui de récompenſe. Mais le comte de Pembroock, frère utérin du roi, & le jeune Henri de Richemont, neveu du comte, furent traités avec la diſtinction qui convenoit à leur naiſſance. La plupart des hiſtoriens rapportent que le jeune Richemont qu'on avoit fait venir des montagnes du pays de Galles, où il s'étoit tenu caché ſous le règne d'Edouard, ſe préſenta de ſi bonne grace au roi, qu'il frappa ce prince par la nobleſſe de ſa contenance & de ſa phyſionomie. Henri ne ſe laſſoit point d'admirer qu'un jeune homme qui n'avoit jamais paru à

la cour, eût acquis tant d'avantages extérieurs dans le pays barbare d'où il sortoit, ou qu'il n'en fût redevable qu'à la nature. Enfin, après l'avoir regardé long-tems, il se sentit enflammé d'une ardeur extraordinaire ; & levant les yeux au ciel, d'où il croyoit recevoir l'inspiration qui l'agitoit, il prédit que ce jeune prince monteroit un jour sur le trône, & qu'il termineroit la querelle des deux maisons.

La difficulté ne regarde point l'événement, puisque personne n'ignore que les maisons de Lancastre & d'Yorck furent heureusement réunies vingt-six ans après, par le mariage du comte de Richemont, alors en possession du trône, avec la princesse Elisabeth, fille aînée d'Edouard IV. Mais cette prophétie a-t-elle plus de poids que celle que j'ai déjà rapportée ? Elle est digne, sans doute, de l'idée que divers historiens nous ont voulu donner de la sainteté de Henri VI ; car le comte de Richemont étant le plus éloigné de tous ceux qui pouvoient avoir quelque prétention à la couronne, & ne descendant même de la maison de Lancastre que par un bâtard que des circonstances favorables avoient fait légitimer, il n'y avoit que la lumière du ciel qui pût faire pénétrer à quelle élévation il étoit destiné. Mais il se trouve malheureusement que ce fait célèbre

n'a été connu que sous le règne de Henri VII, & dans le tems qu'on sollicitoit à Rome la canonisation de Henri VI. La difficulté que le pape fit d'y consentir, parce qu'il ne voyoit rien dans la vie de ce prince qui fût d'un ordre supérieur à la nature, inspira sans doute à ses partisans la pensée d'en faire un prophète; & leur dessein ne laissa pas de manquer, parce qu'ils manquèrent eux-mêmes de preuves. On n'en a pas moins adopté ce fait dans toutes les histoires; mais s'il falloit choisir entre Marguerite & Henri pour leur attribuer à l'un ou à l'autre l'art de pénétrer dans l'avenir, je m'imagine que ce qu'on a lu jusqu'ici ne laisseroit d'incertitude à personne.

Cependant, en reconnoissant dans la reine autant de prudence que de fermeté & de courage, on ne peut l'excuser de s'être trop livrée à un frivole ressentiment, dont sa chaleur ne lui permit point assez d'envisager les suites. La duchesse d'Excester, sœur d'Edouard, avoit mérité par sa conduite, non-seulement l'indifférence de son mari, pour lequel elle avoit toujours manqué de soumission, mais l'aversion même de Marguerite, dont elle avoit parlé avec mépris, & qu'elle s'étoit efforcée de noircir par diverses accusations. Il sembloit qu'en faisant tant de sacrifices à la politique,

la reine n'en devoit pas excepter de ſi légères offenſes, & qu'étant aſſez vengée par l'humiliation de ſon ennemie, il ſuffiſoit de lui laiſſer le regret & la confuſion pour châtiment. Cependant, ſoit qu'elle fût encore plus piquée de l'orgueil de la ducheſſe, qui affecta de ſe retirer dans ſes terres pour éviter de lui faire ſa cour, ſoit qu'elle ne penſât qu'à favoriſer le duc, elle voulut que dans la reſtitution de ſes biens, qu'il ſe fit confirmer par un acte du parlement, il n'y eût aucune réſerve en faveur de la ducheſſe; pour la mettre apparemment dans la néceſſité d'avoir recours à elle ou à ſon mari. En effet, ſe trouvant dépouillée, avec beaucoup de rigueur, des grandes richeſſes qu'elle avoit poſſédées dans l'abſence du duc, elle ſe vit forcée, non-ſeulement de réformer ſon train, mais de quitter même la terre où elle s'étoit retirée, & qui ceſſoit de lui appartenir. Cependant l'opiniâtreté de ſa haine lui fit préférer l'indigence aux ſupplications auxquelles on vouloit la réduire. Elle ſe rendit à Londres, où elle aima mieux devoir ſon entretien à quelques riches partiſans d'Edouard, que d'avoir la moindre obligation à la reine ou à ſon mari.

Quoique le reſſentiment de Marguerite fût demeuré dans ces bornes, il l'empêcha de faire attention à ce qu'elle pouvoit craindre de celui de

de la duchesse. Londres avoit toujours été affectionnée à la maison d'Yorck, & suivant la remarque de Commines, qui étoit dans une situation à n'être pas mal informé des affaires d'Angleterre, Edouard avoit augmenté le penchant que cette ville avoit pour sa maison, par le bonheur qu'il avoit eu d'y mettre toutes les femmes dans ses intérêts. On ne dit point comment il avoit pu s'acquérir tant de faveur par cette voie, sans offenser les maris; mais tous les historiens de leur nation s'acordant là-dessus avec Commines, parlent de ses intrigues avec les femmes de Londres, comme du plus puissant secours auquel il fût redevable de tous ses avantages. Quoique son goût pour les plaisirs consistât dans la variété, il avoit un art admirable pour écarter les fâcheux effets de la jalousie, entre les femmes auxquelles il avoit marqué de l'attachement. C'étoit de ne pas se relâcher dans les soins qu'il continuoit de leur rendre. Il les traitoit avec autant de considération, lorsqu'il avoit cessé de les aimer, que dans la plus forte ardeur de sa passion. Il passoit souvent des jours entiers dans la ville, à visiter successivement toutes celles dont il avoit eu les faveurs; & sans leur en demander de nouvelles, il ne paroissoit pas moins animé du désir de leur plaire. Cette conduite servoit à satis-

faire aussi les maris, parce que n'ayant à la fois qu'un attachement réel, il étoit difficile de deviner où il étoit fixé, & que chacun se persuadoit que le mal étoit chez son voisin. Il y avoit peu de femmes aimables à Londres, avec lesquelles il n'eût entretenu quelque commerce, & qu'il n'eût mises ainsi par la constance de ses soins dans la disposition de le servir. La duchesse d'Excester n'affecta pas moins de se rendre populaire ; & réveillant l'inclination qu'on avoit pour lui, elle contribua plus au succès de ses entreprises par une voie si propre à son sexe, que le duc de Clarence par les ressorts d'une plus haute politique.

Il ne se relâchoit pas néanmoins dans les vues auxquelles il s'étoit livré tout entier. Tandis que la reine s'applaudissoit de la tranquillité qu'elle voyoit règner autour d'elle, & qu'elle commençoit peut-être à la croire bien affermie, sa cour se remplissoit de partisans secrets d'Edouard, qui observoient tout ce qui pouvoit favoriser leurs desseins, & qui concertoient régulièrement avec le duc les fruits qu'ils avoient à tirer de leurs observations. Le comte d'Oxford en soupçonna plusieurs. Il fit naître les mêmes soupçons au comte de Warwick, & le conseil qui n'étoit composé que de gens d'une fidélité éprouvée, pencha plusieurs fois à faire arrêter le duc de

Clarence. Mais la reine, trop attachée aux maximes de bonté & de douceur qu'elle se glorifioit de devoir à ses infortunes passées, rejeta une proposition qui lui parut trop violente. Comme elle n'avoit jamais conçu quels avoient été les motifs du duc en la servant, elle se promit, sans le comprendre mieux, que ses caresses & ses bienfaits continueroient de l'attacher à son service. Si elle ne lui donna pas plus de part au gouvernement, elle redoubla les marques de sa confiance dans toutes les occasions où elle pouvoit l'employer sans témérité, & elle fit trouver bon au comte de Warwick que sa faveur fût partagée entre eux presque également. Qu'avoit-elle à redouter? Elle continuoit d'être assurée par des informations certaines que le duc de Bourgogne traitoit toujours Edouard avec la même froideur. La France & l'Angleterre n'avoient jamais été en meilleure intelligence. Rien ne la menaçant au dehors, elle se voyoit encore moins de sujets d'alarmes dans ses états. Montaigu, frère du comte de Warwick, tenoit le Nord de l'Angleterre dans la soumission. Les comtes de Pembroock & d'Oxford n'avoient pas moins d'autorité au Sud & à l'Occident du royaume. C'étoit Warwick même qui s'étoit rendu le garant de la province de Kent; & Vauclerc, toujours fidelle dans son

gouvernement de Calais, le tenoit en bride par une efcadre qu'il entretenoit à fes propres frais, & qui étoit montée des meilleures troupes & de la meilleure artillerie de l'Europe. Le confeil avoit d'ailleurs une multitude d'efpions à la cour de Flandres, & dans la province de Hollande, où l'on favoit qu'Edouard étoit retourné chez le feigneur de Groothuyfe. Pourquoi Marguerite fe feroit-elle défiée des apparences, lorfque tout fembloit confpirer à la rendre heureufe, & qu'elle commençoit, comme elle le difoit elle-même, à goûter, après vingt-fix ans de règne, les douceurs du fouverain pouvoir dans une adminiftration tranquille?

Ce fut dans le fein même de ce repos & de cette fécurité, qu'elle reçut l'effrayante nouvelle du débarquement d'Edouard à *Ravenfpurg.* Elle étoit avec toute fa cour, lorfqu'elle reçut le courrier de Montaigu. Le duc de Clarence s'y trouvoit auffi, avec tous les dehors de la fincérité & de l'attachement. Elle le prit à l'écart, fans autre témoin que le comte de Warwick. Là, dans le premier mouvement d'une indignation qui ne lui permit point de ménager fes termes, elle lui reprocha des trahifons fur lefquelles fa bonté lui avoit fait trop long-tems fermer les yeux; & lui préfentant l'échafaud, qui l'attendoit au même moment, elle lui demanda

le détail d'une entreprise dont elle lui fit lire le plan dans les lettres qu'elle venoit de recevoir. Montaigu lui marquoit en peu de mots, qu'Edouard n'ayant avec lui que deux mille hommes, il ne falloit pas douter qu'il ne comptât d'être secondé par ses partisans, & il l'exhortoit particulièrement à se défier du duc de Clarence.

Il s'en fallut peu que le comte de Warwick, échauffé par le trouble de la reine, par la lettre de son frère, & par ses anciens ressentimens, n'éteignît sur le champ son transport dans le sang d'un perfide. Mais retenu par le respect qu'il devoit à sa maîtresse, il tomba bientôt dans une autre espèce d'agitation, lorsqu'il eut entendu la réponse du duc. Loin de se reconnoître coupable, le duc de Clarence se plaignit de l'outrage que la reine lui faisoit par ses soupçons. Il protesta non-seulement qu'il ignoroit l'arrivée & les desseins de son frère, mais qu'il étoit prêt à verser tout son sang pour l'arrêter; & prévenant toutes les objections par des offres qui ne pouvoient laisser la moindre défiance, il proposa à la reine de commencer par se défaire de son neveu, autant pour effrayer Edouard par cette rigueur, que pour lui ôter une partie de ses motifs dans les vues qu'il avoit pour un fils unique à qui il vouloit assurer sa succession.

Cette propofition caufa de l'horreur à Marguerite; mais ne faifant point réflexion qu'à la croire même fincère, elle pouvoit n'être qu'un nouvel artifice du duc, qui ne penfoit peut-être qu'à raccourcir par la mort de fon neveu l'intervalle qu'il y avoit entre le trône & lui, elle ne demanda point d'autre preuve de fon innocence, & elle fut la première à prendre parti pour lui contre toutes les objections du comte de Warwick. Le refte de cet entretien ne fervit qu'à la confirmer dans les mêmes fentimens. Elle pouffa même la confiance jufqu'à charger le duc de lever promptement des troupes dans les provinces où fon crédit étoit le mieux établi; & preffant le comte de Warwick de s'occuper d'un autre côté du même foin, elle ne douta point qu'il ne lui fût facile de repouffer les entreprifes d'Edouard avant qu'il eût le tems de groffir fon armée, & de faire de grands progrès. Je me ferois peut-être efforcé de déguifer cette imprudence, fi je n'y trouvois la preuve d'une bonté admirable de caractère; qualité que tous les hiftoriens n'accordent point unanimement à Marguerite, & qui paroît ici dans un éclat que rien n'eft capable d'obfcurcir.

Edouard étoit arrivé effectivement à Ravenfpurg, le même lieu où Henri IV avoit fait fa defcente, lorfqu'il étoit venu ravir la couronne

à Richard II. Un évènement si imprévu confondoit la politique de la reine & du comte de Warwick. Il n'y avoit point de reproche à faire à leur prudence, puisqu'ils n'avoient pu s'y attendre ni le prévenir. Le duc de Bourgogne, avec cette dissimulation que Louis XI avoit mise comme à la mode dans toutes les cours de l'Europe, ne s'étoit pas lassé en apparence de résister aux sollicitations d'Edouard, & l'avoit même prié de se retirer à la Haie, pour se délivrer de la nécessité de le mortifier sans cesse par de nouveaux refus. Mais dans le tems qu'il paroissoit l'avoir oublié, il consentit à lui faire équiper à *Véere* en Zélande, sous le nom de quelques particuliers qui étoient attachés au commerce, quatre vaisseaux sur lesquels on transporta secrètement, au lieu de marchandises, une prodigieuse quantité d'armes & d'autres munitions. D'un autre côté, le seigneur de Groothuyse, chargé des ordres de son maître, emprunta douze vaisseaux de ces mêmes Esterlings, qui avoient causé tant d'inquiétude à Edouard lorsqu'il étoit arrivé en Hollande. Le service qu'il leur demanda pour ce prince, fut de l'escorter jusqu'à la côte d'Angleterre, & de se tenir prêts pendant quinze jours à le recevoir, si la fortune ne favorisoit pas son entreprise. Une grosse somme d'argent, qui lui fut comptée avec le

même ſecret, acheva de lui procurer tous les ſecours qu'il jugea néceſſaires. Ces préparatifs ſe firent avec ſi peu d'affectation, que tous les eſpions d'Angleterre y furent trompés; & pour ne laiſſer rien manquer à cette comédie, Edouard ne fut pas plutôt en mer, que le duc fit publier, ſous peine de mort, une défenſe à tous ſes ſujets, de l'aſſiſter de leurs armes ni de leur argent. Que ce fût ſa propre inclination, ou les inſtances de la ducheſſe ſon épouſe, qui l'euſſent porté à cet artifice, il y a beaucoup d'apparence que ſi les évènemens euſſent pris un autre cours, le comte de Warwick ne l'auroit pas laiſſé impuni.

Cependant, Edouard ne trouva point dans les habitans de Ravenſpurg le penchant & le zèle qu'il leur avoit ſuppoſé pour ſes intérêts. Les uns faiſoient profeſſion d'être attachés à la maiſon de Lancaſtre. Les autres furent refroidis par le petit nombre des ſes troupes. Perſonne n'entreprenant de ſe déclarer pour lui, il ſe contenta pendant quelques jours de tenir ſes deux mille hommes ſous les armes, pour contenir du moins ceux dont il appréhendoit l'oppoſition, & dans l'eſpérance que ſes partiſans ſe raſſembleroient des autres parties de la province. Enfin n'eſpérant aucun fruit de ce délai, il prit, par le conſeil du lord Haſtings, une réſolution fort oppoſée en apparence au deſſein de

ſon voyage. Ce fut d'abandonner le nom de roi, pour prendre celui de duc d'Yorck; & de faire courir le bruit qu'il ne venoit qu'en qualité d'aîné de ſa maiſon, pour réclamer les biens qu'on lui avoit confiſqués. Outre l'exemple de ſon épouſe, il avoit celui d'Henri IV, qui avoit employé autrefois le même ſtratagême. Mais s'il n'avoit aucun droit à la couronne, comme il ſembloit le reconnoître, il s'étoit rendu criminel en l'uſurpant, & la confiſcation de ſon patrimoine étoit un châtiment dont il ne pouvoit ſe plaindre.

Il s'avança vers Yorck, en affectant de donner à Henri le nom de roi, & de ne s'attribuer que celui de duc. Deux magiſtrats de cette ville allèrent au devant de lui, & le prièrent, au nom des habitans, de prendre un autre chemin. Il leur répondit que ſon intention n'étoit point de diſputer la couronne au roi, depuis que la nation l'avoit reconnu pour ſon ſouverain; & que s'il étoit accompagné de quelques troupes, c'étoit uniquement pour ſe mettre à couvert de la haine de ſes ennemis, mais qu'étant venu dans l'eſpérance d'obtenir la reſtitution de ſes biens, & dans le deſſein de ſe ſoumettre au gouvernement, il ſe flattoit que les habitans d'Yorck lui refuſeroient d'autant moins l'entrée de leur ville, que le titre qu'il portoit, les terres qu'il avoit dans leur province, & les

bienfaits qu'ils avoient reçus de sa maison, devoient le faire regarder d'eux comme un compatriote. Cette réponse n'en imposa point aux magistrats. Ils avoient été placés de la main du comte de Warwick, & leur fidélité ne pouvoit être ébranlée facilement. Mais par un mauvais usage, qui s'étoit établi depuis long-tems en Angleterre, il y avoit dans les grandes villes, des quartiers de franchise, qui passoient pour un asile si inviolable, que l'autorité même du roi n'en auroit pas fait arracher un criminel. Yorck avoit plusieurs de ces retraites, où il s'étoit rassemblé un grand nombre d'anciens partisans d'Edouard, que la crainte y avoit retenus depuis sa fuite. On y comptoit plus de trois cens gentilshommes, sans parler de ceux qui étoient moins distingués par leur naissance. Cette troupe audacieuse, avec laquelle on ne peut douter qu'Edouard ne fût d'intelligence, causa tant de mouvement dans la ville pendant l'absence des deux députés, que le reste du magistrat se vit forcé avant leur retour de faire assurer Edouard qu'on étoit disposé à lui ouvrir les portes, sous la seule condition qu'il n'exigeroit rien de contraire à l'obéissance qu'on devoit au roi, & qu'il sauveroit la ville du pillage. Il consentit à tout ce qu'on lui proposa.

En effet, soutenant son artifice, il alla des-

cendre à l'églife cathédrale, où il confirma fes promeffes par un ferment folemnel. Toute fa conduite fut celle d'un fujet qui cherchoit à rentrer dans la foumiffion ; & ne parlant que de fes biens, dont il lui tardoit de fe revoir en poffeffion, il continuoit de protefter qu'il alloit rendre le parlement juge de fa caufe. Son armée commençoit néanmoins à groffir, par la jonction de ceux qui l'avoient fi bien fervi. Mais il n'abufa point des tranfports de zèle, qui les rendoient capables de tout entreprendre dans cette première chaleur. Il fe contenta d'emprunter de la ville une fomme d'argent. Et lorfqu'il prit la route de Londres avec fes troupes, il remercia les habitans de leurs civilités, comme d'une faveur qu'il ne devoit qu'à leur affection.

Jufqu'alors, Montaigu, qui étoit à Pontfract, n'avoit penfé qu'à raffembler les troupes qui étoient difperfées dans la province. Ceux qui ont paru furpris de la molleffe qu'il fembla marquer dans une occafion de cette importance, ont ignoré que par le premier courrier qu'il avoit dépêché à la reine, il avoit reçu ordre de ne rien hafarder témérairement. Le comte de Warwick avoit appris par une expérience conftante, que dans les démêlés des deux maifons royales pour l'héritage de la couronne, la moitié du

royaume, c'eſt-à-dire, celle qui étoit ſans intérêt dans cette querelle, attendoit pour prendre parti, que le ſort des armes eût commencé à ſe déclarer par quelque avantage. Les parlemens mêmes n'avoient jamais ſuivi d'autre règle. Une légère rencontre, qui eût tourné à l'honneur d'Edouard, auroit ſervi tout d'un coup à lui former une armée nombreuſe. Elle auroit accru l'audace de ſes partiſans. Ainſi les plus grandes révolutions avoient toujours dépendu des premiers coups de l'emportement ou du haſard. Mais comme les provinces étoient trop bien gardées pour laiſſer craindre au comte qu'on y pût faire des levées au nom d'Edouard, & que l'aventure même d'Yorck devoit augmenter ſa confiance, par la difficulté que ce prince avoit eue à ſe faire écouter dans l'endroit du royaume où l'on étoit le mieux diſpoſé pour ſa maiſon, il étoit perſuadé que la meilleure voie pour étouffer tous ſes deſſeins dans leur naiſſance, étoit de ramaſſer promptement toutes les forces du roi, & de l'envelopper avec tant de ſoin, qu'on pût le tailler en pièces avec tous ſes gens. Il avoit marqué, pour quartier d'aſſemblée au duc de Clarence & à ſon frère, Coventry, d'où il étoit facile de tourner vers quelque lieu qu'Edouard pût choiſir pour centre de ſes entrepriſes. Le duc de Clarence avoit déjà levé

douze mille hommes, avec lesquels il sembloit résolu effectivement de joindre le comte. Mais les perfides intentions qu'il nourrissoit depuis si long-tems étoient à la veille d'éclater, & le comte devoit bientôt reconnoître qu'en fait d'intérêts politiques, la confiance sur des fondemens obscurs & douteux est toujours un aveuglement inexcusable.

Cependant, le duc couvrit sa trahison par quelques restes de ménagement, qui n'étoient au fond qu'un surcroît de perfidie. S'étant avancé jusqu'à douze milles de Coventry, il feignit beaucoup d'étonnement à la nouvelle qu'il reçut de l'approche de son frère. Edouard s'étoit approché effectivement par une marche fort prompte, & cette seule hardiesse, avec le petit nombre de troupes qui le suivoient, étoit une preuve qu'il faisoit fond sur d'autres secours. Le duc de Clarence parut douter si la prudence lui permettoit d'avancer plus loin, au risque de rencontrer l'ennemi, dont il ignoroit les forces. Ayant pris ce prétexte pour se retrancher dans le même lieu, il y passa non-seulement toute la nuit, mais une partie du jour suivant. Son chagrin paroissoit être de n'apprendre aucune nouvelle du comte de Warwick, quoiqu'il en eût reçu vingt courriers sur la route, qui l'avoient pressé impatiemment

de doubler sa marche. Enfin, vers le milieu de l'après-midi, sa garde avancée le fit avertir qu'on voyoit paroître un corps de cavalerie, dont le nombre étoit moins à redouter que l'intrépidité. Cette troupe, quelle qu'elle pût être, marchoit sans ménagement, & n'avoit même détaché personne pour observer la situation du camp. Il affecta toutes les précautions de la guerre, & se préparant à bien recevoir ceux qui venoient l'attaquer, il prit son poste à la tête du camp, avec une exhortation à ses gens de se souvenir de leur devoir. Lorsque sa surprise paroissoit augmenter, de voir l'ennemi à cent pas, sans la moindre marque d'hostilité, un cavalier, qui se détacha pour accourir vers lui, se fit reconnoître pour le duc de Glocester son frère, & ne marquant d'empressement que pour l'embrasser, vint se jeter à son cou sans précaution. Il parut balancer un moment sur l'accueil qu'il lui devoit, & se déterminant enfin à lui rendre ses caresses, il lui demanda quelles pouvoient être ses vues dans une si étrange visite. Le duc de Glocester redoubla les marques de sa tendresse. Il l'assura qu'il n'avoit point d'autre motif que l'amitié fraternelle; & le seul témoignage qu'il lui demanda de la sienne, fut un moment d'entretien dans sa tente. Ce fut encore avec quelques

affectations de chagrin que le duc de Clarence y consentit. Il y mit pour condition, que ses principaux officiers feroient témoins de leurs discours.

Cette conférence roula sur le sujet auquel on devoit s'attendre. Les représentations & les instances du duc de Glocester furent reçues d'abord avec beaucoup de froideur. Ensuite, comme si l'on eût été frappé de la force de ses raisons, on se défendit par les motifs de l'honneur & par la fidélité qu'on devoit à ses engagemens. On en prit pour juges les officiers dont on avoit souhaité la présence. Ce fut alors vers eux que le duc de Glocester tourna ses sollicitations. Il y joignit les offres & les promesses. Il les gagna. Ou plutôt ne doutant point de la disposition de leur chef, ils cherchèrent à se faire un mérite auprès de lui de la facilité qu'ils eurent à suivre ses intentions. L'ordre qu'ils reçurent de les proposer aux troupes, fut exécuté avec le même succès. En moins d'une heure le duc de Glocester fit lever le camp; & volontairement suivi de douze mille hommes qu'il venoit de vaincre à si peu de frais, il retourna vers Edouard avec une si belle proie.

Le comte de Warwick n'apprit cette honteuse défection qu'avec des transports de fureur.

Il ne pouvoit se pardonner de s'être aveuglé avec une imprudence qui ne convenoit ni à ses lumières, ni à son courage; & ce qui redoubloit sa douleur & sa confusion, c'est que Montaigu ne pouvant le joindre de plusieurs jours, il se trouvoit exposé avec huit mille hommes, qui étoient les seules troupes que le tems lui eût permis de rassembler, à l'attaque d'une armée beaucoup plus nombreuse que la sienne. Pour combler l'amertume de son cœur, le duc de Clarence lui envoya faire le lendemain des excuses de la nécessité où il s'étoit vu d'entrer dans les intérêts de son frère; & joignant l'insulte à la perfidie, il lui fit offrir son crédit auprès d'Edouard, s'il vouloit entrer dans quelque accommodement, ou proposer lui-même des conditions qui pussent être acceptées. Cette offre fut rejetée du comte avec les marques du plus grand mépris. Mais elle étoit aussi peu sincère que tout ce que j'ai rapporté de la conduite du duc. Edouard, quoique supérieur en nombre, étoit fort éloigné de risquer en un moment toutes ses espérances, contre un homme dont il connoissoit la valeur par tant d'expériences. Il ne pensoit qu'à le tenir en alarme, pour se dérober à lui, pendant que l'attente continuelle où il étoit de se voir attaquer, lui faisoit réunir tous ses soins à se

retrancher

retrancher & à se défendre. Dès la nuit suivante, il reprit vers Londres par un assez long détour; & les précautions qu'il observa pour cacher sa marche, lui réussirent avec tant de bonheur, que le comte n'en fut informé que le jour d'après.

Mais il y avoit si peu d'apparence qu'il pût former le dessein de marcher vers la capitale, que si l'on ne veut pas supposer qu'il étoit sûr d'y être reçu à bras ouverts, il faut regarder son entreprise comme une des plus hautes extravagances qui puissent déshonorer un homme de guerre. Avec la moindre résistance de la part d'une ville si peuplée, il alloit se trouver engagé entre l'armée que la reine & les seigneurs de son parti levoient au Sud de l'Angleterre, & celle du comte, qui devoit être, dans peu de jours, infiniment plus forte que la sienne par la jonction du marquis de Montaigu. Ce qui lui avoit réussi après son évasion de Middleham, ne pouvoit le flatter du même espoir dans des conjonctures si différentes. Il n'avoit point eu à craindre alors un roi établi sur le trône, un peuple accoutumé à la soumission, des troupes prêtes à fondre sur les siennes, enfin toutes les apparences déclarées contre lui; & quand on supposeroit que les artifices du duc de Clarence & de la duchesse d'Excester lui eussent formé

un parti confidérable dans la ville, il ne devoit pas compter que les préparatifs de fes amis puffent jamais être affez prompts pour le mettre à couvert de tous les périls qui le menaçoient.

La reine, qui le croyoit encore à Yorck, & qui n'avoit pas douté, en apprenant que cette ville lui avoit ouvert fes portes, qu'il n'employât quelque tems à groffir fon armée dans le Nord, étoit fortie de Londres avec le prince de Galles fon fils, pour hâter les levées par fa préfence dans les provinces méridionnales. Elle n'avoit pas laiffé Henri fans défenfe : outre fa garde ordinaire, le duc de Sommerfet avoit déjà raffemblé quelques troupes pour veiller à la sûreté de ce prince ; & tous les feigneurs qui n'avoient pas reçu des commiffions particulières, étoient demeurés autour de lui. Cependant, à peine Edouard fe fut-il avancé à la vue des murs, qu'il fe fit dans la ville un mouvement dont toutes les perfonnes défintéreffées tirèrent un mauvais augure. Ses partifans, qui ne s'attendoient peut-être pas eux-mêmes à le voir fi-tôt arriver, répandirent le bruit qu'il avoit défait le comte de Warwick & Montaigu ; & qu'avec des troupes victorieufes, dont ils exagéroient beaucoup le nombre, il alloit exercer fa vengeance fur tous ceux qui ne la préviendroient point par une prompte

foumiffion. Cette nouvelle, qui n'étoit pas fans vraifemblance, jeta l'épouvante dans tous les quartiers de Londres. Ceux qui lui étoient attachés par leurs engagemens ou par leur inclination, levèrent la tête avec éclat, pour fe faire un mérite de leur zèle. Les autres, consternés & tremblans, n'ofoient ouvrir la bouche, dans la crainte de fe perdre par la feule déclaration de leurs fentimens. En vain le duc de Sommerfet & les autres feigneurs s'adrefsèrent-ils aux magiftrats, pour arrêter le défordre par leur autorité. Le peuple couroit aux portes de la ville ; & d'auffi loin qu'il appercevoit l'armée d'Edouard ; il l'invitoit à s'approcher par des fignes & des acclamations. Dans le même tems, une infinité de profcrits qui s'étoient retirés, depuis la fuite de ce prince, dans l'afile de Weftminfter, en fortirent armés pour s'aller joindre à lui. Ce fut le dernier fignal de la fédition. Ces furieux, courant le long des rues, entraînoient ceux à qui ils croyoient n'avoir à reprocher que de la lenteur, & tuoient impitoyablement ceux qu'ils foupçonnoient de mauvaife volonté. Les troupes mêmes de Sommerfet, la garde du roi, les plus fidelles amis de la maifon de Lancaftre, abattus par la crainte, & ne voyant aucun moyen de réfifter au torrent, fongèrent moins à fe raf-

fembler & à fe défendre, qu'à fe dérober à la vengeance du vainqueur par la foumiffion ou par la fuite. Edouard entra dans Londres, comme Henri y feroit entré deux jours auparavant ; c'eft-à-dire, que, ne pouvant douter de la difpofition publique, à peine fe fit-il accompagner d'une efcorte de cavalerie pour fe rendre à l'hôtel-de-ville, où il n'eut point d'autre embarras qu'à remercier les habitans de leur affection.

Mais il n'avoit point oublié la plus importante partie de fon entreprife ; ou plutôt le lord Haftings, qui en avoit jugé le fuccès certain fur les premières marques de l'inclination du peuple, l'avoit fait fouvenir qu'il n'avoit pas un moment à perdre pour s'affurer de la perfonne de Henri. Deux mille hommes détachés de l'armée, fous la conduite de ce feigneur, s'étoient approchés du palais l'épée à la main ; & la garde, qui n'avoit pas ofé foutenir leur attaque, s'étoit auffi-tôt diffipée. Le duc de Sommerfet & l'archevêque d'Yorck, qui revenoient de la ville, où ils avoient employé inutilement leurs efforts pour arrêter le peuple, avoient pris le parti de la fuite à cette vue ; & ne pouvant penfer que le roi n'eût pas trouvé quelque moyen de s'échapper, ils avoient compté qu'il prendroit la route de Dorcefter,

où la reine étoit avec le prince. Mais la même insensibilité qui jette toujours les historiens dans l'embarras lorsqu'il est question d'expliquer la conduite de Henri, avoit retenu ce malheureux monarque dans son appartement, sans marquer la moindre alarme de la fuite de ses gardes & de l'approche de ses ennemis. Il reçut le lord Hastings avec aussi peu d'émotion que s'il fût venu pour lui faire sa cour; & paroissant disposé à suivre la loi du vainqueur, il se laissa mener à la Tour sans avoir marqué son chagrin par une seule plainte. Il y fut renfermé dans le même lieu où il avoit passé sept ans. A la vue de ce lugubre séjour, il demanda à ceux qui le conduisoient, s'ils n'admiroient point les dispositions de la providence; & il ajouta, qu'après ce nouveau revers, ne voyant plus d'apparence au rétablissement de sa fortune, il ne mettoit plus de différence entre sa prison & son tombeau. On pourroit compter encore ce discours au rang de ses prédictions; mais la moitié de la vérité lui échappoit: & s'il prévoyoit que son sort étoit de mourir à la Tour, il ne s'attendoit point, sans doute, à la barbare exécution qui devoit y terminer sa vie.

Cependant le duc de Sommerset, qui n'étoit sorti de Londres qu'avec deux domestiques, suivoit la route du comté de Dorset, pour se

joindre à la reine. Mais il rencontra le même jour un corps de quinze mille hommes, qui marchoient, sous la conduite du grand-prieur, vers Coventry, où la reine savoit que le comte de Warwick avoit pris son quartier d'assemblée. Il se mit à leur tête, après avoir renvoyé le grand-prieur à cette princesse, pour l'exhorter à ne désespérer de rien. Ayant passé la Tamise à Brentford, il fit une diligence extraordinaire dans sa marche, & dès le jour d'après, il joignit le comte à Saint-Albans, où il s'étoit déjà rendu sur l'effrayante nouvelle de la résolution qu'Edouard avoit prise d'aller droit à la capitale. Un renfort si considérable, joint à vingt mille hommes que son frère lui avoit amenés la veille, releva les espérances du comte; mais il ne le consola point de l'affreuse disgrace dont le duc de Sommerset lui apprit les circonstances. Il voyoit la capitale perdue, le roi prisonnier, & tout le royaume, pour qui Londres étoit toujours un exemple, prêt à se déclarer pour son ennemi. Dans une extrêmité si pressante, il ne lui restoit point d'autre ressource que le gain d'une bataille; & s'il ne s'étoit avancé par une marche si prompte que pour forcer Edouard à combattre avant qu'il eût le tems de séduire les habitans de Londres, son impatience redoubla, lorsque sa propre situation le forçoit lui-même de tout mettre au hasard.

Fin du troisième livre.

LIVRE QUATRIÈME.

EDOUARD n'attendit point qu'on vînt le défier dans ses murs. Il comprit que tout le tems qu'il laisseroit au comte pour grossir son armée, étoit autant d'avantages qu'il lui accorderoit contre lui; & satisfait de la sienne, qui s'étoit extrêmement fortifiée pendant vingt-quatre heures qu'il avoit passées à Londres, il n'eut pas plutôt appris que l'ennemi avoit paru à Saint-Albans, qu'il partit avec cinquante mille hommes pour lui épargner la moitié du chemin. Ainsi les deux armées se cherchèrent avec une égale ardeur. Edouard n'osant confier à personne la garde de Henri, l'avoit tiré de la Tour pour le faire conduire sous ses yeux; & si ce fut un motif de courage pour ses troupes, c'en fut un de fureur pour tous les partisans de la maison de Lancastre. On se rencontra près de Barnet, le 14 d'avril de l'année 1471; jour terrible où le ciel avoit marqué la décision d'un si grand différent! Chacun se traitant de rebelle, on n'espéroit point de quartier après avoir été vaincu; & tant de différentes haines rassemblées entre les deux partis, ne faisoient attendre à personne ni pitié ni ménagement.

Comme la relation de cette célèbre journée consiste dans un petit nombre de faits simples & précis, il y a peu de différence entre les historiens sur les circonstances. Soit qu'ils n'aient fait que se copier les uns les autres, soit qu'ils aient écrit sur des mémoires d'une fidélité égale, ils emploient jusqu'aux mêmes termes, & l'on n'est point embarrassé ici par la variété des témoignages. La bataille de Barnet commença au lever de l'aurore & dura jusqu'à midi. On n'a peut-être jamais vu deux armées combattre avec plus de valeur & d'obstination. Celle du comte de Warwick, quoiqu'inférieure en nombre, commença l'attaque, & son premier choc fut si impétueux, que le comte se flatta d'abord de la victoire, sur-tout lorsqu'ayant détaché quelques escadrons de sa troisième ligne pour redoubler la première charge, il eut fait perdre tant de terrein aux ennemis, qu'il en vit fuir un grand nombre à toute bride. Mais Edouard, qui entendoit mieux la guerre que le gouvernement, fit avancer aussi-tôt son corps de réserve, & prenant l'armée du comte en flanc, il la mit à son tour dans un désordre qui changea la face du combat. Il fut difficile au comte de former assez tôt un détachement pour l'opposer à une attaque si pressante. Le comte d'Oxford, qui avoit poussé les troupes d'Edouard, fit volte-

face pour suppléer à ce défaut ; mais cette précaution, qui pouvoit servir à réparer le mal, en devint un plus grand que celui qu'elle devoit arrêter. Le comte portoit sur ses armes une étoile avec des rayons, ce qui leur donnoit beaucoup de ressemblance avec celles d'Edouard, dont la devise étoit un soleil. Un brouillard qui s'éleva pendant la mêlée n'ayant point permis au comte de Warwick de remarquer cette différence, elles y furent si malheureusement trompées, qu'au lieu de recevoir le secours du comte, elles le chargèrent brusquement. La confusion qui suivit de cette méprise favorisa tellement Edouard, qu'il continua de les pousser avec une nouvelle furie. En vain le comte de Warwick, qui s'apperçut d'une si fatale erreur, employa-t-il la main & la voix pour faire ouvrir les yeux à ses gens. Les uns se croyant trahis par leur propre parti, fuyoient vers Edouard. D'autres, qui voyoient prendre à ceux-ci la fuite, s'imaginoient qu'Edouard les attaquoit par derrière, & se précipitoient comme eux dans les armes de leurs ennemis. Enfin Warwick, entraîné par le désespoir d'une si malheureuse aventure, se jeta dans la mêlée la plus épaisse, autant pour arrêter ses soldats aveuglés, que pour les venger par des ruisseaux de sang. Il étoit à pied, contre l'usage qu'il

avoit toujours observé dans les combats. Toute sa valeur ne l'empêcha point de succomber au nombre. Il tomba percé de coups. Montaigu, son frère, s'étant jeté après lui pour le dégager, périt presque au même moment. Le reste de l'action ne fut plus qu'un carnage effroyable. Edouard, quoiqu'assuré de la victoire après la mort des deux chefs, renouvela l'ordre qu'il avoit donné en commençant, de ne faire grâce à personne. Son espérance étoit qu'il n'échapperoit aucun des généraux; mais le comte d'Oxford & le duc de Sommerset s'ouvrirent un passage au travers des bataillons les plus épais. Le duc d'Excester, qui les suivoit avec la même valeur, fut atteint d'un coup de lance, qui le fit laisser pour mort sur le champ de bataille. Cependant, après y avoir demeuré jusqu'au coucher du soleil, la fraîcheur de la nuit servit à lui faire rappeler ses esprits, & il fut assez heureux pour se sauver à la faveur des ténèbres.

Après une victoire si éclatante, Edouard n'eut plus besoin de précautions pour retourner à Londres. Les restes dispersés de ses ennemis n'osèrent se montrer sur sa route. Il fut reçu dans la capitale avec des acclamations qui venoient moins de l'intérêt qu'on prenoit à son triomphe, que de la joie qu'on avoit de se voir délivré d'une crainte dont tout le monde étoit

également faisi. A quels châtimens ne devoit-on pas s'attendre, si le comte de Warwick étoit revenu vainqueur? Le corps de ce héros infortuné fut exposé pendant deux jours dans l'église de saint Paul. Edouard pensoit moins à vérifier sa mort, dont il ne pouvoit rester de doute à personne, qu'à découvrir les dispositions du peuple dans les témoignages de douleur ou de joie qu'il donneroit à ce spectacle. Mais il eut la mortification de voir les sentimens publics s'exprimer d'une manière fort éloignée de son attente. Un morne silence, signe extraordinaire de pitié & d'admiration dans le concours d'une prodigieuse multitude, qui ne s'éloigna point de S. Paul pendant ces deux jours, lui fit comprendre à quel dégré d'estime le comte de Warwick étoit dans toute la nation. Il en ressentit un chagrin si vif, qu'il abrégea le tems qu'il avoit fixé lui-même; & qu'il se hâta de faire transporter le corps à l'abbaye de *Bisham*, ancienne sépulture de la maison du comte.

Henri fut reconduit à la Tour, & le voyage qu'il avoit fait ne pouvoit passer pour une interruption dans son sort, puisqu'il n'étoit point sorti de la voiture où on l'avoit fait entrer en quittant sa prison. Il demanda des nouvelles de la reine & du prince. On eut la dureté de lui répondre brusquement par l'ordre d'Edouard,

Cependant les comtes de Pembrook & d'Oxford, qui se rendirent bientôt auprès de lui, paroissoient persuadés comme la reine, que dans la consternation générale de tous ses amis, il n'avoit point à choisir d'autre parti que de céder pour quelque tems au vainqueur, & d'aller jeter en France les fondemens d'une nouvelle entreprise. Cet avis, qui étoit sans doute le moins dangereux, auroit prévalu sur toutes les résolutions du prince, si le duc de Sommerset ne fût arrivé pour le détruire par quantité de raisonnemens spécieux. C'étoit lui qui sembloit appelé à succéder au comte de Warwick dans la défense de la maison de Lancastre, & l'on n'a pas douté que cette vue n'eût été le principal motif de tous ses conseils. Il représenta au prince & à la reine, que s'il y avoit quelque chose à espérer de l'affection du peuple, c'étoit dans la chaleur où il étoit encore, & avant que le tumulte des armes fût entièrement appaisé. Tant de provinces où la guerre ne s'étoit pas fait sentir, offroient non-seulement un asile au prince, mais de nombreuses armées, que son seul nom ne manqueroit pas de former tout d'un coup. La reine en devoit-elle douter, elle qui avoit relevé tant de fois la fortune de son mari d'un état beaucoup plus désespéré, & qui avoit fait valoir si heureusement le nom de son

fils dans les premières années de son enfance ? La province de Galles, celles de Sommerset & de Cornouailles étoient remplies de Lancastriens dont on n'avoit point encore mis le zèle à l'épreuve. Il s'engageoit à lever, par son seul crédit, vingt mille hommes dans celle dont il portoit le nom, & il ne demandoit au prince que de s'avancer avec lui jusqu'à la frontière, pour admirer l'impression qu'il y feroit par sa présence. Retourner en France, c'étoit se rendre méprisable non-seulement à toute sa nation, qui ne reviendroit jamais de l'opinion qu'elle prendroit de sa timidité, mais aux François mêmes dont il iroit implorer la protection, & qui, dans leurs idées de courage & d'honneur ne manqueroient pas de l'en juger indigne.

Ces raisons, en augmentant l'ardeur du jeune prince, firent honte à ceux qui avoient été d'un avis moins téméraire. Le résultat du conseil fut d'envoyer d'avance une partie des seigneurs dans les provinces dont l'on espéroit le plus prompt secours, tandis que la reine & le prince se rendroient avec le petit nombre de troupes qui restoient autour d'eux, dans quelque place de Sommerset-Shire ou du pays de Galles, où l'on marqueroit le quartier d'assemblée. Après bien des délibérations, on se détermina pour Glocester. Les comtes de Pembrook & d'Ox-

ford furent chargés de disposer cette ville à recevoir le prince. Mais un incident fâcheux qui arriva le lendemain de son départ, mit sa vie dans le plus grand péril, d'un côté où l'on ne voyoit ni trahison ni violence à redouter.

Edouard n'ignoroit pas que la reine étoit dans le comté de Dorset, & loin de la regarder comme une ennemie méprisable, il frémissoit, en se rappelant son esprit & son courage, qu'elle fût échappée aux artifices par lesquels il avoit triomphé de son mari & du comte de Warwick. Son premier soin, en arrivant à Londres, avoit été de faire marcher un détachement considérable vers Dorcester. Il savoit qu'elle ne s'étoit point réservé d'autres troupes que sa garde. Le lord Stanley, qu'il avoit choisi pour l'enlever, avoit ordre d'employer moins la force que la ruse; & s'attendant en effet qu'après la perte de son armée, elle penseroit plutôt à fuir qu'à résister, s'il étoit parti avec quelque crainte, c'étoit qu'elle n'eût déjà gagné la mer pour se hâter de passer en France. Il ne s'étoit occupé pendant la route que de l'espérance de la prévenir; mais apprenant à Dorcester qu'elle s'étoit réfugiée dans l'abbaye de Beaulieu, il regarda sa commission comme une entreprise aisée. L'opinion qu'il en eut lui parut bien plus certaine, lorsqu'en s'approchant de

Beaulieu, il fut informé qu'environ douze cens hommes qui s'y étoient rassemblés sous le duc de Sommerset, en étoient partis la veille ; & comme la reine avoit pris quelques mesures pour cacher le départ du prince & le sien, jusqu'à laisser la princesse de Galles à Beaulieu avec une partie de ses gardes, il ne douta point, dans la confiance où il étoit d'y trouver la mère & le fils, que son expédition n'eût un succès infaillible. La reine étoit partie de Londres avec quatre cens hommes pour sa garde ; & quoiqu'elle n'en eût laissé que deux cens à Beaulieu, Stanley, qui raisonna sur la supposition qu'elle y étoit elle-même avec toute sa suite, jugea que mille hommes de son détachement suffisoient pour forcer le monastère. Comme une entreprise de cette nature paroissoit dépendre de la diligence & du secret, il s'arrêta vers la fin du jour à deux milles de Beaulieu, & se mettant lui-même à la tête de mille cavaliers, il s'approcha de l'abbaye par une marche fort prompte.

Heureusement la reine & son fils avoient eu à Dorcester deux amis assez éclairés pour pénétrer le dessein des troupes d'Edouard, & assez fidelles pour se hâter de leur en donner avis. Ils ne les avoient point trouvés à Beaulieu; mais la vîtesse de deux hommes à cheval surpassant beaucoup

beaucoup celle d'un corps de troupes, ils avoient eu le tems de les joindre & de les avertir qu'ils étoient poursuivis. Le jeune prince, qui se voyoit deux journées d'avance, fut peu alarmé pour la reine & pour lui. Toutes ses craintes se réunirent sur son épouse. Il l'avoit laissée à Beaulieu dans un tems où l'on se croyoit sûr qu'Edouard n'avoit point de troupes dans la province, & ne doutant point que toute l'attention de la cour de Londres ne se tournât bientôt vers le lieu où elle apprendroit que Marguerite se seroit arrêtée avec son fils, on s'étoit flatté avec raison, qu'après avoir servi à favoriser leur marche, la princesse les rejoindroit d'autant plus facilement, qu'Edouard cesseroit d'avoir les yeux ouverts sur la province de Hamshire.

Dans son premier mouvement, le prince de Galles fut prêt à retourner sur ses pas avec les douze cens hommes de Sommerset. Cependant lorsqu'on lui eut représenté que le détachement de Stanley étant de huit mille hommes, il n'y avoit rien à espérer de la valeur avec tant d'inégalité, il prit une autre résolution, où il entroit peut-être encore plus d'imprudence, mais qui ne fut combattue de personne, par le soin qu'il prit de la déguiser même à sa mère. Ce fut de choisir quatre seigneurs des plus résolus de sa suite, & de partir avec eux pour gagner

par l'adresse & la diligence ce qu'il ne pouvoit se promettre par la force. En mesurant la marche de l'ennemi sur le rapport des deux couriers de Dorcester, il avoit conçu qu'avec la vitesse qu'il vouloit donner à sa course, il pouvoit arriver à Beaulieu avant Stanley, enlever la princesse, & se sauver avec elle à la faveur des bois & des ténèbres. Il n'y avoit que le succès qui pût justifier cette témérité. La reine tomba dans une mortelle frayeur en apprenant l'évasion précipitée de son fils. Rien n'auroit été capable de la retenir elle-même, si le duc de Sommerset ne l'eût rassurée par le fond qu'elle devoit faire sur la prudence & l'attachement du grand-prieur, que le prince avoit pris pour un de ses associés. Elle voulut du moins qu'à toutes sortes de risques le duc s'avançat lui-même vers Beaulieu pour favoriser son retour ; & le tems qu'elle fut obligée de passer à l'attendre, fut pour elle un supplice inexprimable.

Le prince arriva sans péril à Beaulieu ; il entra dans le monastère, d'où il envoya quelques gardes de la reine à la découverte. C'étoit le soir qui précédoit la même nuit ou Stanley avoit remis l'exécution de son dessein. Mais le prince, qui n'attendoit que les ténèbres pour se mettre en marche avec la princesse, partit, au même moment peut-être que Stanley commençoit la

ſienne avec ſes mille cavaliers. La fidélité qu'on eut dans l'abbaye de répondre que la reine étoit en marche depuis deux jours, fit perdre à ſes ennemis le déſir de la pourſuivre. Outre l'avance qu'elle avoit gagnée ſur eux, ils demeuroient incertains de la route qu'elle avoit choiſie. Stanley ſe conſola de cette mortification, par une groſſe contribution qu'il impoſa au monaſtère de Beaulieu à titre de châtiment.

Le comte de Devonshire, & Venlock, deux ſeigneurs qui étoient demeurés fidelles à la reine après avoir quitté le parti d'Edouard, propoſèrent de s'arrêter à *Bath*, en attendant qu'on ſe fût aſſuré de la diſpoſition de Gloceſter. Outre la ſituation du lieu, qui le rendoit capable d'une longue défenſe, on y pouvoit attendre les levées des provinces de Cornouaille & de Sommerſet, avant que de s'engager dans le pays de Galles. Les habitans de cette ville reçurent la reine & le prince avec des témoignages d'affection, qui relevèrent un peu leurs eſpérances. Mais elles furent augmentées par la promptitude avec laquelle ils virent arriver auprès d'eux, non-ſeulement les nouvelles troupes qu'ils faiſoient lever dans les provinces voiſines, mais encore tous les reſtes de l'armée du comte de Warwick, qui, après avoir erré pluſieurs jours par bandes & par pelotons, marquèrent, par des

tranſports, la joie qu'ils avoient de retrouver, dans le prince, leur chef & leur maître. Tous les hiſtoriens admirent qu'en moins de quinze jours, qui s'étoient à peine écoulés depuis la bataille de Barnet, les ſeigneurs du parti de la reine euſſent pu lui compoſer une puiſſante armée. Si l'on en cherchoit la cauſe, il faudroit l'attribuer, ſans doute, à l'incertitude où tous les partiſans de la maiſon de Lancaſtre étoient encore, de la conduite qu'Edouard tiendroit à l'égard des vaincus. La plupart s'attendant moins à la clémence qu'à la rigueur, aimoient mieux haſarder leur vie dans un nouveau combat, que de s'expoſer à des châtimens honteux ou cruels, tels que les exemples paſſés les faiſoient craindre du vainqueur.

En effet, la rigueur avec laquelle il commençoit à pourſuivre tous ceux dont la ſoumiſſion lui paroiſſoit trop lente, étoit capable d'effrayer encore plus ceux à qui il avoit quelque offenſe particulière à reprocher. Ayant fait publier une proclamation dans laquelle il établiſſoit ſon droit à la couronne, il y déclaroit traîtres & rebelles un grand nombre de ſeigneurs qu'il ſuppoſoit à la ſuite de la reine, ou employés à ſon ſervice dans quelque autre lieu. Il ne l'exceptoit pas elle-même de ce titre odieux, ni de la punition qu'il réſervoit à ſes

ennemis. Sur la nouvelle qu'il reçut en même tems de ses nouveaux préparatifs, il se mit à la tête de toutes ses troupes, pour l'accabler avant que le comte de Pembroock pût la rejoindre avec les secours du pays de Galles. Quelque diligence qu'on eût apportée à la servir, elle étoit encore bien éloignée de se trouver aussi forte que le roi. D'ailleurs, elle manquoit d'armes & de munitions. Les seigneurs lui conseillèrent d'abandonner Bath, & de gagner le pays de Galles, qui lui donneroit, par sa situation, la facilité d'éviter pendant quelque tems le combat. Il n'étoit question que de passer la Saverne avant que le roi se fût approché. Glocester, qui étoit sur la route, devoit favoriser son passage. On partit dans cette attente. Mais, après les promesses qu'on avoit tirées de Glocester, on fut extrêmement surpris de s'en voir fermer les portes. Le bruit de la marche du roi avoit fait changer d'inclination aux habitans. Avec si peu de tems pour s'ouvrir un passage par la force, il fallut gagner celui de Teukesbury. Edouard les suivoit de si près, qu'en arrivant dans cette ville, ils mirent en délibération s'ils commenceroient à passer la rivière, au risque de le voir tomber sur leur arrière-garde, ou s'ils se retrancheroient dans le parc

qui joignoit la ville, pour y attendre les troupes du comte de Pembroock.

Dans la néceffité inévitable de s'attacher à l'un de ces deux partis, la reine, qui ne penfoit qu'à mettre la vie de fon fils à couvert, étoit d'avis de paffer. La plupart des feigneurs embrafsèrent fon opinion ; & s'il en falloit juger par le fuccès, c'étoit s'attacher au meilleur des deux fentimens. Mais celui du duc de Sommerfet fut de ne pas fe déshonorer par une retraite qu'il traita de honteufe. Il repréfenta que, fans compter la ruine infaillible de l'arrière-garde, une fuite fi précipitée, à la vue de l'ennemi, alloit décourager tous ceux qui penchoient encore pour la maifon de Lancaftre; que le défavantage du nombre pouvoit être réparé par de bons retranchemens, dont on tireroit encore cette utilité, que, rendant la reine maîtreffe de la rivière, elle feroit toujours en état de recevoir par cette voie le comte de Pembroock. Cet avis l'emporta malgré elle. Mais quoiqu'on ne puiffe douter que, dans les circonftances du tems & du lieu, ce ne fût le feul qu'il y eût à fuivre, il demandoit d'être foutenu par d'autres mefures de prudence, fans lefquelles il ne pouvoit être que funefte.

Auſſi-tôt qu'on s'y fut arrêté, on attacha les travailleurs au parc, pour y faire un profond retranchement ; & l'ouvrage fut pouſſé avec tant d'ardeur, qu'ayant commencé à l'entrée de la nuit, il fut achevé au jour. Edouard, qui s'étoit campé à peu de diſtance de la ville, s'approcha pour le reconnoître. Il le trouva ſi bien conduit, qu'ayant à craindre également que la continuation du travail ne le rendît impénétrable, & que le comte de Pembroock n'arrivât aſſez tôt pour prévenir ſon attaque, il rangea auſſi-tôt ſon armée en bataille ſur deux lignes. C'étoit aſſez pour faire comprendre au duc de Sommerſet à quoi il devoit s'attendre. Il diſpoſa lui-même ſon armée en trois corps derrière ſes retranchemens. Il donna la conduite de l'un au comte de Devonshire, & l'autre au chevalier Venlock, en ſe réſervant le plus avancé, pour ſoutenir le premier choc ; & le prince de Galles, qui déféroit le commandement à ſon expérience, voulut être à ſes côtés pour partager le péril avec lui.

Il ne manquoit aucune qualité militaire au duc de Sommerſet ; mais il avoit en tête un ennemi dont le principal mérite étoit d'entendre admirablement la guerre. Edouard avoit été élevé, depuis ſon enfance, au milieu des armes ; & ce qu'il y avoit de plus ſingulier

dans son caractère, étoit d'avoir su réunir à cette humeur martiale une passion désordonnée pour les plaisirs des sens, qui le rendoit aussi efféminé pendant la paix, qu'il paroissoit dur & infatigable dans les exercices de la guerre. Son premier coup d'œil étoit sûr pour juger de la foiblesse ou des forces d'un ennemi ; & toutes les ruses militaires lui étoient si familières, qu'il pénétroit tout d'un coup ce qu'il avoit à craindre de l'artifice. C'est même une supériorité que tous ses historiens lui donnent sur le comte de Warwick, qui, dans ses idées de grandeur d'ame & de valeur héroïque, s'arrêtoit aussi peu à découvrir les stratagèmes de ses ennemis, qu'il dédaignoit d'en employer, & méprisoit tous les avantages qu'il ne devoit point à la force ouverte. J'appuyerois moins sur le mérite d'un prince dont mon sujet ne me porte point à faire l'éloge, si cette pénétration même que je lui attribue ne servoit à justifier les plus braves défenseurs de la reine, en dissipant les soupçons dont quelques historiens ont noirci leur fidélité. Edouard avoit observé, dans les retranchemens de ses ennemis, une ouverture qui ne lui parut pas ménagée sans dessein ; & rendant justice à l'habileté du duc de Sommerset, il ne douta point que ce ne fût une voie qu'il s'étoit préparée pour le pour-

suivre, en supposant qu'il repoussât heureusement la première attaque. Il se promit de faire tourner la ruse contre lui-même. Le duc de Glocester, qui commandoit sa seconde ligne, eut ordre de s'avancer de ce côté-là, & d'attaquer d'abord le retranchement avec la dernière furie ; mais de mollir ensuite par dégrés, jusqu'à feindre d'être entièrement rebuté. Edouard s'étant posté derrière lui à quelque distance, demeura tranquillement témoin de l'assaut. Son frère n'eut pas plutôt feint de reculer, que le duc se précipitant sur lui par l'ouverture, le força de tourner sérieusement le dos ; & peut-être l'artifice d'Edouard auroit-il été funeste pour sa propre ligne, si Venlock eût été aussi prompt que Sommerset à sortir avec son corps de troupes. Mais celles du duc de Glocester s'étant ouvertes en fuyant, suivant l'ordre qu'elles en avoient reçu, laissèrent voir à l'ennemi, Edouard, qui s'avançoit en bon ordre pour le recevoir. Faisant même un demi-cercle pour retourner aussi-tôt à la charge, elles paroissoient prêtes des deux côtés à prendre le duc en flanc, & rien ne l'auroit sauvé d'une attaque si habilement partagée. Il conçut tout d'un coup qu'il s'étoit livré avec imprudence. Le désespoir qu'il en eut lui fit même soupçonner Venlock de l'avoir trahi. Il

ne pensa qu'à faire volte-face pour regagner le camp. Mais la diligence de l'ennemi égalant la sienne, il ne put empêcher que les gens du duc de Glocester, qui, par le tour qu'ils avoient fait, se trouvoient presque aussi avancés que lui sur les aîles, n'arrivassent assez tôt à l'ouverture du retranchement pour charger sa queue, & n'entrassent impétueusement après lui. Ce fut dans la fureur dont il fut transporté à cette vue, que s'approchant impétueusement de Venlock, il lui fendit la tête d'un coup de sa hache d'armes. Le secret de la trahison fut étouffé dans le sang du perfide. Mais si elle étoit réelle, l'effet en devint si terrible, qu'il fut impossible à la prudence de Sommerset & à la valeur du prince de Galles d'y apporter le moindre remède. Le duc de Glocester, qui croyoit avoir à réparer la fausse opinion qu'on avoit pu prendre de sa fuite, faisoit un carnage incroyable dans le camp ; & la vue d'Edouard, qui n'étoit plus qu'à deux pas de l'ouverture, acheva d'ôter le courage à ceux qui s'efforçoient encore de se défendre. Le retranchement, qui n'avoit été fait que pour leur conservation, fut un obstacle cruel pour les empêcher de se sauver par la fuite. Bientôt ils jetèrent leurs armes, pour attendre à genoux le coup de la mort, ou la grâce du vainqueur

On auroit eu peine à retenir la reine, qui vouloit se précipiter dans la mêlée où elle voyoit combattre son fils; mais un profond évanouissement qui suivit bientôt de si mortelles agitations, donna le tems à quelques domestiques de la mettre sur un chariot. Etant sortis heureusement par une des portes du parc, ils la transportèrent dans cet état à quelques milles de Teukesbury, dans un monastère dont les historiens ne nous ont pas conservé le nom.

Il falloit des miracles pour dégager le prince de Galles & le duc de Sommerset; mais le ciel ne leur en réservoit pas. Le duc de Glocester s'étoit attaché autour d'eux avec ses meilleures troupes. Après s'être long-tems défendus avec une valeur qui fit l'admiration de leurs ennemis, ils furent pris les armes à la main; & l'on remarqua que celui qui se saisit du prince, prit le moment où s'étant élancé sur un des combattans, qu'il renversa d'un coup mortel, il ne put retirer le bras assez vîte pour empêcher qu'on ne le désarmât. Cette observation donne l'idée d'un combat bien opiniâtre & bien serré; mais elle ne blesse aucune vraisemblance, dans un tems où les armes à feu avoient encore peu de part aux mêlées les plus sanglantes, & où les coups les plus terribles étoient ceux de la hache d'armes & de l'épée.

Edouard, qui avoit tant de fois ordonné dans les batailles qu'on ne fît grâce à personne, arrêta le carnage aussi-tôt qu'il eut appris que le prince & le duc de Sommerset étoient prisonniers. Il dédaigna même de faire arrêter une multitude de malheureux, qui attendoient encore leur sentence à genoux. La plupart des seigneurs avoient eu le même sort que le prince & le duc, à la réserve du comte de Devonshire & du lord Beaufort, qui perdirent la vie en se défendant.

Une victoire si complette, suivie de la captivité du prince & de ses principaux partisans, assuroit à Edouard la possession de la couronne & tous les avantages qu'on lui avoit disputés. La reine même ne pouvoit lui échapper. Quel besoin avoit-il d'ensanglanter son triomphe? Ceux qui ont prétendu justifier sa cruauté, soutiennent que s'il étoit tombé entre les mains de la reine, soit à Barnet, soit à Teukesbury, il ne devoit s'attendre qu'à périr sur un échafaut; & l'intérêt de sa sûreté sembloit l'autoriser à faire subir à ses ennemis le traitement qu'il n'auroit pas manqué d'en recevoir. Mais s'il se croyoit aussi sûr de ses droits qu'il l'étoit désormais de l'emporter par la force, que ne remettoit-il sa vengeance à l'autorité du parlement, & que ne se couvroit-il du moins des

formes de la justice pour déguiser la noirceur de ses ressentimens? Mais les passions violentes ne se reposent pas volontiers de leur satisfaction sur autrui, & c'est le caractère particulier de la haine, de se plaire à la vue du sang qu'elle verse de ses propres mains.

A peine Edouard eut-il donné les ordres qu'exigeoient les circonstances, qu'il se fit amener le prince de Galles, dans un pavillon du parc, où il étoit avec les ducs de Clarence & de Glocester, le lord Hastings & le marquis de Dorset. Les gardes qu'on avoit donnés d'abord au jeune prince, ne lui avoient point refusé la douceur d'embrasser son épouse. Elle s'étoit obstinée à demeurer dans le camp, après la retraite de la reine; & voyant son mari prisonnier, elle s'étoit du moins rassurée pour sa vie, qui lui avoit causé des frayeurs mortelles pendant le combat. Toute la crainte qui pouvoit lui rester étoit de le voir arracher aussi-tôt de ses bras, pour être condamné comme le roi son père aux horreurs d'une prison perpétuelle. Mais dans cette attente même elle trouvoit de la consolation à penser qu'il lui seroit permis d'y passer avec lui le reste de ses jours, & cette idée la soutint encore en le quittant. Edouard le voyant paroître se leva brusquement, & s'approchant

de lui avec une espèce d'impatience, il lui demanda d'un ton impérieux ce qu'il étoit venu faire dans ses états. Le prince, sans marquer la moindre émotion, lui répondit avec une noble fierté, qu'il étoit venu pour se remettre en possession d'un bien qui lui appartenoit, & qui lui étoit ravi injustement. Cette réponse déconcerta le vainqueur, qui ne s'attendoit point à tant de fermeté, dans un jeune homme de dix-huit ans. Il le regarda quelque tems, sans répliquer, comme s'il eût cherché à se remettre pendant ce silence; & cédant enfin au mouvement de rage qui s'élevoit dans son cœur, il lui donna un coup de son gantelet sur le visage. Ayant tourné le dos aussi-tôt, les quatre seigneurs qui étoient avec lui, se jetèrent sur le malheureux fils de Henri, *comme des bêtes féroces*, & le tuèrent à coups de poignard.

Les historiens perdent ici de vue la princesse de Galles, mais c'est pour se livrer aux sentimens d'une compassion qui semble les toucher encore plus vivement pour sa mère. Rapin même, dans toutes les occasions de représenter les justes douleurs de cette grande reine, perd le ton sec qui est comme le caractère de son style, & s'abandonne à des descriptions dans lesquelles il s'oublie. Il paroît balancer entre le sentiment de ceux qui assurent qu'elle se

retira dans un monaſtère, d'où elle fut enlevée un jour ou deux après la bataille, & le récit de ceux qui la font tomber dans lès mains de l'ennemi immédiatement après que les lignes de Teukesbury eurent été forcées, demi-morte de frayeur & d'inquiétude pour le ſort de ſon fils, & qui la font conduire à Edouard dans cet état. Mais on apperçoit ſi peu de liaiſon dans la ſuite du récit de ces derniers, qu'ils n'ont penſé vraiſemblablement qu'à l'orner par une image touchante, & je m'attache plus volontiers à ceux que j'ai déjà pris le parti de ſuivre.

On ne garda point aſſez de meſures, en apprenant à Marguerite la mort du prince, pour ménager les premiers mouvemens de la fureur d'une mère. Dans un caractère auſſi élevé que le ſien, l'excès de l'indignation & de la douleur devoit être ſujet à d'étranges tranſports. Auſſi s'abandonna-t-elle à tous les emportemens que de ſi violentes paſſions pouvoient produire. Elle avoit dédaigné les cris & les pleurs, tant qu'elle avoit vu quelque reſſource dans la vigueur de ſes réſolutions & dans le ſecours des armes. Mais en perdant tout à la fois & les moyens & le motif de ſe défendre, elle ne voulut employer ſa vie, qu'on ſauva malgré elle de ſes propres mains,

qu'à irriter la justice du ciel contre Edouard par ses imprécations & par ses larmes. Ce fut le serment qu'elle fit dans la présence de Stanley, qui avoit été envoyé pour se saisir d'elle après la bataille. Foible soulagement, sans doute; menace impuissante, que des vainqueurs plus humains auroient pardonnée à la force de son affliction. Mais après avoir poignardé le fils, on ne cherchoit qu'un prétexte pour se défaire de la mère. Stanley recueillit toutes les expressions injurieuses qu'elle avoit proférées contre le roi; & l'arrachant du monastère où elle s'étoit réfugiée, il la conduisit à Worcester, où, en la présentant à ce prince, il produisit les nouveaux crimes dont elle venoit de se charger contre lui. Il s'en fallut peu qu'Edouard n'abusât sur le champ d'une si misérable raison de lui ôter la vie. Cependant un moment de réflexion sur l'indignité de ce dessein, lui fit prendre le parti de l'envoyer à Londres, pour y subir la sentence du parlement sur les crimes de trahison & de lèse-majesté. Celle du duc de Sommerset & du grand-prieur ne fut pas différée si long-tems. Ils furent conduits le même jour à l'échaffaut dans la place publique de Worcester, avec plusieurs personnes de moindre marque, qui avoient été pris en combattant ou dans leur fuite.

Stanley,

Stanley, ancien ennemi de Marguerite, ſe rendit digne de ſa commiſſion par la dureté avec laquelle il continua de la traiter dans ſa route. En vain ſe promit-elle en entrant à la tour qu'on lui accorderoit la liberté de ſe conſoler avec ſon mari, ou celle du moins de recevoir dans ſa priſon la princeſſe de Galles ſa belle-fille, qui s'étoit fait conduire à Londres ſur ſes traces. Elle fut renfermée pendant quelques jours dans un cachot des plus obſcurs, & l'on ne ſe relâcha de cette rigueur qu'après l'avoir percée d'un coup, qui ſembloit manquer pour mettre le comble à ſon infortune.

Edouard perdit en arrivant à Londres le deſſein qu'il avoit eu de la ſoumettre à la juſtice du parlement, & retenu par la conſidération de ſon ſexe, ou par la crainte de ne pas trouver ce tribunal auſſi animé que lui contre une femme, il prit la réſolution de la tenir reſſerrée pendant toute ſa vie dans une ſituation qui ne lui cauſeroit plus d'alarmes. Mais il conçut que pour lui ravir toute eſpérance de ſe relever jamais de ſa chûte, il falloit lui ôter juſqu'à l'occaſion de former de nouveaux deſſeins. Henri, qui étoit renfermé dans la même priſon, lui cauſoit peu d'inquiétude; mais c'étoit un nom dont Marguerite pouvoit

encore abuser. Sur cette seule crainte, il prononça la sentence de ce malheureux prince. Le duc de Glocester ambitionna la gloire de l'exécution; sa main, qui venoit de se plonger dans le sang du fils, ne devoit pas être plus tremblante à percer le sein du père. Il ne se fit pas répéter deux fois le même ordre, & se rendant seul à la tour, il accompagna ce barbare office de toutes les circonstances qui pouvoient en faire un amusement pour son humeur cruelle & sanguinaire.

Henri vivoit dans les exercices qui convenoient à sa solitude & à son naturel. Il s'en étoit fait une habitude, pendant une longue prison, qui n'avoit été interrompue que par sept ou huit mois de liberté. Des reliques, quelques livres de religion, un oiseau qu'on lui avoit laissé par faveur, le soin d'entretenir lui-même de la propreté dans sa demeure, faisoient ses occupations continuelles & bornoient peut-être tous ses désirs. Ses geoliers avoient eu l'humanité de lui cacher le sort de son fils, & la curiosité ne lui venoit pas de s'en informer. Un prince de ce caractère étoit du moins respectable par sa simplicité & son innocence. Mais le duc de Glocester, se faisant un jeu de ce qui auroit attendri un cœur moins farouche, le railla d'abord du goût qu'il prenoit à des

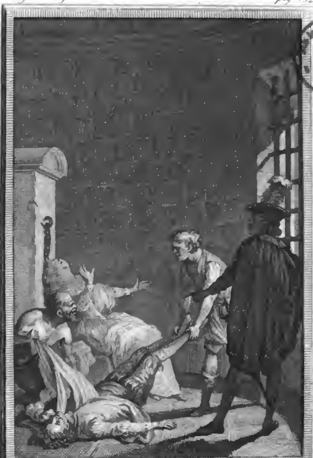
occupations si frivoles; & lui déclarant qu'il étoit question d'affaires beaucoup plus sérieuses, il lui apprit les derniers malheurs de sa maison & celui qui le menaçoit lui-même. Il se vanta dans la suite d'avoir voulu mettre son courage à l'épreuve, en observant s'il étoit capable de quelque fermeté au récit de ses infortunes, & en lui laissant le tems de recueillir son attention & ses forces, pour éloigner du moins sa mort par quelque ombre de résistance. Mais l'attente du cruel fut trompée. Le roi pensa aussi peu à lui répondre qu'à défendre sa vie. Ayant compris, en l'écoutant, qu'il touchoit à sa dernière heure, il ne marqua l'impression que faisoit sur lui la mort du prince de Galles, que par une espèce d'ardeur pour le rejoindre. Il se jeta à genoux, en levant les yeux & les bras vers le ciel, & il tendit l'estomac au duc, qui n'attendit pas plus long-tems à lui enfoncer son poignard dans le cœur.

Cependant cette scène devint encore plus terrible par sa fin. Le duc de Glocester, après avoir vu expirer le roi, fit prendre son corps par les geoliers, & s'étant fait conduire au cachot de Marguerite, il lui offrit brusquement cet affreux spectacle, pour ne lui laisser aucun doute qu'elle n'eût perdu tout reste d'espérance ou de droit au trône d'Angleterre. Elle tomba sans con-

noissance, en voyant la plaie sanglante qu'on eut soin de lui montrer au sein de son mari. Le duc la laissant dans cet état, fit transporter le cadavre à l'église de Saint-Paul, où il demeura exposé pendant plusieurs jours; la haine d'Edouard alla jusqu'à lui refuser la sépulture dans l'église de Westminster, & ce fut comme à regret qu'il donna la permission de l'enterrer dans un village (1) obscur à quelque distance de Londres.

Cependant, comme si cette mort eût achevé de calmer toutes ses craintes, il affecta bientôt de traiter la reine avec plus de douceur. Un historien attribue l'honneur de ce changement à la reine Elisabeth, qui ne pouvoit avoir oublié les faveurs qu'elle avoit reçues d'elle dans sa disgrace. Marguerite fut transférée de son cachot dans un appartement commode, où elle eut la liberté de recevoir ses amis, & où le roi permit même à la fin qu'elle reçût indifféremment tous ceux qui se présentoient pour la voir. Les historiens laissent ici un vide de quelques années, pendant lesquelles on ignore de quoi elle s'occupoit particuliérement dans sa prison. Cependant, ce fut nécessairement dans cet intervalle qu'elle vit les comtes de

(1) A Chelsea.



Elle tomba sans connoissance, en voyant la plaie sanglante
qu'on eut soin de lui montrer au Sein de son Mari.

Pembroock & de Richemont, dont l'hiftoire fe trouve liée dans la fuite avec la fienne par quelques événemens qui ne peuvent avoir eu leur fource dans un autre tems.

Pembroock, qui n'avoit pu fe hâter affez pour la rejoindre avant la bataille de Teukefbury, étoit obligé fans doute à la fortune de l'avoir fauvé avec fon neveu des périls de cette fatale journée; mais fon embarras n'en étoit pas moindre dans les montagnes du pays de Galles, où il fe trouvoit encore avec fes troupes. Trop foible pour entreprendre feul de foutenir la maifon de Lancaftre, il prit enfin le parti de les congédier, & il fe retira avec le jeune comte dans la partie des montagnes où il fe flattoit d'avoir le plus d'amis. Edouard, quoique fatisfait en apparence de leur avoir vu prendre le parti de la foumiffion, défiroit ardemment d'avoir entre les mains ces deux feigneurs, les feuls qui puffent encore lui caufer de l'inquiétude. Il ne pouvoit faire marcher fes troupes contr'eux fans leur infpirer de la défiance; c'eût été les avertir pofitivement de fortir du royaume; & dans un pays d'ailleurs où ils avoient autant d'amis qu'il y avoit d'habitans, rien n'étoit fi incertain que le fuccès de la force ouverte. Mais ayant recours à la rufe, il envoya dans les montagnes un Ecoffois

nommé *Vaugham*; homme adroit & résolu, qu'il chargea de tout employer pour se saisir d'eux, ou pour leur ôter la vie. Vaugham manqua de discrétion. S'étant vanté mal-à-propos de sa commission, le comte de Pembroock en fut averti, & feignant de donner le premier dans le piège qui lui fut tendu, il surprit son assassin & le tua. Après une action si hardie, il fallut penser à se défendre, ou à chercher une retraite hors du Royaume. Le dernier de ces deux partis lui parut le plus sûr pour la conservation du jeune comte, qui étoit désormais l'unique espérance de la maison de Lancastre. Mais ne pouvant douter que le roi n'eût pris d'autres mesures pour les faire arrêter dans les ports voisins, il forma un dessein fort téméraire en apparence, & le seul néanmoins qu'il crût propre à mettre son neveu à couvert. Ce fut de se déguiser avec lui, & de partir sans suite pour traverser le royaume jusqu'à Londres. Edouard ne s'imagina point en effet qu'il dût chercher ses ennemis dans le centre de ses états, ni les attendre au milieu de sa capitale. Ils arrivèrent heureusement à Londres, & le hasard leur fit trouver un vaisseau prêt à partir pour la Bretagne, dans lequel ils auroient pu s'embarquer sur le champ, si le comte de Pembroock qui apprit avec quelle

facilité l'on commençoit à voir la reine, n'eût voulu se procurer une satisfaction dont il se flatta de tirer beaucoup d'utilité.

Dans un âge peu avancé, Henri comte de Richemont étoit déjà capable de cette modération & de cette sagesse qui lui firent mériter dans la suite le titre du *Salomon* de l'Angleterre. Si le comte son oncle n'osa risquer de l'introduire avec lui dans la prison de la reine, il ne craignit point de l'abandonner pendant quelques momens à sa propre conduite; & bravant lui-même tous les dangers, il surmonta à la faveur de son déguisement les difficultés d'une entreprise qui auroit fait trembler un cœur moins intrépide. Mais il avoit compté avec raison de n'être reconnu de personne, puisque la reine eut peine elle-même à percer les voiles dont il s'étoit couvert. Cependant elle ne put le trouver si changé par les soins qu'il avoit employés pour déguiser sa figure, qu'elle l'étoit elle-même par ses douleurs; & la vue d'un ami si fidelle parut servir moins à la consoler qu'à renouveler ses larmes.

Après en avoir donné beaucoup au souvenir de tant d'infortunes, elle marqua non seulement de la reconnoissance au comte pour le sentiment d'amitié qui l'intéressoit encore à sa situation, mais autant de joie qu'elle étoit ca-

pable d'en ressentir en apprenant qu'il passoit en France avec l'unique rejeton de la maison de Lancastre. C'étoit faire entendre qu'elle prenoit part encore à la fortune de cette malheureuse maison ; & le comte qui étoit venu avec cette espérance, s'applaudissoit déjà de la voir entrer d'elle-même dans cette disposition. Mais elle ne tarda point à lui déclarer que ce n'étoit qu'un sentiment du cœur, auquel ses inclinations, non plus que sa fortune, ne lui permettoient de rien ajouter. « L'ambition, » lui dit-elle, avoit pu se joindre à la tendresse » qu'elle avoit pour son fils, & l'engager » dans une course pénible ; d'autres passions » qu'elle ne désavouoit pas, avoient augmenté » l'ardeur naturelle qui lui avoit fait sacrifier » tout le repos de sa vie à ces deux sentimens. » Mais après en avoir recueilli des fruits si » amers, elle n'avoit plus d'autre emploi à » faire de la vie que de pleurer ses malheurs, » & toutes ses passions s'étoient évanouies » avec les motifs qui les avoient fait naître. » Elle lui confessoit donc que la joie qu'elle » avoit de le voir passer en France ne venoit » que de son intérêt propre, qui lui avoit fait » souhaiter de trouver quelque personne fidelle » qu'elle pût charger d'une commission par- » ticulière auprès du roi son père. Depuis que

» la fortune l'avoit accoutumée à ne rien trou-» ver de furprenant dans les plus affreufes » difgraces, elle ne laiffoit pas de reffentir une » peine fort vive de fe voir fi négligée de fon » père, qu'il ne lui avoit donné aucune marque » de fouvenir & d'intérêt dans fa prifon. Elle » ne voyoit plus néanmoins d'autre reffource » que les follicitations de ce prince pour ob-» tenir fa liberté; & l'ufage qu'elle en vouloit » faire n'étant que de fe dévouer à une autre » forte d'efclavage dans le premier monaftère » où l'on confentiroit à la recevoir, elle fe » permettoit de défirer ce changement, dont » tout l'avantage ne regardoit que fon falut » éternel ».

Le comte qui ne s'étoit point attendu à lui trouver cette indifférence pour les affaires d'Angleterre, & qui ne pouvoit même fe perfuader qu'elle eût renoncé à fe venger d'Edouard, prit occafion, pour l'interrompre, de la crainte qu'elle marquoit de n'avoir plus d'autre reffource que les follicitations du roi fon père. Il lui fit envifager une protection plus certaine dans celle du jeune comte fon neveu. Ses grandes qualités étoient déjà connues de toute la nation. « Si fon âge & les circonftances ne » lui permettoient pas encore de faire éclater » fes prétentions, il ne paffoit en France que

» pour y cimenter des desseins dont il avoit » déjà jeté les fondemens. Au premier succès » de ses entreprises, Marguerite, à qui la » maison de Lancastre avoit tant d'obligations, » devoit compter de se voir rétablir dans tous » ses honneurs, avec plus de distinction que » les anglois n'en avoient jamais accordé aux » reines douairieres. Ce qu'on lui demandoit » dans l'intervalle, étoit uniquement d'entrete- » nir les espérances des amis à qui on laissoit » la liberté de la visiter, & de se tenir prête » à seconder les projets du comte avec sa fer- » meté & son intelligence naturelle, au mo- » ment qu'on lui ouvriroit les portes de sa » prison. Il ajouta néanmoins, que si elle avoit » quelque chose à communiquer à son père, » il se chargeroit d'autant plus volontiers de » cette commission, qu'il avoit besoin pour » son neveu & pour lui-même d'une recom- » mandation puissante à la cour de Louis XI, » & que rien ne pouvoit leur être plus agréa- » ble que d'y paroître avec celle du roi de » Sicile. Il expliqua le dessein où il étoit de » prendre par la Bretagne, en profitant d'un » vaisseau qui n'attendoit que le vent pour » mettre à la voile». Enfin se flattant d'avoir fait impression sur l'esprit de la Reine, il se chargea d'une lettre qu'elle lui remit pour son

père, & il partit extrêmement ſatisfait de cette conférence.

Ce n'eſt pas que Marguerite lui eût fait connoître par ſa réponſe qu'elle ſe fût rendue tout-à-fait à ſes offres. Mais il ſuffiſoit au comte de s'être ouvert à elle d'une partie de ſes intentions, pour eſpérer qu'elle regarderoit la cauſe du jeune comte de Richemont comme la ſienne, & qu'en attendant les occaſions de le ſervir ouvertement, elle ſoutiendroit l'affection & le zèle dans le cœur de ſes partiſans. Il s'embarqua donc avec ſon neveu ſur le vaiſſeau breton. Outre l'avantage d'un prompt départ, il s'étoit applaudi d'une rencontre qui ſembloit augmenter leur ſûreté, en leur épargnant les riſques du paſſage à Calais. Leur route fut en effet fort heureuſe. Mais avant que de quitter la Bretagne pour ſe rendre à Aix où le roi de Sicile continuoit ſon ſéjour, la curioſité les ayant portés à viſiter la cour du duc, ils y furent arrêtés ſans pouvoir ſoupçonner à qui ils devoient un ſi mauvais office. Dans le partage des hiſtoriens, quelques-uns prétendent qu'ils s'étoient fait connoître eux-mêmes au duc, & que lui ayant demandé la permiſſion de paſſer dans ſes états, ils reçurent pour réponſe qu'ils pouvoient lui être trop utiles pour n'y être pas retenus malgré eux. Je ne balance

pas à rejeter un ſentiment qui déshonore tout-à-la-fois la générosité du duc de Bretagne, & la prudence dû comte de Pembroock. Il me paroît plus vraiſemblable, comme je le rapporte d'après pluſieurs autres écrivains, qu'ayant paru ſans déguiſement à la cour de Nantes, quoique ſous des noms ſuppoſés, ils y furent reconnus par quelque partiſan d'Edouard, qui en avertit le duc; & que dans un tems où la trêve entre l'Angleterre & la Bretagne avoit été ſi ſouvent violée qu'on ne ſavoit à quoi s'en tenir entre les deux puiſſances, Pierre Landais, miniſtre du duc, porta ſon maître à les faire arrêter, dans la ſeule vue d'obtenir de meilleures conditions d'Edouard, en faiſant valoir l'occaſion qu'on avoit de lui nuire. La conduite même que le duc tint avec ces deux illuſtres priſonniers ſemble juſtifier ſes intentions. Il leur aſſigna la ville de Vannes pour demeure, ave une penſion conſidérable; & s'ils eurent des gardes, qui leur firent une priſon réelle de cette ville, ils n'en furent pas moins traités avec tous les honneurs qui convenoient à leur naiſſance.

Mais le fond que Marguerite avoit fait ſur une voie ſi sûre pour donner de ſes nouvelles au roi ſon père, lui manquant ainſi par un malheur dont elle ne put être informée, elle

fut si touchée de la dureté qu'elle se croyoit en droit de reprocher aux personnes de son sang, qu'après avoir résisté à tous les effets de la haine, dans les coups qu'elle avoit reçus de ses ennemis, elle ne put supporter de se voir abandonnée par ceux dont elle avoit droit d'attendre de l'amitié. Ce fut apparemment vers ce tems-là que ne trouvant personne à qui elle pût proposer de faire le voyage d'Aix pour réveiller la tendresse du roi de Sicile, elle fit écrire au comte d'Oxford, qui s'étoit sauvé heureusement en France après la bataille de Teukesbury. Cette lettre, dont elle avoit dicté les termes, fut rendue au comte, & piqua si vivement sa compassion, que par un mouvement de zèle auquel le témoignage de tous les historiens donne à peine quelque degré de vraisemblance, il entreprit d'ouvrir les portes de sa prison. Après avoir pressenti inutilement Louis XI, qui voyoit Edouard désormais trop bien établi pour s'attirer sa haine en lui causant de nouvelles inquiétudes, il ne prit conseil que de lui-même, & il ne mit sa confiance que dans ses propres résolutions. Avec l'argent de quelques pierreries qu'il avoit emportées dans sa fuite, il s'attacha soixante-quinze hommes, tant anglois que françois; & les ayant engagés par un affreux serment à le seconder

avec autant de fidélité que de courage, il s'embarqua ſecrétement avec eux ſur la côte de Normandie, ſans autre précaution qu'un paſſeport que Louis XI ne put lui refuſer. Ayant épouſé une ſœur du comte de Warwick, il s'attendoit de trouver dans Vauclerc, gouverneur de Calais, le même attachement que ce gentilhomme avoit marqué conſtamment pour ſon beau-frère ; & ſans l'engager néanmoins dans aucune démarche ouverte qui pût nuire à ſa fortune, il ne ſe propoſoit de lui confier ſon deſſein, que pour obtenir de lui qu'il favoriſât le paſſage de la reine après ſon évaſion. Mais s'étant approché de Calais, la première nouvelle qu'apprirent quelques-uns de ſes gens à qui il fit prendre terre dans ſa chaloupe, fut que le brave Vauclerc étoit mort deux jours auparavant, avec quelque ſoupçon d'avoir été empoiſonné par l'ordre d'Edouard, qui ne pouvoit lui pardonner ſa fidélité pour le comte de Warwick, & qui l'avoit aſſez ménagé néanmoins dans le poſte important qu'il occupoit, pour n'avoir oſé l'en punir ouvertement. Ce contretems ne diminua pas l'ardeur du comte. Il s'approcha de la côte d'Angleterre, & il eut la hardieſſe d'y deſcendre avec une partie de ſes gens, en laiſſant le reſte pour la garde de ſon vaiſſeau. Il avoit choiſi à la vérité un en-

droit écarté, & dans le voisinage d'un gentilhomme nommé *Row*, à qui il avoit une parfaite confiance. Son projet étoit de gagner Londres pendant la nuit avec les plus résolus de ses gens, & de profiter de la facilité qu'on avoit à voir la reine, pour l'enlever par adresse ou par force. Mais *Row*, qui lui étoit effectivement fort attaché, lui inspira d'autres idées, auxquelles on auroit peine à décider si la crainte eut plus de part que le courage. Il lui apprit que le bâtard de Falcombridge avoit eu la tête coupée depuis quelques jours, pour avoir entrepris de tirer la reine de sa prison, & que cette princesse avoit été resserrée plus étroitement. Thomas *Nevill*, fils naturel du Lord Falcombridge, avoit été créé vice-amiral de la Manche, sous l'administration du comte de Warwick. Ayant perdu cet emploi après le rétablissement d'Edouard, il n'avoit pas laissé de conserver assez d'autorité sur quelques-uns des vaisseaux de l'état, pour les engager pendant quelque tems à servir Marguerite & son fils. Ses services n'avoient pu avoir d'autre objet sur mer, que de chagriner Edouard, en pillant divers ports attachés à son parti; mais l'indignation qu'il avoit eue de sa cruauté après la bataille de Teukesbury, lui avoit fait remonter la Tamise jusqu'à Londres, & sa har-

dieffe avoit été jufqu'à mettre le roi dans quelque danger pour fa vie ou pour fa liberté. Cependant l'imprudence qu'il eut de s'arrêter trop long-tems à terre avec une partie de fes gens, donna le tems à ce prince de faire avancer quelques troupes qu'il avoit encore près de Londres. Il fe trouva ainfi dans la néceffité de s'enfermer à *Sandwich*, où il fe retira en bon ordre, tandis que fes vaiffeaux, avertis du péril où il s'étoit engagé, fe hâtèrent de regagner la mer. Il auroit infailliblement fuccombé aux forces d'Edouard, qui feroient bientôt devenues affez nombreufes pour l'accabler dans cette retraite, s'il n'eût pris le parti de propofer une compofition que les circonftances firent accepter. Mais à peine s'étoit-il vu libre à Londres, que s'étant ouvert quelque accès à la tour, il avoit été furpris dans une entreprife formée pour délivrer la reine; & le roi qui ne cherchoit que l'occafion de réveiller des crimes qu'il lui avoit pardonnés malgré lui, l'avoit envoyé fur le champ au fupplice. Row fit moins ce récit au comte d'Oxford pour le refroidir que pour lui infpirer un projet plus étendu. Les vaiffeaux du bâtard étoient encore à roder fur les côtes, & l'on ne doutoit point que la crainte du châtiment, ou le goût de la licence, ne les retînt dans

dans ce désordre aussi long-tems qu'Edouard n'emploieroit pas des forces supérieures pour les réduire. Que ne les engagez-vous, dit Row au comte, à seconder votre entreprise? Ou plutôt, que ne saisissez-vous une si belle occasion pour tenter quelque chose de plus important contre les assassins de Henry?

Cette proposition fut si avidement reçue du comte d'Oxford, que rentrant aussi-tôt dans son vaisseau, il n'eut d'embarras qu'à trouver ceux dont on lui garantissoit les services. Ne doutant point que pour leur propre sûreté, ils ne cherchassent les lieux d'où ils pouvoient prendre à tout moment le large, il tourna malheureusement au sud de l'Angleterre, & cotoyant toujours la terre, il se flatta pendant plusieurs jours de ne pouvoir les manquer. Cependant, après avoir fait inutilement le tour d'une partie de l'île, jusqu'à la province de Cornouailles, le besoin d'eau & de vivres le força de prendre terre à Saint-Michael-Mont. Il n'y avoit rien à redouter dans un lieu si éloigné de la capitale. Au contraire, l'inclination des habitans s'étant déclarée pour lui au premier bruit de son nom, il se flatta peut-être trop légérement, que sans le secours des vaisseaux qu'il cherchoit, il se feroit un parti d'autant plus considérable dans la province, qu'il ne paroîtroit demander que des secours volon-

taires. Il débarqua tous ses gens dans cette espérance ; & faisant répandre qu'il étoit venu pour venger le meurtre odieux de Henri & du prince de Galles, & pour soutenir les intérêts de leur sang dans la personne du jeune comte de Richemont, il se vit en peu de jours un corps plus nombreux qu'il n'auroit osé l'espérer dans un espace si court. Mais ses troupes manquoient d'armes, ou n'étoient fournies que de vieilles épées & d'arbalêtes, qui commençoient à ne pas suffire dans un tems où les armes à feu se perfectionnoient de jour en jour. Avant qu'il pût tirer des provinces voisines les secours qui manquoient à celle de Cornouailles, le lord Stanley s'avança si fièrement à la tête de quinze mille hommes, qu'ayant dissipé les mutins à son premier aspect, il força le comte de se renfermer avec ses soixante & quinze hommes dans le château de Saint Michael-Mont. Quoique la situation du lieu le rendît capable d'une longue défense, il y avoit si peu d'apparence d'en pouvoir tirer la moindre utilité, & le sort du comte étoit si clair lorsqu'il seroit forcé de se rendre, qu'il prit le parti de capituler dès les premiers jours. Stanley avoit toujours été de ses amis. Il en obtint des assurances positives pour la vie, & même des espérances si flatteuses pour sa grace & pour la restitution de ses biens, que

s'étant laiffé gagner à fes promeffes, il fe remit entre fes mains fous la foi de l'honneur & de l'amitié. Cependant, fi le roi n'ofa violer les engagemens de fon général, il répondit mal à l'attente que le comte avoit conçue pour fa liberté & pour fa fortune. Il fut non-feulement condamné à une prifon perpétuelle, au château de *Hames* dans le Boulonnois; mais la rigueur de fes juges s'étendant jufqu'à fa femme, qui étoit fœur du comte de Warwick, elle fut dépouillée de tous fes biens, dont on n'avoit point penfé jufqu'alors à lui ôter la poffeffion.

Si Marguerite ne put ignorer l'infortune du comte d'Oxford, elle fut bien éloignée de s'attribuer la part qu'elle avoit eue à fon entreprife. Jugeant auffi mal de fes foins que de ceux du comte de Pembroock, elle crut la mémoire de fes bienfaits effacée dans le cœur de tous fes amis, & toutes les voies fermées pour faire arriver fes lettres ou fes plaintes à la cour du roi fon père. Il lui en reftoit une néanmoins qu'elle avoit jufqu'alors refufé d'accepter, par la feule confidération qu'elle croyoit devoir à l'un de fes plus fidelles ferviteurs, qu'elle ne vouloit point envelopper tout à fait dans fa ruine. Ce brave duc d'Excefter, qui avoit fuivi fi conftamment fa fortune, & qui ne s'étoit fauvé de la bataille de Barnet qu'après y avoir verfé fon fang pour la

fervir, s'étoit retiré, après d'autres infortunes, dans l'afile de Weftminfter, où fa fanté avoit été long-tems à fe rétablir. Quoiqu'il ne pût s'écarter de cetre retraite fans expofer fa vie à des dangers plus certains que ceux d'une bataille, il avoit méprifé cette crainte pour fe procurer la fatisfaction de voir fa reine; & s'étant introduit plufieurs fois dans fa prifon à la faveur de divers déguifemens, il s'étoit attendri avec elle fur la malheureufe fin de toutes leurs efpérances. Ayant pénétré que fon unique défir étoit de donner de fes nouvelles au roi de Sicile, il n'étoit point à lui offrir d'entreprendre lui-même le voyage d'Aix à toutes fortes de rifques, & de l'abréger par fa diligence. Mais la reine, qui favoit bien que chaque pas qu'il feroit hors de Londres l'expoferoit au fupplice, avoit fi peu confenti à cette propofition, qu'elle l'exhortoit au contraire à faire fa paix avec Edouard. La ducheffe fa femme étant fœur de ce prince, il fembloit qu'il dût tout fe promettre d'une interceffion fi puiffante. Enfin, les follicitations de Marguerite le forcèrent d'employer cette voie. Il fit prier la ducheffe, qui s'étoit difpenfée jufqu'alors de le voir, fous des prétextes qui n'avoient pas manqué de vraifemblance, d'implorer pour lui la clémence du roi fon frère; mais au lieu de répondre à fes intentions, elle

demanda au contraire d'être féparée de lui par les voies ordinaires de la juftice. Edouard affecta de ne prendre aucun intérêt dans cette affaire, quoique perfonne n'ignorât qu'en fecret il follicitoit les juges contre le duc, & que le refus qu'il fit d'ailleurs de recevoir fes foumiffions, ne pût laiffer aucun doute fur la haine qu'il lui portoit perfonnellement. Le jugement lui fut fi peu favorable, qu'en le nommant dans la fentence, on ne lui accorda pas même les titres dûs à fa naiffance & à fon rang, en qualité de petit fils d'une fœur du roi Henri IV.

Il fe vit donc réduit à demeurer dans fon afile, fans aucune efpérance de grace, & n'ayant pour fubfifter que ce qu'il recevoit fecrètement de fes amis. La reine en fut pénétrée de douleur, & quoique les craintes qui l'avoient empêchée de confentir à fon voyage duffent augmenter, elle fut la première à lui confeiller d'employer toutes fortes de voies pour fe délivrer d'un fi trifte efclavage. Elle ne fouffrit point qu'il s'expofât à de nouveaux périls pour la voir; mais lui ayant fait remettre une lettre pour le roi René, elle le chargea de ménager une vie dont elle s'étoit apperçue que fes malheurs lui rendoient le cours infupportable, & qui pouvoit devenir plus douce à la cour de fon père. Il partit avec un feul domeftique. On ne s'apperçut point affez

tôt de son départ, pour soupçonner Edouard de l'avoir fait poursuivre. Cependant, à peine eut-il passé Rochester, par où il avoit pris pour gagner quelque port écarté de la province de Kent, qu'il s'apperçut qu'on l'observoit. Ce n'étoit d'abord qu'un homme seul, qui ne pouvoit lui causer par conséquent beaucoup d'alarme. Il rejeta même la pensée qui lui vint de l'attendre sans affectation & de s'en défaire. Son valet, plus porté à la défiance, l'en pressa, jusqu'à lui prédire qu'il étoit perdu sans cette précaution. Il ne reconnut combien elle étoit juste, qu'après avoir fait quelques milles de plus, en voyant à sa suite douze ou quinze hommes armés. Il n'eut point d'autre ressource que de se jeter dans une forêt, à l'entrée de laquelle il observa la contenance de ses ennemis. Lorsqu'il leur vit redoubler leur course pour prendre le même chemin, il s'enfonça dans un lieu difficile, dont il ne connoissoit point les routes, avec l'espérance de le traverser entièrement, & de n'en être pas plus reculé pour gagner le bord de la mer. Mais quoique ceux qui le poursuivoient ne pussent avancer plus vîte que lui, & qu'ayant enfin quitté son cheval, il en eût plus de facilité à pénétrer dans l'épaisseur des arbres, les traces de sa marche, qu'il ne pouvoit éviter de laisser derrière lui, servirent toujours à faire décou-

vrir ſa route. Impatient de cette contrainte, il ſe ſeroit précipité mille fois ſur ces miſérables, ſi dans l'impuiſſance de réſiſter au nombre il eût pu s'aſſurer du moins de recevoir la mort par leurs armes; mais ayant à riſquer d'être arrêté malgré lui, & ne voyant de ce côté là, pour terme de ſa vie, qu'un infame ſupplice, il prit une réſolution qui ne peut être juſtifiée que par ſon déſeſpoir. Il s'arrêta, preſque à l'extrémité de la forêt, lorſqu'il vit moins d'apparence que jamais à ſe ſauver par la fuite. Il remit la lettre de la reine à ſon valet, avec tout ce qu'il avoit d'argent dans ſa bourſe, & ſans lui avoir déclaré ſon deſſein, il le conjura par tout ce qui pouvoit faire impreſſion ſur un homme de cette ſorte, de paſſer promptement la mer, & de porter au roi René la lettre qu'il lui confioit. Enſuite, ſans ajouter un mot de plainte, & ſans ſe ſoulager même par un ſoupir, il tira ſon épée, & s'en perça le cœur. Les cris du valet devinrent un guide fort ſûr pour ſes ennemis. Ils ſe ſaiſirent de ſon corps, qu'ils gardèrent pendant quelque jours ſur le ſable, en faiſant payer la vue de ce ſpectacle à tous les habitans des lieux voiſins, qui vinrent en raſſaſier leurs yeux. Le duc d'Exceſter étoit le dernier des deſcendans collatéraux de la maiſon de Lancaſtre, & le ſeul qui pût diſputer au comte de

Richemont ſes droits à la couronne. Edouard ne put déguiſer ſa joie en apprenant cette funeſte aventure ; & les récompenſes qu'il fit donner à ceux qui lui apportèrent le cadavre, paſsèrent pour une indécence aux yeux mêmes de ſes partiſans.

C'en étoit aſſez pour éteindre à jamais l'eſpérance dans le cœur de Marguerite. Auſſi ne penſa-t-elle plus qu'à ſe renfermer dans un petit nombre d'exercices triſtes & lugubres, qu'elle regarda déſormais comme l'unique occupation du reſte de ſa vie. Quoique l'entrepriſe du bâtard de Falcombridge lui eût fait retrancher, par l'ordre du roi, quelque ombre de liberté dont elle avoit joui dans ſa priſon, on ne lui avoit point encore interdit la vue de la princeſſe de Galles, ni celle de la ducheſſe de Clarence, qu'un ſentiment de compaſſion amenoit quelquefois auſſi, pour la conſoler par quelques momens d'entretien. Mais ne ſe conſidérant plus elle-même que comme un miſérable objet de la colère du ciel, dont les moindres communications devenoient funeſtes à ſes meilleurs amis, elle réſolut de ſe priver de leurs viſites, qui avoient été juſqu'alors ſa ſeule conſolation. C'étoit déclarer qu'elle renonçoit au commerce du genre-humain : car, à qui auroit-elle accordé ce qu'elle refuſoit à la princeſſe de

Galles ? Cette malheureuſe fille du comte de Warvick n'avoit elle-même que ce ſoulagement dans ſon infortune. Je lui conſerve un titre qu'elle ceſſa de porter en Angleterrre, ſur-tout lorſque le roi l'eut fait prendre au jeune Edouard ſon fils unique. Mais les partiſans de la maiſon de Lancaſtre, quoiqu'obſervés continuellement, & comme accablés ſous un joug qui leur permettoit à peine de reſpirer, lui donnoient encore ce cher nom, par zèle pour la mémoire d'un prince qui avoit emporté leur bonheur avec lui. Elle fut ſi affligée du parti que la reine avoit pris, que ſa ſanté, dont on avoit vu ſenſiblement la diminution depuis le meurtre de ſon mari, s'affoiblit encore plus par des maladies conſidérables. Un autre incident qui augmenta tout d'un coup ſes diſgrâces, acheva de la rendre une des plus malheureuſes perſonnes de ſon ſexe.

La reine n'avoit pas autant de ſujets qu'elle ſe l'étoit imaginé d'accuſer la tendreſſe & de ſe plaindre de l'oubli du roi ſon père. Outre les ſollicitations qu'il faiſoit faire continuellement à la cour d'Edouard pour la liberté de ſa fille, il avoit dépêché à Londres, ſur le premier bruit de ſes malheurs, un gentilhomme françois nommé Mont-Robert, qu'il avoit chargé de ſe procurer, à quelque prix que ce fût, la liberté de

la voir. Dans un tems où la trève subsistoit encore entre l'Angleterre & la France, Mont-Robert n'avoit pas fait difficulté de se rendre directement à Calais, d'où il ne craignoit point qu'on l'empêchât de passer à Douvres. Mais il s'étoit élevé entre les anglois de cette ville & les flamans, quelques démêlés à l'occasion de la trève marchande, qui n'avoit pas été bien observée de la part de l'Angleterre sous le dernier gouvernement du comte de Warwick. On étoit encore en si mauvaise intelligence, que Mont-Robert fut arrêté aux portes de Calais par quelques marchands de Bruges, qui venoient de se plaindre inutilement au gouverneur, de la perte d'un grand nombre de marchandises enlevées par les anglois. Voyant arriver un homme en fort bon équipage, & le prenant pour un anglois au langage de cette nation, qu'il savoit parfaitement, & qu'il affectoit de parler en approchant d'une de leurs villes, ils s'étoient saisis de lui comme d'un ôtage pour la sûreté de leurs effets.

Mont-Robert, conduit brusquement à Bruges, n'avoit rien gagné à leur déclarer leur méprise; & la qualité de françois n'étoit pas d'ailleurs un titre plus favorable pour se faire écouter d'un peuple qui étoit en guerre ouverte avec la France. Il profita néanmoins de la trève de treize

mois, qui fut fignée enfuite entre Louis XI & le duc de Bourgogne, pour obtenir la liberté de retourner en France ; & n'ayant point perdu de vue les ordres de fon maître, il reprit directement le chemin de Londres, où il n'arriva qu'après les derniers événemens que j'ai rapportés. Les efforts qu'il fit pour fe procurer quelque accès dans la prifon de Marguerite ayant été inutiles, foit par le renouvellement de la rigueur d'Edouard, foit par l'obftination de cette princeffe à n'admettre perfonne dans fa folitude, il n'apprit point que la princeffe de Galles avoit toujours été exceptée des ordres du roi, fans efpérer qu'elle lui feroit ouvrir l'entrée de la Tour, ou qu'il pourroit s'y introduire dans la fuite. Elle étoit retenue par une maladie violente, qui ne lui permit point de prendre elle-même ce foin ; mais jugeant, par les défirs de Marguerite, de la confolation qu'elle auroit à recevoir un meffager de fon père, elle conjura l'archevêque d'Yorck fon oncle, de ne rien épargner pour lui rendre un fi bon office. L'archevêque étoit ce même frère du comte de Warwick, qui avoit laiffé échapper Edouard de fa prifon de Middleham ; & qui avoit été récompenfé de ce fervice après la bataille de Barnet, par un acte d'amniftie qui renfermoit une grace fans exception. Mais il étoit frère

du comte de Warwick. Une qualité si odieuse à la nouvelle cour, lui avoit fait prendre le parti de s'y montrer rarement ; & retenu à Londres par les infirmités de la princesse de Galles, qui n'avoit que ses libéralités pour subsister, il se conformoit, par sa conduite, à la fortune de sa maison & de son parti. Sa pitié pour la reine, & sa complaisance pour les désirs de sa nièce, lui firent tenter d'introduire Mont-Robert dans la Tour. Quoiqu'il n'eût point pris de voie détournée, l'officier auquel il s'adressa crut se faire un mérite auprès d'Edouard de l'avertir que ce prélat l'avoit voulu séduire ; & sur une si frivole accusation, il fut renfermé pour le reste de sa vie au château de Guines. Son châtiment fut abrégé par sa mort, qui arriva peu de tems après dans sa prison ; mais elle fut précédée d'une violence sans exemple dans la personne de sa nièce. Le duc de Glocester en étoit devenu amoureux. N'ayant osé lui offrir sa main dans le tems où l'appui qu'elle avoit encore dans son oncle lui faisoit craindre trop de résistance, il profita de la captivité de l'archevêque pour l'enlever, & il la mit dans la nécessité de l'épouser malgré elle. Si elle trouva encore assez de force dans son tempérament pour résister à sa douleur, la confusion qu'elle eut de se voir l'épouse du meurtrier de

ſon mari & de ſon beau-père, lui fit un ſupplice perpétuel d'une ſi honteuſe fortune, & la fit même renoncer pour jamais à la conſolation de voir la reine & tous ſes amis. On verra que ſa mort fut digne d'un mariage ſi monſtrueux.

Mont-Robert fut long-tems à Londres ſans pouvoir exécuter ſa commiſſion. Edouard, qui ne put ignorer ce qui l'amenoit en Angleterre, affecta d'avoir peu compris quel ſervice l'archevêque d'Yorck avoit entrepris de lui rendre, & lui laiſſa chercher les moyens de réuſſir plus heureuſement. A juger des ſentimens de ce prince par cette conduite & par celle dont il ne ſe relâcha point pendant pluſieurs années, on ſeroit porté à croire qu'en diminuant quelque choſe de la rigueur avec laquelle il avoit commencé par faire reſſerrer la reine, ſon intention n'avoit été que de reconnoître ceux qui lui étoient encore aſſez attachés pour uſer, au mépris de toutes les conſidérations, de la liberté qu'il accordoit de la voir. Ainſi cette courte faveur ne peut paſſer que pour une nouvelle trahiſon, dont on a vu même que les effets ne pouvoient guères être plus cruels, puiſqu'elle ſervit à la ruine de tout ce qui reſtoit de ſerviteurs fidelles à la reine.

Ce n'étoit pas Marguerite ſeulement qui

défefpéroit de fa liberté. Tandis qu'elle fe croyoit abandonnée de tout l'univers, & qu'elle travailloit elle-même à l'oublier, le roi fon père n'avoit rien épargné pour toucher l'inflexible Edouard par fes propres follicitations, & par celles des plus grands princes de l'Europe. A ceux qui lui repréfentoient que les haines les plus fanglantes doivent à la fin s'affoupir, il proteftoit que la fienne étoit oubliée; mais qu'il craignoit celle de la reine, & qu'il l'avoit trop éprouvée pour ne pas connoître ce qu'il devoit en attendre. Ainfi l'empereur Frédéric, Louis XI, les ducs de Bourgogne & de Bretagne, étoient rebutés des efforts qu'ils avoient fans ceffe renouvelés, & qui avoient toujours été reçus comme des importunités.

Cependant ce fut dans une conjoncture où l'on devoit peu s'attendre que les fentimens d'Edouard puffent changer, qu'il prêta l'oreille à de nouvelles propofitions. Un événement qui changea tout d'un coup la fortune de Marguerite, & qui fut d'ailleurs fi important pour la France, qu'il eft furprenant que nos hiftoriens aient pris fi peu de foin de l'approfondir, mérite d'être expliqué avec quelque étendue.

Le duc de Bourgogne profitoit de la trève

qu'il avoit avec la France pour s'étendre du côté de l'Allemagne. Il avoit pris occasion d'un différend survenu touchant l'Archevêché de Cologne, entre Robert de Bavière & le frère du landgrave de Hesse, pour faire le siège de Nuz; entreprise dont il recueillit dans la suite aussi peu d'utilité que de gloire, mais qui alarma d'abord Louis XI, dont l'intérêt n'étoit pas de lui laisser le tems de s'agrandir. Pour arrêter les desseins de ce prince, Louis ligua d'un côté contre lui le duc de Lorraine, le duc d'Autriche & les Suisses; tandis que de l'autre il engageoit l'empereur Frédéric à se rendre à Nuz avec une puissante armée, pour le forcer promptement d'en lever le siège. Ce qu'il y eut de plus piquant pour le duc de Bourgogne, ce fut que Louis affectant pendant ce tems là de demeurer tranquille, lui faisoit valoir la fidélité avec laquelle il observoit la trève. Le désir de la vengeance, autant que la nécessité de se délivrer d'un embarras si pressant, fit penser au duc à faire une puissante diversion en attirant le roi d'Angleterre en France. Il lui envoya des ambassadeurs pour lui persuader de faire la guerre à leur ennemi commun, & non-seulement il lui promit de se joindre à lui avec toutes ses forces, mais ne ménageant rien dans la chaleur de sa haine,

il lui fit espérer que le connétable de Saint-Pol lui livreroit Saint-Quentin, que le duc de Bretagne entreroit dans leur ligue, & que par les intelligences que ce prince & lui avoient en France, ils jetteroient Louis XI dans une confusion qui rendroit la conquête de ses états aussi facile aux anglois qu'elle l'avoit été sous Charles VI.

Edouard, qui nourrissoit contre Louis mille projets de vengeance depuis le secours qu'il avoit accordé à Marguerite & au comte de Warwick, reçut cette ouverture avec des transports de joie. Il nomma aussi-tôt des plénipotentiaires, qui signèrent avec ceux du duc, divers traités qui se trouvent dans les actes de *Rymer*, & dont on ne se lasse point d'admirer les articles. Après la convention générale d'entreprendre à frais communs la conquête de la France, les deux princes entroient dans le partage des fruits de leur victoire. Edouard, pour récompenser le duc des services qu'il en attendoit, lui faisoit présent d'avance du duché de Bar, des comtés de Champagne, de Nevers, de Réthel, d'Eu, de Guise, & de quantité d'autres terres. Il renonçoit, en faveur du duc, à l'hommage de toutes les provinces dont il étoit actuellement en possession, c'est-à-dire, de la Bourgogne, de la Flandre

Flandre & de l'Artois, & de celles qu'il lui accordoit par le traité. Il prétendoit que cette donation, ou ce transport, fût aussi ferme que si les états généraux de France y avoient consenti, & il s'engageoit à leur faire confirmer là-dessus toutes ses volontés, lorsqu'il seroit en possession de la couronne. Enfin portant la prudence jusqu'à prévenir les moindres difficultés, les deux princes convenoient, par un acte particulier, qu'Édouard & ses successeurs auroient toujours la liberté d'entrer à Rheims pour s'y faire sacrer; précaution nécessaire, parce que la Champagne se trouvoit comprise dans les états du duc.

Les historiens anglois qui ont senti le ridicule d'un traité de cette nature, excusent Édouard, en prétendant qu'il feignoit de se laisser gagner par l'espoir de conquérir la France, pour se remettre seulement en possession de la Guyenne & de la Normandie. Mais il n'en fit pas moins tous les préparatifs qui convenoient à l'importance de son entreprise. Il envoya des ambassadeurs dans toutes les cours de l'Europe, jusqu'à celles de Hongrie & de Sicile, pour les presser d'entrer dans sa ligue. Il s'assura contre les diversions des écossois, par le mariage d'une de ses filles avec le prince d'Ecosse. Il leva une grosse armée &

des subsides extraordinaires. Enfin il s'embarqua à Sandwich le 20 de Juin 1475. Un historien assure qu'il trouva à Douvres cinq cens vaisseaux de transport, que le duc de Bourgogne y avoit envoyés. Mézerey dit qu'on employa trois semaines à faire passer toutes les troupes angloises à Calais ; ce qui marque qu'il y avoit ou peu de vaisseaux, ou un très-grand nombre de troupes. On n'en ignore pas moins à quoi montoit l'armée angloise, & Philippe de Commines, qui étoit alors au service de Louis XI, assure seulement que jamais Roi d'Angleterre n'en avoit mené en France une si nombreuse.

Les premières démarches d'Edouard répondirent à son traité & à ses préparatifs. Il envoya de Calais un héraut à Louis, » pour le » sommer de lui restituer tout le royaume de » France, & pour lui déclarer la guerre en » cas de refus ». Si cette bravade dût paroître singulière au roi, sa réponse & sa conduite ne furent pas moins surprenantes pour les anglois. Il répondit au héraut « qu'il étoit bien infor- » mé que ce n'étoit pas de son propre mou- » vement qu'Edouard venoit le trouver dans » ses états, mais à la sollicitation du duc de Bourgogne & du connétable de Saint-Pol ; » & qu'il pouvoit assurer son maître que tous

» deux le trompoient. Ensuite il lui fit donner » trois cens écus, & trente aunes de velours » pour lui faire une robe ». Sans approfondir les raisons d'une si grande sécurité, il falloit que Louis eût des ressources bien présentes & bien infaillibles pour tenir une conduite si ferme. A la vérité, le duc de Bourgogne étoit encore attaché au siège de Nuz, & malgré l'approche de l'empereur, il s'obstinoit à le continuer. L'espérance d'emporter cette place à la vue de toutes les forces de l'Empire, le rendit insensible à la perte d'une province qui lui fut enlevée par Sigismond, duc d'Autriche, aux ravages que le duc de Lorraine fit dans celle de Luxembourg, & à la prise de plusieurs places qui lui furent enlevées par la France aussi-tôt que la trêve fut expirée. Si c'étoit le fond que Louis avoit fait sur les dispositions de ce prince, qui l'avoit rendu si tranquille à l'arrivée d'Edouard, il dut s'applaudir de sa pénétration, lorsque le duc, après avoir enfin levé le siège de Nuz, trouva son armée en si mauvais état, qu'au lieu d'aller joindre les anglois, il fut forcé de la mettre en quartier de rafraîchissement. Il se rendit presque seul auprès d'Edouard, qui ne recevant ni de lui, ni du comte de Saint-Pol, les secours qu'il en avoit attendus, & ne voyant

aucune apparence aux foulévemens qu'on lui avoit fait efpérer dans les provinces du royaume, commença à craindre de s'être engagé trop imprudemment. Les anglois racontent eux-mêmes, que fe trouvant dans le dernier embarras, & fe défiant même de ceux qui l'avoient appelé, il chercha les moyens de fe tirer d'une fi téméraire entreprife, fans bleffer ouvertement fon honneur. Il fit relâcher un prifonnier françois, le feul qu'il eût fait depuis fon débarquement; & par fon ordre, les lords Howard & Stanley, deux de fes principaux confidens, le chargèrent de préfenter leurs refpects au roi fon maître. Louis comprit le fens de cette commiffion. Il jugea que les anglois fouhaitoient d'entrer en négociation, & qu'ayant honte de faire les premières démarches, ils lui faifoient propofer, comme tacitement, de leur épargner cette confufion par quelque ouverture d'accommodement. L'impatience de fe délivrer d'eux le rendit moins délicat. Philippe de Commines rapporte « qu'il » fit vêtir en héraut un homme de peu de » confidération, mais à qui il connoiffoit » beaucoup d'efprit, & qu'après lui avoir » donné de bonnes inftructions, il l'adreffa aux » deux feigneurs dont il avoit reçu des poli» teffes ». Ils le préfentèrent au roi, qui ne put

manquer, dans la difpofition où il étoit, de le recevoir fort agréablement. En peu de jours il y eut des plénipotentiaires nommés de la part des deux monarques. Ils s'affemblèrent à Péquigny, où ils conclurent le 29 d'août un traité dont les deux principaux articles furent le mariage du dauphin avec la fille aînée d'Edouard, & le départ de l'armée angloife. Mais avant la féparation des plénipotentiaires, Louis fit propofer au roi d'Angleterre une conférence fur le pont de Péquigny, fans autre formalité qu'une barriere qui fut mife entr'eux fur le pont. Il s'y rendit le premier, accompagné du cardinal de Bourbon, & de cinq autres feigneurs. Edouard arriva prefqu'auffi tôt, avec une fuite qui n'étoit pas plus nombreufe. Après avoir confirmé tous deux avec ferment les articles du traité, ils commencèrent une converfation fort agréable & qui dura long-tems fur le même ton. Louis propofa à Edouard d'aller paffer quelques jours à Paris, en lui promettant que les dames de cette ville n'épargneroient rien pour lui procurer toutes fortes de plaifirs; & s'il arrivoit, lui dit il, qu'il y commît quelque *peccadille*, il lui offroit pour confeffeur le cardinal de Bourbon, qui n'étoit pas des plus rigides. Les réponfes d'Edouard furent tournées avec le même agrément. Enfin, Louis

fit signe aux seigneurs qui étoient avec lui de se retirer, & les seigneurs anglois les imitèrent au même moment. Les deux princes se trouvant libres, recommencèrent un entretien plus sérieux, dont l'un des premiers articles fut le renouvellement des instances de Louis en faveur de la reine Marguerite. On n'a point su quels motifs il employa pour toucher le roi d'Angleterre; mais ayant juré une trêve de sept ans, & s'y étant portés mutuellement de si bonne foi qu'ils avoient nommé de part & d'autre des arbitres pour terminer désormais tous leurs différends, il est à présumer que les craintes d'Edouard n'ayant guère eu de fondement que du côté de la France, il s'en crut tout-à-fait délivré lorsqu'il vit le roi disposé à vivre dans une paix constante avec lui. D'ailleurs, Louis, que de puissans motifs engageoient à se charger de la cause de Marguerite avec cette ardeur, joignit à ses instances l'offre d'une rançon de cinquante mille écus, qui eut sans doute autant de force que ses raisons pour faire impression sur l'esprit d'Edouard. Cette convention particulière parut assez importante aux deux princes pour être insérée dans le traité.

Elle n'éclata pas néanmoins tout d'un coup. Louis se réserva le plaisir d'apprendre lui-même

une si heureuse nouvelle au roi René; & le roi d'Angleterre oubliant de bonne grâce ses ressentimens & ses craintes, voulut que Marguerite ne reçût pas d'un autre que de lui les premières assurances de sa liberté. Commines raconte qu'après cette entrevue Louis se rendit à Amiens, où le lord Howard le suivit en qualité d'ôtage. Pendant que ce prince étoit à se laver les mains pour se mettre à table, Howard lui rappela à l'oreille la proposition qu'il avoit faite à son maître, d'aller passer quelques jours à Paris. Louis ne fit aucune réponse. Howard renouvela souvent le même discours pendant le repas, mais le roi feignit toujours de ne pas l'entendre; & lorsqu'il eut quitté la table, il lui fit dire que ses affaires ne lui permettant point de retourner si-tôt à Paris, il étoit fâché de ne pouvoir accepter l'honneur que le roi d'Angleterre paroissoit disposé à lui faire. Il ne craignoit rien tant, remarque Commines, que de voir prendre à Edouard trop de goût pour la France; & se repentant de s'être imprudemment avancé, « il souhaitoit avec passion de lui voir » tourner le dos pour repasser dans son île ». Cependant il se fit honneur par les caresses & les libéralités dont il combla tous les seigneurs de la cour d'Edouard. L'armée angloise s'étant approchée d'Amiens, il en fit tenir les

portes ouvertes, & l'ordre fut donné dans toutes les hôtelleries de bien traiter les anglois qui viendroient voir la ville sans rien exiger d'eux pour leur dépense. Il envoya au roi son allié, un présent de trois cens chariots chargés de vin, pour en faire la distribution à son armée. Enfin il n'épargna rien pour empêcher qu'Edouard n'ouvrît les yeux sur la foiblesse des raisons qui l'avoient alarmé, & ne sentît le ridicule dont il s'étoit couvert par une si folle & si vaine expédition.

Quelque désir que les deux rois eussent marqué de tenir quelque tems secrète la convention qui regardoit la liberté de Marguerite, cette princesse fut informée du changement de son sort avant qu'Edouard eût repassé la mer. Elle eut l'obligation de cette nouvelle au comte de Dunois, à qui Louis ne l'avoit point cachée, & qui se hâta d'en donner avis au roi son père & à elle-même. Mont-Robert avoit enfin trouvé le moyen de pénétrer à la Tour. Il étoit parti ensuite pour retourner vers le roi de Sicile, avec les commissions de la reine, qui consistoient moins en affaires politiques, qu'en témoignages de tendresse pour sa famille. Cependant l'occasion qu'il avoit eue à Londres de se lier avec quelques partisans de la maison de Lancastre, lui ayant fait pénétrer une partie de leurs sentimens, dont ils avoient fait peu

de myſtère avec un homme qu'ils connoiſſoient dévoué à la reine, il lui étoit venu à l'eſprit de leur offrir ſes ſervices pour la Bretagne, où l'on n'ignoroit plus que le comte de Richemont avoit été arrêté. Cette offre ayant été communiquée à quantité de perſonnes qui étoient dans les mêmes diſpoſitions pour ce précieux reſte du ſang des Lancaſtre, Mont-Robert ſe trouva chargé, ſans l'avoir prévu, d'une eſpèce de négociation dont il ne ſentit pas tout d'un coup l'importance & le danger. Il étoit moins queſtion de propoſer au comte des entrepriſes auxquelles les circonſtances étoient peu favorables, que de le faire penſer à ſortir par toutes ſortes de moyens, d'un eſclavage qui ne pouvoit manquer de lui devenir funeſte. Sa priſon n'étoit pas gênante, puiſqu'elle étoit auſſi étendue que la ville de Vannes, où il avoit la liberté de ſe promener & de voir les habitans. Mais n'en étoit-il pas plus étrange qu'il parût s'accoutumer à des chaînes qu'il étoit ſi facile de rompre ? Quelles pouvoient être les vues du duc de Bretagne, en l'y retenant ? C'étoit ſans doute de ſe ſervir de lui tôt ou tard pour obtenir quelque avantage de la cour d'Angleterre; & ne pouvoit-il pas arriver des circonſtances où ſa tête deviendroit le motif ou le prix d'un traité?

Mont-Robert prêta d'autant plus volontiers l'oreille à la propofition qu'on lui fit de paffer à Vannes, & de mettre ces obfervations fous les yeux des comtes de Richemont & de Pembroock, qu'il crut fervir la reine en s'intéreffant à la fortune d'une maifon pour laquelle il lui fuppofoit toujours le même zèle. Il étoit parti de Londres avant l'expédition d'Edouard; & s'étant fervi du premier vaiffeau qui avoit fait voile vers la Bretagne, il s'y étoit trouvé avec le chevalier *Nash* qu'Edouard envoyoit dans le même-tems pour ambaffadeur à cette cour.

Le premier jour de leur navigation s'étoit paffé fans défiance; mais Nash ne put entendre nommer à Mont-Robert la plupart des perfonnes qu'il avoit vues particulièrement à Londres, fans le foupçonner de quelque commiffion qui avoit rapport aux deux comtes. Il déguifa fes foupçons jufqu'à fon arrivée, & n'ayant point manqué d'attacher quelques efpions fur fes pas, il apprit bientôt qu'en defcendant à Saint-Malo il avoit pris le chemin de Vannes. Le premier exercice qu'il fit de fon emploi fut pour demander au duc la permiffion de le furprendre dans les communications qu'il alloit avoir avec le comte de Richemont. Il l'obtint. Le duc de Bretagne étoit alors fi bien avec l'Angleterre, que malgré la paix perpé-

tuelle qu'il venoit de ſigner avec Louis XI, il étoit entré ſecrètement dans la ligue d'Edouard & du duc de Bourgogne. Cette trahiſon n'ayant point eu d'autre ſuite, par le changement précipité d'Edouard, elle n'eſt connue dans l'hiſtoire que depuis la publication du recueil de Rymer, où l'on trouve l'acte de leur traité. Dans une diſpoſition qui ne permettoit point au duc de rejeter les inſtances d'un miniſtre anglois, il donna à Nash toutes les permiſſions qui convenoient aux intérêts du roi ſon maître.

A peine Mont-Robert étoit depuis deux jours à Vannes, qu'au milieu d'un entretien qu'il s'étoit procuré avec les deux comtes, il fut arrêté par des gardes qui l'avoient obſervé, & qui le ſurprirent dans le moment qu'il préſentoit au comte de Pembroock diverſes lettres qu'il avoit apportées pour lui. Elles contenoient tout ce qu'on avoit recommandé à Mont-Robert de lui répéter de vive voix; mais par une précaution fort heureuſe, il n'y paroiſſoit aucun nom, dont on pût abuſer pour chagriner perſonne, & le ſecret de cette négociation ſembloit ainſi dépendre de la fidélité de celui à qui elle avoit été confiée. On enleva à Mont-Robert, avec les lettres du comte, celles qu'il avoit reçues de Marguerite pour le roi ſon père. C'étoit une autre découverte qui ſembloit rendre ſa com-

miſſion encore plus importante. Nash s'empara de toutes ces pièces, & ne pouvant ſe figurer qu'elles ne continſſent point quelque projet pernicieux ſous des termes déguiſés, il propoſa au duc d'en arracher le ſecret à Mont-Robert par les ſupplices. Il ne lui trouva point la même facilité pour cette propoſition. Cependant, après en avoir obtenu que les deux comtes fuſſent gardés plus étroitement, il le fit conſentir à lui livrer Mont-Robert, pour le renvoyer à Londres avec toutes les lettres qu'on lui avoit ſaiſies, & pour abandonner cette affaire au jugement du roi.

Le vaiſſeau, auquel il fut confié, arriva en Angleterre peu de jours avant le retour d'Édouard. Ce prince avoit établi pour gardien du royaume pendant ſon abſence, le prince de Galles ſon fils, qui n'étoit âgé que de cinq ans; mais comme c'étoit ſous la régence du conſeil, Mont-Robert n'en fut pas moins examiné ſur les accuſations de Nash, & ſur les lettres qui faiſoient ſon crime. Celles de la reine étant les ſeules qui fuſſent ſignées, auroient contribué plus que toutes les autres à ſa perte, ſi elles euſſent offert la moindre preuve du complot dont on le ſoupçonnoit; mais quoiqu'elles ne contînſſent que les expreſſions naturelles de la douleur & de la ten-

dresse, on fut porté par les insinuations de Nash à regarder les termes les plus simples comme un chiffre qui couvroit quelque mystère, & l'adresse même, qui étoit au roi de Sicile, comme un déguisement pour les faire parvenir sans risque aux comtes de Pembroock & de Richemont. Toute folle que cette imagination étoit en elle-même, il faut confesser que le voyage de Mont-Robert à Vannes, les autres lettres dont il s'étoit chargé, & ses relations avec les deux comtes, pouvoient lui donner quelque vraisemblance.

Elle en eut tant pour le conseil, que ne se bornant point à faire des informations fort ardentes sur les lieux & les personnes que Mont-Robert avoit fréquentées pendant son séjour à Londres, il poussa le zèle jusqu'à faire resserrer plus étroitement la reine. On se souvenoit qu'après la bataille de Teukesbury, Edouard avoit eu dessein de livrer cette princesse à la justice du parlement, & qu'il n'en avoit été détourné que par la considération de son sexe. Hastings, l'un des principaux conseillers de la régence, se figura que ce seroit faire sa cour au roi, que de profiter du tems de son absence, pour satisfaire, sans le commettre, un de ses plus vifs ressentimens. Il fit entrer tout le conseil dans cette idée. Margue-

rite, après avoir été respectée de son vainqueur & de son ennemi, se vit exposée à l'humiliation d'être traitée en criminelle, par une troupe de flatteurs qui avoient déjà oublié qu'ils eussent été ses sujets. Le retour du roi n'auroit pas été assez prompt pour la garantir des premières procédures, si elle n'eût été secourue par une voie fort étrange.

Entre les maîtresses du roi, celle qui tenoit le premier rang, se nommoit madame Shore. C'étoit la femme d'un bourgeois de Londres qu'il avoit enlevée à son mari, & qui joignoit à une beauté surprenante une bonté admirable de caractère. « Edouard l'aimoit autant pour » l'excellence de son naturel, que pour sa » beauté. Jamais on ne l'entendoit parler mal » de personne. Jamais elle ne s'étoit servie de » sa faveur pour prévenir son amant contre » quelqu'un. Si elle l'importunoit quelquefois, » c'étoit pour secourir les malheureux; & les » services qu'elle se plaisoit à rendre étoient » toujours désintéressés. Aussi avoit-elle amassé » moins de biens qu'une infinité d'autres, pour » lesquelles Edouard avoit moins de tendresse » & de considération ». Cette femme étoit aimée du lord Hastings. Quoique le respect qu'il devoit à son maître, l'empêchât de faire éclater ses sentimens, il lui avoit fait connoître

dans mille occasions le pouvoir qu'elle avoit sur lui, & peut-être étoit-elle déjà sensible aux soins qu'il lui rendoit secrètement. Lorsque la résolution du conseil eut été publiée, elle fut choquée de l'obstination avec laquelle on persécutoit une reine infortunée, qui étoit bien moins à redouter qu'à plaindre, & elle fit honte de cette cruauté au lord Hastings. Le désir de lui plaire le disposa aussi-tôt à changer de résolution, & craignant même que les démarches qu'il avoit déjà faites ne l'eussent trop engagé, il se hâta de déclarer au conseil, que de nouvelles lumières qu'il avoit eues sur l'innocence de la reine, lui faisoient abandonner le dessein qu'il avoit eu de la poursuivre. Mais si sa qualité de grand-chambellan, & les services qu'il avoit rendus au roi, lui donnoient beaucoup de considération, le conseil étoit composé de plusieurs autres seigneurs, qui n'étoient pas moins distingués par l'élévation de leur rang, ou par la faveur du roi, & qui s'étant rendus à son avis lorsqu'il avoit proposé de pousser les accusations de Nash, ne se trouvèrent pas disposés à s'arrêter sur une rétractation si vague. Henri Stafford, duc de Buckingham, & grand-connétable du royaume, le pressa de déclarer au conseil ce qu'il avoit découvert de favorable à la reine; & dans

l'embarras où cette propofition parut le jeter, il conclut que des raifons qui n'étoient connues que de lui, ne devoient pas empêcher le confeil de terminer ce qu'il avoit entrepris pour la fûreté du gouvernement.

Madame Shore, plus affligée que Haftings de cette réfiftance, prit le parti de dépêcher un courrier au roi, avec une lettre digne de la bonté de fon cœur. Elle n'eut pas le mérite de contribuer aux réfolutions que ce prince avoit prifes en faveur de la reine, puifque le traité de Péquigny étoit déjà conclu, & que le courrier trouva l'armée angloife prête à s'embarquer à Calais. Mais l'oppofition du lord Haftings ayant fait fufpendre pendant quelques jours les démarches du confeil, ce ne fut pas moins à la générofité de madame Shore, que Marguerite eut l'obligation de fe voir garantie d'une nouvelle difgrace, qui auroit mis le comble à fon humiliation. Cependant le roi ne fut pas plutôt à Londres, qu'il prit connoiffance du fond de cette aventure. La lettre de la reine lui parut ce qu'elle étoit, c'eft-à-dire, une pièce indifférente à l'Angleterre, & qui n'avoit pu donner lieu qu'à des foupçons ridicules. Mais il porta un autre jugement de celles dont Mont-Robert s'étoit chargé pour les deux comtes, & il fe perfuada aifément, qu'un

agent

agent de Marguerite n'avoit point fait le voyage de Bretagne ſans ſa participation ou ſans ſes ordres. Mont-Robert, qui lui fut préſenté, proteſta en vain que cette princeſſe avoit ignoré ſa commiſſion. La fermeté avec laquelle il refuſa de trahir ceux qui lui avoient confié leurs lettres, laiſſa dans l'eſprit d'Edouard une défiance, qui l'empêcha long-tems d'annoncer à la reine l'heureuſe nouvelle de ſa liberté; de ſorte qu'avec les aſſurances qu'elle en avoit reçues du comte de Dunois, & celles même qui lui furent bientôt renouvelées par le roi ſon père, elle eut le chagrin de languir encore plus de trois mois dans une cruelle incertitude. Mont-Robert, après ſix ſemaines de priſon, fut renvoyé en France, ſans avoir pu ſe procurer le moyen de la voir, pour lui expliquer du moins ce qui retardoit ſa délivrance.

Enfin, cette grâce ſi long-tems attendue, fut fixée par le roi au 20 de novembre. Si ce prince ſe diſpenſa de voir Marguerite à ſon départ, il prévint les déſirs de tous ſes amis en lui accordant quelques jours pour recevoir leurs adieux. Elle eut la permiſſion de les paſſer à *Greenwich*, où elle fut traitée avec beaucoup de magnificence aux frais de la nation. Quoiqu'il y eût peut-être quelque poiſon caché ſous ces apparences d'honneurs, il n'y eut

point de considération qui fût capable de retenir une infinité d'honnêtes gens qui s'empressèrent de lui aller rendre leurs derniers devoirs. Le duc & la duchesse de Clarence semblèrent donner l'exemple dès le premier jour; & comme on ne put s'imaginer qu'ils eussent fait cette démarche sans la participation du roi, elle fut imitée de ceux mêmes que la curiosité seule étoit capable d'y conduire. Ainsi les observations qu'Edouard avoit pu se proposer, furent confondues dans la multitude. On s'étonna de n'y pas voir la duchesse de Glocester; mais retenue par la honte, elle fit faire des excuses à la reine, avec des marques fort vives du regret qu'elle avoit de s'être ôté le pouvoir de la suivre. Louis XI avoit fait partir de Dieppe un vaisseau, qui s'étoit avancé jusqu'à Greenwich. Quelques officiers, chargés de ses ordres & de ceux du roi René, allèrent prendre à Londres ceux d'Edouard, & n'en reçurent point d'autre que d'exhorter la reine à jouir tranquillement de la liberté qu'il lui accordoit.

Cinq ans de prison, qui étoient venus à la suite de tant de malheurs, & qu'elle avoit passés presque tous entiers dans une solitude obstinée, avoient mis tant de changement dans son caractère, que cette exhortation étoit peu nécef-

faire pour lui inspirer le goût de la retraite & du repos. Elle avoit déjà réglé l'emploi du reste de ses jours. Après avoir passé à Paris pour remercier Louis XI de l'intérêt qu'il avoit pris à son sort, elle étoit résolue de se rendre à Aix, où ce prince avoit permis au roi René d'aller attendre la mort dans une vieillesse fort avancée. Son dessein étoit de demeurer auprès de ce bon père aussi long-tems qu'elle y seroit nécessaire pour lui fermer les yeux, & de s'ensévelir après lui dans quelque couvent écarté, dont elle remettoit à faire le choix sur les informations qu'elle prendroit dans cette province. Son voyage se fit heureusement jusqu'à Dieppe; mais lorsqu'elle se disposoit à partir pour Paris, elle reçut un messager du roi, qui, après l'avoir félicitée au nom de ce prince du changement de sa situation, lui apprit qu'il la dispensoit du voyage de la cour, & que pour lui épargner une fatigue inutile, il recevroit ses remercîmens du lieu où il apprenoit avec joie qu'elle venoit d'arriver. Louis n'avoit pas compté néanmoins de laisser passer la reine sans la voir; mais il étoit alors occupé d'une entreprise qu'il avoit extrêmement à cœur, & dont on lui fit craindre qu'elle n'arrêtât l'exécution par des instances auxquelles il lui seroit difficile de résister.

Il avoit accordé depuis peu une nouvelle trève au duc de Bourgogne, mais à condition qu'il lui livreroit le connétable de Saint-Pol, qui s'étoit réfugié dans ses états sous la foi d'un sauf-conduit; & le duc qui brûloit de se voir libre pour satisfaire son ressentiment contre le duc de Lorraine & le duc d'Autriche, avoit sacrifié son honneur à sa vengeance. Louis, qui n'étoit pas moins irrité contre le connétable, ne l'avoit pas plutôt eu entre ses mains, qu'il avoit nommé des commissaires pour lui faire son procès; & ses fréquentes trahisons étant les moindres de ses crimes, il comptoit de le faire bientôt monter sur l'échafaud. Ce seigneur n'avoit pas une autre idée de son sort, depuis qu'il avoit été remis dans les prisons du roi. Cependant, ayant appris qu'on attendoit incessamment la reine, & prévoyant qu'elle viendroit remercier le roi de sa liberté, il se flatta que leur entrevue seroit un moment de faveur; & que ce qu'elle demanderoit à son libérateur lui seroit difficilement refusé. Ses parens & ses amis, qu'il fit entrer dans cette pensée, se mirent aussi-tôt en chemin pour aller au-devant d'elle, préparés à donner toute la force possible à leurs supplications. Mais le roi fut averti de ce mouvement; & le parti qu'il avoit pris, d'envoyer lui-même au-devant de

la reine, n'étoit que pour se délivrer d'un obstacle auquel il étoit résolu de ne pas céder. Son messager avoit même ordre de faire assez de diligence pour prévenir les amis du comte, & de faire entendre à la reine qu'elle devoit s'attendre à des sollicitations auxquelles on la prioit de ne pas prêter l'oreille.

Cet incident la chagrina peu; mais il l'exposa, dans la suite de son voyage, à perdre misérablement la vie. Ayant pris sa route par la Normandie, elle se trouva forcée le soir, avec une suite peu nombreuse, de s'arrêter dans un village pour y passer la nuit. Cette province étoit encore remplie d'anglois, qui s'y étoient établis sous les règnes de Henri V & de Henri VI; gens dont l'inclination pour leur patrie ne s'étoit point altérée par une si longue absence, & qui en avoient suivi toutes les révolutions avec la même chaleur que s'ils y eussent été intéressés par la perte de leur sang ou de leurs biens. La reine marchoit sans défiance & sans précaution. Elle avoit même refusé une escorte que le roi avoit fait préparer à Rouen pour l'accompagner aussi loin qu'il lui plairoit de s'en servir. Ses gens n'avoient pas ordre non plus de cacher son nom ni sa marche; & pensant aussi peu au déguisement qu'à l'ostentation, elle ne s'occupoit que du terme de son voyage. Tandis qu'elle

étoit à souper dans le village où elle s'étoit arrêtée, la maison, qui n'étoit qu'une hôtellerie publique, se remplit d'anglois, que la seule curiosité peut-être y avoit d'abord amenés; mais qui, s'échauffant entr'eux sur l'intérêt de leur pays, terminèrent leur conversation par des reproches grossiers & des invectives sanglantes contre la reine & sa suite. Elle n'avoit avec elle que dix personnes, dont trois étoient ses femmes, deux gentilshommes anglois qui s'étoient attachés à elle par le seul mouvement de leur affection, & cinq domestiques : triste reste de tant de grandeur & de puissance. Les deux gentilshommes bouillans de zèle pour leur reine, se flattèrent d'imposer silence à cette troupe de mutins, par un air de hauteur & d'autorité. Mais, leur insolence augmentant à la première menace, ils s'emportèrent bientôt jusqu'à s'armer de tout ce qui s'offroit à leur fureur; & forçant les deux gentilshommes de se retirer dans la chambre de la reine, ils jurèrent d'exterminer les restes d'un parti qui avoit causé tant de mal à l'Angleterre. Leur attaque devint une espèce de siège auquel il auroit été difficile de résister long-tems, si quelques françois attirés par le bruit n'eussent délivré la reine d'un si grand danger.

Comme elle étoit peu avancée dans sa route,

une ſi fâcheuſe aventure, qui pouvoit ſe renouveler à tous momens dans les autres parties de la province, lui fit prendre le parti de retourner à Rouen, non-ſeulement pour y prendre l'eſcorte qu'elle avoit refuſée, mais pour y attendre ſir Thomas *Montgommery*, ambaſſadeur d'Edouard à la cour de France, qui n'ayant pu ſe rendre aſſez-tôt à Dieppe ou à Rouen pour la recevoir, lui avoit fait dire qu'il ſe trouveroit à Alençon ſur ſon paſſage. Il reſtoit de la part de l'Angleterre quelques formalités, dont ce miniſtre étoit chargé ; & Louis XI avoit donné ordre en même tems au ſieur de Genlis & à Jean Raguenet, receveur général de Normandie, de ſe rendre ſur les lieux pour aſſiſter de ſa part à cette dernière ſcène. Ils ſe conformèrent volontiers aux intentions de la reine. Montgommery, ſuivant les ordres qu'il avoit reçus de ſon maître, reçut de cette princeſſe une confirmation libre de l'acte par lequel on l'avoit déjà fait renoncer, en ſortant de la Tour de Londres, à ſon douaire, à ſes joyaux & à tout ce qu'elle pouvoit réclamer en qualité de reine douairière d'Angleterre. Les deux miniſtres de France étoient chargés de ſaiſir cette occaſion pour lui apprendre à quel prix le roi s'étoit employé ſi ardemment pour ſa liberté. René, par un teſtament ſigné à Lyon

Ii iv

au commencement de la même année, avoit cédé à la France tous ses droits sur la Provence, sur l'Anjou, & sur les duchés de Lorraine & de Bar. La seule condition qu'il avoit attachée à ce beau présent, avoit été que Louis XI payeroit la rançon de sa fille, & feroit à cette princesse une pension convenable à son rang. Elle fut obligée de confirmer aussi cette disposition du roi son père.

La satisfaction qu'elle ressentoit de se voir libre, ne l'empêcha point de remarquer ce que lui coûtoit cette faveur. Elle se trouvoit dépouillée dans le même instant, non-seulement de tout ce que le droit établi lui accordoit en Angleterre, mais de tous les avantages qu'elle tiroit de sa naissance pour la succession de la maison d'Anjou dont elle étoit l'unique héritière. Il n'étoit pas tems de réclamer contre des loix si dures. Elle s'en plaignit au roi son père; mais elle dut être consolée par la réponse de ce bon vieillard, qui ne s'étoit déterminé au sacrifice de tous ses biens que pour se procurer la douceur de la revoir. Elle se rendit à Aix, où il étoit retourné; & jusqu'à la mort de ce prince, qui arriva le 10 de Juillet 1480, le silence des historiens semble marquer qu'elle y vécut dans l'éloignement absolu de toutes sortes d'affaires.

Cependant, son repos y fut troublé par une

visite qu'elle étoit fort éloignée de prévoir, & qui la rengagea malgré elle dans des souvenirs trop capables de r'ouvrir toutes les plaies de son cœur. La duchesse de Clarence, fugitive d'Angleterre après la mort de son mari, vint chercher un asile & de la consolation près d'elle. Son malheur étoit si récent; qu'étant encore baignée de larmes & pénétrée d'amertume, elle ne put manquer de communiquer à la reine une partie de sa douleur. Madame Trott, qui étoit demeurée attachée à elle après avoir obtenu grâce d'Edouard par son entremise, lui avoit conseillé de s'éloigner pendant quelque tems de sa patrie; & dans la confiance qu'elles avoient toutes deux à l'amitié de Marguerite, elles avoient entrepris le voyage de Provence. Ce ne pouvoit être la fin tragique du duc de Clarence, qui excitoit la compassion de la reine. Elle ne devoit point ce sentiment au meurtrier de son fils. Mais elle n'avoit point oublié que la duchesse l'avoit toujours respectée comme une mère, & le mouvement de tendresse qui lui avoit fait mépriser toutes sortes de considérations pour lui venir faire ses adieux à Greenwich, étoit une preuve d'attachement qui ne pouvoit être sorti de sa mémoire.

Ceux qui connoissoient le caractère d'Édouard & celui du duc, ne s'étoient jamais persuadé

que leur réconciliation fût sincère ; & quand le premier auroit pu se guérir de ses défiances, & l'autre de son inconstance & de sa légèreté naturelle, le duc de Glocester avoit trop d'intérêt à souffler entre eux le feu de la discorde, pour laisser subsister long-tems leur union. Tous les historiens conviennent qu'il préparoit déjà sourdement les moyens de s'assurer la couronne après la mort du roi. C'étoit une entreprise bien difficile, puisque ses deux frères aînés avoient des enfans ; mais il y voyoit de la possibilité en y travaillant par degrés. Le premier étant de se défaire du duc de Clarence, il s'étoit efforcé de le noircir dans l'esprit du roi par mille accusations qui ne pouvoient manquer de vraisemblance après les exemples passés. La reine qui avoit repris beaucoup de pouvoir sur l'esprit de son mari, depuis qu'elle avoit donné deux princes à l'Angleterre, fortifioit continuellement ses soupçons ; & le duc de Clarence naturellement fier & indiscret, avec peu de génie, fournissoit à tous momens des armes contre lui-même par l'imprudence de sa conduite & par la liberté de ses discours.

Il y avoit néanmoins peu d'apparence que sa perte fût si prochaine, lorsque le hasard y donna lieu par une aventure qui n'avoit rien de commun avec des intérêts si sérieux. Le roi étant à la

chaſſe dans le parc du chevalier *Burdett*, avec qui le duc de Clarence étoit lié d'une étroite amitié, y tua un daim blanc que ce gentilhomme aimoit beaucoup. Cette perte fut ſi ſenſible à Burdett, que dans le premier feu de ſa colère, il ſouhaita, en jurant « que le bois du daim fut » dans le ventre de celui qui l'avoit tué ». Cette ridicule imprécation, qui n'auroit paſſé dans un autre que pour un emportement puérile, fut tournée en crime de haute trahiſon dans un ami du duc de Clarence. En deux jours Burdett fut condamné à mort & exécuté publiquement. Le duc étoit alors en Irlande. Ceux qui n'avoient ſollicité le ſupplice de ſon ami que pour lui donner occaſion d'irriter le roi par quelque fauſſe démarche, ſe hâtèrent de le faire avertir de cet évènement. Il revint furieux; & ne ménageant perſonne à ſon arrivée, il reprocha au roi même, avec la dernière hauteur, d'avoir manqué de conſidération pour un frère à qui il étoit redevable de ſa couronne. Ce tranſport étoit peut-être pardonnable à l'amitié; mais il y joignit des menaces ſi inconſidérées, qu'Edouard ne balança point à le faire arrêter. Ses ennemis, dont le plus dangereux étoit toujours le duc de Glocester, eurent ſoin d'éloigner du conſeil tous ceux qui pouvoient lui être favorables. Ils dreſsèrent eux-mêmes pluſieurs chefs d'accuſa-

tion, dont les principaux regardoient la personne du roi. Enfin, par une juste disposition du ciel qui destinoit tous ces princes sanguinaires à périr par leurs haines & leurs fureurs mutuelles, il fut condamné à mourir; & tout l'adoucissement que le roi mit à sa sentence, fut de lui abandonner le choix du supplice.

La duchesse étoit alors en Irlande, avec deux jeunes enfans qu'elle avoit eus de son mariage. Ses amis eurent le tems de la faire avertir du péril de son mari avant sa condamnation, & sa diligence fut extrême pour aller solliciter sa grâce. Mais si elle fut mortellement affligée d'apprendre en arrivant à Londres que son arrêt étoit prononcé, elle s'abandonna encore plus aux larmes, en apprenant pour quel genre de supplice il s'étoit déclaré. Insensible en apparence aux horreurs de son sort, il avoit demandé au roi d'être étouffé dans une cuve de malvoisie. La duchesse ayant obtenu la liberté de le voir, n'omit aucun effort pour lui faire perdre une si méprisable résolution; & dans la nécessité où il étoit de rendre sa vie au ciel, elle eut le courage de l'exhorter à ne pas chercher d'autre voie que celle de ses pareils: mais se faisant un jeu de son supplice, il la pressa instamment d'y assister. L'affoiblissement de ses forces, causé par la honte & par la douleur, la dispensa de ce funeste

office. Elle refusa même d'entendre les circonſtances d'une ſcène ſi odieuſe, & pleurant l'aveuglement autant que la mort d'un mari qu'elle avoit toujours tendrement aimé, à peine attendit-elle le rétabliſſement de ſa ſanté pour s'éloigner de l'Angleterre avec ſes enfans.

Ce récit n'excita dans la reine, avec une vive pitié pour la ducheſſe, qu'une reſpectueuſe admiration de la juſtice du ciel, qui prenoit ſoin de la venger. Combien ce ſentiment n'auroit-il pas augmenté, ſi pénétrant dans l'avenir elle eût pu voir tous les ennemis & les bourreaux de ſon ſang tomber ſucceſſivement ſous le poignard les uns des autres! Mais éloignant au contraire tout ce qui pouvoit réveiller ſa haine, & cherchant déſormais la paix du cœur dans l'oubli même de ſes reſſentimens, elle s'efforça par ſes diſcours & par ſon exemple d'inſpirer à la ducheſſe de Clarence les mêmes diſpoſitions. Elle la retint ſix mois auprès d'elle, & la voyant aſſez tranquille pour la faire ſouvenir de l'intérêt de ſes enfans, qui ſembloit demander ſon retour en Angleterre, elle lui conſeilla de ſacrifier les reſtes de ſa douleur à leur fortune, en allant ſolliciter pour eux les faveurs du roi leur oncle.

La mort de René rompit enfin l'unique lien qui pût attacher Marguerite au commerce des

hommes. Après lui avoir rendu les derniers devoirs, elle ne pensa plus qu'à l'exécution du dessein qu'elle avoit formé depuis si long-tems de se dérober au monde, où elle ne voyoit plus rien qui fût capable de l'arrêter. Cependant, elle crut pouvoir donner quelque préférence, dans le choix d'un tombeau, à la province d'Anjou, qu'elle regardoit particulièrement comme l'héritage de sa maison, & où elle avoit regretté de ne pas trouver le roi son père en sortant de sa prison. Avec son penchant, elle eut une raison beaucoup plus forte de s'y déterminer, dans les secours qu'elle espéroit pour le reste de sa vie, d'un homme dont René lui avoit vanté, en expirant, la droiture & la fidélité. C'étoit un vieux gentilhomme d'Anjou, nommé *Vignoles* qui avoit des biens considérables dans cette province, & qui ayant passé la plus grande partie de sa vie au service du roi de Sicile, ne souhaitoit, après la perte d'un si bon maître, que de se retirer dans ses terres pour y attendre tranquillement la mort. Il répondit avec empressement à l'envie que Marguerite lui marqua de prendre le même chemin. Mais lorsqu'elle se fut ouverte à lui de ses projets de solitude, il lui représenta avec beaucoup de sagesse, qu'une résolution de cette nature ne convenoit ni à son rang, ni au rôle extraordinaire qu'elle avoit

ſoutenu long-tems avec tant de gloire. Ses raiſons étoient ſimples. « Ou vous prendrez le » parti, lui dit-il, de vous aſſujettir tout à fait » aux loix du cloître, ou vous vous bornerez » à vous y faire une retraite qui ne changera » rien au genre de vie que la bienſéance exige » d'une reine. Dans le premier cas, vous ne » conſidérez point aſſez ce que votre imagina- » tion vous prépare de tourmens ; & dans le » ſecond, vous ne voyez pas que vous ne » cherchez qu'à vous gêner vous-même & à » incommoder les autres ».

Quelque impreſſion que ce raiſonnement pût avoir faite ſur ſon eſprit, elle n'étoit point deſtinée par la providence à ſe voir dans la liberté de ſuivre ſon inclination. A peine fut-elle arrivée en Anjou, que Louis XI lui fit propoſer une nouvelle confirmation du teſtament de René, par un acte authentique, tel que celui que Genlis & Raguenet avoient reçu d'elle à Rouen. Cette propoſition, qui ſembloit marquer quelque doute de la validité de ſon premier acte & de la diſpoſition même du roi ſon père, lui fit naître, à l'inſtigation de Vignoles, la penſée d'examiner ſi la juſtice ne l'autoriſoit pas effectivement à revenir contre une donation ſur laquelle on ne l'avoit point conſultée, & qu'elle avoit ſignée dans des circonſtances ou le miſérable état de ſa

fortune lui en faisoit une loi. Elle ne se flattoit pas sans doute de forcer le roi à lui restituer malgré lui les provinces auxquelles elle avoit renoncé ; mais la pension qu'il devoit lui donner en échange n'étant pas payée aussi exactement que le prix de sa rançon l'avoit été au roi d'Angleterre, Vignoles lui faisoit espérer qu'un peu de résistance serviroit du moins à rendre Louis plus fidelle, & peut-être à lui faire augmenter une indemité qui n'avoit aucune proportion avec les biens qu'il lui enlevoit. Ce conseil ne tourna point à sa satisfaction. Les commissaires que le roi lui avoit envoyés ayant marqué à ce prince qu'ils trouvoient quelque difficulté dans l'exécution de ses ordres, en reçurent un d'autant plus mortifiant pour elle, que dans l'espérance de tirer quelque fruit de son opposition, elle avoit déjà pris des engagemens qui supposoient plus d'exactitude dans le paiement de sa pension. Le roi lui fit dire, qu'elle oublioit trop tôt de quelle situation il l'avoit tirée, & que si elle regrettoit la succession de son père, il étoit prêt à la lui restituer, mais à condition qu'elle en iroit jouir à la tour de Londres. Il fallut changer de langage, & signer un nouvel acte, qui fut passé au château de *Reculée*, près d'Angers, le 19 Octobre 1480.

Les engagemens qu'elle avoit pris, & qui la jetèrent

jetèrent dans une fuite de mouvemens & d'embarras fort oppofés à fes réfolutions, regardoient les comtes de Richemont & de Pembrook, que le duc de Bretagne continuoit de faire garder à Vannes. Ils n'avoient pu ignorer qu'elle s'étoit rapprochée d'eux, & fe flattant auffi-tôt qu'ils en pourroient tirer quelque avantage, ils n'avoient pas manqué de lui faire demander avec fon amitié, quelque marque de l'intérêt qu'elle prenoit encore à la maifon de Lancaftre. Outre la médiocrité de leur fortune, qui la porta à leur promettre un fecours annuel en forme de penfion, ils la firent informer du péril auquel ils étoient expofés continuellement de la part d'Edouard. Ils avoient eu le bonheur d'en éviter un, dont on trouve toutes les circonftances dans *Argentré*, & qui commençoit à leur rendre la fimplicité du duc de Bretagne auffi redoutable que la haine & les artifices d'Edouard. La trève qui avoit été fouvent violée entre l'Angleterre & la Bretagne demandant à être renouvelée avec des conditions plus folides, le roi avoit pris cette occafion pour envoyer des ambaffadeurs extraordinaires au duc ; & l'on n'avoit point eu de peine à rétablir les deux nations dans une parfaite intelligence. Mais, après les difcuffions d'intérêt, les ambaffadeurs s'étoient ouverts au duc fur le principal objet

de leur négociation. Ils lui avoient représenté « que le roi leur maître désiroit ardemment » d'éteindre pour jamais le feu des factions, » qui avoit causé de si longs désordres en An- » gleterre; que la maison de Lancastre n'ayant » plus d'autre princes que le comte de Riche- » mont, son dessein étoit de le marier avec une » de ses filles, pour unir les deux maisons par » ce mariage; qu'il le prioit, dans cette vue, » de lui envoyer le comte, à qui il lui tardoit » de donner des preuves de son affection, qui » fissent connoître à tous ses peuples le désir » qu'il avoit de les rendre heureux par une » tranquillité inaltérable ». Le duc de Bretagne, porté par sa candeur naturelle à juger favorablement de celle d'autrui, ne soupçonna point Edouard de cacher un odieux dessein sous ces apparences de modération. Il fit remettre le comte de Richemont aux ambassadeurs, qui se hâtèrent de partir avec leur proie pour aller s'embarquer à Saint-Malo.

Mais ce jeune prince n'avoit pas négligé si long-tems de s'échapper de sa prison, sans y être retenu par des chaînes plus puissantes que celles du duc. Il étoit amoureux d'une fille de sa nation, dont la famille se trouvoit établie à Vannes; & cette passion le rendoit sourd depuis long-tems à toutes les instances du comte de Pem-

broock, qui l'avoit preſſé mille fois de profiter de la facilité qu'ils avoient continuellement à s'évader. Cette fille, qui étoit d'une naiſſance commune, & qui ſe nommoit *Lée*, pénétra l'artifice d'Edouard, en ſe voyant enlever ſon amant. Elle engagea ſon père à ſe rendre avec la dernière promptitude à la cour, où il repréſenta au duc « que la démarche qu'il venoit de » faire le couvroit d'une éternelle infamie; ſans » compter que ſa conſcience ne lui permettoit » pas de livrer un prince qui ſe croyoit en ſû» reté ſous ſa protection, à ſon plus mortel en» nemi ». Ce diſcours fit ouvrir les yeux au duc. Il fit partir ſur le champ Pierre Landais pour Saint-Malo, avec ordre d'employer juſqu'à la force pour tirer le comte de Richemont des mains des ambaſſadeurs, s'il pouvoit faire aſſez de diligence pour prévenir leur embarquement. Ceux qui ont accuſé le duc de s'être laiſſé gagner par une groſſe ſomme qu'il avoit reçue d'Edouard, & de n'avoir changé de ſentiment que par la force de ſes remords, n'ont pas fait attention que ſi les ambaſſadeurs euſſent employé cette voie pour ſéduire le maître, elle leur auroit réuſſi bien plus facilement avec un miniſtre auſſi corrompu que Pierre Landais, qui étoit en même-tems ſon favori. Cependant, étant arrivé à Saint-Malo, dans le moment où les

ambaſſadeurs alloient s'embarquer, il les fit avertir de la part du duc, qu'il lui reſtoit quelqu'affaire importante à leur communiquer; & tandis qu'il étoit en conférence avec eux, les gens de ſa ſuite, à qui il avoit donné ſes ordres pour faire évader les deux priſonniers, les conduiſirent dans une égliſe. Il ſuffiſoit qu'ils fuſſent hors des mains de leurs raviſſeurs, pour n'avoir rien à redouter dans une ville qui étoit ſoumiſe au duc. Les ambaſſadeurs ſe plaignirent amérement d'avoir été trompés : mais après quelques excuſes frivoles, on leur répondit nettement que le duc de Bretagne ayant fait de nouvelles réflexions ſur la démarche où il s'étoit laiſſé engager, avoit compris qu'il ne pouvoit livrer le comte au roi ſans ſe perdre d'honneur, & qu'il promettoit ſeulement de le faire garder avec tant de ſoin, qu'Edouard n'auroit rien à craindre de ſes entrepriſes.

Vannes continua d'être ſa priſon; mais le péril dont il étoit ſorti ſi heureuſement, pouvant ſe renouveler par d'autres voies, le comte de Pembroock conjuroit Marguerite de joindre ſes inſtances aux ſiennes pour engager le prince à ſe mettre en ſûreté par une fuite prudente, & la prioit même de favoriſer ce deſſein par les ſecours qu'elle pouvoit leur procurer aiſément à ſi peu de diſtance de la Bretagne. Elle ne refuſa

point de leur rendre ce service; mais la difficulté étoit de le faire accepter au comte de Richemont, ou plutôt de le faire renoncer à une passion qui sembloit le rendre également insensible aux bienséances de son rang & au soin de sa vie. Après quantité d'efforts inutiles, dont le prince se défendoit par des raisons prises de sa grandeur d'ame, & de l'opinion qu'il avoit de la générosité du duc de Bretagne, ce fut la reine qui proposa elle-même au comte de Pembroock de faire partir secrètement Catherine Lée pour le lieu où il vouloit conduire son neveu, & de donner ensuite à ce prince, pour motif de son propre départ, l'espérance de la rejoindre. Il ne fut pas aisé de la faire entrer dans un projet dont elle appréhendoit quelque tache pour son honneur. Malgré la tendresse dont elle ne se défendoit point pour son amant, elle ne lui avoit accordé jusqu'alors aucun avantage sur elle; & soit que l'exemple d'Elisabeth Woodwille excitât sa présomption, soit qu'elle voulût faire prendre plus de force aux sentimens du jeune comte pour en assurer la durée, elle se contenoit dans une modestie qui servoit de jour en jour à les accroître. Cependant, elle se rendit à l'autorité de son père, qui étoit disposé à tout sacrifier pour un prince qu'il regardoit comme son roi. Etant partie sous sa conduite, ce fut à la

reine même que le comte de Pembroock les adressa, & dans les excuses qu'il en fit à cette princesse, il lui marquoit que son neveu & lui ne seroient pas deux jours à les rejoindre.

Marguerite étoit alors au château de Dampierre, qui appartenoit à Vignoles. Si elle fut surprise que le comte l'eût choisie pour dépositaire de Lée & de sa fille, elle n'en reçut pas cette jeune personne avec moins de bonté & d'admiration. C'étoit au comte de Richemont qu'elle croyoit devoir le premier de ces deux sentimens; mais la considération du comte ne déroboit rien de l'autre à Catherine Lée, que Marguerite trouva digne de toute la passion qu'elle avoit inspirée au premier prince d'Angleterre. Les témoignages qu'on avoit de sa sagesse lui faisant joindre l'estime à l'inclination, non-seulement elle consentit à la garder auprès d'elle, mais elle prit un intérêt à sa conduite & à sa fortune, qui servit dans la suite à la rendre une des plus heureuses femmes de son tems. Huit jours entiers se passèrent, sans qu'on entendît parler du comte de Pembroock. La reine inquiète envoya secrètement Vignoles à Vannes. Il revint avec de fâcheuses nouvelles. Les deux comtes ayant manqué de précautions dans les préparatifs de leur fuite, avoient été arrêtés par les gardes qui les observoient; & le duc de

Bretagne, irrité de leur entreprise, les avoit fait transporter dans l'île d'Oueffant, où ils étoient gardés avec une rigueur qu'il n'avoit jamais marquée pour eux pendant leur séjour à Vannes. Leur perte, à laquelle il sembloit que le duc voulût contribuer lui-même par la facilité qu'il donnoit au premier vaisseau d'Angleterre de les enlever dans une prison fort mal défendue, alarma si vivement la reine, qu'elle se reprocha d'avoir pris trop de part à des intérêts qui n'étoient plus propres qu'à troubler son repos. Quels rapports avoit-elle désormais avec la maison de Lancastre & la succession d'Angleterre? étoit-ce l'espoir de se voir rétablie dans des droits qu'elle avoit abandonnés? étoit-ce l'ambition ou la vengeance, qui pouvoient lui faire souhaiter une révolution favorable au jeune comte? Elle avoit enséveli toute sa haine à la Tour, pendant cinq années qu'elle y avoit passées à rétablir la paix dans son cœur; & le séjour qu'elle avoit fait en Provence, avoit achevé de calmer toutes ses passions. Pourquoi s'exposer en faveur d'autrui à de nouvelles agitations, qu'elle n'auroit pas voulu ressentir pour elle-même?

Cependant, sa générosité, plus forte que toutes ces réflexions, ne lui permit point d'abandonner un jeune prince à qui elle ne voyoit

plus d'autre ressource que son secours. Vignoles étoit un homme d'expérience, qui avoit accompagné dès sa jeunesse le roi de Sicile dans toutes ses guerres. Elle le chargea d'employer tout ce qu'il pourroit trouver d'expédiens dans sa prudence & dans son courage pour délivrer les deux comtes. Lée s'offrit à l'accompagner. Ils partirent avec peu de gens, dans la crainte de se trahir par les moindres apparences ; & s'étant fournis d'une somme condérable, qui pouvoit leur faire trouver au besoin un vaisseau & des soldats, ils se rendirent à la Rochelle, d'où il leur fut aisé de gagner l'île d'Ouessant.

La seule place de l'île qui fût capable de quelque défense étoit le château où les deux comtes étoient renfermés. Vignoles n'avoit pris avec lui que dix hommes, parce qu'il faisoit plus de fond sur son adresse que sur la force ouverte. S'étant informé, sans affectation, de tout ce qui ne pouvoit être inconnu aux habitans de l'île, il apprit que la garnison étoit composée de soixante hommes, & que les deux comtes, à qui l'on accordoit quelquefois la liberté de chasser, ne sortoient jamais sans les avoir à leur suite. Il n'en espéra pas moins de les enlever, dès la première fois qu'ils sortiroient du château. S'étant déguisé en paysan, il fit rentrer ses gens dans son vaisseau, avec ordre de se tenir

prêts à s'éloigner du rivage au premier ſigne. Il s'aſſura par ſes largeſſes de la diſcrétion de quelques payſans qui habitoient la côte, & leur faiſant tenir trois chevaux prêts derrière une haie qui ſervoit à les cacher, il attendit le moment où il verroit les portes du château s'ouvrir. Les deux comtes parurent. Il n'eut pas de peine à ſe faire connoître d'eux pour un homme qui cherchoit à les ſervir. Deux mots d'explication leur firent comprendre ce qu'ils avoient à faire pour le ſeconder. Ils furent plutôt à cheval que leurs gardes ne s'en apperçurent, & gagnant auſſi-tôt le bord de la mer avec leur guide, ils s'embarquèrent ſans avoir trouvé le moindre obſtacle.

Mais, par un haſard fort étrange, dans le tems où les matelots s'agitoient pour mettre à la voile, & où les deux comtes, qui avoient gagné le vaiſſeau dans une chaloupe, recevoient les félicitations de Lée & de Vignoles, une barque platte, partie du port voiſin, amenoit dans l'île ſoixante ſoldats, qui venoient relever la garniſon du château. Il fut impoſſible aux matelots de ſaiſir le vent avec aſſez de diligence pour ſurpaſſer celle des rames. La curioſité ſeule porta d'abord les officiers de cette troupe à s'approcher du vaiſſeau : mais étant montés à bord, l'embarras de ceux qui forçoient les deux

comtes à se cacher, & bientôt la vue des soldats de l'île, qui parurent en troupe sur le rivage, leur firent juger qu'ils avoient besoin de quelque précaution. Une légère résistance les auroit d'abord écartés, si les deux seigneurs n'eussent point été sans armes, & si Vignoles n'eût pas cru que la prudence les obligeoit à se cacher. Il fut trop tard pour songer à se défendre lorsque le vaisseau fut rempli de soldats, qui apprirent par les cris de ceux qui étoient à terre, que c'étoit le comte de Richemont qui leur échappoit.

Il fut conduit au duc de Bretagne avec Vignoles & tous ses gens. L'indignation du duc fut si vive à la première nouvelle qu'il eut de leur hardiesse, qu'il les eût envoyés sur le champ au supplice, s'ils ne s'étoient fait connoître pour des domestiques de la reine Marguerite, qui n'avoient formé leur entreprise que par ses ordres. Lée seul étoit son sujet. Il ordonna qu'on lui fît son procès avec la dernière rigueur; & s'étant fait présenter les deux comtes, il les menaça de les envoyer dans une prison plus sûre en Angleterre. Mais le jeune comte lui reprocha d'un ton ferme, l'abus qu'il faisoit de la force, pour lui imposer un joug qu'il n'étoit obligé de souffrir par aucune loi; & lui faisant honte de la soumission qu'il marquoit pour

Edouard, il le ramena par dégrés à des sentimens si modérés, qu'après s'être retranché sur la parole qu'il avoit donnée au roi d'Angleterre, il lui promit de le renvoyer à Vannes, s'il vouloit lui engager la sienne d'y vivre avec autant de tranquillité qu'il y avoit vécu jusqu'alors. Le comte, qui s'attendoit à rentrer dans une prison plus étroite que celle dont il étoit sorti, se garda bien de rejeter cette proposition ; mais soutenant le ton qui lui avoit si heureusement réussi, il répondit au duc, que pour mettre quelqu'égalité dans les conditions, il falloit donc qu'il s'engageât lui-même à ne jamais abuser du pouvoir qu'il avoit sur lui pour le remettre entre les mains d'Edouard. Il y avoit dans cette demande tant de justice, que le duc en fut frappé. Il s'engagea par serment à ne se rendre jamais coupable d'une si basse trahison ; & pour achever de satisfaire le comte, il lui accorda la grâce de Lée.

Il falloit effectivement que les deux comtes fussent bien peu contraints dans leur prison de Vannes, puisque le malheur qu'ils avoient eu d'être arrêtés, en voulant prendre la fuite, n'étoit venu que de l'imprudence grossière de quelques-uns de leurs gens, & qu'avec un peu plus de ménagement, ils se procurèrent dans la suite les moyens de faire plusieurs fois le voyage

d'Anjou. Outre les précautions qu'ils prirent toujours pour cacher leur absence, ils eurent soin qu'on ne pût leur reprocher d'avoir violé leur engagement. Il consistoit à demeurer fidellement sous la garde & la protection du duc de Bretagne. Loin de penser à s'y soustraire, l'un demeuroit toujours à Vannes dans l'absence de l'autre, autant pour être le garant de son retour, que pour déguiser mieux la liberté qu'ils s'accordoient successivement. Ainsi, l'on peut s'imaginer qu'ils n'étoient gardés que lorsqu'ils s'écartoient de leur demeure, & qu'avec un peu d'adresse, il leur étoit d'autant plus aisé de s'échapper alternativement, que le moindre prétexte d'incommodité pouvoit persuader que l'un gardoit son appartement, lorsqu'on voyoit paroître l'autre. Aussi tous les historiens ne donnent-ils point d'autre idée de leur prison.

L'usage qu'ils firent de cette facilité à visiter la reine, rendit bientôt la retraite de cette princesse comme le centre de tous les desseins qui furent formés en faveur de la maison de Lancastre. Ce fut de-là que le comte de Richemont, sensible à l'infortune du comte d'Oxford, qui étoit toujours étroitement resserré au château de Hames, & prévoyant l'utilité qu'il auroit tôt ou tard à tirer de ses services, envoya Lée & Vignoles pour tenter de lui ouvrir les portes

de sa prison. Il y étoit chargé de fers, & dans un état qui justifie bien la haine qu'il porta toute sa vie à Edouard & à tout son sang. Vignoles, pour satisfaire non-seulement l'héritier des Lancastres, mais la reine même, qui ne devoit pas moins de reconnoissance que lui au comte d'Oxford, eut la constance de passer plusieurs mois aux environs de Hames, occupé, sans affectation, à se lier avec le gouverneur du château, & avec tous ses gens. Il obtint aisément dans cette familiarité la permission de voir le comte ; mais n'ayant pu trouver un moment favorable pour lui apprendre le service qu'il cherchoit à lui rendre, il forma sur d'autres circonstances un projet dont le succès lui parut certain. Ayant remarqué que les jours de fêtes, on amenoit le comte & quelques autres prisonniers dans une chambre voisine de la chapelle, pour y entendre la messe, il ne douta point qu'il ne se trouvât quelqu'un parmi eux qui entendît la langue latine. Il gagna le prêtre par une grosse somme, & à la place de l'épitre ou de l'évangile, il lui fit réciter un avis en latin aux prisonniers, de se tenir prêts à seconder les efforts qu'on entreprendroit un certain jour pour leur liberté. On ne les amenoit à la messe qu'après avoir pris soin de leur mettre des entraves aux mains; mais comme si cette précaution eût été suffisante à l'égard de cinq ou

ſix perſonnes, dont la ſoumiſſion paroiſſoit tournée en habitude, on les abandonnoit ſeuls à leur dévotion. Ils ne manquèrent point de s'aider mutuellement de toute leur adreſſe pour ſe défaire de leurs chaînes. Vignoles & Lée, qui avoient fait toutes leurs obſervations, s'étoient chargés de courtes épées & d'armes à feu, qu'ils tenoient cachées ſous leurs manteaux. Ils ſortirent ſucceſſivement de la chapelle pour les diſtribuer aux priſonniers; & l'uſage où l'on étoit de les voir au château, éloignant toutes les défiances, ils eurent toute la liberté qu'ils avoient eſpérée pour gagner la porte de leur chambre. Enfin, par une hardieſſe dont la ſuite eſt beaucoup moins vraiſemblable, ou qui doit faire ſuppoſer du moins que le château de Hames étoit fort mal gardé, ils ſe ſaiſirent du gouverneur & des gardes, ſans avoir fait d'autre emploi de leurs armes que de les menacer, & ils partagèrent tous le bienfait qui n'étoit deſtiné que pour le comte d'Oxford. Ayant été pourſuivis néanmoins avec beaucoup de diligence, le comte ſe ſépara de Vignoles en fuyant, & ne le rejoignit qu'en Anjou.

L'arrivée de ces nouveaux hôtes apportoit toujours à la reine quelque renouvellement de douleur, par les ſouvenirs que leur préſence & leur entretien ſervoient à lui faire rappeler.

Mais renfermant ſa triſteſſe dans le fond de ſon cœur, elle ne leur rendoit pas moins les bons offices qui dépendoient de ſon crédit & de ſes ſoins. Le roi d'Angleterre en fit des plaintes à Louis XI, qui répondit froidement à ſon ambaſſadeur, qu'il ne pouvoit priver la reine du plaiſir de recevoir & d'obliger ſes anciens amis. Cependant elle craignit peu de chagriner le comte de Richemont en traverſant ſes amours. L'affection qu'elle avoit conçue pour Catherine Lée lui faiſoit ſouhaiter pour cette fille un ſort digne de ſon eſprit & de ſa beauté; elle lui repréſenta ſi vivement le tort qu'elle ſe feroit en nourriſſant la paſſion d'un jeune prince qui ne pouvoit lui en donner de preuve honorable pour ſa vertu, qu'elle lui fit prendre une ferme réſolution de ne plus l'écouter. La douleur du comte n'ébranla point ce généreux projet; & lorſqu'il fit éclater ſes plaintes, Marguerite ſe chargea de lui faire conſidérer elle-même que ne pouvant chercher que de l'amuſement dans la ſéduction d'une fille de mérite, c'étoit reſpecter trop peu l'honneur & la vertu, que de faire un ſi précieux ſacrifice à ſes plaiſirs. Il ne ſe rebuta pas néanmoins dans ſes pourſuites, & les voyages qu'il continuoit de faire en Anjou produiſoient toujours quelque marque éclatante de ſes ſentimens. Le comte

de Pembroock, qui ſouhaitoit de lui occuper agréablement l'eſprit & le cœur, pour diſſiper l'ennui de ſa ſituation, favoriſoit ſon penchant par ſon approbation & par ſes ſervices. Il avoit gagné Lée. Le doyen de Tours, frère de Vignoles, s'étoit laiſſé engager auſſi dans les intérêts du prince. Soit que les deux comtes euſſent deſſein de tromper Catherine par quelque impoſture, ſoit qu'ils ſe promiſſent de rompre aiſément un mariage auquel ils ne ſe propoſoient pas d'apporter beaucoup de formalités, ils étoient convenus avec Lée qu'il preſſeroit lui-même ſa fille de recevoir la main du comte, & le doyen étoit diſpoſé à les unir par ſa bénédiction. Des offres ſi ſérieuſes & propoſées par la bouche d'un père, firent une puiſſante impreſſion ſur l'eſprit de Catherine. Le jour fut marqué pour la cérémonie; & quoique le comte de Pembroock ne pût être en Anjou avec le jeune prince, ſon conſentement devoit ſuppléer à ſa préſence. Mais Catherine, arrêtée par un mouvement de reconnoiſſance pour les bontés de la reine, ou peut-être par la crainte de ſon reſſentiment, n'oſa terminer cette ſcène ſans l'en avoir informée. C'étoit rendre tant de préparatifs inutiles. Marguerite lui fit ouvrir les yeux ſur ſon illuſion, & dans le mécontentement qu'elle reſſentit contre Lée
&

& le doyen de Tours, elle les bannit pendant quelque tems de sa présence. Aux plaintes & aux soupirs du comte, elle répondit par une proposition si adroite, qu'en le mettant dans l'impuissance de répliquer, elle se fit de nouvelles armes de son embarras & de son silence pour fortifier la sagesse de Catherine. Voulez-vous prendre le parti, dit-elle à ce prince, de l'épouser ouvertement, c'est-à-dire, à la face de l'Angleterre & de la France, pour qui le mariage d'un homme tel que vous ne doit point être un mystère? Vous verrez finir aussitôt mes oppositions. Le jeune comte, épouvanté de cette offre, & n'osant même en marquer sa pensée dans l'absence du comte de Pembroock, demeura si long-tems à répondre, que Catherine crut sentir elle-même qu'on n'avoit pensé qu'à la tromper.

Des affaires plus importantes interrompirent bientôt cette galante intrigue, & lui firent prendre ensuite un autre cours. Avant que le jeune comte fût retourné à Vannes, un Anglois, dont la reine se remit le nom & le visage, s'étant présenté à elle, & lui ayant demandé une audience particulière, lui remit les lettres de plusieurs seigneurs qui l'avoient député en Anjou pour intéresser cette princesse dans une grande entreprise. Il devoit se rendre

ensuite en Bretagne avec d'autres lettres dont il étoit chargé pour les comtes de Richemont & de Pembroock, qui étoient le principal objet de son voyage. Les deux comtes ne rendant jamais visite à la reine qu'avec beaucoup de mesures, & sous des noms supposés, il ignoroit que le premier fût si près d'elle. Mais on cessa bientôt de lui en faire un mystère, lorsque Marguerite eut appris par ses lettres le sujet de sa commission.

L'une étoit de Morton, évêque d'Ely, ancien conseiller de Henri VI, qui avoit conservé son emploi depuis le rétablissement d'Edouard, mais dont le cœur n'en étoit pas moins fidelle à la maison de Lancastre. Il avoit une partie de sa famille dans le pays de Galles, vers le château de Brecknock, principale terre du duc de Buckingham, ce qui lui donnoit occasion de visiter souvent ce seigneur. Morton étoit célèbre en Angleterre par son esprit & son savoir. Sa naissance étoit si basse qu'il n'avoit pu devoir son élévation qu'à son mérite. Le duc étant porté par son propre goût à le traiter avec la distinction dont ses talens le rendoient digne, l'avoit vu familièrement dans un séjour de quelques mois qu'il avoit fait à Brecknock, & leurs entretiens étant tombés nécessairement sur les intérêts présens de

la nation, l'habile prélat s'étoit insinué si adroitement dans sa confiance, qu'il avoit pénétré le fond de ses sentimens. La cour d'Angleterre avoit peu de seigneurs aussi distingués que le duc par la naissance & les qualités personnelles. Il avoit rendu au roi Edouard des services importans, dont il ne croyoit point que la dignité de grand connétable du royaume fût une assez haute récompense. Hastings & Stanley partageoient une faveur qu'il auroit voulu posséder seul; & pour comble de dégoût, la reine, qui faisoit profession de soutenir la nouvelle noblesse contre l'ancienne, lui avoit fait manquer l'héritage de la maison d'Héreford, auquel il se croyoit des droits incontestables. En s'ouvrant à Morton, il lui confessa non-seulement son aversion pour Edouard, mais encore le regret qu'il ne pouvoit s'empêcher de ressentir d'être entré dans le complot du duc de Glocester pour enlever la couronne à ce prince ou à ses enfans. Ce qu'il regrettoit n'étoit pas le mal qui devoit tomber sur Edouard; mais n'ayant pas plus de raison d'aimer le duc son frère, il s'affligeoit de la nécessité où le réduisoit sa haine, de ne pouvoir se venger de l'un qu'en s'attachant aux intérêts de l'autre. Il avoit promis au duc de se tenir prêt à le seconder, soit qu'il prît le parti de lever le

masque pour attaquer ouvertement le roi, soit qu'attendant sa mort, il regardât comme une entreprise plus aisée de détrôner ses enfans. La santé d'Edouard ne lui promettoit plus une longue vie. Il étoit si sensible à la honte d'avoir été joué par Louis XI, qui venoit de conclure le mariage du dauphin avec Marguerite d'Autriche, qu'il dépérissoit de jour en jour. La princesse sa fille avoit été élevée si ouvertement dans l'espérance d'épouser ce prince, que les anglois la nommoient déjà madame la dauphine; & quand Edouard se souvenoit que c'étoit par cette promesse qu'il s'étoit laissé persuader de ramener son armée de France, sans avoir tiré l'épée, il entroit dans des transports qui avoient fait craindre plus d'une fois pour sa vie. Le poison, si l'on en croit quelques historiens, faisoit aussi son effet par les mains du duc de Glocester, qui en renouveloit de tems en tems la dose. Mais en supposant que la mort du roi satisfît bientôt la haine de Buckingham, ce n'étoit que pour le faire tomber sous une tyrannie qui ne lui étoit pas moins odieuse, & à laquelle il se reprochoit de s'être mis dans la nécessité de contribuer.

Ce fut après s'être assuré de lui par cette confidence, que Morton lui tint un discours dont plusieurs historiens ne parlent que deux

ans après, dans le tems que ce prélat étoit ſous la garde du duc au château de Brecnock. Mais outre que l'époque en eſt fixée par ſa lettre à la reine Marguerite, il n'eſt pas vraiſemblable que s'il n'eût pas déjà eu des liaiſons fort étroites avec le duc, il eût oſé ſe fier à lui dans un tems où il étoit priſonnier d'état ſous ſes ordres : ſans compter que l'ordre naturel de ce fait s'accorde avec la relation de pluſieurs autres écrivains, qui aſſurent que ce fut par amitié pour Morton, & pour le dérober à d'autres périls, que le duc en demanda la garde à Richard III. Ce qui ſe paſſa donc enſuite à Brecknock ne pouvoit être que l'effet de cette première ouverture.

Le prélat ayant laiſſé au duc de Buckingham tout le tems de s'expliquer, le plaignit autant de s'être rendu l'inſtrument des fureurs du duc de Gloceſter, que des mortifications qu'il avoit reçues d'Edouard. Enſuite pour l'amener par de longs détours au point ſur lequel il penſoit à le ſonder, il le fit convenir que non-ſeulement ces deux princes, mais tout ce qui étoit ſorti d'eux & du duc de Clarence, ne promettoit point à l'Angleterre un bonheur que le ciel n'accorde jamais à la race des hommes cruels & ſanguinaires. Les preuves s'en offroient d'elles-mêmes dans un grand nombre d'exem-

ples récens. Ces princes réprouvés de dieu devoient donc être en horreur à tous les gens de bien, ſur-tout lorſqu'ils pouvoient ſe donner un autre maître, qui, avec les mêmes droits du côté de la nature, avoit en partage toutes les qualités qui forment les plus excellens rois. Après une riche énumération de talens & de vertus, le prélat voyant que le duc cherchoit avec embarras à qui pouvoit convenir ce portrait, le nomma lui-même, comme deſcendant d'Edouard III, par une fille de ce prince mariée à Thomas de Woodſtock.

Buckingham parut extrêmement frappé d'une concluſion à laquelle il s'étoit peu attendu. En ſe défendant avec modeſtie des éloges de Morton, il convint que la nature lui donnoit des droits qu'un homme d'un caractère plus ambitieux auroit pu chercher à faire valoir. Cependant, ſans ſe livrer à cette idée, il demanda quelque tems pour réfléchir ſur une ouverture ſi importante. Morton qui ne penſoit qu'à le mettre à l'épreuve, attendit avec inquiétude le fruit de cette délibération. Mais il revint de toutes ſes craintes, lorſque l'ayant revu le lendemain, il l'entendit rejeter froidement pour lui-même, une propoſition qui ne devoit venir qu'après l'excluſion d'un autre prince, dont les droits étoient moins éloignés que les ſiens, &

qui, loin de mériter la haine de la nation, lui paroiſſoit digne au contraire de réunir tous les ſuffrages. Il nomma le comte de Richemont. L'Evêque d'Ely, qui n'avoit déſiré que ce qu'il avoit la joie d'entendre, applaudit beaucoup à ſon déſintéreſſement, & le fortifia dans des ſentimens ſi nobles par toutes les raiſons qu'il put tirer de la juſtice & de l'honneur.

Tous leurs mouvemens & leurs deſſeins s'accordant déſormais en faveur du comte, ils conçurent que malgré l'eſpérance préſente de pouvoir réveiller en peu de tems ſon parti, il étoit beaucoup plus sûr d'attendre la mort d'Edouard; non-ſeulement parce qu'ils n'auroient point à combattre ſa fortune, qui avoit été juſqu'alors ſi ſurprenante qu'il n'avoit pas perdu une ſeule des batailles où il s'étoit trouvé en perſonne, & que c'étoit toujours de l'extrêmité de l'abaiſſement qu'il s'étoit relevé tout d'un coup par de nouveaux miracles; mais encore plus, parce que les entrepriſes du duc de Glocester contre lui, ou contre ſes enfans, ſerviroient comme de degrés au comte pour faciliter les ſiennes. Ils établirent toutes leurs vues ſur ce principe, & leur première réſolution fut de faire paſſer en Anjou un agent ſenſé & fidelle, qui, après avoir communiqué à la reine un projet, dans lequel ils ſuppoſoient qu'elle entre-

roit ardemment, devoit recevoir d'elle des éclairciſſemens ſur la ſituation du jeune prince, & des inſtructions ſur la conduite qu'il falloit tenir avec lui. La lettre de Morton à cette princeſſe, celle du duc de Buckingham & de quelques autres ſeigneurs qui s'étoient déjà aſſociés, n'étoient que pour la diſpoſer à recevoir leur député ſans défiance, & à croire de ſa bouche ce qu'une juſte précaution ne leur avoit pas permis de confier au papier. Ils avoient choiſi pour cette importante commiſſion un gentilhomme gallois nommé *Jeffreys*, qui avoit des biens conſidérables dans ſa province, & qui s'étoit retiré de la cour par haine pour la maiſon qui occupoit le trône.

Marguerite conféra long-tems avec lui ſur les diſpoſitions du duc de Buckingham, qu'elle auroit eu peine à ſe figurer ſincères, ſi elle n'en eût été aſſurée par un garant tel que l'évêque d'Ely. Les grandes qualités que l'hiſtoire attribue au duc étoient mêlées de tant de vices, & la reine connoiſſoit ſi bien le fond de ce caractère, que ſi elle ne voyoit perſonne plus propre à former un parti, & à le pouſſer avec autant de conduite que de courage, elle étoit perſuadée auſſi que le moindre caprice étoit capable de lui faire abandonner tout d'un coup ſon objet, & ſacrifier non-ſeulement les intérêts

du comte, mais les ſiens même, à la ſatisfaction d'une paſſion déréglée. Il ſembloit, dans les objections qu'elle fit à Jeffreys, qu'elle pénétrât clairement l'avenir; car on ſait que le duc, après avoir rendu des ſervices ſignalés au comte de Richemont, ſe priva lui-même du fruit qu'il en devoit recueillir, & faillit de cauſer la ruine de ſon parti, lorſqu'ayant été forcé de ſe cacher chez un de ſes anciens domeſtiques, il employa le peu de momens qu'il y fut, à déshonorer ſa fille; ce qui força ce père déſeſpéré à violer l'hoſpitalité à ſon tour, en le livrant au roi Richard, qui lui fit trancher la tête. Cet événement étoit encore éloigné, & regarde un tems qui n'appartient point à cette hiſtoire. Mais la reine, en ſe réjouiſſant pour l'intérêt du comte, de lui voir naître un ſi bon défenſeur, ſouhaita, par une de ces craintes qui accompagnent toujours la prudence, que le zèle du duc ne devînt point auſſi funeſte à l'héritier des Lancaſtres, qu'il lui pouvoit être utile.

Cependant, après avoir entendu de Jeffreys tout ce qui avoit rapport à ſa commiſſion, & lui avoir témoigné que ſans vouloir tirer aucun fruit de l'entrepriſe du duc, elle n'en étoit pas moins diſpoſée à la ſeconder de tout ſon pouvoir; elle fit appeler le comte de Richemont

à qui l'agent rendit les mêmes respects que s'il l'eût déjà vu sur le trône. Avec les lettres des seigneurs, il lui en remit une de la comtesse de Richemont sa mère. Quoique remariée au Lord Stanley, qui tenoit un des premiers rangs dans la faveur d'Edouard, on n'avoit pas fait difficulté de lui communiquer ce qu'on méditoit en faveur du jeune comte. Elle y étoit entrée avec toute l'ardeur d'une mère, qui voit sa grandeur attachée à celle de son fils; & toute son inquiétude étant que par un excès d'ambition & de courage, il ne se livrât témérairement à de si hautes espérances, elle lui recommandoit de ne rien entreprendre sans la participation & le conseil de la reine.

Il entra si volontiers dans les intentions de la comtesse, que renonçant à se conduire par ses propres lumières, il prit le parti de retourner sur le champ à Vannes, & de renvoyer à sa place le comte de Pembroock, pour délibérer sur ses affaires avec la reine & le comte d'Oxford. Vignoles & Jeffreys furent admis à cet important conseil. On agita d'abord si l'honneur permettoit au comte de Richemont & à son oncle, après les engagemens formels qu'ils avoient pris avec le duc de Bretagne, de rompre leurs chaînes, & de quitter ses états sans son consentement. Buckingham exhortoit le comte par

la bouche de Jeffreys, à se ménager la protection de la France. Quelle apparence, dans la situation où il étoit, de faire connoître à Louis XI s'il méritoit son estime & son amitié ; & le premier moyen pour former quelque entreprise digne de lui, n'étoit-il pas la liberté ? Le droit naturel dans cette occasion paroissoit plus fort que tous les sermens ; sans compter que dans la supposition des justes droits qui l'appeloient à la succession de la couronne, il devoit se regarder, à l'égard du duc de Bretagne, comme un prince indépendant, qui n'avoit pu être arrêté sans injustice. Ces raisons suffisoient peut-être pour lever tous les scrupules d'honneur. Mais la reine en fit naître deux qui donnèrent une autre face aux délibérations. Premièrement, une fuite telle qu'on la proposoit ne pouvoit manquer d'alarmer le roi d'Angleterre, & c'étoit lui donner occasion de faire des recherches qui les exposoient à voir leur desseins s'éventer en naissant. D'un autre côté, l'on ne pouvoit abandonner si brusquement la Bretagne, sans se faire un ennemi du duc, & par conséquent sans renoncer à toute l'utilité qu'on pouvoit espérer du long séjour que les deux comtes avoient fait dans ses états. Deux objections si fortes parurent sans réplique ; mais elles ne servoient qu'à rendre le mal plus sen-

ſible, ſi c'en étoit un de demeurer plus long-tems à Vannes, hors d'état de ſe montrer & d'agir. La Reine, qui penchoit ouvertement à juger ce dernier parti néceſſaire, ne fût-ce que pour endormir Edouard dans la ſécurité où il ſe croyoit bien établi depuis pluſieurs années, ouvrit en même-tems une autre propoſition, qui parut d'abord auſſi révoltante, qu'elle la fit reconnoître ſage & avantageuſe lorſqu'elle l'eut rendue non-ſeulement plauſible, mais preſque infaillible, par les lumières ſupérieures de ſa prudence. Elle propoſa de faire part au duc de toute l'entrepriſe, & de le mettre par cette confiance dans la diſpoſition de la favoriſer. Quels avantages tiroit-il de ſes engagemens avec Edouard qui ne puſſent lui être offerts par un prince qui aſpiroit à monter ſur le même trône? C'étoit avec la nation, plutôt qu'avec le roi qu'il devoit chercher à bien vivre; & peu lui importoit par qui cet état ſeroit gouverné lorſqu'il ſeroit ſûr d'en tirer la même utilité pour le ſien. Mais la pénétration de la reine alloit beaucoup plus loin. Elle ſe rappela que le duc de Bretagne avoit des prétentions ſur le comté de Richemont, qui avoit été poſſédé autrefois par ſes ancêtres. La ſeule eſpérance d'y rentrer lui parut une amorce à laquelle il ne réſiſteroit pas. Elle ſoutint qu'il

ne falloit pas faire difficulté de s'engager à cette reſtitution, & dans l'opinion qu'elle conçut de ſon propre avis, elle oſa garantir que le duc iroit juſqu'à fournir au jeune comte de l'argent, des troupes & des vaiſſeaux.

La force de ſes raiſons ayant entraîné tout le conſeil, elle jugea encore, que les deux comtes ne devoient point paroître dans cette négociation avant que le duc ſe fût déclaré, & que Vignoles, qu'elle crut propre à preſſentir ſes diſpoſitions, n'eût découvert en lui tout le penchant qu'elle lui prévoyoit à profiter du trouble de ſes voiſins pour ſe fortifier ou pour s'agrandir. Elle voulut auſſi que ce fût en ſon nom que Vignoles fît toutes ces ouvertures au duc, & qu'il parût que ſes motifs n'étoient qu'un reſte d'intérêt qu'elle prenoit encore à la maiſon de Lancaſtre, & qui étoit entretenu par les liaiſons qu'elle conſervoit toujours en Angleterre. Cette manière de rendre ſervice au comte de Richemont & de répondre à la confiance de ſa mère, ſatisfaiſoit la généroſité de Marguerite, ſans la jeter dans des agitations trop tumultueuſes qui ne pouvoient convenir déſormais à ſon caractère ni à ſa ſituation. Et ſi l'on en croit un de ſes hiſtoriens, ceux qui auroient pénétré le fond de ſon cœur, auroient admiré qu'avec la triſteſſe profonde où elle

étoit continuellement plongée, elle fût capable encore d'être fenfible à l'amitié.

Ses confeils eurent tout le fuccès qu'elle s'étoit promis de l'habileté de Vignoles. Le duc de Bretagne s'engagea prefque fans délibérer à foutenir l'entreprife du comte ; & la facilité qu'il eut à fe lier par les plus fortes promeffes, fembla marquer, que fur quelque nouveau mécontentement qu'il avoit reçu d'Edouard, il ne refpiroit que l'occafion de fe venger. Il regretta même que l'exécution fût remife à des tems incertains; & lorfqu'en s'ouvrant davantage on lui eut appris que ce qu'il regardoit encore comme un fimple projet de la reine, étoit déjà réfolu de la part du comte de Richemont & de tous fes partifans, il fe plaignit de la contrainte qui devoit lui faire diffimuler pendant quelque tems la fatisfaction qu'il en reffentoit. Les fuites de cette fameufe négociation, qui après de longues & dangereufes viciffitudes, aboutit enfin à placer le comte de Richemont fur le trône, font étrangères au deffein de cet ouvrage; mais les hiftoriens qui en attribuent la gloire au comte de Pembroock; ont ignoré qu'ils la déroboient à la reine.

Pendant que Vignoles s'employoit fi heureufement à la cour du duc, & que le comte de Richemont attendoit à Vannes le fuccès de fa

commiſſion, Jeffreys s'étoit fait une occupation plus douce auprès de Catherine Lée, dont il avoit diſtingué tout d'un coup le mérite & les charmes. Il avoit conçu pour elle une vive tendreſſe, & la reine l'avoit vue naître avec plaiſir. C'étoit une occaſion d'établir avantageuſement une fille qui lui étoit chère. Elle n'attendit point que Jeffreys lui eût expliqué ſes ſentimens, pour lui propoſer un mariage qu'elle vouloit rendre avantageux pour lui-même par les bienfaits qu'elle deſtinoit à Catherine, & qui devoit ſervir d'ailleurs à guérir le jeune Lancaſtre des reſtes d'une folle paſſion. Jeffreys reçut les offres de la reine avec des tranſports de reconnoiſſance. Catherine parut les accepter avec ſoumiſſion. Lée ſeul, qui croyoit perdre par ce changement la haute fortune dont le comte de Richemont l'avoit flatté, s'affligea intérieurement du bonheur de ſa fille, & ſe crut intéreſſé, pour ſauver quelque choſe de ſes eſpérances, à donner avis au jeune comte des deſſeins de la reine.

Il en falloit bien moins pour déſeſpérer un amant. Le comte oubliant toutes les précautions qu'il avoit gardées juſqu'alors, quitta Vannes avant que ſon oncle y fût retourné, & s'obſerva ſi peu dans les circonſtances de ſon départ, que l'ambaſſadeur d'Angleterre,

averti de sa fuite, en fit aussi-tôt ses plaintes au duc, & le mit dans un extrême embarras pour lui répondre. Cependant, après s'être excusé à ce ministre d'un mal auquel il n'avoit pas dépendu de lui de s'opposer, il dépêcha secrètement à la reine pour se plaindre de l'imprudence du comte, & lui demander l'explication d'une démarche si opposée à toutes leurs conventions. Le jeune prince étoit déjà au château de Reculée, où ses reproches & ses agitations étoient aussi incommodes à Marguerite qu'à la fille de Lée. Cette princesse, feignant d'ignorer elle-même ce qui l'avoit fait partir si brusquement de Vannes, le fit appeler en présence du député, & le priant de répondre lui-même à la demande du duc, elle espéra que son embarras & la honte de cette aventure deviendroient pour lui une leçon de modération & de prudence. Mais loin de se déconcerter, le comte, emporté par la chaleur de la jeunesse & de l'amour, répondit agréablement au député, qu'il étoit amoureux, & que si le duc croyoit avoir quelque reproche à lui faire, il en pouvoit lever aisément la cause, en rendant plus sensible pour lui une personne sur laquelle il devoit avoir quelque autorité. Cette réponse produisit un effet des plus bizarres. Le député, à qui le duc n'avoit pu confier ses ordres

ordres sans faire quelque fond sur sa fidélité, marqua de l'empressement à la reine pour se trouver seul avec elle, & reprenant le discours du comte de la manière qu'il l'avoit conçu, il offrit à cette princesse de pressentir l'esprit de son maître sur l'inclination du jeune prince, c'est-à-dire, de lui proposer son mariage avec Anne de Bretagne sa fille, qui étoit digne du premier trône du monde, & que le duc, dans les dispositions où il étoit pour le comte, accorderoit peut-être volontiers à l'héritier de l'Angleterre.

La reine comprit aisément son erreur ; mais n'en trouvant pas cette ouverture moins avantageuse pour le comte de Richemont, & jugeant même par l'envie qu'elle voyoit au député de se rendre nécessaire, qu'elle pouvoit lui abandonner la conduite d'un projet dont il étoit comme l'inventeur, elle évita dans sa réponse tout ce qui auroit été capable de le détromper. Il retourna vers son maître, dans la prévention que le jeune prince étoit amoureux de la princesse de Bretagne, & qu'il n'étoit parti de Vannes que pour consulter la reine sur les moyens de faire approuver sa tendresse au duc. D'un autre côté, Marguerite qui s'étoit assez expliquée avec le député pour augmenter son zèle, & pour se promettre quelque chose

de cette négociation imprévue, en tira deux avantages, qu'elle étendit encore par les soins de sa prudence : l'un, de faire consentir plus facilement le comte au mariage de Catherine Lée, en lui inspirant des idées plus dignes de sa naissance & de ses prétentions : l'autre, d'engager plus que jamais le duc de Bretagne dans les intérêts du comte, par l'opinion qu'il prit des sentimens de ce jeune prince pour sa fille & pour lui.

Cependant, elle eut encore à vaincre bien des résistances & des plaintes, pour accoutumer le comte à voir tranquillement le bonheur de Jeffreys. S'étant fait une étude de le rendre maître de lui-même, elle reconnut, dit l'historien, qu'un cœur est plus difficile à gouverner qu'un état; & vers la fin de ses jours, elle fit l'essai d'une prudence qui surpasse peut-être toutes les ruses de la politique. Ce fut le dernier service qu'elle rendit à l'Angleterre. En inspirant à ce prince la force de surmonter une folle passion, elle le remplit de ces grands principes qui le rendirent pendant toute sa vie chaste & tempérant; qualités qui, jointes à celles qu'il avoit reçues de la nature, en firent un des plus grands rois qui aient porté la couronne d'Angleterre. Catherine Lée se ressentit plus avantageusement de son estime, qu'elle

n'auroit jamais fait de ſon amour. Outre les préſens dont il prit plaiſir à la combler, il s'engagea, ſi le ciel ſecondoit ſes eſpérances, à rendre un jour ſon ſort digne d'envie; & l'on voit dans l'hiſtoire de ſon règne, qu'il ne perdit pas le ſouvenir de cette promeſſe. Marguerite, qui avoit pris une vive affection pour cette belle fille, & qui n'avoit point d'héritiers aſſez proches ni aſſez avides pour s'oppoſer à ſes bienfaits, lui donna la meilleure partie des reſtes de ſa fortune, ſans autre condition que de vivre auprès d'elle juſqu'à ſa mort.

Cette loi étoit une nouvelle faveur, mais Catherine n'en devoit pas jouir long-tems. Le mal qui avoit conſumé inſenſiblement la reine, touchoit au comble, & des parties intérieures où il avoit étendu depuis long-tems ſes ravages, il ſe communiqua viſiblement au-dehors. Son ſang corrompu par tant de noires agitations devint comme un poiſon, qui infecta toutes les parties qu'il devoit nourrir. Sa peau ſe deſſécha juſqu'à s'en aller en pouſſière. Son eſtomac ſe rétrécit, & ſes yeux auſſi creux que s'ils euſſent été enfoncés avec violence, perdirent tout le feu qui avoit ſervi ſi long-tems d'interprète aux grands ſentimens de ſon ame. Il lui en reſta néanmoins toute la tendreſſe & toute la bonté juſqu'à ſon dernier ſoupir. Elle employa

ſa dernière heure à diſtribuer le peu de bien qui lui reſtoit, entre ſes domeſtiques; & ſa mort arriva le 25 d'août 1482, au château de Dampierre, qui appartenoit à Vignoles, où l'on ne dit point par quel motif elle s'étoit fait conduire.

L'hiſtoire ne nous apprend point d'autres circonſtances de ſa mort, & *Baudier* (1) même, ſi fécond d'ailleurs en harangues & en réflexions, s'eſt abſtenu, comme par reſpect, de mêler ici les ornemens de ſon imagination au ſimple récit de la vérité. Il aſſure ſeulement, comme pluſieurs autres écrivains, que la reine mourut de douleur; c'eſt-à-dire, qu'ayant langui dans une continuelle triſteſſe, elle ſuccomba enfin à des impreſſions que le tems n'eut pas le pouvoir d'effacer: car douze ans qui s'étoient paſſés depuis la mort de Henri VI & du prince de Galles, ne permettent point de regarder la ſienne comme un de ces accès violens qui épuiſent tout d'un coup les forces de la nature.

On trouve dans quelques écrivains, que le roi Edouard fut ſoupçonné de lui avoir fait donner du poiſon. Un autre en accuſe le duc

(1) Il a écrit une vie de Marguerite d'Anjou, d'où j'ai tiré pluſieurs choſes. Mais il n'a pas connu les écrivains anglois.

de Glocester. Ils ne pouvoient ignorer ses liaisons avec l'héritier de la maison de Lancastre, & tous deux avoient un intérêt presque égal à ravir à ce prince un conseil & un appui si redoutable. Mais la vraisemblance ne réussit point sans preuves à se transformer en vérité. Je me figure même que j'ai découvert la source de cette fausse imputation, dans une erreur qui m'a paru sensible. Ceux qui chargent Edouard ou le duc de Glocester d'avoir contribué à la mort de la reine, ajoutent qu'ils employèrent pour cet attentat un médecin nommé *Bray*, qui, feignant d'être passé en France pour s'instruire en voyageant, s'arrêta quelque tems en Anjou. Mais on trouve d'un autre côté, qu'après la mort d'Edouard, & lorsque le duc de Glocester se fut élevé sur le trône par le meurtre de ses neveux, la comtesse de Richemont, d'intelligence avec le duc de Buckingham pour rappeler de Bretagne le jeune Lancastre & pour le marier avec la princesse Elisabeth, fille aînée d'Edouard, se servit de Bray, son médecin, dans les communications qu'elle eut avec la reine, mère de cette princesse. Un usurpateur soupçonneux pouvant s'irriter du moindre ombrage, la comtesse & le duc firent choix d'un ministre dont ils connoissoient également la fidélité & les lumières. Pourquoi multiplier

ici les médecins du même nom, & leur attribuer des commiſſions ſi différentes ? Il me ſemble fort naturel que la comteſſe de Richemont, impatiente peut-être du retardement de Jeffreys, eût envoyé Bray en Bretagne & en Anjou, pour ſe délivrer des inquiétudes qu'elle en pouvoit reſſentir. Ainſi, loin d'avoir ſervi d'inſtrument aux fureurs d'Edouard & de ſon frère, il n'auroit paru chez la reine qu'à titre d'ami, & pour contribuer à ſa ſanté plutôt qu'à ſa mort.

La perte d'une reine ſi reſpectable par ſes grandes qualités, & ſi digne de compaſſion par ſes infortunes, ne fut pleurée ſincèrement que de ſes domeſtiques, & peut-être du jeune comte de Richemont, qui ſentit bientôt ce qu'il avoit à regretter dans ſon amitié & dans ſes conſeils. Edouard commença de ce jour à ſe croire bien affermi ſur ſon trône, quoiqu'il lui reſtât fort peu de tems pour en jouir. Il affecta néanmoins de donner des éloges à la mémoire de ſon ennemie, & déclarant que toute ſa haine étoit enſévelie avec elle, il donna une marque publique de cette réconciliation, en faiſant tranſporter le corps du roi Henri VI de Chelſea dans l'égliſe de Weſtminſter, où il lui fit élever un fort beau monument. Son deſſein étoit d'y rejoindre les deux époux, & l'ordre fut envoyé

à ſon ambaſſadeur en France de demander le corps de Marguerite à Louis XI; mais l'exécution en fut interrompue par la nouvelle de ſa mort. Louis s'imagina auſſi-tôt qu'il ne reſtoit perſonne en Angleterre qui déſirât fort impatiemment ce tranſport. Il parut fort indifférent lui-même aux dernières circonſtances de la mort de la reine, comme il avoit été peu ſenſible aux embarras où elle s'étoit quelquefois trouvée pendant ſa vie. Le goût de ce prince n'étoit pas pour le mérite héroïque. Dans le beſoin continuel où il étoit d'argent pour les dépenſes de la guerre, il regardoit ſa penſion comme un fardeau. D'ailleurs, une mort qui mettoit le dernier ſceau à la donation du roi René, ne pouvoit lui cauſer des regrets bien ſincères. Auſſi avoit-il négligé Marguerite, juſqu'à la laiſſer quelquefois dans la néceſſité de recourir pour vivre à la généroſité de Vignoles. Elle étoit en Anjou ſans aucune ombre de majeſté royale. Quelques anglois, qui s'étoient attachés à elle, compoſoient toute ſa cour, & lui faiſoient payer cher ce reſte de grandeur, par la difficulté qu'elle avoit à l'entretenir. Cependant, au milieu de ſes beſoins, elle avoit ſu trouver dans ſon économie, de quoi fournir à ceux du comte de Richemont, ou de quoi ſuppléer du moins aux médiocres ſecours qu'il

recevoit de la comteſſe ſa mère. Elle ſe retranchoit encore tout ce qu'elle pouvoit dérober à la bienſéance de ſon rang, pour ſuivre l'uſage d'un ſiècle où la piété conſiſtoit particulièrement dans les libéralités qu'on faiſoit aux égliſes & aux monaſtères. Son caractère néanmoins étoit ſi peu tourné à la ſuperſtition, que dans tout le cours de ſon règne, on ne remarque point qu'elle ait affecté une ſeule de ces pratiques éclatantes, dont les ſouverains de ſon ſiècle ne ſe diſpenſoient pas plus que leurs ſujets, telles que les vœux, les pélerinages, l'empreſſement outré pour les reliques & pour les indulgences; ni que l'exemple même d'Edouard, qui avoit quelquefois recours à cet artifice pour en impoſer au peuple, l'ait jamais engagée à ſe ſervir contre lui des mêmes armes. Si elle fit quelques établiſſemens en faveur de la religion, ce fut dans des vues dignes de ſon objet; & la vanité qui porte ordinairement les princes à ces faſtueuſes fondations, eut ſi peu de part aux ſiennes, qu'elle négligea même de s'en attribuer la gloire. Ainſi le collège d'*Eaton*, qu'elle fonda près de Windſor, paſſa dès ſon origine pour l'ouvrage du roi ſon mari.

Quelques traits répandus dans divers écrivains, n'ajouteront rien à l'idée qu'on a dû prendre de ſa fermeté & de ſon courage. Ce-

pendant, quoique la difficulté de les rapporter à quelque tems fixe de ſa vie me les ait fait omettre dans le cours de ma narration, je ne veux rien dérober à ſa gloire. On raconte que dans la haine qu'elle porta long-tems au comte de Warwick, ne l'ayant jamais aſſez connu pour l'eſtimer particulièrement, & ſa prévention lui faiſant trouver beaucoup de peine à ſe perſuader ce qu'elle entendoit publier de ſon mérite, elle réſolut de ſe procurer une occaſion de le mettre tout à la fois à pluſieurs fortes d'épreuves. On ne dit point ſi c'étoit pendant la guerre, ou dans un intervalle de paix. Ayant confié ſon deſſein à quatre des plus braves ſeigneurs de ſa cour, elle fit dire au comte que cinq cavaliers, qui avoient des difficultés à terminer avec lui, ſouhaitoient de le voir dans un lieu qu'elle lui marquoit, & que pour ne lui donner aucune défiance de leur bonne foi, ils lui laiſſoient la liberté de ſe faire accompagner de quatre amis. Elle ne douta point que le comte, dont toute la paſſion étoit pour les aventures extraordinaires, ne fût empreſſé de ſe trouver au rendez-vous. Mais elle y étoit la première, armée de toutes pièces, elle & ſes quatre confidens. Elle pouſſa au comte, la viſière baiſſée, & le prenant ſeul à l'écart, elle lui déclara ſon ſexe, avec toutes les flat-

teries qui pouvoient lui perfuader que c'étoit un emportement d'amour qui lui avoit fait prendre une voie fi étrange pour fe procurer fon entretien. Après avoir éprouvé fon efprit par ce badinage, elle parut attendre quelque chofe de plus de fa galanterie, & cédant à la propofition qu'il lui fit de s'approcher d'un bois voifin, elle le conduifit au lieu où elle avoit pofté dix hommes à pied, qui avoient reçu fes ordres. A peine fut-il entré dans le bois, qu'il fe trouva enveloppé de ces dix hommes, mais de manière néanmoins qu'étant à cheval, il auroit pu facilement s'échapper par la fuite. La reine ayant pouffé fon cheval auffi-tôt, fe mit derrière fes gens, qu'elle conjura d'une voix haute, de la venger d'un téméraire. Elle jouit pendant quelques momens du plaifir de voir le comte incertain; mais foit que cette comédie fût foutenue avec trop peu de vraifemblance, foit qu'il eût effectivement affez de réfolution pour méprifer le péril, il parut fi difpofé à ne pas s'effrayer du nombre, que la reine arrêta fes gens; & fans ceffer de fe tenir le vifage couvert : « Allez, comte, » lui dit-elle, vous êtes galant, vous êtes » brave; mais vous manquez de prudence ».

La même fuperftition qui entraînoit les petits & les grands dans une infinité de pratiques

auſſi oppoſées à la raiſon qu'à la véritable piété, avoit donné beaucoup de crédit dans ce ſiècle aux apparitions des morts & aux ſortilèges. Il y a quelque lieu de douter ſi ceux qui exerçoient alors la magie étoient perſuadés eux-mêmes de la vérité de leurs opérations; ou ſi quelque ſupériorité d'eſprit & de lumières les mettant en état d'abuſer de la crédulité du public, ils ne cherchoient qu'à le tromper par des impoſtures. Mais la crainte du mal qu'on les croyoit capables de cauſer, ou l'eſpérance des ſervices qu'ils pouvoient rendre, en faiſoient des perſonnages ſi importans, qu'ils ſe trouvoient mêlés dans les plus grandes affaires. On a vu, dans cette hiſtoire, à quoi cette manie expoſa la femme d'un prince du ſang, oncle du roi, & ſon premier miniſtre. Le procès du duc de Clarence m'auroit fourni d'étranges détails ſi je les avois cru dignes de tenir quelque rang dans une narration noble & ſérieuſe; & le moindre penchant pour ces frivoles obſervations ne m'auroit pas permis d'oublier le duc de Glôceſter, frère d'Edouard, qui après s'être lui-même exercé toute ſa vie dans les plus noires pratiques, accuſa la reine Eliſabeth, madame Shore & le lord Haſtings, d'avoir employé le pouvoir de l'enfer pour lui deſſécher le bras. Il n'eſt pas ſurprenant que dans cette

contagion générale de l'imagination, la reine Marguerite ait eu quelque part à la même foibleſſe; mais ce ne fut jamais pour ſervir ſa haine, ni pour en attendre ces horribles effets qui marquoient autant de malignité dans ceux qui oſoient les eſpérer, que dans l'enfer même à qui ils vouloient en avoir l'obligation. On rapporte ſeulement qu'au milieu de l'inquiétude où la jetoit continuellement la mauvaiſe ſanté de ſon mari, elle eut recours à un moine nommé *Shaw*, qui paſſoit pour être extrêmement verſé dans ces infernales connoiſſances, & que lui ayant vu faire diverſes opérations par leſquelles il prétendoit pénétrer le ſort du roi, elle fut ſi ſatisfaite de ſes réponſes, qu'elle lui demanda les mêmes éclairciſſemens ſur la deſtinée de ſon fils. Mais autant qu'il l'avoit flattée ſur le compte de ſon mari, autant parut-il affecter de lui inſpirer d'alarmes pour le prince de Galles, dont il lui repréſenta la vie comme un tiſſu perpétuel d'affreux malheurs. La reine, qui s'étoit livrée volontiers à ce qu'elle avoit trouvé conforme à ſes déſirs, marqua moins de crédulité pour ce qui révoltoit ſi cruellement ſa tendreſſe; elle ne s'en tint point à l'autorité de ſon oracle, & voulant ſavoir quelle liaiſon il y avoit entre le ſort de ſon fils & les moyens par leſquels on prétendoit le connoître, ou

ſur quel fondement on s'attribuoit des lumières ſi extraordinaires, ſes queſtions mirent le moine dans un ſi grand embarras, qu'elle n'eut point de peine à démêler l'impoſture. Sans le faire punir, elle le renvoya avec aſſez de mépris pour lui ôter la penſée que ſes prédictions euſſent fait la moindre impreſſion ſur elle; & dans la ſuite elle affecta de ne pas marquer plus d'eſtime pour ceux qui exerçoient le même art. Quelques-uns prétendent néanmoins qu'il entroit plus de politique que de véritable perſuaſion dans cette conduite, & donnent pour preuve de l'impreſſion qui lui demeura de ſon aventure, la timidité qu'elle marqua dans toutes les occaſions où la vie du prince lui parut menacée de quelque danger. Mais, au milieu de tant de révolutions, & ſans ceſſe à la veille de quelque nouvelle diſgrace, la tendreſſe d'une mère pouvoit-elle être un moment ſans alarmes?

On ignore dans quel lieu le corps du prince de Galles fut tranſporté après la bataille de Teukesburi. Un hiſtorien aſſure qu'il fut enterré dans une abbaye voiſine, mais ſans la nommer. Cependant il eſt certain, par divers témoignages, que pendant près de ſept ans que la reine paſſa en France juſqu'à ſa mort, elle envoya chaque année un de ſes gens en

Angleterre, pour rendre à ce prince & à son mari les devoirs de sa tendresse & de sa piété sur leur tombeau. On s'étonna qu'Edouard, en déposant les cendres de Henri dans l'église de Westminster, parût oublier celles du prince son fils; & l'on ne put s'en imaginer d'autre raison que l'espérance qu'il avoit de justifier le barbare traitement qu'il avoit fait à ce prince, en affectant de ne le pas reconnoître pour le fils de Henri. J'ai fait remarquer que le duc d'Yorck, père d'Edouard, & tous les partisans de sa maison, avoient accusé hautement la reine de l'avoir eu du premier duc de Sommerset. Mais si ce fut le motif d'Edouard pour lui refuser la sépulture entre les princes de la maison royale des Plantagenet, il faut admirer la justice du ciel, qui permit que sa naissance lui fut contestée à lui-même par ses propres frères, & que le duc de Glocester abusât ensuite de ce prétexte pour arracher barbarement la vie & la couronne à ses deux fils. Entre les articles qui avoient fait condamner le duc de Clarence au supplice, on lui avoit reproché « d'avoir » avancé que le roi n'étoit pas fils du duc » d'Yorck, mais d'un autre homme que la » duchesse leur mère avoit reçu dans son lit ». La mort d'Edouard ayant suivi de fort près celle de Marguerite, le duc de Glocester ne

trouva point de moyen plus sûr pour ufurper la couronne, que de renouveler cette accufation, & de charger ouvertement fa mère du crime d'adultère.

Ainfi la vengeance de Marguerite, dont la providence s'étoit réfervé le foin, commença bientôt après fa mort, pour continuer jufqu'à l'extirpation entière de tous fes ennemis & de fes perfécuteurs. Le duc de Glocefter en fut d'abord l'inftrument, & la commença par des coups terribles. Le roi fon frère étant mort, foit du poifon qu'il lui avoit fait prendre, foit comme d'autres hiftoriens l'ont rapporté, d'une débauche de table qui épuifa fubitement fes forces, il ne tarda point à fe défaire de tout ce qu'il lui connoiffoit de ferviteurs fidèles, & par conféquent d'ennemis de la maifon de Lancaftre & de la reine. Quoique ce détail n'appartienne point néceffairement à cette hiftoire, il peut s'y lier fans violence par le rapport que plufieurs de ces malheureufes victimes ont eu aux principales difgrâces de la reine. On s'intéreffe, dans une vie particulière, à tous les perfonnages qu'on a vu fur la fcène; & quelque forte d'impreffion qu'ils aient fait naître, la curiofité n'eft pas fatisfaite s'il manque quelque chofe à la connoiffance de leur fort.

Le lord Haftings, par exemple, l'un des

principaux foutiens d'Edouard, le miniftre auffi bien que le confeiller de fes plus fanglantes entreprifes, &, ce qui doit redoubler l'intérêt, l'un des meurtriers du prince de Galles, femble être ici comptable, fi l'on me permet cette expreffion, des dernières circonftances de fa fortune & de fa vie. Le fervice qu'il avoit rendu à la reine, & les liaifons de tendreffe qu'il avoit avec madame Shore, n'empêchèrent point qu'il ne demeurât conftamment fidèle à Edouard. Il jura la même fidélité aux enfans de ce prince, dont l'aîné fut reconnu d'abord pour l'héritier de la couronne, fous le nom d'Edouard V. Loin de fe défier des vues du duc de Glocefter, Haftings s'unit à lui pour éloigner des affaires la reine veuve d'Edouard qu'il haïffoit ; & n'ayant pas peu contribué à faire déclarer le duc régent & protecteur du royaume, il fembloit fe borner déformais à la poffeffion de madame Shore, qu'il entretint ouvertement après la mort du roi. Cependant le duc, à qui il tardoit de fe voir fur le trône, & qui fentoit de quelle néceffité il étoit pour lui, ou de s'attacher un homme fi redoutable, ou de le perdre, le fit preffentir fur fon deffein par un de fes meilleurs amis. L'ayant trouvé inébranlable dans fon projet, il ne penfa plus qu'à s'en délivrer. Je ne ferai que traduire le

le récit de cette exécution, qui eſt intéreſſante dans toutes ſes circonſtances.

Le duc fit aſſembler le conſeil à la tour, ſous prétexte de régler la cérémonie du couronnement du roi. Il s'y rendit à neuf heures du matin, avec une contenance gaie, & careſſant tout le monde d'un air auſſi libre que s'il n'eût pas été troublé par le moindre embarras. Il ſortit après y avoir demeuré quelques momens, & il pria les ſeigneurs du conſeil de continuer leurs délibérations en ſon abſence. Environ une heure après, il revint avec un viſage tout différent, fronçant le ſourcil, ſe mordant les lèvres, & donnant mille marques d'une violente agitation. Il demeura quelque tems ſans parler, & rompant enfin le ſilence: milords, dit-il à l'aſſemblée, comment croiriez-vous devoir traiter des gens qui auroient conſpiré contre ma vie? On fut quelque tems ſans répondre, comme ſi la crainte eût glacé tous les aſſiſtans; mais le lord Haſtings prenant la parole, dit que ceux qui s'étoient rendus coupables d'un ſi grand crime méritoient, quels qu'ils fuſſent, d'être punis comme des traîtres. C'eſt, reprit le duc, *ma ſorcière* de belle-ſœur avec ſes complices. Cette déclaration fut comme un coup de foudre pour quelques membres du conſeil, qui avoient toujours

été attachés à la reine, & qui craignoient d'être enveloppés dans la haine du duc; mais Hastings qui étoit connu pour l'ennemi particulier de cette princesse, ne pouvoit être soupçonné d'avoir la moindre communication avec elle. Le protecteur retroussa la manche de son habit, & faisant voir au conseil son bras gauche qui étoit entièrement desséché : « voyez, s'écria-» t-il avec une extrême émotion, ce que » cette sorcière & la malheureuse Shore ont » fait par leurs sortilèges; elles m'ont rendu le » bras tel que vous le voyez, & si leur infame » complot n'eût point été découvert par la pro-» tection du ciel, elles auroient bientôt réduit » tout mon corps au même état ». Toute l'assemblée, qui n'ignoroit pas que le bras du duc étoit desséché depuis long-temps, demeura dans une extrême surprise. On savoit d'ailleurs que la reine avoit beaucoup d'aversion pour madame Shore; & quand elle auroit pu former l'entreprise dont on l'accusoit, il n'étoit pas vraisemblable qu'elle eût choisi cette confidente. Hastings, vivement ému pour l'intérêt de sa maîtresse, répondit avec quelques marques de doute, que si elle avoit été capable d'une action si noire, elle méritoit sans doute une sévère punition. « Quoi! reprit le protecteur » avec un nouvel emportement, vous me répon-

» dez par des *si*, comme si j'avois moi-même in-
» venté cette accusation? Je soutiens qu'elles ont
» conspiré ma mort, & que vous êtes vous-
» même leur complice ». En finissant ce terrible discours, il frappa deux fois du poingt sur la table, & sur le champ on vit entrer dans la salle une troupe de gens armés. Alors le duc s'adressant au lord Hastings, lui dit : « je t'arrête pour
» crime de haute trahison. Qui, moi, milord?
» répondit Hastings ». Oui, toi, traître, répliqua le protecteur; & faisant signe à ses gens de se saisir de lui, à peine lui donna-t-il le tems de se confesser au premier prêtre qui se rencontra. Il n'accorda pas un plus long intervalle pour lui dresser un échafaud. L'ayant fait mettre sur une poutre qui se trouva dans la place de la tour, il ordonna qu'on lui abatît la tête en sa présence.

Hastings étoit le chef d'une des meilleures maisons d'Angleterre ; il étoit brave, prudent, fidelle : mais il avoit dans le fond du caractère une férocité qui le rendoit terrible à ses amis même, & qui ne l'auroit pas fait choisir à un homme vertueux pour le défenseur d'une bonne cause.

Le comte de Rivers, frère de la reine Elisabeth, & le lord Gray, l'un des enfans de son premier mariage, furent décapités sous divers

prétextes. Cette princeffe à qui l'hiftoire ne reproche point d'autre crime que le fruit qu'elle avoit tiré des violences de fon parti, fe reffentit auffi de la vengeance du ciel, non-feulement par la douleur qu'elle eut de voir arracher de fes bras les deux princes fes fils, & d'apprendre bientôt qu'ils avoient été égorgés à la tour, mais par les infortunes perfonnelles dont elle fut accablée pendant le refte de fes jours. S'étant réfugiée à l'abbaye de Weftminfter auffi-tôt que le duc fe fut faifi du jeune roi, l'Archevêque d'Yorck, qui la fuivit dans cet afile, la trouva dans un état digne de compaffion, affife fur le plancher, déplorant fon fort & celui de fes enfans, enfin commençant un cours de douleurs qui ne devoit finir qu'avec fa vie. Le duc de Glocefter étant maître des deux princes, donna ordre à Brakembury, gouverneur de la tour, de le délivrer de ces deux foibles concurrens; mais cet Officier, quoique dévoué à fon fervice, n'ayant pu fe réfoudre à une action fi barbare, il lui envoya un ordre figné de fa main, de remettre au porteur, pour une nuit feulement, les clefs & le gouvernement de la tour. Brakembury n'ayant pu refufer d'obéir, Tyrrel, qui étoit le miniftre choifi, fit entrer le foir fes fuppôts à la tour, & la nuit fuivante, pendant que tout le monde étoit livré

au fommeil, il tua les deux jeunes princes dans leur lit, & les fit enterrer fous un petit efcalier. En 1674, un jour qu'on faifoit quelque réparation à cet appartement de la tour, on trouva des os d'enfant qu'on prit pour ceux d'Edouard V & du duc d'Yorck; & dans cette fuppofition, Charles II, qui régnoit alors, les fit placer dans une urne de marbre entre les tombeaux de Weftminfter. On pourroit s'imaginer qu'Elifabeth fut confolée d'un malheur fi cruel par la fortune de fa fille aînée, qui monta fur le trône en époufant le comte de Richemont; mais elle eut fi peu de part à cette heureufe révolution, qu'elle fut renfermée peu après dans le monaftère de *Bermundfey*, qui lui fervit de prifon jufqu'à la fin de fes jours.

La foif du fang ne fit que redoubler dans le duc de Glocefter après la mort de fes neveux. Comme il fe croyoit intéreffé à fe défaire fucceffivement de toutes les créatures de fon frère, fes coups fembloient toujours dirigés par le ciel fur les deftructeurs de la maifon de Lancaftre. La ducheffe d'Excefter, cette femme cruelle, qui avoit traité fi durement fon mari, & qu'on ne foupçonnoit pas fans raifon d'avoir contribué à fa mort, n'échappa point aux fureurs de fon frère. Thomas de *Saint-Leger*, qu'une paffion

déréglée lui avoit fait épouser après sa séparation, périt à ses yeux par la main d'un bourreau; & si la considération de son sexe la sauva du supplice, elle se vit réduite à une situation si misérable, qu'elle prit le parti de se retirer volontairement dans un couvent. Bientôt la barbarie du duc, excitée par de nouvelles terreurs, prit une carrière plus vaste pour se satisfaire. Il créa vice-connétable un chevalier nommé *Ashton*, dont il connoissoit le caractére aussi sanguinaire que le sien, & l'ayant revêtu d'un pouvoir si étendu qu'il pouvoit juger sans appel, & faire exécuter sur le champ tous ceux qui lui paroîtroient suspects de quelque mauvaise intention contre le gouvernement, il l'envoya dans plusieurs provinces, avec des ordres secrets de proscription, qui coûtèrent la vie à quantité d'illustres malheureux. Les historiens racontent qu'Ashton ayant résolu la perte d'un gentilhomme des plus distingués du comté de Devon, alla descendre chez lui, comme s'il n'eût pensé qu'à prendre quelque rafraîchissement dans sa route. La terreur que le seul bruit de sa commission faisoit marcher devant lui, avoit disposé tout le monde à le recevoir avec autant de respect que la personne même du roi. Le gentilhomme n'épargna rien pour le bien traiter, & ne se défiant de rien, il s'efforça de

lui marquer par ses caresses qu'il regardoit sa visite comme une faveur. Après le dîner, qui avoit été somptueux, Ashton lui proposa de faire un tour de promenade aux environs. Il avoit donné à ses gens des ordres qu'ils avoient eu le tems d'exécuter. Un gibet fort élevé, qui se trouva dressé à peu de distance de la maison, paroissant causer quelque surprise à son hôte, il lui demanda s'il croyoit pouvoir deviner au supplice de qui il étoit destiné. Le gentilhomme ayant répondu simplement qu'il l'ignoroit: c'est pour vous, reprit Ashton; & sur le champ, il l'y fit pendre par ses satellites. Ce seroit m'écarter de mon dessein, que de m'arrêter trop long-tems à ces atroces exécutions.

Mais je ne sai quel nom je dois donner à la triste fin d'une malheureuse princesse, qui n'a dû paroître ni assez coupable pour avoir mérité son châtiment, ni assez innocente pour inspirer ici autant de compassion qu'on n'auroit pu lui en refuser dans d'autres circonstances. Je parle d'Anne Nevill, veuve du prince de Galles, fils de Henri & de Marguerite, & mariée, comme on ne peut l'avoir oublié, au meurtrier de son mari, au destructeur d'une malheureuse maison qui étoit devenue la sienne, enfin au prince cruel dont je raconte ici les fureurs. Il n'avoit jamais eu pour elle assez de considération, pour

faire bien juger du motif qui l'avoit porté à l'époufer. Cependant en ufurpant le trône, fous le nom de Richard III, il l'avoit fait couronner avec lui, & la fatisfaction de fe voir reine la confoloit fans doute des infortunes qui l'avoient conduite à une fi heureufe fin. Mais il tomba dans l'efprit à l'ufurpateur que pour affermir fa puiffance, il lui manquoit d'avoir époufé la princeffe Elifabeth, fille & héritière du feu roi fon frère; & ce fut affez pour lui faire naître le deffein d'ôter la vie à fa femme. Il n'auroit pas eu befoin d'employer le poifon, fi la dureté des traitemens & des difcours avoit fuffi. Mais n'ayant pu réuffir par fes mépris qu'à la jeter dans une langueur qui ne lui promettoit pas une mort affez prompte, il prit enfin le parti de l'empoifonner. Ce fut le moins heureux de fes crimes. Elifabeth rejeta la couronne avec horreur, lorfqu'elle lui fut préfentée d'une main fi déteftable. N'ayant qu'un fils, qu'il avoit déjà créé prince de Galles, il eut le chagrin de le voir mourir d'une maladie précipitée; & pendant le refte de fon règne, qui ne dura qu'environ deux ans, il s'efforça en vain de faire furmonter fes répugnances à la fille d'Edouard.

Mais tant de punitions éclatantes n'auroient point affez juftifié la providence, fi celui qu'elle avoit choifi pour l'exécution de fes vengeances,

& qui n'avoit fait que multiplier ses propres crimes, en servant de ministre à la Justice du ciel, étoit échappé lui-même à l'arrêt sanglant qui sembloit être porté contre tous les persécuteurs d'Henri & de Marguerite. Il s'étoit rendu tranquille à force de répandre du sang, & lorsqu'après avoir découvert les projets du duc de Buckingham en faveur du comte de Richemont, il crut en avoir coupé le cours par le supplice du duc, il commençoit à se flatter que ses ennemis manquant désormais de hardiesse ou de forces, il ne lui restoit qu'à jouir du plaisir de les avoir abbatus. Cependant le comte de Richemont, dont les espérances augmentoient tous les jours, par les intrigues de la comtesse sa mère, & de la veuve même d'Edouard, dont on étoit convenu qu'il épouseroit la fille aînée en montant sur le trône, fit sa descente dans le pays de Galles, avec plus de bonheur que celle qu'il avoit déjà tentée sur la côte de Cornouailles, & qui avoit coûté la vie au duc de Buckingham. Cette partie de l'Angleterre étant remplie de ses partisans, il se vit bientôt à la tête d'une armée nombreuse, avec laquelle il s'avança jusqu'au centre du royaume. Stanley, qui avoit épousé sa mère, ne balança point à se déclarer pour lui, au risque de voir massacrer son fils unique, que l'usurpateur avoit retenu pour garant de sa fidé-

lité. L'ordre en fut donné, & ce fut le dernier crime de Richard ; car les coups furieux par lesquels il signala son désespoir à la bataille de Bosworth qui suivit immédiatement , & la multitude d'ennemis qu'il tua de sa propre main, ne peuvent donner d'ailleurs qu'une haute idée de son courage. S'il y eût joint autant de conduite, c'étoit fait peut-être de toutes les espérances du comte de Richemont, & de sa vie même, qui fut attaquée avec une obstination incroyable par ce terrible ennemi. Richard ayant apperçu le comte, se jeta au travers de la mêlée pour le joindre. En vain plusieurs seigneurs tentèrent successivement d'arrêter son impétuosité. Après en avoir renversé un grand nombre, il tua le chevalier Brandon qui portoit l'étendart du comte, & qui s'étoit mis devant lui pour le couvrir. Le chevalier Chesney ayant pris la place de Brandon, fut renversé aussi-tôt d'un coup de lance. On ne reproche point au comte de Richemont d'avoir évité le combat; mais dans le moment où les deux rivaux alloient décider eux-mêmes leur querelle, le lord Stanley, qui cherchoit à mériter par un service important l'oubli de tous les maux qu'il avoit causés à la maison de Lancastre, prit l'armée de Richard en flanc & poussa si impétueusement son attaque, qu'il la mit dans un désordre qui ne put être

réparé. La confusion, que ce mouvement produisit tout à coup, sépara malgré eux les deux princes; & Richard, qui se crut trop certain de sa défaite, ne pouvant se résoudre ni à fuir ni à courir le risque de tomber entre les mains du vainqueur, se jeta avec un cri terrible au milieu de ses ennemis, où il trouva bientôt la mort qu'il paroissoit chercher.

Il s'étoit fait donner sa couronne en s'armant pour le combat, dans le seul dessein d'être mieux reconnu & de faire souvenir ses troupes qu'elles combattoient pour lui. Elle fut trouvée par un soldat, qui la remit à Stanley; & ce seigneur ayant aussi-tôt joint le comte de Richemont, la lui posa sur la tête, en le félicitant de sa victoire, & en lui donnant le titre de roi. « Le corps de » l'usurpateur fut trouvé parmi les morts, nud, » ensanglanté & couvert de boue ». Dans cet état on le mit de travers sur un cheval, la tête pendant d'un côté, & les pieds de l'autre, pour être porté à Leicester, où il fut enterré sans la moindre cérémonie, après avoir servi pendant deux jours de spectacle au peuple.

Ashton & Catesby, les deux plus fidelles ministres de ses injustices & de ses cruautés, furent faits prisonniers, par une espèce de confirmation du soin de la providence à ne pas laisser échapper le moindre reste des ennemis de

Marguerite. Ils furent exécutés deux jours après; sans que le nouveau roi parût avoir plus de raisons pour les traiter avec cette rigueur, que pour épargner une infinité d'autres prisonniers, à qui il prit le parti de faire grâce. Et l'aveu que Catesby fit en mourant, ne marque pas moins combien la protection du Ciel étoit déclarée pour le restaurateur de la maison de Lancastre. Ce perfide, qui n'avoit mérité la confiance de Richard que pour avoir trahi les plus honnêtes gens de l'état, avoit demandé instamment, dans le court intervalle qu'il y eut jusqu'à son supplice, la liberté d'entretenir un moment le comte de Richemont, sous prétexte qu'ayant été chargé pendant quelque tems de l'administration du royaume, il avoit des communications importantes à faire au nouveau roi. Ceux qui avoient jugé le plus favorablement de son dessein, l'avoient regardé comme une ruse, qui pouvoit servir à lui faire obtenir la vie; & le comte, en rejetant ses offres, s'étoit contenté de répondre, qu'il ne vouloit pas d'une vérité qui feroit venue à lui par un canal si impur. Mais lorsque Catesby fut assuré, par cette réponse, qu'il ne lui restoit aucun espoir à la clémence du vainqueur, il tira un poignard, qu'il avoit trouvé le moyen de cacher adroitement dans ses habits; & le jetant à terre avec un furieux dépit: « qu'il remercie

» la fortune, dit-il, en parlant du comte, de
» l'avoir servi jusqu'à la fin ; car s'il m'eût
» accordé ce que je lui demandois, son sup-
» plice auroit précédé le mien ».

Mais cette prompte & sévère vengeance, qui enveloppa successivement tous les ennemis de Marguerite, n'étoit plus, comme je l'ai remarqué plusieurs fois, qu'une espèce de réparation que la justice du ciel faisoit à la mémoire de cette grande reine, ou une justification éclatante que la providence croyoit se devoir à elle-même. Marguerite reposoit déjà dans le tombeau de ses pères ; & quand elle auroit été témoin du châtiment de ses persécuteurs, les sentimens de religion, dont elle s'étoit remplie pendant les dernières années de sa vie, ne lui auroient fait voir dans ces terribles catastrophes que des exemples de la misère humaine, qui dans un cœur guéri de toutes les passions, auroient produit infailliblement plus de pitié que de joie. Le roi René, pendant le séjour qu'il avoit fait en Anjou, s'étoit fait construire dans l'église cathédrale d'Angers un tombeau de marbre, où son corps avoit été apporté de Provence. Sa fille y fut placée près de lui, & leurs cendres se conservent encore dans ce monument.

Les soins que j'ai pris pour me procurer d'autres instructions sur les dernières années de

la reine, & sur les circonstances de sa demeure en Anjou, m'ont apporté peu de lumières. On ne trouve dans les anglois que les détails historiques que j'y ai recueillis, & qui regardent moins la vie particulière de Marguerite, que leurs propres affaires. Angers & Saumur, où j'espérois découvrir quelques traces d'un tems qui n'est pas fort éloigné, ne m'ont pas même fourni des éclaircissemens certains sur la demeure habituelle de la reine. Cependant si l'on joint à diverses raisons qu'on a dû remarquer dans la dernière partie de cet ouvrage, quelques recherches dont j'ai l'obligation à la politesse & aux bons offices de M. *du Tronchay*, sénéchal & lieutenant-général de la sénéchaussée de Saumur, on se persuadera comme moi, qu'elle demeuroit au château de *Reculée* dans le voisinage d'Angers. Le roi son père avoit acheté cette terre de Pierre *d'Aillon*, le 10 Juin 1467, pour la somme de 213 livres 15 sous. Il y avoit fait bâtir une espèce d'hermitage sur la rivière de Mayenne, où il alloit prendre quelquefois le plaisir de la pêche. Dans les vues qui avoient conduit Marguerite en Anjou, il paroît naturel qu'elle eût choisi pour retraite un lieu consacré par les innocentes occupations de son père, & dont la seule description convient au goût que ses malheurs lui avoient inspiré pour le repos de

la ſolitude. L'état où le château de Reculée eſt aujourd'hui, ne peut ſervir à faire juger de ce qu'il pouvoit être au quinzième ſiècle. Il ſe trouve changé en cabaret, ſous l'enſeigne du *roi des Gardons ;* mais ſuivant le mémoire de M. du Tronchay, il y reſte encore quelques portraits de René. Enfin ce n'eſt pas le mauvais état du château qu'il faut faire valoir, pour nous perſuader que Marguerite ne pouvoit l'habiter, puiſqu'il eſt certain qu'elle y reçut les miniſtres de Louis XI, qui vinrent lui demander une nouvelle confirmation du teſtament de ſon père. L'hermitage du roi René eſt aujourd'hui un couvent de capucins.

Le château de Dampierre, où Marguerite mourut, appartenoit à François de la Vignole, ſieur de *Morains*, que j'ai nommé mal à propos *de Vignole*, d'après quelques écrivains anglois. Il poſſédoit dans cette paroiſſe les fiefs de *Morains* & du *Parois*, au premier deſquels la ſeigneurie eſt attachée. Les reſtes du château de Dampierre conſiſtent dans quelques mazures, où l'on diſtingue encore les armoiries des ducs d'Anjou, qui en étoient apparemment les premiers ſeigneurs. On ignore quel emploi la Vignole occupoit dans la maiſon du roi René; mais la confiance qui porta ce prince à le charger en mourant du ſoin de ſa fille, doit faire prendre une

haute opinion de ſon mérite & de ſon rang. Il n'eſt pas ſurprenant que Marguerite vécut aſſez familièrement avec un homme de ce caractère, pour s'être fait traiter chez lui de la maladie qui la mit au tombeau.

Le portrait de cette princeſſe ſe trouve dans un *vitral* de l'égliſe des Cordeliers d'Angers ; diſtingué apparemment par ſon nom ou par ſes armes, puiſqu'on ne me marque point ſur quel témoignage on croit que c'eſt elle qu'il repréſente. Don Bernard de Mont-Faucon l'a fait graver dans ſes *monumens de la monarchie Françoiſe*, & l'on y reconnoît cette beauté qui fit l'admiration de ſon ſiècle. Mais tant de vertus héroïques, dont j'ai renouvelé la mémoire, doivent être pour MARGUERITE D'ANJOU une recommandation bien plus glorieuſe aux yeux de la poſtérité.

FIN.



